LA RHETORIQUE OU L'ART DE PARLER.

Par le R. P. BERNARD LAMY,
Prêtre de l'Oratoire.

Troisiéme Edition, reveuë & augmentée.



A PARIS,
Chez ANDRE' PRALARD, ruë S. Jacques, à l'Occasion.

M. DC. LXXXVIII.
AVEC PRIVILEGE DU ROY.

A

SON ALTESSE ROYALE

MONSEIGNEUR LE DUC DE CHARTRES.

MONSEIGNEUR,

Si l'entreprife n'avoit pas été au deffus de mes forces, au lieu de

l'Art de Parler, j'aurois offert à VOSTRE ALTESSE ROYALE celuy de faire des actions dignes de son rang. Mais elle peut voir Elle-même dans la personne du Prince incomparable qui luy a donné la naissance, une image des vertus heroïques de ses illustres Ayeux, & en même temps les grands exemples qu'elle doit suivre. Le seul souvenir de la fameuse journée de Cassel, peut suffire pour luy representer ce que la prudence & la valeur peuvent faire, & ce qu'elle doit faire lorsqu'elle sera un jour à la tête des armées du Roy.

Il est donc plus à propos, MONSEIGNEUR, que je me contente d'offrir à V. A. R. l'Art de Parler, à present qu'elle s'applique à l'estude des belles lettres. Je traite cet Art d'une maniere particuliere; & ceux qui voudront bien jetter les yeux sur mon ouvrage reconnoîtront, que le dessein, que j'ai pris,

peut être utile pour former l'esprit, & faire prendre l'habitude de juger des choses par des principes clairs & solides.

Ce n'est pas un grand mal de prendre dans la Prose ou dans les vers, pour une veritable beauté ce qui n'est qu'un faux brillant; mais, MONSEIGNEUR, il n'y a rien de plus important à un Prince, que de s'accoûtumer de bonne heure à juger des choses par des principes solides. Je n'avance rien, dont je ne recherche les causes, dont je ne tâche de rendre raison. Peut-estre que mes reflexions paroistront trop élevées pour ceux qu'on instruit dans les colleges; mais, Monseigneur, VOSTRE ALTESSE ROYALE, est aussi distinguée de ceux de son âge par son jugement & par sa vivacité, que par sa naissance: ce que je ne dis pas pour la loüer. Je sçay, qu'elle n'aime pas les loüanges, & qu'elle est persuadée, qu'un Prince

les doit meriter, mais qu'il en doit faire peu de cas, puisque la plusspart de ceux qui le louent, quand il fait bien, seroient souvent prests à lui donner les mêmes loüanges, s'il faisoit mal. Mais qu'il nous soit au moins permis d'admirer dans VOSTRE ALTESSE ROYALE *ces belles inclinations, qui nous font concevoir de si grandes esperances. Il me semble voir dans un agreable Printemps des arbres couverts de fleurs. On ne se peut rien imaginer de plus beau. Ces fleurs neanmoins ne sont pas encore les fruits qu'on attend. Il y a bien des accidens à craindre.*

Monseigneur, V. A. R. est élevée trop chrestiennement, pour ne pas sçavoir que si sa condition l'éleve, elle l'expose à de grands dangers. Les obligations des Grands sont grandes. Dieu n'a pas fait le reste des hommes pour servir à leur grandeur. Ils ne se doivent regarder que comme de grands instrumens, dont il se sert

pour faire de grandes choſes. Ses deſſeins ſur eux ſont admirables, puiſque pour ſanctifier tout un Roiaume, en bannir les duëls ; l'hereſie, l'injuſtice, il ſuffit, qu'il faſſe naiſtre un Prince qui ait de la pieté.

Vous le voyés de prés, Monſeigneur dans le plus parfait modele que V. A. R. ſe puiſſe propoſer ; & pour peu d'attention, qu'elle faſſe ſur ſes propres lumieres, elle verra elle-même toutes les veritez, qu'elle doit connoiſtre. C'eſt là ſon principal devoir, d'écouter Dieu, qui l'inſtruit interieurement. Tout tire un Prince hors de luy-même, les affaires, les divertiſſements ; Cependant ce n'eſt que dans le fond du cœur, que s'entend la verité : les hommes l'ignorent ou ils la cachent ; il faut l'écouter elle-même, & ſe faire à ſon langage, qu'on comprend plus facilement, lorſqu'on a pris l'habitude de la conſulter dans les moindres choſes. C'eſt à quoy pourra ſervir le petit Ouvrage, que

j'offre à V. A. R. J'espere qu'elle voudra bien s'en servir, & qu'elle le recevra comme une marque de mon zele, & du profond respect, avec lequel je suis,

MONSEIGNEUR,

DE VOSTRE ALTESSE ROYALE,

Le tres-humble & le tres-obeïssant serviteur, B. LAMY, Prêtre de l'Oratoire.

PREFACE.

La Rhetorique, comme le montre l'origine de ce mot qui vient du Grec, est *l'Art de parler.* On a cette idée de la Rhetorique, que ceux qui la ſçavent, peuvent perſuader, c'eſt à dire parler de maniere qu'ils puiſſent faire entrer celui qui les écoute dans tous leurs ſentimens. C'eſt pourquoi il y en a qui définiſſent la Rhetorique *l'Art de bien parler pour Perſuader;* mais il me ſemble qu'il ſuffit de dire qu'elle eſt *l'Art de parler:* ce qu'on ajoûte de plus eſt inutile. On ſçait qu'il ne faut point d'Art pour mal faire, ainſi qui dit *l'Art de Parler,* marque aſſez un Art qui apprend à bien parler. Il n'eſt pas non plus neceſſaire d'ajoûter, *pour Perſuader.* On n'emploïe l'Art que pour aller à ſes fins : nous ne parlons que pour faire entrer dans nos ſentimens ceux qui nous écoutent ; c'eſt pourquoi quand on dit *l'Art de Parler,* on fait connoître que la fin de cet art eſt de Perſuader, puiſque c'eſt l'intention qu'ont tous ceux qui s'appliquent à bien parler.

Pour réüssir dans le commerce du monde, il ne s'agit que de ſçavoir perſuader. Celui qui ſçait gagner les cœurs, & faire tomber dans ſon ſentiment ceux avec qui il a affaire, ne trouve rien d'impoſſible. L'art de Parler eſt par conſequent d'un grand uſage non ſeulement pour les écoles, mais dans toute la vie, lorſqu'on achete, lorſqu'on vend, & generalement lorſqu'on traite quelque affaire que ce ſoit. Il n'y a perſonne qui ne l'experimente. On le recherche auſſi avec empreſſement, particulierement quand on le doit exercer en Public, dans le Barreau, ou dans les chaires de nos Egliſes. Le plaiſir qu'il y a d'entretenir un Auditoire nombreux qu'on regarde de haut en bas, & dont on eſt admiré, fait qu'auſſi-toſt qu'il paroît quelque Rhetorique, chacun veut voir ce que c'eſt; car on s'en forme cette idée que pour parler éloquemment, il ſuffit de comprendre les preceptes qu'elle enſeigne. On lit donc avec ardeur tout ce qu'on publie de nouveau ſur cette matiere; mais comme on ne devient pas pour cela éloquent, on ſe dégoute d'abord de ces ſortes de lectures, & on croit que c'eſt la faute des Auteurs qui ne ſçavent pas le ſecret de l'art qu'ils veulent enſeigner.

Les Maîtres ordinaires de Rhetorique donnent eux-mêmes cette vaine esperance à leurs Disciples, qu'il leur suffira de comprendre les Preceptes qu'ils donnent, & qu'aprés les avoir compris, il n'y a pas de sujet sur lequel ils ne puissent parler éloquemment. En quoy ils font voir qu'ils ne sçavent pas ce qu'ils se mélent d'enseigner. Il n'y a point d'habile Peintre qui puisse croire qu'on devienne Peintre tout d'un coup, en lisant un traité de Peinture. Dans tous les Arts la pratique est differente de la Theorie; & ce n'est que cette Theorie qu'on peut expliquer dans les Livres. On ne peut faire autre chose dans une Rhetorique que d'expliquer les Principes de l'Eloquence; c'est pourquoi on n'a pas droit de mépriser les Livres de Rhetorique, parce que l'on ne devient pas éloquent en les lisant, lorsque l'on ne joint point à cette lecture un long & penible exercice.

Il est vrai que les Rhetoriques ordinaires sont faites de maniere qu'elles sont presque entierement inutiles, car outre qu'elles ne proposent qu'un grand nombre de regles dont elles ne donnent point les raisons, elles ne regardent gueres que ceux qui veulent parler dans le Barreau.

& ceux-là même n'y trouvent que des lieux communs qui ne fournissent rien que de trivial. Aussi il y a bien des gens qui font peu de cas de la Rhetorique, ce qui n'arriveroit pas si elle étoit bien traitée, c'est à dire si elle donnoit effectivement la connoissance de ce qu'elle devroit enseigner ; ce qu'il est bon de considerer icy.

L'Etude des belles Lettres pour lesquelles on a tant d'amour, ne regarde presque que le langage, ce qui fait que les Grecs appellent l'etude des belles Lettres φιλολογία, c'est à dire l'amour des mots. On aime une Histoire bien écrite, des Vers bien faits. On lit avec plaisir les Philosophes qui écrivent poliment, & generalement parlant, il n'y a point de Livre qui ne plaise lorsque le stile en est beau. Ce n'est pas sans raison, car il est certain que les Sciences sont plus faciles à comprendre, lorsque ceux qui les traitent sçavent écrire. L'art de Parler s'étend à toutes choses; il est utile aussi bien aux Philosophes, qu'aux Orateurs. La Theologie en a besoin, puisqu'elle ne peut expliquer les verités spirituelles qui sont son objet, qu'en les révétant de paroles sensibles. Il n'y a donc rien de plus ne-

ceſſaire qu'un art de Parler bien fait ; & l'on peut même accuſer les Maitres de Rhetorique comme coupables, de ce que nous n'avons pas un plus grand nombre de bons Ecrivains. S'ils avoient eu ſoin de découvrir les veritables fondemens de l'Art de Parler, d'en apprendre les principes, ſans doute que ceux qu'ils auroient inſtruits, auroient écrit d'une maniere plus raiſonnable ſur les ſciences auſquelles ils ſe ſont appliquez aprés avoir étudié la Rhetorique.

Ajoûtez que la connoiſſance de l'Art de Parler, doit donner de grandes ouvertures pour l'étude de toutes les Langues pour les parler purement & poliment, pour en découvrir le genie & la beauté; Car il eſt certain que lorſqu'on a une fois conçû nettement ce qu'il faut faire pour exprimer ſes penſées, & les differens moyens que la nature donne pour le faire, on a une connoiſſance generale de toutes les Langues, qu'il eſt facile d'appliquer en particulier à toutes les Langues qu'on voudra apprendre. Cela ſe verra évidemment dans la lecture de l'Ouvrage que je donne au public, dont voila le plan.

Je commence par expliquer comme ſe

forme la parole ; & pour apprendre de la nature même, la forme que doivent avoir les paroles pour exprimer nos pensées, & les mouvemens de nôtre volonté, je me propose des hommes qui viennent nouvellement de naître dans un nouveau monde, sans connoître l'usage de la parole. J'étudie ce qu'ils feroient, & je montre qu'ils s'appercevroient bien-tot de l'avantage de la parole, & qu'ils se feroient un langage. Je recherche quelle forme ils lui donneroient, & par cette recherche je découvre le fondement de toutes les Langues, & je rens raison de toutes les regles qu'ont prescrit les Grammairiens. Cette recherche paroîtroit peu considerable, si l'on n'appercevoit pas qu'elle est utile pour apprendre les Langues avec plus de facilité, & pour juger de leur beauté. C'est pourquoi je n'apprehende pas que ceux qui aiment qu'on traite les choses solidement, soient rebutez de voir qu'on parle dans le premier Livre de noms Substantifs, de Verbes, de Declinaisons, & de Conjugaisons. Il n'y a que ceux qui s'imaginent que l'Art de Parler ne doit traiter que des ornemens de l'éloquence, qui puissent condamner la methode que je suis. Il ne faut

pas commencer à bâtir une maiſon par le faite. Quintilien le premier Maître de Rhetorique, dit qu'il en eſt de ces choſes comme des fondemens d'un Edifice, qui n'en ſont pas la partie la moins neceſſaire, quoi qu'ils ne paroiſſent point.

Aprés que ces nouveaux hommes ont joüé leur perſonnage ; je déclare quelle a été la veritable origine des Langues. je prouve que ce n'eſt pas le hazard qui a fait trouver aux hommes l'uſage de la parole. Je fais voir neanmoins que le langage dépend de leur volonté, & que l'uſage ou le conſentement commun des hommes exerce un empire abſolu ſur les mots ; c'eſt pourquoi aprés que j'ai montré quelles ſont les loix que la raiſon preſcrit, je donne des regles pour connoître quelles ſont les loix de l'uſage, & ce qu'il faut faire pour diſtinguer ce que l'uſage autoriſe effectivement.

Je fais remarquer dans le ſecond Livre que les Langues les plus fécondes ne peuvent fournir des termes aſſez propres pour exprimer toutes nos idées, & qu'ainſi il faut avoir recours à l'artifice, empruntant les termes des choſes à peu prés ſemblables, ou qui ont quelque liai-

ſon, & quelque rappport avec la choſe que nous voulons ſignifier, & pour laquelle l'uſage ordinaire ne donne point de noms qui lui ſoient propres. Ces expreſſions empruntées ſe nomment *Tropes*. Je parle de toutes les eſpeces de tropes qui ſont les plus conſiderables, & de leur uſage.

Je remarque dans ce même Livre que comme la nature a tellement diſpoſé nôtre corps, qu'il prend des poſtures propres à fuïr ce qui lui peut nuire & que naturellement il ſe diſpoſe de la maniere la plus avantageuſe pour recevoir ce qui lui fait du bien, auſſi la nature nous porte à prendre de certains tours en parlant, capables de produire dans l'eſprit de ceux à qui nous parlons les effets que nous ſouhaittons, ſoit que nous voulions les porter ou à la colere, ou à la douceur, à la haine ou à l'amour. Ces tours ſe nomment *Figures*. Je traite de ces Figures avec ſoin, ne me contentant pas de propoſer leurs noms avec quelques exemples comme on le fait ordinairement, je fais connoître la nature de chaque Figure, & l'uſage que l'on en doit faire.

J'entre dans un grand détail dans le troiſiéme Livre. J'explique avec ſoin

comment se fait la parole, & le son de chaque lettre. Ce n'est pas pour apprendre à les prononçer, car on n'a pas besoin de maître pour cela : Il est même plus facile de les prononcer, que de concevoir comme on le fait. Je considere dans ce Livre la parole en tant qu'elle est son. Je traite de l'arrangement des mots qui est necessaire, afin qu'ils se prononçent facilement. Je parle des periodes: j'explique l'Art Poëtique, c'est à dire l'Art de lier le discours à de certaines mesures qui le rendent harmonieux. Il n'y a rien dans cette matiere dont je ne fasse voir les causes avec assez d'évidence; ce que je n'aurois pas pû faire si je n'étois entré dans un détail qu'on jugera utile, lorsqu'on appercevra combien il peut donner d'ouvertures pour l'Art de Parler. La douceur de la prononciation est la cause de ce grand nombre d'irregularités qu'on voit dans toutes les langues. Je le fais voir, & je découvre en même temps comment les differentes manieres de prononçer corrompent une langue, & font que d'une il s'en fait plusieurs.

Le quatriéme Livre traite des stiles ou manieres de parler que chacun prend selon les inclinations & les dispositions.

naturelles qu'il a. Je fais voir qu'il faut que la matiere regle le ſtile, qu'on doit s'élever ou s'abaiſſer ſelon qu'elle eſt relevée ou qu'elle eſt baſſe ; & que la qualité du diſcours doit exprimer la qualité du ſujet. J'examine quel doit être le ſtile des Orateurs, des Poëtes, des Hiſtoriens, des Philoſophes. Apres quoi je traite des ornemens, que je fais voir n'être qu'une ſuite naturelle de l'exactitude avec laquelle on doit ſuivre les regles qui ont été propoſées.

La fin de la Rhetorique comme l'idée qu'on a de cet Art, le fait voir, eſt de perſuader. Auſſi quelques-uns la définiſſent comme nous l'avons déja dit, *Ars benè dicendi ad perſuadendum.* L'experience fait connoître qu'il y a des manieres de dire les choſes qui gagnent les cœurs. J'explique ces manieres dans le dernier Livre ; & c'eſt là que je rapporte en abregé ce qui fait le principal des Rhetoriques ordinaires. Je croi qu'on jugera avec moi, que c'eſt neanmoins ce que l'on devroit paſſer le plus legerement. Je m'arreſte plus long-temps à de certaines choſes dont on ne parle point qui m'ont parû importantes ; & quoique l'on ne puiſſe pas traitter à fond dans

une Rhetorique l'Art de Perſuader, parce que cela demande des connoiſſances qu'il faut apprendre des autres ſciences comme je le démontre, j'indique cependant les ſources, & peut-être que ce que j'en dis ſatisfera autant que bien de gros volumes qu'on a fait ſur cette matiere.

Quand cette nouvelle Rhetorique ne donneroit que des connoiſſances ſpeculatives, qui ne rendent pas éloquent celuy qui les poſſede, la lecture n'en feroit pas inutile. Car pour découvrir la nature de cet Art, je fais pluſieurs reflexions importantes ſur noſtre eſprit, dont le diſcours eſt l'image, qui pouvant contribuër à nous faire entrer dans la connoiſſance de ce que nous ſommes, meritent que l'on y faſſe attention. Outre cela je ſuis perſuadé qu'il n'y a point d'eſprit curieux qui ne ſoit bien aiſe de connoiſtre les raiſons que l'on rend de toutes les regles que l'Art de Parler preſcrit. Lorſque je parle de ce qui plaiſt dans le diſcours, je ne dis pas que c'eſt *un je ne ſçai quoi*, qui n'a point de nom; je le nomme, & conduiſant juſques à la ſource de ce plaiſir, je fais appercevoir le principe des regles que ſuivent ceux qui ſont agreables. Ce qui doit donner plus

de ſatisfaction que les Ouvrages mêmes de ceux qui plaiſent en pratiquant ces regles. Car enfin les plaiſirs de l'eſprit ſont préferabes à ceux qui touchent le corps. Ce ſeroit un déreglement, dit S. Auguſtin, que de préferer le plaiſir que cauſe la cadence des Vers à la connoiſſance de l'artifice avec lequel on les compoſe, puiſque ce ſeroit une marque qu'on feroit plus d'état des oreilles que de l'eſprit. *Nonnulli perversè, magis amant verſum quàm artem ipſam quâ conficitur verſus; quia plus auribus, quàm intelligentiæ ſeſe dederunt.*

Cet Ouvrage ſera particulierement utile aux jeunes gens, parce que j'ai taché de traiter toutes choſes dans un ordre naturel. Je conduis l'eſprit des Lecteurs à la connoiſſance de l'Art que j'enſeigne, par une ſuite de raiſonnemens faciles, ce que les Maîtres ne font pas avec aſſez de ſoin. L'on ſe plaint tous les jours qu'ils ne travaillent point à rendre juſte l'eſprit des jeunes gens, qu'ils les inſtruiſent comme l'on feroit de jeunes Perroquets, qu'ils ne leur apprennent que des noms, qu'il ne cultivent point leur jugement, en les accoûtumant à raiſonner ſur les petites choſes qu'ils

leur enfeignent. Ce qui eft caufe que les fciences gâtent fouvent l'efprit au lieu de le former.

Les exemples feroient neceffaires, j'en donne peu, je n'ai pas voulu groffir mon Ouvrage. Les Maîtres pourront aifément y fuppléer, & ils le doivent faire, car comme S. Auguftin le remarque tres-judicieufement, quand on a un peu de feu, on profite beaucoup plus en lifant une piece d'éloquence qu'en apprenant par cœur des preceptes. *Si acutum & fervens adfit ingenium, facilius adhæret eloquentia legentibus & audientibus eloquentes quam eloquentiæ præcepta fectantibus.* Il faut donc que les Maîtres faffent lire à leurs Difciples les excellentes pieces d'Eloquence ; & qu'ils ne fe fervent de la Rhetorique que pour leur faire remarquer les traits éloquens des Auteurs qu'ils leur font voir, ce qui ne fe peut bien faire qu'en lifant les pieces toutes entieres. Les parties détachées qu'on en propofe pour exemple, perdent leurs graces étant hors de leur place : elles n'ont pour ainfi dire plus de vie aprés qu'on les a détaché de leur corps.

Cet Ouvrage ne regarde pas feulement les Orateurs, mais generalement tous ceux qui parlent & qui écrivent, les

Poëtes, les Hiſtoriens, les Philoſophes, les Theologiens. Quoique j'écrive en François, j'eſpere que mon travail fera utile pour toutes les Langues.

Extrait du Privilege du Roy.

PAR Lettres Patentes du Roi, données à Chaville le 2. Juillet 1684. signées par le Roi, JUNQUIERES : Et scellées du grand Sceau de cire jaune : Il est permis à ANDRE' PRALARD, Libraire & Imprimeur à Paris, d'imprimer, vendre & debiter par tous les lieux de l'obeïssance de Sa Majesté, un Livre intitulé *l'Art de Parler, &c.* composé par le R. P. Bernard Lamy, Prêtre de l'Oratoire de JESUS, durant le temps & espace de dix années consecutives ; Avec défenses à tous Libraires & autres personnes de l'imprimer ou débiter, à peine de trois mil livres d'amende, comme il est plus au long porté par lesdites Lettres.

Registré sur le Livre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, le 26. Juillet 1687.
Signé, C. ANGOT, Syndic.

Achevé d'imprimer pour la premiere fois, en vertu du Privilege cy-dessus, le 30. Octobre 1687.

JESUS MARIA.

Permission du R. P. Superieur general de la Congregation de l'Oratoire de Jesus.

NOUS ABEL LOÜIS DE SAINTE-MARTHE, Prêtre, Superieur general de la Congregation de l'Oratoire de JESUS-CHRIST Nôtre Seigneur : Suivant le Privilege à Nous donné par

Lettres Patentes du Roi, en datte du 22. Decembre 1672. Signé, NOBLET, par lesquelles sont faites défenses à tous Imprimeurs & Libraires, & à tous autres, d'imprimer ny mettre au jour aucun des Livres composez par ceux de nôtre Congregation, sans nôtre expresse licence par écrit, sur peine de confiscation des exemplaires & de mil livres d'amende : permettons au sieur Pralard, Libraire & Imprimeur à Paris, de faire imprimer & exposer en vente, un Livre intitulé, *La Rhetorique ou l'Art de Parler*, Composé par le P. Bernard Lamy, Prêtre de nôtre Congregation. DONNE' à Paris le premier Octobre 1687.

Signé, A. L. DE SAINTE-MARTHE.

L'ART

DE L'ART DE PARLER,

LIVRE PREMIER.

CHAPITRE PREMIER.

Des Organes de la Voix. Comment se forme la parole.

IL n'y auroit point de société entre les hommes, s'ils ne pouvoient se communiquer leurs pensées les uns aux autres, en marquant par des signes sensibles les idées qui sont presentes à leur esprit, & les affections de leur volonté. Ils le peuvent faire avec les yeux & les doits, comme font les muets, mais outre que cette maniere d'exprimer ses pensées, est tres-imparfaite, elle est encore incommode ; car l'on ne peut point, sans se fatiguer, faire connoître avec les yeux & les doits toutes les differentes choses qui viennent dans l'esprit. Nous remuons la langüe aisément ; & nous pouvons diversifier le son de nôtre voix en differentes manieres faciles & agreables ; c'est pourquoy la nature a porté les hommes à se servir des Organes de la Voix pour don-

ner des signes sensibles de ce qu'ils pensent, & de ce qu'ils veulent.

La disposition de ces Organes est merveilleuse, comme nous le ferons voir dans la suite avec plus d'étenduë. Nous avons une Orgue naturelle dont la Trachée-artere ou l'âpre artere, qui vient des poulmons & répond aux racines de la langue, est le canal. Les poulmons servent de soufflets; car ils attirent l'air en s'étendant, & le repoussent en se resserrant. La partie de la Trachée-artere qui est proche de la racine de la langue, s'appelle le Larynx qui est entouré de Cartilages & de Muscles, qui servent à l'ouvrir, ou à le fermer. C'est en ce lieu là que se forme le son de la Voix. Quand l'ouverture du Larynx est étroite, l'air sortant avec violence se froisse, & reçoit un mouvement qui fait le son de la Voix, mais qui n'est point encore articulée. Cette voix est receuë dans la bouche, où la langue la modifie, & lui donne diverses formes, selon qu'elle la pousse ou contre les dents, ou contre le palais: qu'elle l'arreste ou la laisse couler: que la bouche est plus ou moins ouverte.

Les hommes trouvant tant de facilité à exprimer leurs sentimens par la Voix, se sont appliquez à considerer toutes les differences qu'elle reçoit par les differens mouvemens des Organes de la prononciation. Ils ont marqué chacune de ces modifications particulieres par une lettre ou caractere. Ces lettres sont appellées les elemens du langage, parce qu'il en est composé; l'union de deux ou de trois lettres qui peuvent se prononcer de compagnie distinctement & facilement, fait une syllabe. Une ou plusieurs syllabes font un mot, ou une parole. Dans la suite de cet Ouvrage je parleray des lettres, & de leur nombre plus exactement que je ne fais pas ici; cependant je remarquerai en passant

que quoique le nombre des lettres soit petit, elles suffisent neanmoins pour composer les termes, je ne dis pas seulement des langues qui se parlent aujourd'hui dans tout le monde ; mais de celles qui ont été vivantes, & de celles qui pourront naître dans la suite des siecles. Car quand il n'y auroit que vingt-quatre lettres differentes, l'on peut démontrer qu'en les combinant en toutes les manieres possibles, l'on peut premierement faire cinq cent septante-six mots de deux lettres; qu'en prenant ces vingt-quatre lettres trois à trois, l'on peut faire un nombre de mots de trois lettres, qui sera vingt-quatre fois plus grand ; c'est à dire 13824. & qu'en les prenant quatre à quatre, cinq à cinq, six à six, le nombre des mots de cinq lettres sera vingt-quatre fois plus grand que celui de quatre : celui des mots de six lettres sera vingt-quatre fois plus grand que celui des mots de cinq lettres. Ainsi le nombre des mots de six, de sept, de huit lettres, & des autres suivans augmente dans la même proportion ; ce qui va si loin que l'imagination se confond, & qu'elle ne peut comprendre ce nombre prodigieux de differens mots que l'on peut faire de la combinaison de vingt-quatre lettres. Il est vrai que l'on ne pourroit pas se servir de tous ces mots, parce qu'il y en auroit plusieurs qui ne se pourroient pas prononcer distinctement, & facilement ; mais enfin le nombre de ceux dont on pourroit se servir, est presque infini, & nous donne sujet d'admirer la sagesse de Dieu qui ayant donné l'usage de la parole aux hommes, pour exprimer leurs differentes pensées, a voulu que la fecondité de la parole répondît à celle de leur esprit.

Les hommes auroient pû marquer ce qu'ils pensent par des gestes ; mais comme on a dit, la facilité qu'il y a de parler, les a porté à n'employer pour

signes de leurs pensées, que des paroles, lorsqu'ils ne sont point contraints de garder le silence. On appelle signe une chose qui outre cette idée qu'elle donne quand on la voit, en donne une seconde: comme lorsqu'on voit à la porte d'une maison une branche de lierre, outre l'idée du lierre on conçoit qu'on vend du vin dans cette maison. On distingue deux sortes de signes: les uns sont naturels, c'est à dire, qu'ils signifient par eux-mêmes, comme la fumée est un signe naturel qu'il y a du feu, où on la voit. Les autres qui ne signifient que ce que les hommes sont convenus qu'ils signifieroient, sont artificiels: les mots sont des signes de cette sorte; aussi le même mot a differentes significations selon les langues où il se trouve; & c'est de là que bien que tous les hommes ayent les mêmes idées, & que les choses ne soient pas differentes selon la difference des climats, chaque langue a ses termes. Il dépendoit des hommes d'établir le mot qu'il leur plaisoit pour être le signe de leurs pensées. Le Soleil est le même en Perse, dans la Judée, en Grece, en Italie; & cependant les Perses, les Juifs, les Grecs & les Latins, n'ont pas choisi les mêmes sons pour estre le signe de cet Astre. Il n'y a aucun rapport naturel entre ce mot *Soleil*, & l'Astre dont il donne l'idée; s'il en donne à ceux qui sçavent le François, c'est parce qu'ils sçavent qu'en France nous avons coûtume de marquer par ce mot cet astre que nous aurions pû appeller *Lune*, si l'on en estoit convenu.

Cette remarque nous donne lieu de distinguer deux choses dans les mots, le corps & l'ame, c'est à dire ce qu'ils ont de materiel, & ce qu'ils ont de spirituel; ce que les oyseaux qui imitent la voix des hommes, ont de commun avec nous, & ce qui nous est particulier. Les idées qui sont pre-

sentés à nostre esprit, lorsqu'il commande aux organes de la voix de former les sons qui sont les signes de ces idées, sont l'ame des paroles. Les sons que forment les organes de la voix, & qui n'ayant rien de semblable en eux-mêmes à ces idees, ne laissent pas de les signifier, sont la partie materielle, ou le corps des paroles.

On ne pourroit pas croire, si l'experience ne le faisoit voir, que les hommes ne parlent souvent que comme des perroquets. Ils se servent de mots dont ils ne connoissent pas le sens. En parlant ou entendant parler, & en lisant les livres ils ne s'appliquent qu'à la partie materielle du discours, sans faire de reflection sur les idées dont les paroles qu'ils disent ou qu'ils entendent, sont les signes. De là vient que peu de personnes parlent raisonnablement.

CHAPITRE II.

La parole est un tableau de nos pensées. Avant que de parler il faut former dans nôtre esprit le dessein de ce tableau.

PUisque les paroles sont des signes qui representent les choses qui se passent dans nôtre esprit, l'on peut dire qu'elles sont comme une peinture de nos pensées, que la langue est le pinceau qui trace cette peinture, & que les mots sont les couleurs. Ainsi comme les Peintres ne couchent leurs couleurs qu'aprés qu'ils ont fait dans leur esprit l'image de ce qu'ils veulent representer sur la toile, il faut avant que de parler, former en nous-mêmes une image reglée des choses que nous pensons, & que nous voulons peindre par nos paroles. Ceux qui

nous écoutent ne peuvent pas appercevoir nettement ce que nous voulons leur dire, si nous ne l'appercevons nous-mêmes fort nettement. Nôtre discours n'est qu'une copie de l'original qui est en nôtre tête : il n'y a point de bonne copie d'un méchant original. C'est donc à cet original qu'il faut d'abord travailler. Avant que de remuer le pinceau, c'est à dire la langue, & que d'appliquer les couleurs qui sont les paroles, il faut bien sçavoir ce que l'on veut dire, & le disposer d'une maniere reglée ; de sorte que lorsque le discours exprimera fidelement nos pensées, les Lecteurs y voyent un tableau bien ordonné de ce que nous avons voulu leur representer.

C'est à ceux qui traitent l'art de penser, de parler de cet ordre naturel qu'il faut garder dans l'arrangement de nos pensées. Chaque art a ses bornes qu'il ne faut pas passer; je n'entreprendray donc pas de prescrire ici des regles touchant l'ordre qu'on doit donner aux choses qui sont la matiere du discours. J'avertiray seulement, que l'on doit mediter son sujet, faire dessus toutes les reflections necessaires pour ne rien oublier qui puisse contribuer à son éclaircissement ; prenant garde aussi de ne pas accabler l'esprit des Lecteurs par une trop grande multitude de choses, & de ne pas rendre son discours confus par des explications trop étenduës. L'Abondance cause souvent la sterilité: nous voyons que les Laboureurs craignent la trop grande fecondité des blez lors qu'ils sont encore en herbe: ils la previennent, & font manger la pointe de l'herbe à leurs troupeaux.

Nous ne concevons jamais une science, un raisonnement, si nôtre esprit ne supplée les choses necessaires, & s'il ne retranche celles qui sont superfluës. Un Auteur doit épargner cette peine à ceux qu'il entreprend d'instruire ; un livre qui ne dit que la

moitié des choses, ne donne que des connoiſſances imparfaites; mais auſſi un grand volume eſt un grand mal, μέγα βιβλίον, μέγα κακόν. On s'y égare, on s'y perd, à peine a-t-on la patience de le feuilleter. Aprés avoir donc ramaſſé avec exactitude toutes les choſes qui regardent la matiere que l'on traite, il faut les reſſerrer, leur donner de juſtes bornes,& faire un choix ſevere de ce qui eſt abſolument neceſſaire, & rejetter ce qui eſt ſuperflu. On doit enviſager continuellement le terme où l'on veut arriver,& prendre le chemin le plus court,évitant tous les détours. Si l'on ne paſſe vîte par deſſus les choſes de peu d'importance, & qui ne ſont pas eſſentielles,l'eſprit du Lecteur eſt diverti de l'application qu'il doit donner à celles qui le ſont.

Cette breveté ſi neceſſaire pour rendre un Ouvrage net & fort, ne conſiſte pas dans le ſeul retranchement de tout ce qui eſt inutile; elle demande que l'on faſſe entrer dans le diſcours, de certaines circonſtances qui en relevent l'éclat, & qui tiennent lieu de pluſieurs choſes que l'on ne dit pas. Il faut imiter pour cela l'artifice dont ſe ſervit Timanthe ce fameux Peintre de l'antiquité, pour repreſenter dans une petite table la grandeur prodigieuſe d'un Geant; il le peignit couché par terre, dormant au milieu d'une troupe de Satyres, qui ſe jouoient autour de lui. L'un meſuroit ſa tête,un autre appliquoit un Thyrſe à ſon pouce,faiſant connoître par cette invention ingenieuſe quelle étoit la grandeur de ce corps, dont les plus petites parties étoient meſurées avec le Thyrſe d'un Satyre. Ces inventions demandent beaucoup d'eſprit & d'application. C'eſt pourquoi un Auteur fort celebre qui avoit cette addreſſe de renfermer beaucoup de choſes en peu de paroles, s'excuſe agreablement de ce que l'une de ſes lettres eſt trop longue, ſur ce

qu'il n'avoit pas eu le loisir de la faire plus courte.

CHAPITRE III.

La fin & la perfection de l'art de parler consistent à representer avec jugement ce tableau qu'on a formé dans l'esprit.

Avant que de passer outre, arrestons nous ici pour considerer quelle est la fin & la perfection de l'art que nous traitons, ou quelle idée nous devons avoir de la beauté naturelle d'un discours. Je ne dirai point que la beauté en general consiste dans *un je ne sçai quoy*, car il me semble que je puis dire ce que c'est. La beauté plaît, & ce qui est bien ordonné plaît; ce qui me persuade que l'ordre & la beauté sont presqu'une même chose. Ce n'est pas ici le lieu de rechercher la cause du plaisir qu'on sent lorsqu'on voit que l'ordre est gardé; lorsque par exemple on voit un parterre bien ordonné, un verger où les arbres sont bien rangez. L'homme étant fait pour être heureux en possedant Dieu qui est essentiellement l'ordre, il falloit que tout ce qui approche de l'ordre, commençât son bonheur, comme je l'ay fait voir ailleurs. Examinons ici ce que c'est que l'ordre.

L'idée que nous avons de l'ordre, c'est que les choses ne sont bien ordonnées que lorsqu'elles ont un rapport à leur tout, & qu'elles conspirent pour atteindre leur fin. Quand cela arrive, les choses deviennent agreables quoi qu'elles ne le soient pas d'elles-mêmes; ce qui marque que nous sommes portez par une inclination naturelle à aimer l'ordre. On le voit dans la peinture: il y a des tableaux qui ne representent que des objets pour lesquels

on a de l'averſion ; Cependant comme la fin de cet art eſt de repreſenter les choſes au naturel, ſi chaque trait qu'on apperçoit, exprime la penſée du peintre, & que tout correſponde à ſon deſſein, on eſt charmé. Ce n'eſt pas de la veuë d'un ſerpent qui eſt peint ; on fremit quand on en voit un ; ce qui plaît donc, c'eſt l'eſprit du peintre qui a ſi bien ſçû atteindre la fin de ſon art. Auſſi ne prend-on plaiſir à conſiderer ſon ouvrage qu'à proportion qu'on découvre cette addreſſe, ſans cela l'on n'eſt ſatisfait que de la vivacité des couleurs, qui font des impreſſions agreables ſur les ſens. Il en eſt de même de l'architecture. La veuë d'un Palais fait ſelon toutes les regles de l'art, ne charme que lorſqu'on apperçoit la fin que l'Architecte s'eſt propoſé : qu'on voit qu'il rapporte toutes choſes avec eſprit à cette fin : qu'on conçoit qu'il ne pouvoit pas y arriver par des voyes plus ſimples, & qu'il n'a rien fait dont il ne puiſſe donner de bonnes raiſons.

Nous parlons pour exprimer nos penſées, & pour communiquer les mouvemens de nôtre volonté, car nous deſirons qu'on ait avec nous les mêmes mouvemens pour ce qui eſt l'objet de nos penſées & le ſujet de nôtre diſcours. La beauté d'un diſcours ne peut donc conſiſter que dans ce rapport exact que toutes ſes parties auront avec cette fin. Il eſt beau lorſque tous les termes dont il eſt compoſé, donnent des idées ſi juſtes des choſes, qu'on les voit telles qu'elles ſont, & qu'on ſent pour elles toutes les affections de celui qui parle. C'eſt ſon jugement qui plaît. On admire qu'il ne fait rien qu'avec raiſon, ſoit dans le choix, ſoit dans l'arrangement des mots dont il ſe ſert, qui ſont tous propres.

Ce n'eſt pas le ſon des paroles qui en fait la beauté,

car autrement on trouveroit plus beau le chant des rossignols que les discours les plus eloquens. Bien qu'un Auteur ne rapporte que des bagatelles, s'il en fait une peinture exacte, & qu'ainsi il arrive à la fin qu'il a eu en veuë, ceux qui sont capables d'appercevoir son art, prennent plaisir à l'entendre.

Prevenons-nous donc de cette verité que c'est la justesse qui fait la solide beauté d'un discours; que pour bien parler, il faut être sage; car c'est la sagesse qui dispose les choses & les condu t à leur fin.

Scribendi rectè, sapere, est & principium & fons.

Horace n'a jamais rien dit qui soit d'un plus grand sens. L'imagination est necessaire: on ne peut exprimer que ce que l'on conçoit. Ce qui est maigre & estropié dans l'imagination de l'Orateur, l'est dans ses paroles. On doit donc se representer les choses dans leur état naturel, & concevoir pour elles des mouvemens raisonnables. Ensuite il faut emploïer des termes qui les portent à l'esprit de celui qui écoute, telles qu'on les pense. On ne parle bien, on n'écrit bien qu'à proportion qu'on approche de cette fin. On plaît à ceux qui découvrent qu'on ne pouvoit pas trouver des termes qui distinguassent mieux ce qu'il falloit marquer: qu'on ne pouvoit pas placer ces termes dans un lieu où ils fissent un plus grand effet : où ils s'accommodassent mieux pour rendre la prononciation facile & coulante : qu'on a pris le tour le plus naturel & le plus court. Car outre qu'il ne faut rien faire d'inutile, il est certain que l'esprit n'aime pas qu'on l'amuse. Quelque vitesse qu'ait la langue, ses mouvemens sont encore trop lents pour suivre sa vivacité. Ainsi c'est une grande faute que de dire plusieurs paroles lorsqu'une suffit. Un discours pour être vif & agreable ne doit rien avoir de superflus.

Je ne puis donner d'avis plus important dans ce commencement que celui-ci, que l'on n'eſt eloquent qu'aprés avoir acquis une grande juſteſſe d'eſprit. Qu'on doit faire une attention continuelle en parlant, ſi l'on ne s'écarte point de la fin où l'on doit aller, ſi on y va effectivement. La raiſon nous éclaire, il faut marcher dans ſa lumiere : tout ce que nous dirons dans la ſuite de cet ouvrage ne ſera que pour faire remarquer ce qu'elle dicte qu'il faut faire. Je ſouhaiterois qu'avant de quitter ce chapitre on le lût plus d'une fois, & qu'on examinât ſi ce que je dis eſt ſolide, en faiſant l'eſſai ſur quelque expreſſion qui paſſe pour elegante, comme eſt celle-ci du commencement de la Geneſe: *Dieu dit que la lumiere ſe faſſe, & la lumiere ſe fit : Que la terre ſe faſſe, & la terre fut faite.* Longin ce celebre Rheteur, donne cette expreſſion pour exemple d'une expreſſion ſublime. Or pourquoi eſt-elle belle, ſi ce n'eſt parce qu'elle donne une haute idée de la puiſſance du Createur, ce que Moyſe vouloit faire : c'étoit là ſa fin.

Comme nous l'avons dit, il faut avoir de l'imagination pour ſe bien repreſenter ce que l'on veut exprimer. Il faut ſçavoir la langue dans laquelle l'on parle ; Mais ce qui fait qu'entre ceux qui entendent parfaitement une langue, & qui ont une imagination vive & delicate, il y en a peu qui réuſſiſſent, c'eſt qu'on n'écrit pas avec tout le jugement qui ſeroit neceſſaire. Pour faire un diſcours, quand il ne ſeroit que d'une page, il faut y emploier un grand nombre de mots qu'il faut placer à propos. Il n'y a que ceux qui l'ont experimenté, qui comprennent combien il faut d'étenduë d'eſprit ; combien il faut d'application, à combien de choſes il faut faire attention en même-temps : combien il faut faire de reflections differentes pour ne rien di-

ce que de raisonnable. Il y a toûjours quelque petite chose qui échappe. Aussi on ne fait rien qui merite d'être lû, à moins qu'on ne passe les yeux plusieurs fois sur son ouvrage; & qu'on ne consulte en differens temps la raison pour voir si on a bien compris ce qu'on a crû qu'elle dictoit. Rien ne nous doit plaire que ce qu'elle approuve.

CHAPITRE IV.

Pour marquer les differens traits du tableau, dont on a formé le dessein dans l'esprit, on a besoin de mots de differens ordres.

Comme l'on ne peut pas achever un Tableau avec une seule couleur, & distinguer les differentes choses qu'on y doit representer avec les mêmes traits: il est impossible aussi de marquer ce qui se passe dans nôtre esprit, avec des mots qui soient tous d'un même ordre. Apprenons de la nature même quelle doit être cette distinction; & voyons comment les hommes formeroient leur langage, si la nature les ayant fait naître separément, ils se rencontroient ensuite dans un même lieu. Usons de la liberté des Poëtes; & faisons sortir de la terre ou descendre du Ciel une troupe de nouveaux hommes qui ignorent l'usage de la Parole. Ce spectacle est agreable: il y a plaisir de se les imaginer parlans entr'eux avec les mains, avec les yeux, par des gestes, & des contorsions de tout le corps; mais apparemment ils se lasseroient bientôt de toutes ces postures, & le hazard ou la prudence leur enseigneroit en peu de temps l'usage de la parole.

Nous ne pouvons découvrir quelle forme ils don-

neroient à leur langage qu'en considerant ce que nous ferions, si nous etions de cette troupe. La diversité des mots n'étant donc necessaire qu'à cause des differentes choses qui se passent dans nôtre esprit, & que nous voulons faire connoître ; faisons attention à ce qui se passe en nous-mêmes, afin d'appercevoir ce qu'il faut faire pour peindre exactement tous les differens traits de nos pensées.

Cette premiere operation de l'esprit par laquelle il apperçoit ce qui est en lui-même comme sont les premieres veritez avec lesquelles nous naissons, & les choses qui sont hors de lui comme les astres, les plantes, les animaux, par la porte des sens du corps où il est renfermé ; cette premiere operation de l'esprit se nomme, dis-je, dans les ecoles de philosophie, *perception*. Lorsque nous avons apperçû un objet, que nous y faisons quelque attention, que nous reflechissons sur ce que nous y découvrons, nous en jugeons, c'est à dire que nous lui attribuons quelque qualité en assurant qu'il est tel, ou qu'il n'est pas tel. Cette seconde operation de l'esprit s'appelle *jugement*, laquelle est suivie d'une troisiéme qui tire des consequences de ce qu'on a connu d'un objet par les deux premieres operations. C'est ce qu'on appelle *raisonner*. Enfin selon la nature & les qualitez de l'objet de nos pensées on sent dans la volonté des mouvemens d'estime ou de mépris, d'amour ou de haine, de colere, d'envie, de jalousie, ce qu'on nomme *passion*. Ainsi tout ce qui se passe dans nôtre esprit est *action* ou *passion*. Nous verrons dans la suite comment les passions se peignent elles-mêmes dans nos paroles. L'on appelle idée la forme d'une pensée qui est l'objet d'une perception, c'est à dire d'une pensée qu'on a à l'occasion de ce qu'on connoit par la premiere operation de l'esprit. Par exemple, lorsque

le Soleil frappe mes yeux par sa lumiere, ce qui est pour lors present à mon esprit, & ce que j'apperçois en moi-même, est l'idée du Soleil, laquelle demeure dans ma memoire, losque cet astre ne paroist plus. Ainsi nous avons l'esprit plein des idées d'une infinité de choses materielles que nous avons vües. Nous avons aussi les idées de plusieurs veritez que nous n'avons point reçües des sens.

Sans doute que ces nouveaux hommes donneroient leurs premiers soins à faire des mots pour être les signes de toutes ces idées, qui sont les objets de nôtre perception, qui est comme nous venons de le dire la premiere operation de l'esprit. Dans l'infinie varieté des mots, il n'est pas difficile de trouver des signes particuliers pour marquer chaque idée, & lui donner un nom. Comme l'on se sert naturellement de ces premieres connoissances, nous pouvons croire que lorsque d'autres choses se presenteroient à leur esprit qui seroient semblables à celles à qui ils auroient donné un nom propre, ils ne prendroient pas la peine de faire de nouveaux mots, ils se serviroient des premiers noms en les changeant un peu pour marquer la difference des choses ausquelles ils les appliqueroient. L'experience me le persuade, lorsque le mot propre ne vient pas assez-tôt à la bouche, on se sert du nom d'une autre chose qui a quelque rapport à celle-là. Dans toutes les langues les noms des choses à peu-prés semblables different peu entr'eux: Plusieurs mots prennent leur racine d'un seul, comme on le voit dans des Dictionaires des langues qui sont connuës.

Un même mot se peut diversifier en plusieurs manieres, par la transposition, par le retranchement de quelqu'une des lettres qui le composent, ou par l'addition d'une voyelle ou d'une consone;

par le changement de la terminaiſon: de ſorte qu'il n'eſt pas difficile, lorſqu'on communique le nom propre d'une choſe à toutes celles qui luy ſont ſemblables, de marquer par quelque petit changement, ce que ces choſes ont de particulier., & en quoi elles different de celles dont elles ont pris le nom. C'eſt à dire qu'il n'eſt pas difficile de leur donner des ſignes particuliers.

Aprés cet établiſſement, les mots qu'ils auroient choiſis, & qui par eux-mêmes ne ſignifioient rien, auroient la force d'exciter les idées des choſes auſquelles ils les auroient appliquez. Car les ayant prononcez, & entendu prononcer ſouvent lorſque ces choſes leur étoient preſentes, les idées de ces choſes & de ces mots ſe ſeroient liées: de ſorte que l'une ne pourroit pas être excitée ſans l'autre. Comme quand nous avons vû ſouvent une perſonne avec un certain habit, d'abord que nous penſons à elle, l'idée de cet habit ſe preſente à nous, & la ſeule idée de cet habit fait que nous penſons à cette perſonne.

L'on ne peut point ſçavoir ſi ces hommes garderoient quelque regle en cherchant des termes pour s'exprimer. S'ils ne compoſeroient ces termes que d'un certain nombre de ſyllabes. Tous les mots des Chinois n'en ont qu'une. Les racines Hebraïques, & celles de la langue Grecque n'ont que trois conſones. La Nature porte à cette ſimplicité. Plus le diſcours eſt court, il répond mieux à l'ardeûr que nous avons de dire viſte ce que nous penſons: & il ſatisfait en même-temps au deſir impatient qu'on a quand on écoute, de ſçavoir ce que veut dire celui qui parle. Lorſque les langues ont commencé à ſe corrompre, les mots ſe ſont pour l'ordinaire allongez. Il ne ſert de rien qu'un mot ait un grand nombre de ſyllabes, lorſque deux ou trois ſuffiſent pour le faire diſtinguer de tout autre mot.

S'il étoit question à present de faire de nouveaux mots pour en composer une nouvelle langue, il seroit bon d'observer quelques regles. La premiere devroit être de les composer d'un tres-petit nombre de syllabes. La seconde de choisir les syllabes dont le son auroit quelque rapport avec la chose qu'on voudroit signifier ; car lorsqu'on cherche un signe, il est plus raisonnable de prendre les choses qui semblent faites pour cela : c'est ce qu'on a fait pour exprimer le cri des animaux, on a dit *boare*, *hinnire*, *balare*, beugler, hannir, bêler ces termes ont un son qui approche de celui qu'ils signifient. La troisiéme regle seroit de faire que les mots eussent une liaison ensemble, selon que les choses qu'ils signifiroient, auroient des liaisons & des rapports. Il ne faudroit que les composer de lettres qui eussent un son approchant, qu'il n'y eust entr'eux de difference que d'une ou de deux lettres, ou que ce fussent les mêmes lettres, mais rangées d'une autre maniere, comme on en voit plusieurs exemples dans la langue sainte. Mais il est inutile de donner ces regles, si ce n'est que cela nous fait comprendre en quoi peut consister la simplicité & la beauté d'une langue. Nous ne sçavons pas ce que feroient ces nouveaux hommes. Apparemment ils ne philosopheroient pas beaucoup. L'empressement qu'ils auroient de parler feroit qu'ils se serviroient des premiers termes qui se presenteroient ; Et quand un terme est une fois établi, on ne s'avise guere d'en chercher un autre.

CHAPITRE V.

Reflection sur l'abondance des termes qu'on a pour s'exprimer.

NOus ne pretendons pas apprendre l'Art de parler de cette seule troupe de nouveaux hommes que nous avons introduits ici. Nous ne pouvons sçavoir que par conjecture ce qu'ils feroient. Nous voyons ce que les hommes ont fait en tout païs & dans tous les siecles ; & il est bon de le considerer ; car il est de la derniere importance, pour connoître à fond la nature du langage, de remarquer les manieres de parler de chaque Nation. Bien des gens se trompent qui s'imaginent que la Rhetorique ne consiste que dans les ornemens du discours ; & que des reflections semblables à celles que nous allons faire ne conviennent qu'aux Grammairiens. Ils jugent de l'éloquence, comme ceux qui ne sçavent ce que c'est que la peinture, pensent que le coloris en est la principale chose. Je ne m'arrêterai pas à leurs jugemens ; & quoique je n'aye pas dessein de faire une grammaire generale, je ferai cependant mes reflections sur les manieres qui sont particulieres à de certaines langues, lorsque je croirai qu'il le sera necessaire pour découvrir les fondemens de l'art de parler.

Nous avons vû comme la necessité auroit obligé nôtre nouvelle troupe d'établir des termes pour toutes les choses dont il faut parler souvent ; mais il y a bien de l'apparence que leur langue seroit d'abord fort sterile. Comme les pauvres se servent d'un même habit pour tous les jours, que deux ou trois vaisselles font tous leurs meubles ;

aussi ceux qui n'ont pas de grandes connoissances n'ont pour s'exprimer que peu de termes qui leur servent pour toutes choses. Les personnes grossieres ne reflechissent presque point. Leurs veuës sont bornées ; ils ne peuvent parler que de ce qu'ils connoissent, ils n'ont donc besoin que d'un petit nombre de mots. Ils n'ont pas assez de delicatesse pour distinguer dans les choses ce qui met de la difference entr'elles ; c'est pourquoy elles leur paroissent semblables, ainsi les mêmes mots leur servent pour marquer toutes choses. Cela se voit dans le langage des Barbares qui vivent comme des bêtes, & qui ne pensent qu'à boire & à manger ; ils n'ont presque point de termes que pour marquer ces actions. Ceux qui ne connoissent point les simples les regardent presque toutes comme semblables ; & ces termes generaux *d'herbe, de plante, de simple*, leur suffisent. Les Medecins qui ont des idées distinctes de chaque simple en particulier n'ont pas pû s'en contenter ; ils ont cherché des noms propres à chaque espece.

Selon que les peuples ont donc fait plus d'attention aux choses, leurs termes ont des idées plus distinctes, & ils sont en plus grand nombre. Une même chose peut avoir plusieurs degrés. Elle sera dans son espece, ou une des plus grandes ou une des plus petites. C'est pour exprimer ces degrés qu'on a fait les diminutifs, comme en Latin de *homo* on a fait *homuncio*. Les Italiens ont un grand nombre de diminutifs. Les Espagnols ont des noms qui augmentent, de *asne* nous faisons *asneteau*, eux de *asno* font *asnillo* un petit asne, & *asnazo* un grand asne. On peut regarder une même chose d'une maniere generale, sans faire attention à ce qui la distingue de toute autre, & s'en former ainsi une idée abstraite. Les noms qui marquent

ces idées s'appellent *abstraits*, comme ce mot *humanité*, qui marque l'homme consideré en general sans qu'on pense à aucun homme en particulier. Toutes les langues n'ont pas également des diminutifs ou des augmentatifs, & de ces termes qu'on nomme *abstraits*. Il ne faut pas juger des langues étrangeres par la nôtre. Les unes peuvent observer ce que les autres negligent, & voir une chose par un endroit que nous n'appercevions point. C'est pourquoi en traduisant il n'est pas possible d'exprimer toûjours mot pour mot ce qui est dans l'original ; car chaque peuple considere les choses d'une maniere particuliere, & comme il lui plaît : ce qu'il marque par un terme propre, qu'on ne peut parconséquent expliquer que par des circumlocutions & avec un grand nombre d'épithetes. Pour éviter cela, on est obligé de recevoir des termes étrangers, comme nous avons receu *l'incognito* des Italiens.

Il dépend de nous de comparer les choses comme nous voulons, ce qui fait cette grande difference qui est entre les langues qui ont une même origine. Ce que les Latins appellent *fenestra* les Espagnols l'appellent *ventana*, les Portugais *janella*. Nous nous servons aussi de ce mot *croisée* pour marquer la même chose. *Fenestra*, *ventus*, *janua*, *crux* sont des mots Latins. Le François, l'Espagnol, le Portugais viennent du Latin, mais les Espagnols considerant que les fenêtres donnent passage aux vents, ils les appellent *ventana* de *ventus*. Les Portugais ayant regardé les fenêtres comme de petites portes, ils les ont appellé *janella* de *janua*. Nos fenêtres étoient autrefois partagées en quatre parties avec des croix de pierre, on les appelloit pour cela des *croisées* de *crux*. Les Latins ont consideré que l'usage des fenêtres est

de recevoir la lumiere, le mot *fenestra* vient du Grec Φαίνειν qui signifie reluire. C'est ainsi que les differentes manieres de voir les choses portent à leur donner differens noms.

Si l'on n'avoit point d'égard à la facilité & à la douceur de la prononciation, qui demande une grande abondance de termes pour éviter des concours rudes & desagreables, l'abondance ne seroit pas necessaire, un petit nombre de termes suffiroit. Il n'y auroit qu'à leur ajoûter de certaines syllabes pour faire, par exemple, d'un primitif des derivez, ainsi que le font les Georgiens peuples de l'Asie. Tous les noms derivez dans leur langue different des primitifs que par cette terminaison *jans*. Si ce sont des noms de dignité, de charge, de quelqu'art, les derivez ajoûtent aux primitifs *me*. Avec cette syllabe *sa* qu'ils mettent devant le nom d'une chose, ils font un derivé qui marque le lieu de cette chose. Ainsi *thredi* signifie colombe, & *sathredi* un colombier, *chueli* fromage, *sachueli* le lieu où l'on garde le fromage. Les mêmes Georgiens font generalement un substantif d'un primitif qui est adjectif en luy ajoûtant *oba* de *scuani* noir, *scianoba* noirceur. Des adverbes primitifs ils font des adjectifs avec *mdeli* : leurs comparatifs avec la syllabe *si*. Les Turcs font à peu prés la même chose, ce que je rapporte pour montrer qu'on pouvoit fort diminuer ce grand nombre de termes & rendre les langues plus aisées. Mais il faut contenter les oreilles qui ne s'accommodent pas dans toutes les occasions de certains termes, & qui ne peuvent souffrir quand elles sont délicates la repetition trop frequente des mesmes sons.

CHAPITRE VI.

Des noms Substantifs, & Adjectifs, des Articles. Du nombre, & des cas des noms.

LEs mots qui signifient les objets de nos pensées, c'est à dire les choses, sont appellez Noms. On considere en chaque chose son être, ou sa maniere d'être. L'être d'une chose, par exemple, l'être de la cire, est la substance de la cire : la figure ronde ou quarrée, laquelle se peut changer sans qu'elle cesse d'être cire, sont ses manieres d'être. Etre ignorant ou sçavant, sont des manieres de nostre être. Il faut donc necessairement qu'entre les Noms, les uns soient destinez à signifier la substance de l'être, & que les autres expriment la maniere de l'être. Nous appellons pour cela noms *Substantifs*, ceux qui marquent l'être absolu d'une chose : & *Adjectifs*, ceux qui n'en marquent que la maniere ; parce qu'ils ne subsistent que par le nom substantif auquel on les ajoûte. Dans ces deux mots *Terre Ronde*, le premier est un nom substantif, & le second qui ne signifie que la maniere de l'être de la terre, est adjectif. Les noms substantifs deviennent adjectifs ; ou plûtost les choses qui sont des êtres absolus, & des substances, sont exprimées par des noms adjectifs, lors que l'on considere qu'elles sont appliquées à d'autres etres, dont elles deviennent la maniere d'être. Les Metaux sont des substances, mais parce qu'on les applique à d'autres substances, on en fait des adjectifs, comme sont ces adjectifs, *doré*, *argenté*, *estamé*, & les autres.

Les noms signifient ordinairement les chos
d'une maniere vague & generale : Les articles da
les langues où ils sont en usage, comme dans la nô
tre, & dans la Grecque, déterminent cette sign
fication, & l'appliquent à une chose particulier
Quand on dit, c'est un bon-heur que d'estre *Ro*
cette expression est vague, mais si vous ajoûte
l'article, *le*, devant *Roy*, en disant, c'est un bo
heur que d'être *le Roy*, cette expression est déte
minée, & ne se peut entendre que du Roy d
quelque peuple particulier dont on a déja parl
Ainsi les articles contribuënt merveilleusement
la clarté du discours ; c'est pourquoi il se peut fai
que ces nouveaux hommes en se faisant un langag
ne les oublîroient pas, & que la necessité de déte
miner la signification vague des mots, les leur f
roit trouver.

Les differentes manieres de terminer un no
peuvent tenir lieu d'un autre nom. Nous voyo
dans toutes les langues que les noms ont deux te
minaisons, dont l'une fait connoître que la cho
dont on parle est singuliere, c'est à dire seule e
nombre ; l'autre qu'elle n'est pas seule, mais qu'el
fait partie d'un nombre : ce qui fait dire que l
noms ont deux nombres ; le singulier, & le plu
riel. Ce mot, *homme*, avec la terminaison d
nombre singulier marque un seul homme, ma
avec la terminaison du nombre pluriel, *homme*
il signifie tous ou plusieurs hommes. La conson
s qu'on ajoûte à la terminaison du nombre sing
lier, tient lieu dans cette occasion de ce mot *to*
ou *plusieurs*.

Nous ne considerons pas toûjours simplement l
choses qui sont les objets de nos pensées, nous l
comparons avec d'autres ; nous faisons reflecti
sur le lieu où elles sont, sur le temps de leur d

rée, sur ce qu'elles ont, sur ce qu'elles n'ont pas & sur tous les rapports enfin qu'elles peuvent avoir. On a besoin de termes particuliers pour exprimer ces rapports, & la suite & la liaison de toutes les idées que la considération de ces choses excite dans nôtre esprit. Dans quelques langues les differentes terminaisons d'un même nom, qui font que les chûtes ou finales en sont differentes, suppléent à ces mots qui sont necessaires pour exprimer les rapports d'une chose. Ces chûtes que l'on nomme ordinairement *Cas*, sont six dans chaque nombre, dans le singulier & dans le pluriel. *Le Nominatif, le Genitif, le Datif, l'Accusatif, le Vocatif & l'Ablatif.* Un même nom, outre la principale idée de la chose qu'il signifie, enferme un rapport particulier de cette chose avec quelqu'autre, selon qu'il est ou au genitif ou au datif; &c. *Le Nominatif* signifie simplement la chose, *le Genitif* son rapport avec celle à qui elle appartient, *Palatium Regis*; *le Datif*, le rapport qu'elle a avec celle qui luy est profitable ou nuisible, *utilis reipublica*; *l'Accusatif*, le rapport qu'elle a avec celle qui agit sur elle, *Cæsar vicit Pompeium.* On met le nom au *Vocatif*, lors qu'on adresse son discours à la personne, on à la chose que ce nom signifie; *l'Ablatif*, a une infinité d'usages. Il est impossible de les marquer tous.

Les langues dont les noms ne souffrent point ces chûtes differentes, se servent de certains petits mots qu'on appelle Particules, qui font le même effet que ces chûtes, comme sont en nôtre langue *de, du, à, par, le, les, aux, des, &c.* Les Adverbes aussi ont un usage peu different de la chûte des noms; car ils emportent avec eux la force d'une de ces particules. Cet Adverbe, *sagement*, a la force de ces deux mots, *avec sagesse.* Les diffe-

rens rapports que les choses ont entr'elles, de lie[u]
de situation, de mouvemens, de repos, de d[i]
stance, d'opposition, de comparaison sont infin[is.]
On ne peut parler un moment sans avoir beso[in]
d'en exprimer quelqu'un à l'occasion des cho[ses]
dont on parle. Nous ne pouvons donc pas doute[r]
que ces hommes que nous faisons trouver de com[-]
pagnie, n inventassent bien-tôt des moyens de m[ar-]
quer ces rapports, ou par des particules, comme
dans nôtre langue dont les noms n'ont point de
chûtes differentes, ou par les differentes termi[-]
naisons des noms des choses mêmes, comme da[ns]
la langue Grecque, & dans la Latine.

CHAPITRE VII.

Des Verbes, de leurs personnes, de leu[rs] temps, de leurs modes, de leur voix active & passive, &c.

SI nous faisons attention à ce qui se passe da[ns] nôtre esprit, nous remarquerons que l'on co[n-]
sidere rarement les choses sans en faire quelque ju[-]
gement; ainsi aprés que ces nouveaux homm[es]
auroient trouvé des mots pour signifier les obj[ets]
de leurs perceptions : ils chercheroient sans dou[te]
des termes pour marquer leurs jugemens, c'est[-à-]
dire cette action de l'esprit par laquelle on juge
asseurant qu'une chose est telle, ou qu'elle n'est p[as]
telle. La partie du discours qui exprime un jug[e-]
ment, s'appelle proposition. Or une propositi[on]
enferme necessairement deux termes, l'un appe[llé]
sujet, qui est ce dont on affirme; le second qui [est]
ce qui est affirmé, que l'on nomme attribut; com[me]

me dans cette proposition, *Dieu est juste*, *Dieu* est le sujet, *juste* qui est le second terme, est appellé attribut, qui est ce qu'ou affirme, ou ce qu'on attribuë au sujet de la proposition. Outre cela une proposition est composée d'un troisiéme terme qui lie le sujet avec l'attribut, qui marque cette action de l'esprit par laquelle il juge, affirmant l'attribut du sujet. Dans toutes nos langues nous appellons *Verbes*, les mots qui marquent cette action. Les Verbes, comme l'Autheur de la Grammaire generale & raisonnée l'a judicieusement remarqué, sont des mots qui signifient l'affirmation.

Un seul mot suffiroit pour marquer toutes les operations semblables de nostre entendement, tel qu'est ce Verbe *Etre*, qui est le signe naturel & ordinaire de l'affirmation; mais si nous jugeons de ces nouveaux hommes par ceux qui ont vescu dans tous les siecles passez, le desir d'abreger leur discours, les porteroit sans doute à donner à un même mot la force de signifier l'affirmation & l'attribut, comme l'on a fait presque dans toutes les langues, qui ont une infinité de mots qui marquent l'affirmation, & ce qui est affirmé; par exemple, celuy-cy *je lis*, marque une affirmation, & en même temps l'action que je fais lors que je lis. Ces mots, comme nous avons dit, sont appellez Verbes. quand on leur ôte la force de signifier l'affirmation, ils entrent dans la nature des noms; aussi on en fait le même usage que des noms; comme quand on dit *le boire*, *le manger*, Ces mots sont de veritables noms.

Comme la repetitiou trop frequente des mêmes mots est desagreable & choquante, & que cependant on est obligé de parler souvent des mêmes choses, en toutes les langues qui nous sont connuës, on a établi de petits mots, pour tenir la

place de ces noms qui pour cette raison sont appellez *Pronoms*. On compte trois Pronoms ; Le pronom de la premiere personne, tient lieu du nom de celuy qui parle, comme *Moy*, *Je*. Le Pronom de la seconde personne tient lieu de celle à qui l'on parle, comme *Tu*, *Toy*. Celuy de la troisiéme personne tient lieu de la personne, ou de chose dont on parle, comme *Il*, *Elle*. Ces Pronoms ont deux nombres, comme les noms ; le Pronom de la premiere personne au pluriel, tient la place des noms de ceux qui parlent, comme *Nous*. Celuy de la seconde personne au pluriel tient la place des noms de ceux à qui on parle, comme *Vous* ; & le Pronom de la troisiéme personne au pluriel tient la place des noms des personnes, & des choses dont on parle, *Ils*. *Elles*.

Pour éviter encore la repetition ennuyeuse de ces Pronoms qui reviennent souvent, dans les anciennes langues l'on ajoûte aux verbes quelque terminaison qui tient lieu de ces Pronoms. C'est pour quoy un seul verbe peut faire une proposition entiere. Ce verbe *Verbero* comprend le sens de cette proposition : *Ego sum verberans* ; outre qu'il marque l'affirmation, & la chose affirmée ; il signifie encore la personne qui frappe, qui est celle qui parle d'elle-même ; parce que ce verbe a une terminaison qui tient lieu du Pronom de la premiere personne.

On a sujet de croire que toutes les langues ont été tres simples dans leur commencement, & que le desir d'abréger a fait que de deux ou plusieurs mots on n'en a fait qu'un. Il y a de l'apparence qu'en Hebreu on a dit d'abord *pakad ata* comme nous disons *tu as visité*, d'où ensuite on a fait *pakadta* de même *pakadti* pour *pakad ani* j'ay visité.

Ce que l'on assure du sujet d'une proposition est ou passé, ou present, ou futur. Les differentes inflexions des Verbes, ont la force de marquer la circonstance du temps de la chose qui est affirmée. Les circonstances du temps sont en grand nombre. On peut considerer le temps passé par rapport au present, comme lors que nous disons : *Je lisois lors qu'il entra dans ma chambre.* L'action de ma lecture est passée au regard du temps auquel je parle ; mais je la marque presente au regard de la chose dont je parle, qui est l'entrée d'un tel. On peut considerer le temps passé par rapport à un autre temps passé. *J'avois soupé lorsqu'il est entré*, ces deux actions sont passées l'une au regard de l'autre. Nous pouvons considerer le temps passé en deux manieres, ou comme défini, ou comme indéfini : marquer precisement, quand une action s'est faite, ou dire simplement qu'elle s'est faite. S'il y a quelque temps, ou si c'est aujourd'huy, ce que nous distinguons. *Pierre est venu à moy : il m'a parlé* n'est pas la même chose que *Pierre vint à moi : il me parla.* Ces dernieres expressions marquent qu'on parle d'un temps passé indéfini. Les premieres définissent ce temps & donnent à entendre qu'on parle d'un temps passé de puis quelques heures ou depuis un jour. Nous pouvons considerer le futur en la même maniere, envisageant un terme précis & défini dans le futur, & quelquefois n'y mettant aucunes bornes.

Nous ne pouvons sçavoir si dans cette nouvelle langue, dont nous parlons, toutes ces differentes circonstances des temps y seroient marquées par autant d'inflexions particulieres ; car nous ne voyons pas que les peuples ayent distingué avec la même exactitude toutes ces circonstances du temps. Les Verbes chez les Hebreux n'ont que deux

temps, le preterit ou le passé, & le futur; ils n'ont que deux inflexions differentes pour exprimer la diversité du temps. Les Grecs sont plus exacts: leurs verbes ont tous les temps dont nous avons parlé. Je ne doute point que les termes de ce nouveau langage ne portassent au moins les signes de quelqu'une de ces circonstances, puisque dans toute proposition il faut déterminer le temps de l'attribut, & que le desir d'abreger le discours est naturel à tous les hommes. Quand je dis, *j'aimerai*, l'inflexion du temps futur que je donne à ce verbe *aimer*, me délivre de la peine de dire cette longue phrase, *Il arrivera un temps que je feray aimant*. Quand je dis: *J'ay aimé*, cette inflexion du preterit m'épargne ce grand nombre de paroles, *Il a été un temps passé que j'étois aimant.*

Les Verbes ont des *modes*, c'est à dire qu'ils signifient outre les circonstances du temps, les manieres de l'affirmation. Le premier mode est l'*indicatif* qui démontre & indique simplement ce que l'on assure. Le second mode est l'*Imperatif*, dont le nom marque l'office, qui est de faire connoître que l'on ordonne à celuy à qui l'on parle, de faire une telle chose. Le troisiéme est l'*Optatif*, qui ne se trouve que chez les Grecs: celuy-là exprime le desir ardent qu'on a qu'une chose arrive. Le quatriéme mode est le *Subjonctif*, ainsi nommé, parce qu'il y a toûjours quelque condition jointe à ce que l'on asseure; *je l'aimerois, s'il m'aimoit:* si cette condition n'étoit exprimée apres le subjonctif, le sens seroit suspendu. Le cinquiéme mode est l'*Infinitif*. Un verbe dans ce mode a une signification fort étenduë, & fort indéterminée, comme *boire, manger, être aimé, être frapé*. Nous verrons dans la suite que les Infinitifs ont la force de lier deux propositions, & que c'est le principal usage qu

l'on fait des Infinitifs.

Le sixiéme mode est le *Participe*. Un verbe dans le participe ne marque que la chose affirmée, il ne signifie point l'affirmation. C'est pourquoy les participes sont ainsi appellez, parce qu'ils tiennent du verbe & du nom, signifiant la chose que le verbe affirme, & étant en même temps dépoüillez de l'affirmation. Le participe *frappé*, marque la chose que signifie le verbe frappez : mais qui dit *frappé* n'affirme rien, s'il n'ajoûte ou ne sous-entend, *il est*, ou *il a eté frappé*.

Tous les verbes, excepté le verbe, *Estre, sum, es, est*, renferment deux idées, celle de l'affirmation, & de quelque action qui est affirmée. Or une action a ordinairement deux termes, le premier celuy dont elle part, le second celuy qui la reçoit. Dans une action on considere celuy qui en est auteur, qui agit, & celuy sur lequel on agit, qu'on appelle communément le *patient*. Il est necessaire de déterminer quel est le terme de l'action dont on parle : si c'est le sujet de la proposition dont on affirme cette action qui est agissant ou patient. C'est pourquoi dans les langues anciennes les verbes ont deux terminaisons, & inflexions differentes . qui marquent si le verbe se prend dans une signification active ou passive. *Petrus amat, & Petrus amatur* : Pierre aime, & Pierre est aimé. Dans la premiere proposition le verbe qui est à l'actif, marque que c'est Pierre qui porte de l'amour : Dans la seconde ce même verbe avec l'inflexion du passif, marque que c'est *Pierre* qui est le terme de l'affection dont on parle.

Il se pourroit donc faire que les verbes de la nouvelle langue auroient aussi deux inflexions, une active, & l'autre passive. Peut-être qu'on y negligeroit de comprendre daus un seul verbe plusieurs

autres circonstances d'une action. Si elle a été fa
te avec diligence, si l'auteur de cette action a
sur lui-même, s'il l'a fait faire par quelqu'au
ce que les Hebreux signifient par leurs verbes, se
lon les inflexions qu'ils leur donnent. Ils ont hu
conjugaisons où leurs verbes ont differentes sig
fications; car ce n'est pas comme chez les Gr
& les Latins dont les differentes conjugaisons n'on
aucune force particuliere; & qui ne conjuguent
verbes differemment, que parce qu'on ne pourr
pas leur donner à tous les mêmes inflections sa
en rendre la prononciation difficile. Le mêm
verbe Hebreu, selon la conjugaison où il est,
sept ou huit significations differentes. Par exem
ple, ce verbe Hebreu *masar*, *tradere*, selon qu'o
le conjugue signifie 1. *Tradidit*. 2. *Traditus e*
3. *Tradidit diligenter*. 4. *Traditus est diligenter*.
cinquiéme conjugaison répond à ce qu'on app
le medium chez les Grecs où le verbe a une sig
fication active & passive. 6. *Fecit tradere* 7. *Fa*
est vel jussus est tradere. 8. *Tradidit seipsum*. Il y
cent manieres de s'exprimer qui ne sont point
sentielles, & qui sont particulieres à certaines la
gues. Je ne puis pas sçavoir si nôtre nouvelle tro
pe les negligeroit, & se contenteroit de cel
qui sont essentielles, & sans lesquelles on ne pe
se faire entendre.

Nous voyons tant de difference parmi les Na
tions en cela, que nous ne pouvons sçavoir à q
ils se determineroient. Si ce n'est qu'étant tr
grossiers il y a de l'aparence qu'ils prendroient
manieres de s'exprimer les plus simples & les p
faciles. Les Turcs ont cela de particulier, que p
l'insertion de quelques lettres ils multiplien
leurs conjugaisons des verbes, & leur donnent plu
de force encore que ne font pas les Hebreux. L

même verbe ſelon la conjugaiſon ou il eſt, marque l'affirmation, ou la negation, la poſſibilite ou l'impoſſibilité de l'action qu'il ſignifie. Les Perſans ont avec l'imperatif une autre mode qui défend comme l'imperatif commande Les Arabes ont auſſi une conjugaiſon qui marque le rapport de deux perſonnes qui agiſſent enſemble.

Ces differentes conjugaiſons, & tous ces modes abregent le diſcours. Les Grecs & les Latins n'ont point tant de conjugaiſons que les Orientaux, mais auſſi par le moyen des prepoſitions qu'ils lient avec les verbes, ils expriment une infinité de rapports de l'action ou de la paſſion que peut ſignifier un verbe, comme de *ſcribo* ils font ces verbes *adſcribo*, *circumſcribo*, *deſcribo*, *exſcribo*, *inſcribo*, *interſcribo*, *perſcribo*, *tranſcribo*, qui marquent nettement des rapports particuliers de l'action que ſignifie *ſcribo*. Nous faiſons la même choſe *d'écrire*, nous faiſons *circonſcrire*, *deſcrire*, *inſcrire*, *preſcrire*, *reſcrire*, *tranſcrire*. Les Grecs ſont encore plus feconds. Les Hebreux n'ont point de verbes composez. Les Latins avec leurs gerondifs marquent auſſi la neceſſité d'une action. *Amanda virtus* eſt la même choſe que *neceſſarium eſt*, ou *oportet amare virtutem*. Leur ſupin marque l'intention de faire une action. *Eo luſum* je vais dans l'intention de joüer. Ainſi chaque langue a ſes avantages. Ces differentes manieres de s'exprimer qui ſont toutes belles & ingenieuſes, ſont des preuves ſenſibles de la fecondité de l'eſprit humain, de ſa ſpiritualité, & de ſa liberté. Les oiſeaux d'une même eſpece n'ont pas un chant different; & preſque autant qu'il y a de differentes nations, il y a de differentes langues qui ne different pas ſeulement dans leurs termes, mais dans les manieres de s'exprimer. Il n'y a point de langue qui n'ait quelque choſe de particulier.

CHAPITRE VIII.

Ce grand nombre de declinaiſons des noms de de conjugaiſons des verbes n'eſt point abſolument neceſſaire. Propoſition d'une nouvelle Langue, dont la Grammaire ſe pourroit apprendre en moins d'une heure.

LEs hommes veulent s'exprimer d'une maniere prompte & facile : ce qui leur a fait introduire dans le langage cette grande diverſité de declinaiſons des noms ; & cette multitude de differentes conjugaiſons. Ils ont voulu qu'un même mot marquât pluſieurs choſes, afin qu'ils puſſent s'exprimer plus promptement : pour cela ils ont donné pluſieurs inflexions à un même verbe comme nous venons de le voir. Ils ont eu auſſi égard à la facilité, & à la douceur de la prononciation, ce qui a cauſé dans les langues une infinité de choſes, dont on ſe pourroit paſſer s'il n'eſtoit queſtion que de faire comprendre ce que l'on penſe. Les noms & les verbes ne peuvent pas être tous compoſez de mêmes lettres. Or les mots qui ont des lettres differentes, ne peuvent ſouffrir ſans violence les mêmes chutes, & les mêmes inflexions. C'eſt pourquoi dans la langue Latine & dans la Greque où les noms ont de differentes chutes ou cas, on voit pluſieurs manieres de decliner les noms. Dans ces mêmes langues, & preſque dans toutes les autres il y a une grande multiplicité de conjugaiſons des verbes, que la ſeule douceur de la prononciation rend neceſſaires ; car elles ne marquent aucune circonſtance particuliere de l'action que le verbe affir

me. On peut conter trente-six differentes conjugaisons dans la Grammaire Hebraïque. Il y a treize conjugaisons de verbes reguliers chez les Grecs, dont chacune a trois voix, l'active, la passive, & celle qu'on appelle le *medium*. Les verbes qu'on nomme anomaux ou irreguliers ont tant d'inflexions particulieres qu'à peine les Grammairiens les peuvent-ils nombrer ; il en est de même de la langue Latine, & de plusieurs autres langues. C'est ce qui grossit les Grammaires de ces langues, & en rend l'etude difficile.

Nous ne pouvons pas sçavoir, comme j'ai déja dit, si ces nouveaux hommes ne se feroient point une maniere de parler moins delicate, mais plus simple. Les Tartares Monguls ou Mogols n'ont qu'une conjugaison ; tous leurs verbes n'ont que deux temps, sçavoir le passé & l'avenir, qu'ils distinguent par deux particules. *Ba* est la marque du passé, & *Mou* celle du futur. La marque de l'infinitif est *Kon*, c'est aussi celle du gerondif. La marque de l'imperatif est *B* Celle du participe adjectif est *Gi* Les premieres, secondes & troisiémes personnes plurieles & singulieres des verbes ne sont point marquées par des inflexions particulieres ; on joint pour les distinguer les pronoms avec le verbe. Les noms n'ont point d'autre changement dans leur declinaison que celui qui marque la difference du singulier au pluriel. *Mouri* un cheval, *Mouris* les chevaux. Les comparatifs se forment en ajoûtant la particule *Toutta*, qui signifie plus. Le *Mien*, le *Tien* s'exprime de la sorte. *Mourini* ou *Manai mouri* mon cheval. *Nanai mouri*, ton cheval. *Teanai-mouri*, son cheval. Les noms des ouvriers se terminent en *Gi*. Les diminutifs se forment en ajoûtant *Gane*. *Mouri*, un cheval. *Mourigane*, un petit cheval.

L'on peut apprendre toute cette Grammaire en moins d'une heure. On a proposé quelquefois de faire une nouvelle langue, qui pouvant être apprise en peu de temps devînt commune à tous les peuples du monde ce qui seroit tres-utile pour le commerce. Pour faire cette langue, il ne faudroit point établir d'autre Grammaire, que celle de la langue des Tartares; aussi avant que d'avoir vû une relation de cette langue dans le Recueil des Relations curieuses que Monsieur Thevenot a fait imprimer, en parlant de cette proposition d'une nouvelle langue; voila ce que j'en avois dit dans la premiere » edition de cet ouvrage. On a quelquefois proposé de faire une nouvelle langue qui pouvant être » apprise en peu de temps devînt commune à toute » la terre. Je conjecture que le secret de ceux qui » faisoient cette proposition consistoit à faire que » cette langue n'eût qu'un petit nombre de mots; ils » auroient marqué chaque chose par un seul terme, » & auroient fait que ce seul terme avec quelque » petit changement eût pû signifier toutes les au- » tres choses qui se rapportent à celle-là. Ils au- » roient fait tous les noms indeclinables, marquant » leurs differens cas par des particules, & les trois » genres par trois terminaisons. Ils n'auroient fait » que deux conjugaisons, l'une pour l'actif, & » l'autre pour le passif: Encore chaque temps n'au- » roit point eu ces differentes terminaisons, qui » tiennent lieu de pronoms: de sorte que toute la » Grammaire de cette langue se pourroit appren- » dre en tres-peu de temps.

Il y a encore plus de simplicité dans la Grammaire Chinoise, selon que Walton le rapporte aprés Alvares Semedo. Les Chinois n'ont que trois cent vingt-six mots qui sont tous d'une syllabe; ils ont cinq tons differens, selon les-

quels un même mot signifie cinq choses differentes, ainsi la diversité des cinq tons fait que leurs 326. monosyllabes servent autant que cinq fois 326. mots, c'est à dire que 1630. Walton dit neanmoins qu'on ne compte en toute la langue que 1228. vocables, c'est à dire, noms qui distingués par leurs lettres ou par leurs tons ayant des significations differentes. Ils se servent au lieu des lettres de l'alphabeth de differens caractéres propres à chaque chose, l'on en compte jusques à 120000. ce qui rend cette langue extrêmement difficile. C'est un embarras dont se délivrerent les Peres Jesuites quand ils allerent prêcher la Foi à ses peuples ; car ayant remarqué ces cinq tons dont nous venons de parler, ils les distinguerent par ces cinq notes ˆ, ˜, ´, ‘, ‶, ». par le moyen desquelles ils écrivirent facilement tous les termes de lalangue Chinoise, & marquerent leurs differentes significations ; ce qui surprit extrêmement ces peuples, car par exemple, ce monosyllabe *ya* a cinq differentes significations. *Yâ deus*, *yā murus*, *yà excellens*, *yá stupor*, *yă anser:* mais il n'y a guere que ceux du pais qui puissent prononcer distinctement ces differens tons.

Les Chinois n'ont ni genre, ni cas, ni declinaisons. Les mots signifient selon qu'ils sont placez. De deux mots mis ensemble celui qui est le premier est regardé comme adjectif, ainsi *aurum domus*, c'est, *aurea domus* ; & *homo bonus*, c'est, *hominis bonitas*.

Les mots ont aussi la force du verbe, selon qu'ils sont placez ; un nom qui signifie une action, tient lieu du verbe quand il est suivi d'un autre nom, comme si on disoit *ego amor tu*, pour dire *ego amo te*.

Le pluriel se distingue par une seule particule qu'il n'est pas permis d'ajoûter à un nom lorsque

dans le discours il paroît d'ailleurs qu'on parle de plusieurs. Ces peuples n'ont point de conjugaisons ; ils ajoûtent les pronoms aux noms qui tiennent lieu de verbe ; ils y joignent la marque du pluriel quand ils parlent de plusieurs personnes. Le present, le preterit & le futur : les modes comme l'imperatif, l'optatif, &c. se marquent par des particules. Le passif se marque aussi par une particule & quelquefois par la seule place que tient un nom ; les noms servent aussi de prepositions. Ainsi il n'est pas difficile de comprendre comme les Chinois peuvent avec un si petit nombre de termes s'expliquer sur toutes choses, car les Grecs dont la langue est si feconde, n'ont pas deux mille racines.

CHAPITRE IX.

Commment l'on peut exprimer toutes les operations de nostre esprit, & les passions ou affections de nostre volonté.

NOus avons vû comment l'on marque les deux premieres operations de l'esprit, les perceptions ou idées que l'on apperçoit, & les jugemens que l'on fait des choses que l'on a apperçuës: Voions de quelle maniere nous pouvons exprimer la troisiéme operation qui est le raisonnement. Nous raisonnons lorsque d'une ou de deux propositions claires & évidentes, nous concluons la verité ou la fausseté d'une troisiéme proposition obscure & contestée. Comme si pour prouver que Milon est innocent, nous disions: Il est permis de repousser la force par la force ; Milon en tuant Clodius, n'a fait que repousser la force par la force; donc Milon a pû

tuer Clodius. Le raisonnement n'est qu'une extension de la seconde operation, & un enchaînement de deux ou plusieurs propositions. Ainsi il est évident que nous n'avons besoin que de quelqnes petits mots pour marquer cet enchaînement, comme sont les particules, *donc*, *enfin*, *car*, *partant*, *puisque*, *&c*. Quelques Philosophes reconnoissent nne quatriéme operation de l'esprit, qu'ils appellent *Methode*. Par cette operation on dispose, & on ordonne plusieurs raisonnemens. On peut de même exprimer cette disposition, & cet ordre par quelques petites particules.

Toutes les autres actions de nôtre esprit, comme sont celles par lesquelles nous distinguons, nous divisons, nous comparons, nous allions les choses, se rapporteut à quelqu'une de ces quatre operations, & se marquent avec des particules qui reçoivent differens noms selon leur different office. Celles qui unissent sont appellées *conjonctives*, comme *&*; celles qui divisent *negatives*, & *adversatives*, comme *non*, *mais*. Les autres sont *conditionnelles*, comme *Si*, *&c*.

Il y a des Langues qui ont un plus grand nombre de ces particules. Il y en a pour l'affirmation, la negation, le jurement, la separation, la collection. Il y a des particules de lieu, de temps, de nombre, d'ordre, de commandemens, de défence, de vœux, d'exhortation; qui marquent si on interroge, si on répond. Ces particules ont une tres grande force; elles ne signifient point les objets de nos pensées; mais quelqu'une de ces actions dont nous venons de parler. Plusieurs d'entr'-elles servent aussi à marquer les mouvemens de l'ame, l'admiration, la joye, le mépris, la cholere, la douleur. Nostre *hà* marque la douleur. *Ha*, *ha*, *he*, la joye. O l'admiration ! O

que de peuples: la particule *han* ou *he* est la marque de l'interrogation ; *vien ça, he.* Nous disons *hau Pierre vien ça* Pour exhorter nous disons *ha* C'est aussi une marque qu'on se plaint. *Hai, hai, hai, vous me blessez.* Quand nous témoignons nôtre aversion pour quelque chose, nous disons *fi, fi.* Nous nous servons de cette particule, *helas!* dans les lamentations, comme de *hoe* quand nous admirons *hoe, qu'est-ce que cela.*

Le discours n'est qu'un tissu de plusieurs propositions ; c'est pourquoi les hommes ont cherché les moyens de marquer la liaison de plusieurs propositions qui se suivent. Nôtre, *Que*, François qui répond à l'ὅτι des Grecs, fait cet office. Comme quand on dit : *Je sçay que Dieu est bon*, il est évident que ce mot, *Que*, unit ces deux propositions. *Je sçay*, & *Dieu est bon* : il marque que l'esprit les lie ensemble. Pour abreger, on met le verbe de la seconde proposition à l'infinitif ; & c'est un des plus grands usages de l'infinitif de lier ainsi deux propositions: par exemple, *Pierre croit tout sçavoir* pour *Pierre croit qu'il sçait tout*

Nous sçavons de quelle maniere on peut signifier les actions de nôtre ame ; voyons à present que la nature feroit faire à cette troupe de nouveaux hommes, pour donner des signes de leurs passions, c'est à dire, de l'estime ou du mépris, de l'amour ou de la haine, qu'ils auroient des choses qui seroient l'objet de leurs pensées & de leurs affections. Le discours est imparfait lorsqu'il ne porte pas les marques des mouvemens de nôtre volonté ; & il ne ressemble à nôtre esprit, dont il doit être l'image, que comme des cadavres ressemblent aux corps vivans ; ainsi ils seroient obligez de chercher les moyens d'exprimer leurs passions

Il y a des noms qui ont deux idées, celle qu'on doit nommer l'idée principale, repreſente la choſe qui eſt ſignifiée ; l'autre que nous pouvons nommer acceſſoire, repreſente cette choſe revêtuë de certaines circonſtances. Par exemple, ce mot, *Menteur*, ſignifie bien une perſonne que l'on reprend de n'avoir pas dit la verité ; mais outre cela il fait connoître que l'on regarde celui à qui l'on fait ce reproche, comme une méchante perſonne, qui par une malice honteuſe a caché la verité, & qui par conſequent eſt digne de haine & de mépris.

Ces ſecondes idées que nous avons nommées acceſſoires ; s'attachent d'elles-mêmes aux noms des choſes, & ſe lient avec leur idée principale, ce qui ſe fait ainſi. Lorſque la coûtume s'eſt introduite de parler avec de certains termes de ce que l'on eſtime, ces termes acquierent une idée de grandeur: de ſorte qu'auſſi-tôt qu'une perſonne les emploie, l'on conçoit qu'elle eſtime les choſes dont elle parle. Quand nous parlons étant animez de quelque paſſion, l'air, le ton de la voix, & pluſieurs autres circonſtances ſont aſſez connoître les mouvemens de nôtre cœur. Or les noms dont nous nous ſervons dans ces occaſions, peuvent dans la ſuite du temps renouveller par eux-mêmes l'idée de ces mouvemens: Comme lorſque nous avons vû pluſieurs fois un ami vêtu d'une certaine maniere, cette ſorte de vêtement eſt capable de nous donner l'idée de cet ami. De là vient que preſque tous les noms propres des choſes naturelles ont des idées acceſſoires ſales, parce que les débauchez ne parlant de ces choſes que d'une maniere inſolente & deshonnête, les ſales images de leur eſprit ſe ſont attachées à ces noms ; comme un ſage Payen s'en eſt plaint il y a long-temps. Nous n'avons, dit-il, preſque plus de mots chaſtes & honnêtes. *Honeſta nomina perdidimus.*

Ainsi les mots contractant eux-mêmes ces idées accessoires, c'est à dire les idées des choses, & de la maniere dont ces choses sont conceuës, nôtre nouvelle troupe n'auroit pas la peine de chercher des noms pour marquer ces idées accessoires. Il se trouveroit sans artifice, que dans cette nouvelle langue, il y auroit des termes qui outre les idées principales des objets qu'ils signifient, marqueroient encore les mouvements de ceux qui se servent de ces termes. Comme on connoît que celui qui traite un autre de menteur le méprise, & l'a en aversion. Outre cela comme nous ferons voir dans la suite de cet Ouvrage, les passions se peignent elles-mêmes dans le discours, & elles ont des caracteres qui se forment sans étude & sans art.

CHAPIRTE X.

Construction des mots ensemble. Il faut exprimer tous les traits du tableau qu'on a formé dans son esprit.

APrés avoir trouvé tous les termes d'une langue, il faut penser à l'ordre, & à l'arrangement de ces termes. Si les mots qui renferment un sens, ne portent des marques de la liaison qu'ils doivent avoir, & si on n'apperçoit où ils se rapportent, le discours ne forme aucun sens raisonnable dans l'esprit de celui qui l'écoute. Entre les noms comme nous avons remarqué, les uns signifient les choses, les autres les manieres des choses. Les premiers sont appellez substantifs, les seconds sont nommez adjectifs : Ainsi comme les manieres d'être appartiennent à l'être, les adjectifs doivent

dépendre des ſubſtantifs, & porter les marques de leur dépendance. Dans une propoſition le terme qui en eſt l'attribut ſe rapporte à celui qui en eſt le ſujet : ce rapport doit donc être exprimé.

Dans plusieurs langues, les noms ſont diſtinguez par des terminaiſons differentes en deux genres : Nous appellons le premier le genre Maſculin, le ſecond le genre Feminin. La bizarrerie de l'uſage eſt étrange dans cette diſtribution : tantôt il a determiné le genre par le ſexe, faiſant de maſculin les noms d'hommes, & tout ce qui appartient à l'homme : & de genre feminin les noms de femme, & ce qui regarde ce ſexe, n'ayant égard qu'à la ſeule ſignification : & tantôt ſans conſiderer, ni la terminaiſon, ni la ſignification, il a donné aux noms le genre qu'il lui a plû. Les noms adjectifs, & les autres mots qui ſignifient plûtôt les manieres des choſes, que les choſes, ont ordinairement deux terminaiſons, une maſculine, l'autre feminine. Les verbes Hebreux ſont capables de differens genres, auſſi bien que les noms.

Cette difference de genre ſert à marquer la liaiſon des membres du diſcours, & la dépandance qu'ils ont les uns des autres. On donne toûjours aux adjectifs le genre de leurs ſubſtantifs ; c'eſt à dire que ſi le nom ſubſtantif eſt maſculin, ſon adjectif a une terminaiſon maſculine ; & c'eſt cette terminaiſon qui fait connoître à qui il appartient. Lorſqu'un être eſt multiplié, ſes manieres ſont auſſi multipliées ; il faut donc encore que les adjectifs ſuivent le nombre ſingulier ou pluriel de leur ſubſtantif. Les verbes ont deux nombres, comme les noms : au ſingulier ils marquent que le ſujet de la propoſition eſt un en nombre : au pluriel leur ſignification enferme la pluralité de ce ſujet ; par conſequent les verbes doivent être mis dans le

nombre du nom exprimé ou ſouſ-entendu qui e
le ſujet de la propoſition.

Les hommes ſont quelquesfois ſi occupez de
choſes, qu'ils ne font pas reflexion ſur leurs noms
ils ne prennent pas garde quel eſt le genre de
noms, quel eſt leur nombre ; ils reglent leur d
cours par les choſes : ils placent le verbe au pl
riel, quoique le nom auquel il ſe rapporte ſo
ſingulier, parce qu'ils conçoivent par ce nom u
idee de pluralité. Ainſi Virgile dit : *Pars merſi t
nuêre ratem*, pour *pars merſa tenuit ratem* ; p
que ſans avoir égard à ce nom, *pars*, qui eſt
feminin & au ſingulier, il enviſage les homm
dont il parle. Nous diſons en François, *il eſt*
heures, conſiderant *ces ſix heures*, comme un ſe
temps déterminé, qui eſt nommé ſix heure
Quelquefois on oublie un mot, parce que ceux
qui on parle peuvent le ſuppléer. On dit en Lati
triſte lupus ſtabulis, ſouſ-entendant ce mot *ne
tium*.

Il eſt évident que comme le diſcours n'
qu'une image de nos penſées, afin que le diſco
ſoit naturel, il doit avoir des ſignes pour tous
traits de nos penſées, & repreſenter toutes n
penſées comme elles ſont rangées dans nôtre
prit. Cela ſeroit ainſi dans toutes les Langues
ce n'eſt que le deſir qu'on a d'abreger n'avoit p
té les hommes à retrancher du diſcours tou
qu'on y peut ſuppléer, & choiſir pour ce
expreſſions abregées. Cela ſe voit manifeſtem
dans la langue Latine : toutes ces expreſſions qu
y voit qui ſurprennent, parce qu'il ſemble q
l'ordre naturel n'y ſoit pas gardé, n'ont cep
dant rien de particulier, ſi ce n'eſt que l'uſage
a retranché quelque mot qui ſe ſuppléoit faci
ment. Cette maniere de parler *pœnitet me peccat*

est la même chose que *pœna tenet me peccati mei.* Comme celle-cy *mea refert*, est la même chose que *in mea re refert.* Comme le remarque Sanctius dans l'ouvrage où il explique la syntaxe Latine, est estimé, parce qu'il decouvre comme toutes les manieres de cette langue qui paroissent extraordinaires, ne le sont en effet, que parce qu'il y a quelque mot supprimé, & qu'ainsi il est facile de les rappeller à l'ordre commun.

Les Maîtres de l'art ont nommé figures ces manieres de parler qui sont extraordinaires. Il y a des figures de Rhetorique, il y a des figures de Grammaire. Les premieres expriment les mouvemens extraordinaires dont l'ame est agitée dans les passions, où elles forment une cadence agreable. Les figures de Grammaire se font dans la construction lorsque l'on s'éloigne des regles ordinaires ; par exemple cette maniere de s'exprimer, *pars mersi tenuere ratem* dont nous venons de parler, est une figure que les Grammairiens appellent *Syllepse*, ou *Conception* ; parce que pour lors l'on conçoit le sens autrement que les mots ne portent, & qu'ainsi l'on fait la construction selon le sens, & non selon les paroles. *Triste lupus stabulis*, est ce qu'on appelle *ellipse*, c'est à dire une figure par laquelle on oublie quelque chose, on sous entendant icy, comme on a dit *negotium.* On appelle *hyperbate* le renversement de l'arrangement ordinaire. Ainsi *transtra per & remos* pour *per transtra & remos* est une hyperbate. On peut quelquefois se servir d'expressions differentes qui donnent une même idée, de sorte qu'il semble indifferent de se servir de l'une plûtôt que de l'autre, comme *dare classibus austros* ou *dare classes austris*, Exposer les navires aux vents, ou leur faire recevoir le vent, sont deux expressions

peu differentes. Lorſque de ces deux façons de par ler on choiſit celle qui eſt moins ordinaire, ce s'appelle *Enallage* ou *changement*.

Le diſcours doit avoir tous les traits de la form des penſées de celui qui parle, comme on vient d le dire; Il faut donc quand nous parlons, que cha cune de nos idées que nous voulons faire con tre, ait dans le diſcours un ſigne qui la repreſen Mais auſſi il faut obſerver qu'il y a des mots qu ont la force de ſignifier beaucoup de choſes,& qu outre leurs idées principales, peuvent en réveille pluſieurs autres,du nom deſquelles ils font par con ſequent l'office. Lorſque toutes nos idées ſont ex primées avec leur liaiſon, il eſt impoſſible que l'o n'apperçoive ce que nous penſons, puiſque nous e donnons tous les ſignes neceſſaires. C'eſt pourquo ceux-là parlent clairement qui parlent ſimplemen qui expriment leurs penſées d'une maniere na relle, dans le même ordre, dans la même étendu qu'elles ont dans leur eſprit. Il eſt vrai qu'un di cours eſt languiſſant quand on donne des terme particuliers à chaque choſe qu'on veut ſignifier: O ennuye ceux qui écoutent s'ils ont l'eſprit promp Outre cela l'ardeur que l'on a de faire connoît ce que l'on penſe, ne ſouffre pas ce grand nòmb de paroles; car on voudroit, s'il eſtoit poſſibl s'expliquer par un ſeul mot; c'eſt pourquoi o choiſit des termes qui puiſſent exciter pluſie idees, & par conſequent tenir la place de pluſieu paroles: & l'on retranche ceux qui étant oubliez peuvent cauſer d'obſcurité. La regle que l'on do tenir, c'eſt d'avoir égard à la qualité de l'eſprit ceux à qui on parle: ſi ce ſont des perſonnes ſi ples, il ne faut rien leur laiſſer à deviner, & le dire les ch ſes au long.

L'Elipſe cette figure de Grammaire qui ſupri

quelques paroles, eſt fort commune dans les langues Orientales : les peuples d'Orient ſont chauds & prompts, ainſi l'ardeur avec laquelle ils parlent, ne leur permet pas de dire ce qui ſe peut ſous-entendre. Nôtre langue ne ſe ſert point de cette figure, ni de toutes les autres figures de Grammaire, elle aime la netteté & la naiveté; c'eſt pourquoi elle exprime les choſes autant qu'il ſe peut dans l'ordre le plus naturel, le plus ſimple.

Lorſque nous parlons, nous devons avoir un ſoin particulier des principales choſes, & choiſir pour elles des expreſſions qui faſſent ſur l'eſprit de ceux qui écoutent de fortes impreſſions, ſoit par la multitude des idées qu'elles contiennent, ſoit par leur étenduë. Les Peintres groſſiſſent les traits principaux de leurs Tableaux, ils en augmentent les couleurs. & affoibliſſent celles des autres traits, afin que l'obſcurité de ces derniers releve l'éclat de ceux qui doivent paroître. Les petites choſes, & qui ne ſont pas de l'eſſence d'un diſcours, ne veulent être dites qu'en paſſant. C'eſt une faute de jugement bien grande d'employer pour elles de longues phraſes; c'eſt détourner les yeux du Lecteur de ce qu'il eſt important qu'il conſidere, & les attacher à une bagatelle. On peche en deux manieres bien differentes contre le juſte choix que l'on doit faire d'expreſſions ſerrées ou étenduës, ſelon que la matiere le demande. Les uns ſont diffus, les autres ſont ſecs; les uns prodiguent les paroles, les autres les ménagent trop; les uns ſont ſteriles, les autres ſont trop feconds. Les premiers ne repreſentent que la carcaſſe des choſes, & leurs ouvrages ſont ſemblables aux premiers deſſeins d'un Tableau dans lequel le Peintre n'a fait que marquer par un leger crayon la place des yeux, de la bouche, & des oreilles du Portrait qu'il veut faire. La trop

grande fecondite des derniers étouffe les choses
faut apporter un juste temperament. Aprés que
Peintre a tiré tous les traits necessaires, ceux q
ajoûte ensuite gâtent les premiers. Les paroles
perfluës obscurcissent les necessaires ; elles em
chent que le discours ne soit coulant, elles lasse
les oreilles, & s'échappent de la memoire.

Omne supervacuum pleno de pectore manat.

La politesse d'un discours consiste en partie
un retranchement severe de toutes ces paroles
duës qui en sont comme les ordures. Un corps
poli qu'aprés qu'on a ôte avec la lime les peti
parties qui rendoient sa surface raboteuse.

Les Grammairiens appellent *Tautologie* ce
repetition des mêmes choses, qui ne sert qu'à re
dre le discours plus long & plus ennuyeux. Lo
que l'on dit beaucoup plus qu'il n'est necessai
que le discours est chargé de paroles superflu
ce défaut est nommé *Perissologie*. Neanmoins
n'est pas obligé de ménager ses paroles avec ta
de scrupule que l'on ne puisse mettre quelque
de plus qu'il ne faut, comme quand on dit en
tin, *Vivere vitam, auribus audire*. Cette mani
de parler qui est figurée, se nomme *Pleonasme*
abondance.

Pour éviter les deux extremitez de dire trop
de ne dire pas assez, il faut mediter son sujet
beaucoup d'application. Pour s'en former une
ge nette qui ait tous les traits qui lui sont p
pres, & essentiels, aprés quoi il ne faut point
nager ses paroles. Dans le premier feu de la c
position il faut dire toutes choses avec une pro
sion de paroles ; mais aprés qu'on a dit tout
qu'on pouvoit dire ; il faut, s'il m'est permi

parler ainsi, mettre toutes ces parol.s dans le pressoir pour en exprimer le suc & en retrancher le marc; c'est à dire qu'il faut retrancher ce qui est inutile avec cette precaution qu'en couppant des chairs superfluës, on ne couppe point quelque nerf. Un discours doit ètre lié, une particule retranchée fait que la liaison ne paroît plus. La delicatesse & en même-temps la force du stile consiste dans l'union & dans la liaison des parties du discours. Il ne faut point laisser aux lecteurs à deviner cette liaison; & ce ne sont, comme je l'ai dit, que de petits mots qui la font; il faut donc bien prendre garde de ne pas les retrancher; mais aussi il faut avoüer que lorsque le discours est clair par lui-même, ces mots étant inutiles ils ne font que l'embarasser. C'est pourquoi on a raison de condamner nôtre, *car*, en plusieurs occasions, par exemple en celle-cy; *il fait jour, car le Soleil est levé*. Cette consequence est trop claire pour qu'il soit besoin de la marquer; comme un autheur est bien aise qu'on ne l'oblige pas de deviner, aussi tout ce qu'on lui dit de trop l'importune. Il ne faut rien oublier pour atteindre la fin, mais ce qui ne sert de rien est un embarras qui retarde.

CHAPITRE XI.

De l'ordre & de l'arangement des mots.

POur l'ordre des mots, & les regles qu'il faut garder dans l'arangement du discours, la lumiere naturelle montre si vivement ce qu'il faut faire, que nous ne pouvons ignorer ce que feroient ceux à qui nous l'avons donnée pour maîtresse, s'ils la vouloient suivre. L'on ne peut con-

cevoir le ſens d'un diſcours, ſi auparavant on
ſçait quelle en eſt la matiere. L'ordre naturel d
mande donc que dans toute propoſition le no
qui en exprime le ſujet ſoit placé le premier,
eſt accompagné d'un Adjectif, que cet Adjec
le ſuive de prés : que l'attribut ſoit mis ap
le Verbe qui fait la liaiſon du ſujet avec l'attribu
que les Particules qui ſervent à marquer le rapp
d'une choſe avec une autre, ſoient inſerées ent
ces choſes ; enfin que tous les mots qui lient de
propoſitions ſe trouvent entre ces deux propo
tions.

Auſſi voyons-nous que les peuples qui exp
ment ſans art leurs penſées ſe ſont aſſujettis à
ordre. Les anciens Francs parloient comme
penſoient. Ils ne cherchoient point d'autre or
que celui des choſes mêmes, & les expriman
ſelon qu'elles ſe preſentoient à leur eſprit, ils r
geoient leurs paroles comme leurs penſées ſe tr
voient diſpoſées dans leur conception. On p
d'abord au ſujet d'une propoſition : l'eſprit enſ
le compare & en aſſure quelque choſe ou il nie
te choſe ſelon le jugement qu'il fait ; ainſi le ſ
occupe la premiere place, enſuite l'action de l'eſ
qui juge eſt avant la choſe qui eſt niée ou a
mée. Dans nôtre langue le nom qui exprime
ſujet de la propoſition va devant ; aprés on pla
verbe, & le nom qui marque l'attribut ſuit,
ordre eſt naturel, & c'eſt un des avantages de
tre langue de ne point ſouffrir qu'on s'en éc
Elle veut qu'on parle comme l'on penſe. P
penſer raiſonnablement, il faut conſiderer les
ſes avec cet ordre que premierement on s'appl
à celles dont la lumiere ſert à faire découvri
autres. Il faut donc que les paroles ſoient pla
ſelon que leur ſens doit être entendu, afin q
p

puisse appercevoir le sens de celles qui suivent ; c'est le genie de nôtre langue qu'un discours François ne peut être beau si chaque mot ne réveille toutes les idées l'une aprés l'autre selon qu'elles se suivent. Nous ne pouvons souffrir qu'on éloigne aucun mot, qu'il faille attendre pour concevoir ce qui precede ; Nous sommes ennemis pour cela des parentheses & des longues periodes ; c'est pourquoi nôtre langue est plus propre qu'aucune autre pour traiter les sciences, parce qu'elle le fait avec une admirable clarté. Il ne s'agit en enseignant que d'être clair. Nôtre langue ne cede à aucune pour la clarté.

Mais aussi il faut avoüer que ce n'est pas tant une vertu qu'une necessité à nôtre langue de suivre l'ordre naturel. Cette necessité lui est commune avec toutes les langues dont les noms n'ont ni genre ni cas. Il faut dans un discours qu'il paroisse où se doivent rapporter les parties dont il est composé. Nous ne parlons des choses que pour marquer ce que nous en jugeons, à quoi nous les rapportons. Si cela ne paroit le discours est confus. Qu'on dise en Latin : *Deus fecit hominem*, ou *hominem fecit Deus*, il n'y a aucune ambiguité : on voit bien que ce n'est pas l'homme qui a fait Dieu, parce qu'*hominem* est un accusatif qui marque que *Deus* qui est au nominatif, agit sur l'homme, mais dans nôtre langue *Dieu a fait l'homme & l'homme a fait Dieu*, n'est pas une même chose ; c'est le seul ordre qui distingue celui qui agit d'avec celui qui est le sujet de l'action, quand on dit, *Dieu a fait l'homme*, l'on marque que c'est Dieu qui agit. Sans cet arrangement ces mêmes mots ont un sens contraire ; au lieu qu'en Latin *hominem fecit Deus* ou *hominem Deus fecit* ou *fecit hominem Deus* ou *Deus fecit hominem*, est une même chose.

Les Latins & les Grecs ne ſont donc pas obligez
de s'aſſujettir comme nous à l'ordre naturel. Il y
même lieu de conteſter ſi c'eſt un défaut dans leu
langue de s'en diſpenſer ; car outre que ce ren
verſement, comme on l'a fait voir, quand il eſt re
glé ne cauſe point d'obſcurité , on peut dire qu
le diſcours en eſt même plus clair & plus for
Lorſqu'on parle on ne veut pas ſeulement ma
quer chaque idée qu'on a dans l'eſprit par u
terme qui lui convienne; on a une conception qu
eſt comme une image faite de pluſieurs traits qu
ſe lient pour l'exprimer. Il ſemble donc qu'il eſt
propos de preſenter cette image toute entiere af
qu'on conſidere d'une ſeule veuë tous ſes traits lie
les uns avec les autres comme ils le ſont ; ce q
ſe fait dans le Latin : tout y eſt lié comme les ch
ſes ſont liées dans l'eſprit. Dans cette expreſſio
hominem fecit Deus , on voit que ce mot *hominem*
n'eſt pas là ſans ſuite , qu'il ſe doit rapporter à qu
que nom , & toute l'expreſſion *hominem fecit De*
repreſente la penſée de celui qui parle, non par pa
ties briſées mais toute entiere , & faiſant un cor
comme elle le fait. Ce premier mot *hominem*, ne
gnifie rien; il faut pour découvrir ce qu'il ſigni
enviſager toute l'expreſſion; ce qui oblige de co
ſiderer l'expreſſion entiere. On peut dire qu'
François chaque mot fait un ſens. *Dieu a fait* ; c
a un ſens, mais ces mots *hominem fecit* n'en ont
cun qu'aprés qu'on y a joint ce qui ſuit. En qu
que langue que ce ſoit on n'apperçoit jamais par
tement le ſens d'une expreſſion qu'aprés l'avoir
tenduë toute entiere ; ainſi l'ordre naturel n'eſt
ſi abſolument neceſſaire qu'on ſe l'imagine p
faire qu'un diſcours ſoit clair. Celui qui dit *ho*
nem fecit Deus ne conſidere l'homme que dans
rapport qu'il a avec Dieu qui eſt ſon Createur.

accusatif marque ce rapport. Ajoûtez que le retardement que souffre le Lecteur & l'attente qu'on lui donne d'une suite, le rendent beaucoup plus attentif. L'ardeur qu'il a de découvrir les choses s'augmente, & cette attention fait qu'il les conçoit plus facilement ; Aussi les expressions Latines sont plus fortes étant plus liées ; le renversement qu'on y fait lie une proposition & la ramasse en quelque maniere ; car le Lecteur est obligé pour l'entendre d'envisager toutes les parties ensemble, ce qui fait que cette proposition le frappe plus vivement. Encore une fois tout est coupé en François. Nos paroles sont détachées les unes d'avec les autres; c'est pourquoy elles sont languissantes à moins que les choses dont on parle n'en soûtiennent le discours.

Il ne faut pas conclure de tout cela qu'il soit permis aux Latins & aux Grecs de transposer leurs mots sans aucune moderation. Il n'y a que les méchans écrivains qui ayent pris cette liberté, les bons l'ont condamnée, car sans difficulté un mot ne doit jamais être trop éloigné du lieu où il se rapporte. Quand on y manque c'est un défaut qui se pardonne, mais c'est lorsqu'il est rare ; & alors les Grammairiens, comme nous l'avons dit, en font une figure qu'ils appellent *hiperbate* ; c'est à dire transposition telle qu'est celle-cy dans ces Vers de Virgile

Furit immissis Vulcanus habenis transtra
per & remos.

Disons encore en faveur de la langue Latine, que cette liberté qu'elle a, lui donne moyen de rendre le discours plus coulant & plus harmonieux. Elle peut déplacer un mot de son lieu naturel sans que

ce déplacement cause du desordre, pour le mettre ailleurs où sa prononciation s'accommodera mieux avec celle des mots qui le precederont ou qui le suivront. Nous sommes extraordinairement gehennez en François. Comme ce n'est que le seul ordre qui fait la construction, c'est à dire qui fait counoître où chaque chose se doit rapporter, le genie de nôtre langue nous assujettit à l'ordre qui est usité, quand même il n'arriveroit aucune obscurité si on ne le suivoit pas : c'est une même chose que *blanc bonnet* ou *bonnet blanc*, *noir chapeau*, ou *chapeau noir*, *blanche robe* ou *robe blanche*, cependant on ne peut pas dire l'un & l'autre. On est contraint de dire toûjours *un bonnet blanc*, *un chapeau noir*, *une robe blanche*, comme au contraire il faut dire *une belle femme*, il n'est jamais permis de dire *une femme belle*.

L'arrangement même, ce qui n'est point en Latin, change le sens des mots, car *sage femme*, & *femme sage*, *grosse femme* & *femme grosse*, *mort bois*, & *bois mort*, ne sont pas une même chose.

Il y a pourtant de certaines occasions où le renversement de l'ordre naturel est une beauté. Cette expression, *comme disent les Philosophes*, est plus élegante que celle-ci, *comme les Philosophes disent*. Ce qui fait voir que si l'on ne peut souffrir les changemens qui ne causent point d'obscurité, c'est souvent un caprice. Les Italiens ne sont pas si exacts observateurs de l'ordre naturel que nous. C'est une beauté de leur langue que de dire, *il mio amore* pour *l'amore mio*: ils ne se mettent pas en peine que cela fasse quelque équivoque. Ils disent *Alessandro l'ira vince*, ce qui peut avoir deux sens.

CHAPITRE XII.

De la netteté & des vices qui lui sont opposez.

L'Arrangement des mots merite une application particuliere, & l'on peut dire que c'est par l'art de bien placer les parties du discours que les excellens Orateurs se distinguent de la foule ; car enfin les mots sont dans la bouche de tout le monde, les Orateurs ne les font pas ; il n'y a que la disposition de ces mots qui leur appartienne, & qui fasse dire qu'ils parlent bien.

> *Dixeris egregiè, notum si callida verbum*
> *Reddiderit junctura novum.*

Je ne parle pas encore ici de cet arrangement qui rend le discours harmonieux, mais de celui qui le rend net. La netteté & la clarté sont une même chose. Un discours est net lorsqu'il presente une peinture nette & claire de ce qu'on a voulu faire concevoir. Pour peindre un objet nettement il en faut representer les propres traits, donnant pour cela les seuls coups de pinceau necessaires. Ceux qui sont inutiles gâtent l'ouvrage Cette comparaison de la peinture avec l'éloquence suffit pour faire comprendre comment on peut rendre net le discours Nous avons dit qu'il ne faut pas dire les choses sechement ; mais aussi qu'il ne faut rien dire de superflus. Nous parlons ici particulierement de la clarté qui dépend de l'arrangement des paroles. Lorsqu'on s'attache à l'ordre naturel on est clair, ainsi le renversement de cet ordre ou la transposition des mots *trajectio verborum*, est un vice

opposé à la netteté. Nôtre langue ne souffre point de transpositions que rarement. Ce n'est pas parler François, dit Monsieur de Vaugelas, que de dire *Il n'y en a point qui plus que lui se doive justement promettre la gloire*: Il faut dire, *il n'y en a point qui plus justement que lui se doive promettre la gloire*. C'est une transposition que d'éloigner trop un mot de celui qu'il doit suivre immediatement comme dans cet exemple; *selon le sentiment du plus capable d'en juger de tous les Grecs*, au lieu de dire, *selon le sentiment de celui de tous les Grecs qui étoit le plus capable d'en juger*. Il faut placer chaque mot dans le lieu où il répand plus de lumiere. C'est une espece de transposition que d'éloigner deux mots qui doivent s'éclaircir. Afin que cela n'arrive pas il faut couper une frase lorsque la fin étant trop écartée du commencement, le Lecteur auroit oublie ce qui est au commencement, lorsqu'il lit ce qui est à la fin.

Le second vice contre la netteté est un embarras de paroles superfluës. On ne conçoit jamais nettement une verité que l'on n'ait fait le discernement de ce qu'elle est d'avec ce qu'elle n'est pas & qu'on ne s'en soit formé une idée nette qui se peut exprimer en peu de paroles. Le froment tient peu de place aprés qu'il est separé de la paille. Pour dire les choses nettement il faut retrancher les paroles qui ne servent de rien & mener droit à la verité celui qu'on instruit. Ce vice que nous censurons se fait lorsque l'on prend de longs détours pour dire ce que l'on pense, ou que l'on infere des paroles inutiles: Par exemple: *En cela plusieurs abusent tous les jours merveilleusement de leur loisir.* Cette expression est embarassée; elle sera nette si on retranche ce qui y est inutile, la reduisant à ces termes: *En cela plusieurs abusent de leur loisir.* On doit être exact à observer les regles de la Syntaxe, ou d

la Construction. Ce n'est pas parler nettement que de dire : *Il ne se peut taire ni parler*, car on ne dit pas se parler : ainsi il faut dire, *il ne peut se taire ni parler*. Il y a des termes dont la signification vague & étenduë ne peut être déterminée que par leur rapport à quelqu'autre terme ; lorsque l'on se sert de ces termes, & que l'on ne fait pas connoître où ils se doivent rapporter, on fait des équivoques. Par exemple, qui diroit : *Il a toûjours aimé cette personne dans son adversité*, il feroit une équivoque ; car le Lecteur n'apperçoit pas où le Pronom, *son*, doit se rapporter, si c'est à cette personne ou à celui qui a aimé : cette faute est tres-considerable.

Une des principales applications de ceux qui écrivent doit être d'éviter les équivoques, comme nous en avertit le plus judicieux de tous les Rheteurs, *vitanda in primis ambiguitas non hac solum qua incertum intellectum facit ut Chremetem audivi percussisse Demeam ; sed illa quoque qua etiam si turbare non potest sensum, in idem tamen verborum vitium incidit, ut si quis dicat visum a se hominem librum scribentem ; nam etiam si librum ab homine scribi pateat, male tamen composuerat, feceratque ambiguum, quantùm in ipso fuit.* Il est tres-difficile d'éviter les équivoques dans nôtre langue, parce que nous ne pouvons pas marquer les rapports des noms par des genres & par des cas. C'est pourquoy on est obligé plus particulierement de ne point oublier les articles qui servent à déterminer le sens du discours. Ainsi ce seroit mal parler que de dire *l'amour de la vertu & Philosophie*, car on ne marque point le rapport de ce mot *Philosophie*, s'il le faut joindre avec *la vertu* ou avec *amour*. Cette ambiguité n'est point en Latin : quand on dit *amor virtutis & Philoso-*

phia, on voit que *Philosophia* étant au genitif comme *virtutis*, il faut joindre ces deux choses ensemble. Pour oster cette équivoque dans cette expression Françoise, il faut mettre l'article, *l'amour de la vertu & de la Philosophie*.

Il faut encore distinguer l'article indefini avec celui qui est defini, & ne le pas mettre l'un pour l'autre. C'est mal parler que de dire *je n'ai point de l'argent.* Lorsqu'on veut dire en general qu'on est sans argent. En cette occasion il faut ecrire *je n'ai point d'argent.* Au contraire quand on ne parle pas en general, mais qu'on indique une chose determinee, c'est une faute de se servir de cet article indefini pour celui qui est defini. Dire par exemple *donnez-moi d'argent*, pour *donnez moi de l'argent.* C'est la necessité qu'il y a d'éviter les équivoques qui nous fait rejetter les participes autant qu'on le peut, je dis autant qu'on le peut, car on est souvent obligé de s'en servir, parce qu'ils abregent le discours. Le sens des participes est indeterminé dans nôtre langue, ils n'ont ni cas, ni genre, ainsi comme leur rapport ne paroît pas, il n'y a que la suite qui le fasse appercevoir ; c'est pourquoy ils causent des ambiguitez comme dans cet exemple *Je l'ai apperceu sortant de l'Eglise*, on ne sçait si c'est moi qui sortois, ou celui dont je parle. Cette équivoque ne se fait point en Latin, car selon ce que je voudrai signifier, je dirai *vidi eum egredientem Ecclesia*, ou, *vidi eum Ecclesia egrediens.* Pour éviter donc l'équivoque on est obligé de dire la chose d'une autre maniere. *Je l'ai apperceu lorsque je sortois de l'Eglise*, ou, *lorsqu'il sortoit de l'Eglise*, selon le sens que l'on veut marquer. Monsieur de Vaugelas remarque fort bien que ce

n'est pas assez de se faire entendre, mais qu'il faut faire en sorte qu'on ne puisse point n'être pas entendu. Il n'y a rien de plus opposé à la netteté que le sont certaines constructions que ce même Auteur appelle louches, parce que l'on croit qu'elles regardent d'un côté, & elles regardent de l'autre, comme est ce Vers de l'Oracle :

Aio te, Æacida, Romanos vincere posse.

Pyrrhus fils d'Æacidas à qui s'addressoit cet Oracle l'entendoit de cette maniere: *O fils d'Æacidas, je dis que tu pourras vaincre les Romains*, & le sens étoit que les Romains remporteroient sur lui la victoire. Les Grecs appellent ce vice *Amphibologie*. Les Parentheses trop longues, & trop frequentes sont aussi opposées à la netteté : Les exemples n'en sont que trop frequents dans les Auteurs.

L'avis que j'ai donné de placer les particules dans les lieux où elles sont necessaires, est tres-considerable. Comme nos membres ne feroient pas un corps s'ils n'étoient liés les uns avec les autres d'une maniere imperceptible : aussi des paroles & des phrases ne font pas un discours, si elles ne sont liées si étroitement que le Lecteur soit conduit du commencement jusques à la fin, presque sans qu'il s'en apperçoive. Ce qui se fait par ces petites particules. Ce sont elles qui font un corps de toutes les parties du discours, qui en unissent les membres ; c'est pourquoi l'on ne doit point les épargner ; elles font la beauté & la délicatesse du langage. Ce sont elles qui rendent le discours coulant & suivi, sans elles il est semblable à un corps disloqué, couppé & mis en pieces ; c'est comme du sable sans chaux, *Arena sine calce*,

ce, comme l'Empereur Claude le disoit du stile de Seneque. Ce défaut rend & languissant & desagrea- ble tout ce que l'on dit. Le menagement des par- ticules est un des grands secrets de l'éloquence particulierement dans la langue Grecque & dans la Latine.

CHAPITRE XIII.

De l'origine des Langues.

SI ce que Diodore de Sicile a écrit de l'origine des Langues étoit veritable ; ce que nous avons dit de ces nouveaux hommes qui se sont formez une langue, ne seroit pas une fable, mais une ve- ritable histoire. Cet Auteur propose le sentimen de quelques Philosophes touchant le commence- ment du monde, & il dit selon eux, qu'aprés que les élemens eurent pris leur place dans l'Univers, & que les eaux se furent écoulées dans la mer comme la terre qui étoit encore humide fu échauffée par la chaleur du Soleil, elle devint fe- conde, & produisit les hommes & les autres ani- maux. Que ces hommes qui étoient dispersez d côté & d'autre, apprirent par experience, qu'i leur étoit avantageux de vivre ensemble pour s defendre les uns les autres contre les bêtes : Qu d'abord ils s'étoient servis de paroles confuses & grossieres, lesquelles ils polirent ensuite, & éta- blirent des termes necessaires pour s'expliquer su toutes les matieres qui se presentoient. Et qu'en fin comme les hommes n'étoient pas nez dans u seul coin de la terre ; & que par consequent il s'é toit fait plusieurs societez differentes, dont cha- cune avoit formé son langage, de là il éto

arrivé que toutes les Nations ne parloient pas une même langue.

Ce sont là les conjectures des Grecs qui n'avoient aucune veritable connoissance de l'Antiquité, comme Platon le leur reproche dans l'un de ses Dialogues, où il fait dire à Timée, que les Egyptiens avoient coûtume d'appeller les Grecs des enfans, parce qu'ils ne sçavoient non plus que de petits enfans, d'où ils étoient sortis, & ce qui s'étoit passé avant leur naissance ; ainsi nous ne devons pas nous arrêter à leurs contes. Tous les anciens monumens de l'antiquité rendent témoignage à la verité de ce que Moïse raconte dans la Genese de la naissance du Monde, & des premiers hommes. Nous apprenons de ce Livre divin, de l'autorité duquel personne ne peut douter, que Dieu forma Adam le premier de tous les hommes, & qu'il lui donna un langage qui fut le seul dont ses enfans se servirent jusqu'au temps qu'ils voulurent élever la tour de Babel, quelques années aprés le déluge. Leur dessein en bâtissant cette tour étoit de se défendre contre Dieu même, s'il vouloit encore punir le monde par un déluge ; qu'ils esperoient ne leur pouvoir plus nuire lorsqu'ils auroient achevé cet ouvrage. Ils parurent si opiniâtres dans leur entreprise, que Dieu voyant qu'ils ne cesseroient point d'y travailler, mit une telle confusion dans leurs langues, & dans leurs paroles, qu'il leur étoit impossible de comprendre ce qu'ils s'entredisoient les uns aux autres. Ils furent donc ainsi forcez de laisser imparfait cet ouvrage de leur vanité, & de se separer en divers païs.

L'opinion la plus commune touchant cette confusion, est que Dieu ne confondit pas tellement le langage de ces hommes, qu'il fist autant de diffe-

rentes langues qu'ils étoient d'hommes. L'on croit seulement qu'aprés cette confusion, chaque famille se servit d'une langue particuliere : ce qui fit que les familles s'étant separées, les hommes furent distinguez aussi bien par la difference de leur langage que par celle des lieux où ils se retirerent. Cette confusion ne consistoit pas seulement en de nouveaux mots ; mais aussi dans le changement ou transposition, dans l'addition ou retranchement de quelques lettres de celles qui composoient les termes qui étoient en usage avant cette confusion. C'est pourquoi l'on tire facilement de la langue Hebraïque, que l'on pretend avec raison avoir été celle d'Adam, & qui s'est toûjours conservée, l'origine des anciens noms des villes, des provinces, & des peuples qui les ont premierement habitées ; comme plusieurs sçavans hommes l'ont tres-bien prouvé ; mais particulierement Samuël Bochard dans sa Geographie.

Ainsi ce n'est point le hazard qui a fait naître l'usage de la parole, c'est Dieu qui l'a enseigné & l'on pourroit dire que c'est de la premiere langue qu'il donna à Adam, que toutes les langues sont venuës comme nous venons de le dire, celle là ayant été pour ainsi dire divisée & multipliée. Mais cette confusion que Dieu mit dans les paroles de ceux qui vouloient élever la tour de Babel n'est pas la seule cause de cette grande diversité & multiplicité des langues. Celles qui sont en usage aujourd'hui par toute la terre, sont en bien plus grand nombre que n'étoient les familles des enfans de Noé lorsqu'elles se separerent & bien differentes de leur langage. Il se fait dans les langues, aussi bien que dans toutes les autres choses des changemens insensibles, qui font qu'aprés

quelque temps elles paroissent tout autres qu'elles n'etoient dans leur commencement. Nous ne doutons pas que le François que nous parlons maintenant ne vienne de celui qui etoit en usage il y a cinq cens ans ; cependant à peine pouvons-nous entendre le François qui se parloit il y a deux cens ans. Il ne faut pas s'imaginer que ces changemens n'arrivent que dans nôtre langue. Quintilien dit que la langue Romaine de son temps, etoit si différente de celle des premiers Romains, que les Prêtres n'entendoient presque plus les Hymnes que les premiers Prêtres de Rome avoient composez pour être chantez devant leurs Idoles.

L'inconstance des hommes est une des principales causes de ce changement ; l'amour qu'ils ont pour la nouveauté leur fait établir de nouveaux mots en la place de ceux qu'ils rebutent, & introduire des manieres nouvelles de prononcer qui changent entierement le langage, & qui en font un nouveau dans la suite des années.

Chaque peuple a ses manieres de prononcer, selon la qualité du climat. Ceux du Nort sont portez à se servir de mots composez de consonnes fortes qui se prononcent du fond du gosier. Les Saxons changent les consonnes, que les Grammairiens appellent *tenuës* dans les moiennes, & celles-cy en aspirées ; ainsi au lieu de *bibimus*, ils prononcent *pipimus*, pour *bonum*, ils disent *ponum*, pour *vinum*, *finum*. Il y a des Nations entieres qui ne peuvent prononcer de certaines lettres, comme les Ephraimites ne pouvoient prononcer le *schin* des Hebreux, & pour *schibboleth*, ils disoient *sibboleth*. Les Gascons & les Espagnols n'aiment point la lettre F. Ceux-cy disent *harina* pour *farina*, *habluare* pour *fabulare*, les Gascons disent *hille* pour *fille*. C'est ce qui fait

que chaque Nation déguiſe tellement les mots, qu'elle emprunte d'une langue étrangere qu'on ne les reconnoît plus.

Auſſi ceux qui recherchent l'étymologie ou l'origine des nouvelles langues, pour faire comprendre comment elles viennent des anciennes, ont ſoin de rapporter quelles ont été les manieres differentes de prononcer en differens temps, & comment par ces differentes manieres les mots ont été changez de telle ſorte qu'ils paroiſſent tout differens de ce qu'ils étoient dans leur premiere origine. Par exemple, il n'y a pas grande conformité entre *écrire*, & le mot Latin *ſcribere* d'où il vient ; entre *établir* & *ſtabilire*, voila la cauſe de cette difference. Nos François avoient coûtume en prononçant cette lettre S, de faire ſonner devant elle un E, comme on le fait encore au delà de la Loire. Ainſi au lieu de *ſcribere*, ils prononçoient *eſcribere : eſtabilire*, pour *ſtabilire*. L'on a pris la coûtume enſuite de ne point prononcer la lettre S, aprés E, au commencement des mots : ainſi on a dit *ecribere*, *etabilire* ; & enfin en abregeant ces mots, ſont venus ces mots François, *écrire*, *établir*. Les changemens qui ſe ſont faits de cette maniere dans la prononciation, ont tellement déguiſé les mots Latins qu'il s'en eſt fait une nouvelle langue. Il en eſt de toutes les langues comme de la Françoiſe. Nôtre langue, l'Eſpagnole, & l'Italienne viennent du Latin. Le Latin vient du Grec. Le Grec vient en partie de l'Hebreu, comme le Chaldaïque & le Syriaque. L'on s'étonne d'abord quand on fait venir d'une langue plus ancienne quelque mot d'une nouvelle langue, par exemple, un mot Latin d'un mot Hebreu, ſi leur difference eſt conſiderable. Cet étonnement vient de ce que l'on ne prend pas garde que ce mot Latin, avant que d'

voir la forme qu'il a, a paſſé par pluſieurs païs, & qu'il a été prononcé en differentes manieres qui l'ont défiguré.

Les peuples ont des inclinations particulieres pour de certaines lettres, pour de certaines terminaiſons, ſoit par caprice ou par raiſon, trouvant que la prononciation de ces lettres & de ces terminaiſons eſt plus facile, & qu'elle s'accommode mieux avec leurs diſpoſitions naturelles. Cela ſe remarque particulierement dans la langue Grecque ; & c'eſt ce qui a introduit dans l'uſage commun de cette langue ces particularitez qu'on nomme *Dialectes* Les Attiques par exemple au lieu de σ, mettent ξῖ ἐῶ πῦ. Ils adjoûtent cette ſyllabe θι, à la fin de beaucoup de mots : ils joignent ſouvent ι, à la fin des adverbes : ils abregent les mots au contraire des Ioniens qui les allongent. Les Dores, ou Doriens ſont dominer l'α preſque par tout. Les Eoliens mettent un β, avant ρ ; de deux μμ, ils font deux ππ, ils changent le θ, en φ. Il en eſt de même de la langue Chaldaïque, au regard de la langue Hebraïque. Les Italiens, les François, & les Eſpagnols ont leurs lettres, & leurs terminaiſons particulieres, comme on le peut voir dans les Grammaires, & dans les Dictionaires de ces langues. Ces particularitez, comme il eſt manifeſte, changent beaucoup les langues, & mettent de grandes differences entre-elles ; de ſorte que bien qu'elles viennent d'une même mere, s'il m'eſt permis de parler ainſi, elles ne paroiſſent point ſœurs. Les langues Françoiſe, Eſpagnole, & Italienne ſemblent être ſorties de langues toutes differeutes.

Les changemens qui arrivent aux Etats cauſent auſſi des changemens dans le langage. Car dans ces changemens pluſieurs peuples ſe lient enſem-

ble, d'où l'on voit naître un langage bizarre. Ainsi nôtre François ne vient pas seulement du Latin, il est composé de plusieurs mots usitez aux anciens Gaulois, avec lesquels les Romains se mêlerent dans les Gaules. La langue Angloise a plusieurs mots François, ce qui vient de ce que les Anglois ont long-temps demeuré dans la France dont ils possedoient une partie tres-considerable. Les Espagnols ont plusieurs mots Arabes, ayant été dominez tres-long-temps par les Maures qui parlent Arabe. Les termes des Arts viennent pour l'ordinaire des lieux où ils ont été cultivez. Ainsi les Grecs ayant travaillé avec plus de soin à perfectionner les sciences, les termes des beaux Arts viennent presque tous du Grec. L'art de naviger a été fort cultivé dans le Nort, plusieurs de nos termes de marine viennent du Nort.

La langue Latine s'est corrompuë, & de sa decadence sont venuës les langues Italiennes, Espagnoles & Françoises, ce qui s'est fait de cette maniere. Les Romains perdirent l'Empire par leur molesse. En degenerant de la valeur de leurs peres, ils corrompirent leur langage avec leurs mœurs. Outre cela les Barbares s'étant rendu maîtres de l'Italie, de l'Espagne & des Gaules il se fit un mélange de mots barbares avec le Latin qu'on parloit dans tout l'Empire. Les peuples devinrent grossiers & ignorans, ils ne penserent plus à parler correctement. La langue Latine ne se peut bien parler sans une attention particuliere à cause de tous ses differens genres, & differentes declinaisons. Nous voions que dans nôtre langue qui est si facile le petit peuple ne peut s'assujettir aux regles ; il dira plus souvent *j allions, j fismes*, que *nous allions, nous fismes*, ainsi la langue Latine ne devint plus qu'un jargon, on prit

manieres des Barbares qui n'avoient point de declinaisons. Lorsque les Italiens, les Espagnols, les François commencerent à se relever, & qu'ils furent maitres chez-eux, ils travaillerent à dégrossir ce jargon qui s'étoit introduit aprés la decadence de l'Empire & de la Latinité : chacun commença à se faire des regles, & à s'y assujettir. Ce qui a fait les trois langues Italiennes, Espagnoles, & Françoises.

Les Colonies ont fort multiplié les langues. On voit que les Tyriens qui trafiquoient autrefois par toute la terre avoient porté leur langage de tous côtez. On parloit à Carthage, colonie des Tyriens, la langue Phenicienne qui est une dialecte de l'Hebreu, comme on le peut démontrer par plusieurs argumens ; mais particulierement par les Vers écrits en langage Punique ou Carthaginois qui se lisent dans Plaute. Or ces colonies multiplient une langue comme nous venons de le dire, & d'une elles en font plusieurs. Car outre que ceux qui vont en ces colonies ne sçavent pas assez exactement la langue de leur païs, pour la conserver sans la corrompre : cette langue recevant dans deux differens païs où on la parle des changemens differens, elle se divise, & se multiplie necessairement. Il n'est pas difficile de trouver la veritable origine des langues, pourveu que l'on connoisse un peu l'antiquité ; mais mon dessein ne me permet pas de m'arrêter plus long-temps sur cette matiere. De ce que nous avons dit, il suit clairement que l'usage change les langues, qu'il les fait ce qu'elles sont, & qu'il exerce sur elles un souverain empire, comme nous le ferons voir plus amplement dans le Chapitre suivant.

CHAPITRE XIV.

L'usage est le maître des Langues.

NOus avons vû ce que les hommes sont oblig
de faire necessairement pour signifier le
pensées, examinons ce qui dépend de leur liber
Comme nous avons tous une même nature, qu
que langue que nous parlions, nous suivons
regles que nous avons fait voir être essenti
l'art de parler ; mais aussi il a été en la libert
hommes de choisir dans cette infinie variet
mots que l'on peut faire de la combinaison
lettres, ceux qu'ils ont voulu. Epicure qui e
dans la pensée impertinente de ces Philosop
dont nous avons parlé ci-dessus, que les hom
étoient sortis de la terre comme des potirons,
tend que les mots sont naturels ; & que com
nous voyons que les animaux, à la presence
quelque objet extraordinaire, font de certains
les hommes ayant été frappez par les images
choses qui se presenterent à eux, l'air qui e
renfermé dans leurs poûmons, ayant été determ
à sortir d'une certaine maniere, forma une
qui devint le nom de ces choses.

Il est tres-certain qu'il y a des voix naturelle
que dans les passions l'air sort des poûmons
maniere particuliere, & forme les soûpirs, &
sieurs exclamations, qui sont des voix verita
ment naturelles. Mais il y a bien de la differe
entre ce langage, qui n'est pas libre, & celui d
nous usons pour exprimer nos idées. Il y a p
sieurs preuves pour prouver que les mots ne
point naturels. Premierement ils ne sont pa

mêmes en toutes les langues, ce qui devroit être si la nature avoit trouvé elle-même les mots dont nous nous servons. Car les Turcs qui ne parlent pas François ne soûpirent pas d'une autre maniere que les François. Toutes les brutes d'une même espece font le même cri; & communément nous ne voyons rien faire à un homme, qui soit different de ce que nous faisons, que dans ce qui dépend de sa liberté; la nature agit de la même maniere en tous les hommes; les peuples ayant donc differens langages, c'est une marque assurée que le langage n'est point l'ouvrage de leur nature, mais de leur liberté.

Quel rapport est-ce qu'il y a entre la plus grande partie des choses & leurs noms? Peut-on par exemple appercevoir une si grande liaison entre ce mot *Soleil* & la chose qu'il signifie, que ceux qui ont vû cet Astre, ayent été déterminez à proferer plûtôt ce mot *Soleil* qu'un autre? Tout le rapport qu'il peut y avoir des noms aux choses, c'est par leur son. Il faut avoüer que les hommes en cherchant un nom pour une chose, si elle fait un son ils peuvent avoir été portez à lui en trouver un dont la cadence exprime en quelque façon sa nature. Comme lorsqu'on a voulu donner un nom Latin au *Canon*; on a choisi ce mot *Bombarda*, dont le son imite celui que fait le canon; mais ces mots ne peuvent être qu'en tres-petit nombre, parce qu'il y a peu de choses qui fassent son. Le son de ces six lettres *S o l e i l*, si les hommes ne l'avoient établi pour être le signe de cet Astre, n'en réveilleroit pas plûtôt l'idée que celle d'une pierre: il dépendoit d'eux de choisir un autre mot. Deux personnes se communiquent leurs pensées avec toutes sortes de mots Barbares, quand une fois ils sont convenus de ce qu'ils veulent faire signifier à ces mots.

Ainsi l'on ne peut penser ni dire raiso
ment que les mots soient naturels. L'experi
montre le contraire. L'on fait tous les jours
mots nouveaux. L'on en tire quelques-uns des
tres langues ; mais aussi on en invente qui n'ont
mais été. C'est pourquoi ce n'est point la na
que nous devons consulter pour apprendre d
quels termes on doit emploïer. L'usage est le
tre, & l'arbitre souverain des langues, person
lui peut contester cet empire. Or cet usage n
rien autre chose que ce que les hommes usan
leur liberté ont coûtume de faire. Un parti
s'avise de proposer un certain terme, si plu
veulent bien prendre la coûtume de se servir
terme, c'en est fait, ce n'est plus un son confu
ne signifie rien, mais un veritable mot qui
idée, qui se lie avec lui par la coûtume que
de penser à la chose qu'il signifie, en même-te
qu'on le prononce, & qu'on l'entend prono
Nous avons vû ci-dessus comment les langues
toient formées, ce qui confirme encore ce que n
disons que le langage dépend de la volonté
hommes, de la coûtume & de l'usage.

La raison & la necessité nous oblige de suivre l'
sage ; car il est de la nature du signe d'être co
parmi ceux qui s'en servent ; les mots n'étant d
les signes de nos idées, que parce qu'ils ont été
par l'usage à certaines choses, on ne doit les e
ploïer que pour signifier les choses dont on
convenu que les mots seroient les signes. On p
voit appeller cet animal que nous appellons, *C
val, un Chien* ; & celui que nous appellons *Ch
un Cheval* : mais l'idée du premier étant attach
ce mot, *Cheval*, & celle du second à cet autre m
Chien on ne peut les confondre, & les pren
l'un pour l'autre sans mettre une entiere confus

dans le commerce des hommes, ſemblable à celle qui s'eleva parmi ceux qui voulurent bâtir la tour de Babel. On mépriſe la bizarrerie de ceux qui ne ſuivent pas les modes qu'une longue coutume autoriſe; c'eſt une bizarrerie bien plus grande, & qui tient de la folie de s'écarter des manieres ordinaires de parler: ſe ſervir de termes inconnus; c'eſt envelopper de tenebres ce qu'on veut expliquer.

Il arrive dans le langage la même choſe que dans les habits, il y en a qui pouſſent les modes juſques à l'excés; d'autres prennent plaiſir à s'oppoſer au torrent de la coûtume. Il y a des perſonnes qui affectent de ne ſe ſervir que des termes, & des expreſſions qui ſont receuës depuis fort peu de temps: Les autres déterrent le langage de leurs biſaieuls, & parlent avec nous, comme s'ils converſoient avec ceux qui vivoient il y a deux cens ans. Les uns & les autres pechent contre le bon ſens. Lorſque l'uſage ne fournit point de termes propres pour exprimer ce que nous voulons dire, on a droit de rappeller ceux que l'uſage a rebuté mal à propos. Un homme eſt excuſable quand pour ſe faire entendre il fait un nouveau mot; pour lors on doit blâmer la pauvreté de la langue, & loüer la fecondité de l'eſprit de celui qui l'a enrichie. *Datur venia verborum novitati, obſcuritati rerum ſervanti.* Pourvû toutesfois que ce nouveau mot ſoit habillé à la mode, qu'il ne paroiſſe point étranger; c'eſt à dire qu'il ait un ſon qui ne ſoit pas entierement different de celui des mots uſitez; qu'en le faiſant venir, par exemple, du Latin on le change ſelon l'analogie, c'eſt à dire en la maniere qu'on change les mots Latins qui ont une terminaiſon ſemblable, comme de *alacer* on fait *alaigre*, de *macer* on fait *maigre*. Au lieu que les noms en *er* qui n'ont pas *c* devant *er* comme

tener, *Alexander*, ſe changent autrement : nous
ſons *tendre*, *Alexandre*.

CHAPITRE XV.

Les langues s'apprennent par l'uſage.

IL ne ſera pas inutile pour donner une conn
ſance plus parfaite de l'Art de parler, de rec
cher comment il ſe fait que les langues s'app
nent par l'uſage ſans étude & ſans art. Que le
d'un artiſan, d'un laboureur, parle le langage de
pere, qu'il ſe ſerve des mêmes mots, des mêmes m
nieres de parler, & qu'il les prononce avec le mê
ton, ſans que ſon pere l'en inſtruiſe, comme
maîtres qui enſeignent les langues étrangeres.
qui eſt ici de merveilleux, c'eſt que ſans pre
aucun deſſein d'apprendre, l'on apprend bien p
facilement à parler, en entendant parler, que lorſ
l'on s'applique à écouter des leçons. La nature
une excellente maîtreſſe, qui inſtruit effic
ment.

Les organes de nos ſens ſont preſque tous liez
uns avec les autres comme nous l'experimento
Lorſque les oreilles ſont remuées par un cert
mouvement, la langue eſt déterminée à un mo
vement proportionné à celui qui ſe fait dans
oreilles. De là vient qu'entendant chanter
prononcer quelque parole, nous ſentons dans
organes de la voix, une diſpoſition à chante
même air, à prononcer la même parole. L'hom
eſt porté par la nature à imiter tout ce qu'il v
faire. Si nous voyons ce qui ſe paſſe dans le mo
vement des nerfs ou petits filets qui viennent
cerveau, nous verrions ſans doute cette admira

liaison, & communication des organes : nous y remarquerions que par le chant d'une personne, les nerfs des oreilles sont remuez de maniere, que leur mouvement se communique aux filets qui servent aux organes de la parole, qui reçoivent ainsi une disposition pour produire le même chant.

Outre cela nous avons de l'empressement pour dire ce que nous pensons & la necessité où nous sommes de demander du secours & d'entretenir commerce avec les hommes, fait que nous desirons ardemment de sçavoir ce que les autres pensent. Nous aimons la compagnie, nous prenons plaisir à parler, & à entendre parler. Tout cela, quand nous nous trouvons dans un païs étranger, un peu de temps nous en fait apprendre la langue autant qu'il est necessaire pour entendre ceux avec qui nous conversons, & pour demander nos besoins les plus pressans. Les enfans sont encore plus ardens pour tout ce qu'ils souhaitent ; c'est pourquoi ils apprennent les langues plus facilement. Si on veut faire apprendre le François à un petit étranger, il n'y a qu'à le faire joüer avec de petits François, le desir qu'il aura de prendre sa part du plaisir, ce qu'il ne peut faire qu'en exprimant ses desirs, & entendant tout ce que disent les autres, lui fera plus apprendre de François en quinze jours, qu'un Maître ne luy en montreroit dans six mois, comme je l'ai veu par experience.

Il n'est donc pas difficile de concevoir comment un enfant apprend le langage de son pere, & comment il prononce avec le même ton, & de la même maniere les paroles qu'il entend. Son pere en lui presentant du pain ou quelqu'autre chose, a souvent fait sonner à ses oreilles ce mot *pain*. Ainsi comme nous avons dit ci-dessus, l'idée

de la chose que l'on nomme *pain*, & le son des
tres qui composent ce nom se sont liées dans sa
te ; de sorte qu'il est porté à dire ce même mot
voyant du pain ; il se trouve disposé à le prono
cer, & il le fait, l'experience lui ayant fait co
noitre que lorsqu'il prononce ce mot on lui en do
ne. C'est ainsi que plusieurs oiseaux apprennent
parler ; mais il y a bien de la difference entre
enfans & les oiseaux, qui n'ayant point d'espri
prononcent jamais le petit nombre de mots qu
ont appris avec beaucoup de peine, que dans le m
me ordre, & dans la même occasion où ces orga
ont reçû cette disposition pour les prononcer
lieu que cet enfant arrange en differentes manier
les mots qu'il a appris, & en fait mille usages di
rens. Il fait des discours suivis qui ne peuvent êt
l'effet d'une impression corporelle, ainsi que V
gile dit que les oiseaux chantent d'une manie
particuliere selon la disposition de l'air. La paro
est l'appanage de l'homme.

CHAPITRE XVI.

Il y a un bon & un mauvais usage. Regles po en faire la distinction.

Quand nous élevons l'usage sur le trône,
que nous le faisons l'arbitre souverain des
gues, nous ne pretendons pas mettre le sceptre
tre les mains de la populace. Il y a un bon & u
mauvais usage ; & comme les gens de bien serve
d'exemple à ceux qui veulent bien vivre ; aussi
coûtume de ceux qui parlent bien est la regle
ceux qui veulent bien parler. *Usum qui sit arbit
dicendi, vocamus consensum eruditorum sicut vivend
consensu*

consensum bonorum Or il n'est pas difficile de faire le discernement du bon usage d'avec celui qui est mauvais, des manieres de parler de la populace qui sont basses d'avec celles des personnes sçavantes, & que la condition ou le merite éleve au dessus du commun.

Il y a trois moiens de faire ce discernement Le premier est l'experience. On peut consulter sur un doute ceux qui parlent bien : remarquer de quelle maniere ils s'expriment ; quel tour ils donnent à leurs paroles ; ce qu'ils affectent ; ce qu'ils évitent. Si on ne peut avoir leur conversation, on a les Livres où l'on parle ordinairement avec plus d'exactitude, parce que l'on a le temps & le loisir de corriger les mauvaises façons de parler qui se glissent dans le discours. La memoire étant pleine des méchans mots qu'on entend continuellement, il est difficile qu'il n'en échappe quelqu'un dans la conversation. Dans la composition lorsque l'on revoit son ouvrage, on fait sortir les manieres de parler mauvaises, qui y étoient entrées sans qu'on s'en apperçût.

Le second moien que nous avons pour connoître le bon usage est la raison, comme je vais le faire voir. Toutes les langues ont les mêmes fondemens que les hommes établiroient, si par une avanture semblable à celle que nous avons feinte, ils étoient obligez de se faire une nouvelle langue. L'on peut par la connoissance que nous avons donnée de ces fondemens, se rendre maître & juge d'une langue, condamner les loix de l'usage qui sont opposées à celles de la nature, & de la raison. Si l'on n'a pas droit d'en établir de nouvelles, on a la liberté de ne se pas servir de celles qui sont mauvaises. Les langues ne se polissent que lorsqu'on commence à raisonner, qu'on bannit du langage les expressions

qu'un usage corrompu y a introduites, qui ne s'apperçoivent que par des yeux sçavans, & par une connoissance exacte de l'Art que nous traitons. Quand on ne se sert que d'expressions justes, les langues se renouvellent, & le non usage, s'il m'est permis de parler ainsi, des méchantes manieres de parler établit l'usage de celles qui sont raisonnables. C'est de cette maniere que la langue Greque s'est polie, & qu'elle est devenuë sans contredit la plus belle & la plus parfaite de toutes les langues. On sçait que les Grecs s'addonnerent entierement à la science des mots ; leurs Philosophes mêloient la Grammaire avec la Philosophie, & en faisoient une partie de leur étude. Ainsi remarquans dans leur langue ce qui choquoit la raison & les oreilles, ils tâchoient de l'éviter en cherchant des expressions plus raisonnables & plus commodes. Ce langage qu'ils se formoient dans leur cabinet & dans les écoles, passoit bien-tôt dans les conversations du peuple ; car les Grecs, sur tout les Atheniens avoient une passion prodigieuse pour l'éloquence. Ceux qui leur préparoient des discours étudiez étoient écoutez favorablement, c'étoit là un des grands divertissemens d'Athenes. Ainsi ce peuple étant accoutumé à entendre parler d'une maniere belle & polie, ne parloit que poliment.

Dans l'établissement du langage, la raison, comme nous l'avons vû dans les Chapitres precedens, prescrit qu'un petit nombre de loix ; les autres dépendent de la volonté des hommes. Tout le monde ne se propose qu'une même fin en parlant ; mais comme on y peut arriver par differens chemins, la liberté de choisir ceux qui plaisent, cause les differences qui se remarquent entre les manieres de s'exprimer d'une même langue. Neanmoins quelque liberté que les peres de cette langue ayent pris

la formant, on y apperçoit une certaine uniformité qui regne dans toutes ses expressions, & des regles constantes qui y sont observées. Les hommes suivent ordinairement les coûtumes qu'ils ont une fois embrassées ; c'est pourquoi bien que la parole dépende presque entierement du caprice des hommes, on remarque, comme il a esté dit, une certaine uniformité dans son usage. Si on sçait donc que les noms qui ont un tel son, sont de tel Genre ; quand on doutera du Genre de quelqu'autre nom, il faudra le comparer avec ceux qui se terminent de la même maniere, & dont le Genre est connu. Lorsque je veux être assuré, si la troisiéme personne du parfait simple d'un verbe qui est proposé, se doit terminer en *a*, je considere son infinitif. S'il est en *er*, je n'ay plus de difficulté, sçachant que dans nôtre langue tous les verbes qui ont un semblable infinitif, terminent en *a* la troisiéme personne de ce temps. Nous voyons que les noms en *al* ont au pluriel *aux*, comme *cheval*, *chevaux*; *animal*, *animaux*.

Cette maniere de connoître l'usage d'une langue par la comparaison de plusieurs de ses expressions, & par le rapport que l'on suppose qu'elles ont entre-elles, s'appelle *Analogie*, qui est un mot Grec, qui signifie proportion. C'est par le moien de l'Analogie que les langues ont été fixées. C'est par elle que les Grammairiens aiant connu les regles, & le bon usage du langage, ont composé des Grammaires qui sont tres-utiles, lorsqu'elles sont bien faites, puisque l'on y trouve ces regles que l'on seroit obligé de chercher par le travail ennuieux de l'Analogie.

De tous les trois moiens pour reconnoître le bon usage, le plus assuré est l'experience. L'usage est toujours le maître. On doit choisir les expressions

les plus raisonnables, & c'est par ce choix que les langues se purifient de ce qu'elles ont d'impur. Mais lorsque l'usage ne nous presente qu'un seul terme, & qu'une seule expression pour exprimer ce que nous sommes obligez de dire, la raison même veut que nous cedions à la coûtume qui lui est contraire, & nous ne pechons point en emploiant cette expression quoique mauvaise. Car en cette occasion la maxime des Jurisconsultes, se trouve veritable: *Communis error facit jus*. L'Analogie n'est pas la maîtresse du langage. Elle n'est pas descendue du Ciel pour en établir les loix. Elle montre seulement celles de l'usage. *Non est lex loquendi, sed observatio*, comme le dit Quintilien.

Pour apprendre parfaitement l'usage d'une langue, il en faut étudier le genie, & remarquer les idiomes, ou manieres de parler qui lui sont particulieres. Le Genie d'une langue consiste en de certaines qualitez que ceux qui la parlent affectent, de donner à leur stile. Le Genie de nôtre langue est la netteté & la naïveté. Les François recherchent ces qualitez dans le stile, & sont fort differens en cela des Orientaux qui n'ont de l'estime que pour les expressions mysterieuses, & qui donnent beaucoup à penser. Les idiomes distinguent les langues les unes des autres aussi bien que les mots. Ce n'est pas assez pour parler François de n'emploier que des termes François; car si on tourne ces termes & qu'on les dispose, comme feroit un Alleman ceux de sa langue; c'est parler Alleman en François. L'on apelle *Hebraïsmes* les idiomes de la langue Hebraïque, *Hellenismes* ceux de la langue Greque; & ainsi des autres langues. C'est un Hebraïsme que de dire *vanité des vanitez*, au lieu de dire la plus grande de toutes les vanitez; & marquer une distribution par la repetition d'un m

me mot, comme dans ce diſcours : Noë fit entrer dans l'Arche, *ſept*, *& ſept*, de tous les animaux : pour dire Noë fit entrer *ſept paires* de tous les animaux. C'eſt un Helleniſme, que de ſe ſervir de l'infinitif au lieu des noms ; mais cet idiome ſe trouve auſſi dans nôtre langue, qui a une tres-grande conformité avec la Greque. Les expreſſions qui ont été rejettées par l'uſage nouveau, & qui ſont ainſi particulieres aux anciens Auteurs, ſe nomment *Archaiſmes*. Chaque province a ſon idiome qu'il n'eſt pas facile de quitter. TiteLive dont l'éloquence eſt ſi pure, n'a pu purger ſon ſtile des manieres de parler de Padouë comme l'a remarqué Aſinius Pollio, ſelon Quintilien. *In Tito Livio mira facundia viro, putat ineſſe Pollio Aſinius quandam Patavinitatem.*

CHAPITRE XVII

De la pureté du Langage.

PUis qu'il ſe faut donc ſoûmettre à la tyrannie de l'uſage, nous devons étudier avec ſoin ſes loix pour les obſerver religieuſement. La premiere étude doit être des mots particuliers, dont il faut rechercher avec exactitude les idées pour ne les employer que dans leur propre ſignification ; c'eſt à dire pour ſignifier exactement les idées auſquelles ils ont été attachez par l'uſage. Outre cela il faut faire attention à toutes celles qui ſont acceſſoires de cette principale idée qu'ils ont, de crainte de prendre le noir pour le blanc, en donnant une idée baſſe d'une choſe qu'on a deſſein de relever & de faire paroître.

Il y en a qui croyent que pour bien parler il suffit de n'emploier que des mots qui soient autorisez par l'usage. Ce n'est pas assez, il faut outre cela prendre les mots dans la signification précise que leur donne l'usage, comme nous venons de le dire. Pour faire le Portrait du Roi, ce n'est pas assez de representer un visage avec deux yeux, un nez, une bouche; il faut exprimer les traits du visage du Roi. On s'imagine devenir éloquent pourveu qu'on charge sa memoire de phrases ramassées dans les livres de ceux dont l'éloquence est estimée; On se trompe fort, & ceux qui suivent cette methode ne parlent jamais juste. Car ils accommodent les choses qu'ils traitent à ces phrases, sans se souvenir du lieu où les Auteurs de qui ils les ont prises les avoient appliquées: ainsi leur discours est semblables à ces habits qu'on achete chez les frippiers, qui ne sont jamais si justes que ceux que l'on fait faire pour soi. Leur stile est aussi bizarre que ces grotesques qui sont faits de mille pieces rapportées, comme de coquillages de differentes couleurs, & de quantité d'autres bagatelles qui n'ont aucun rapport naturel avec la figure qu'elles representent.

Les Phrases sont une marque de pauvreté dans le stile comme les piéces dans un habit; elles y remedient en remplissant les places vuides du discours: car enfin quand on est garni de phrases, on ne demeure jamais court. C'est pourquoi un de nos Poëtes se plaint agreablement du chagrin de sa Muse qui rejettoit un secours si favorable.

Encor si pour rimer dans ma verve indiscrete
Ma Muse au moins souffroit une froide épithete,
Je ferois comme un autre, & sans chercher si loin
J'aurois toûjours des mots pour les coudre au besoin.
Si je loüois Philis en miracles feconde,

Je trouverois bien-tôt, à nulle autre seconde.
Si je voulois vanter un objet nompareil,
Je mettrois à l'instant, plus beau que le Soleil,
Enfin parlant toûjours & d'Astres & de merveilles,
De chef-d'œuvres des Cieux, de beautez sans pareilles,
Avec tous ces beaux mets souvent mis au hazard
Je pourrois aisement, sans genie, & sans art,
Et transposant cent fois, & le nom & le verbe,
Dans mes Vers recousus mettre en pieces Malherbe.

Ce n'est pas assez de choisir des termes usitez, & propres, leur liaison doit être raisonnable ; sans cela un discours n'aura aucune forme, non plus que les lettres d'imprimerie qu'on jetteroit au hazard sur une table, car les idées de chaque mot en particulier peuvent être tres-claires, & ne faire cependant aucun sens jointes ensemble ; parce que les idées ausquelles ils ont été joints par l'usage sont incompatibles. Ces deux mots *quarré* & *rond* sont tres-bons, leurs idées sont claires. On conçoit bien ce que c'est qu'être quarré, ce que c'est qu être rond; mais unissant ces deux mots en disant un *quarré rond*, on dit une chose qui ne peut pas être conçuë. On ne peut pas comprendre qu'on *chausse des gans*, cependant ces deux mots *chausser*, & *gans*, sont tres-Francois ; ni qu'on *descende à cheval*, quand on y monte. Lorsque la repugnance de deux idées n'est pas si manifeste, & que la liaison de deux termes n'est pas si clairement condamnée par l'usage que celle de ces termes *chausser des gans, descendre à cheval*, elle n'est apperçuë que par un petit nombre de personnes. La pluspart de ceux qui entendront prononcer ces paroles suivantes seront surpris par leur éclat, & n'appercevront pas qu'elles ne forment aucun sens raisonnable. *De nobles journées qui portent de hautes destinées au delà*

des mets. N'eſt-ce pas là une confuſion de belles paroles qui ne ſignifient rien ? Le Vers ſuivant eſt encore un galimatias.

Le comble des grandeurs ſappe leur fondement.

Qui pourroit s'imaginer ce que dit l'Auteur de ce Vers: les idées de *Comble* & de *Sapper* ſe combattent, il eſt impoſſible de les allier. On ſçait bien ce que veut dire le Poëte, mais aſſeurement il ne le dit pas: cette faute eſt plûtôt une faute de jugement qu'une ignorance du langage. Ce qui fait voir que pour parler juſte on doit travailler pour le moins autant à former ſon jugement que ſa langue.

Pour le rang qu'il faut donner aux mots lorſqu'on les lie enſemble, les oreilles inſtruiſent ſi ſenſiblement de ce qu'il y faut obſerver, qu'il n'eſt pas beſoin que j'en parle. L'uſage ne garde pas toûjours l'ordre naturel dans certains mots. Il veut qu'on place les uns les premiers, il veut qu'on éloigne les autres. Les oreilles qui ſont accoutumées à cet arrangement en apperçoivent les moindres changemens, & elles en ſont bleſſées. Nous ſommes plus touchez de ce qui choque nos ſens, que de ce qui choque la raiſon. On ſera moins choqué d'un mauvais raiſonnement que de cette tranſpoſition *tête ma*, pour *ma tête*. Ce défaut eſt ſi viſible qu'il n'eſt pas beſoin d'avertir que l'on y prenne garde.

Le diſcours eſt pur lorſque l'on ſuit le bon uſage, ſe ſervant de ce qu'il approuve, & rejettant ce qu'il condamne. Les vices oppoſés à la pureté ſont *le barbariſme & le ſoleſciſme*: Les Grammairiens ne ſont pas d'accord touchant la définition de ces deux vices. Monſieur de Vaugelas dit que le barbariſme eſt aux mots, aux phraſes, & aux particules ; & que le ſoleciſme eſt aux declinaiſons, aux

conjugaisons, & en la construction. On commet un barbarisme en disant un mot qui n'est point François, comme *pache* pour *pacte*; ou un mot qui est François en un sens, & non pas en l'autre, comme *bas* pour *humide*; en se servant d'un adverbe pour une preposition; comme de dire *dessus la table*, pour *sur la table*, en usant d'une phrase qui n'est pas Françoise, comme *élever les mains vers le Ciel*, au lieu de dire *lever les mains au Ciel*; *je m'en suis fait pour cent pistoles* comme disent les Gascons, au lieu de dire, *j'ai perdu cent pistoles au jeu*. C'est un barbarisme de laisser les particules qu'il faut mettre, ou de mettre celles qu'il faut laisser. Pour le solecisme qui a lieu dans les declinaisons, dans les conjugaisons, & dans la construction; voici des exemples de tous les trois. *Les émails* pour *les émaux*: *il allit pour il alla*: *je n'ai point de l'argent*, pour *je n'ai point d'argent*: *Un grand erreur* pour *une grande erreur*, *j'avons fait cela*, pour *nous avons fait cela*.

Monsieur de Vaugelas remarque qu'il y a bien de la difference entre la netteté dont nous avons parlé ci-dessus, & la pureté dont nous parlons presentement. Un langage pur est ce que Quintilien appelle *emendata oratio*, & un langage net ce qu'il appelle, *dilucida oratio*. Ce sont deux choses si differentes, dit Monsieur de Vaugelas, qu'il y a une infinité de gens qui écrivent nettement; c'est à dire qui s'expliquent si bien, qu'à la simple lecture on conçoit leur intention: & neanmoins il n'y a rien de si impur que leur langage. Comme au contraire il y en a qui écrivent purement; c'est à dire sans barbarisme, & sans solecisme; & qui neanmoins arrangent si mal leurs paroles, & leurs periodes, & embarassent tellement leur stile qu'à peine conçoit-on ce qu'ils veulent dire.

CHAPITRE XVIII.

De l'Elegance.

Les plus belles expressions deviennent basses lorsqu'elles sont prophanées par l'usage de la populace qui les applique à des choses basses : L'application qu'elle en fait, attache à ces expressions une certaine idée de bassesse, de sorte qu'on ne peut s'en servir sans souiller pour ainsi dire les choses que l'on en revêt. Ceux qui écrivent poliment évitent avec soin ces expressions, & c'est de là en partie que vient ce changement continuel dans le langage.

Vt sylvæ foliis pronos mutantur in annos,
Prima cadunt; ita verborum vetus interit ætas,
Et juvenum ritu florent modò nata, vigentque.

Les personnes de qualité, & les sçavans tâchent de s'élever au dessus de la populace. Pour cela ils évitent de parler comme elle, & ils n'employent jamais ces expressions qu'elle gâte par le mauvais usage qu'elle en fait. Les hommes imitent volontiers ceux dont ils estiment la qualité; ainsi on voit qu'en tres-peu de temps les mots que les riches ou les sçavans bannissent de leur conversation, ne sont en suite reçûs de personne: ils sont obligez de quitter la Cour & les villes, & de se retirer dans les villages pour n'être plus que le langage des païsans.

Mais enfin outre cette exactitude à garder les loix de l'usage, & ce soin à n'employer que des façons de parler pures; il faut avoüer que ce qui éleve au dessus du commun ceux qu'on admire, est

un certain art,ou un bon-heur qui leur fait trouver des expressions riches & ingenieuses pour dire ce qu'ils pensent. Avec un peu de soin & d'étude on évite la censure des Critiques;mais on ne peut plaire que par un bon-heur qui est tres rare. Que peut-on blâmer dans les paroles suivantes? *C'est à Cadmus que la Grece est redevable de l'invention des caracteres; c'est de lui qu'elle a appris l'art de l'Ecriture.* On ne peut, dis-je, blâmer cette expression, mais on est charmé lorsqu'on entend la méme chose exprimée de cette autre maniere noble & spirituelle.

C'est de lui que nous vient cet art ingenieux
De peindre la parole, & de parler aux yeux,
Et par les traits divers de figures tracées
Donner de la couleur & du corps aux pensées.

Ce choix d'expressions riches & heureuses, fait ce qu'on appelle *l'elegance*; mais outre cela pour rendre un discours elegant, il est necessaire que l'on y fasse appercevoir une certaine facilité qu'on remarque dans ces belles statuës qu'on appelle en Latin *Elegantia signa.* Cette facilité plaît à la vuë en ce qu'elle imite de plus prés la nature, dont les operations n'ont rien de gesné. Ces statuës grossieres dont les membres sont roides, & collez les uns contre les autres, *rigentia signa*, choquent les yeux. Quand un homme a peine à s'exprimer, on travaille avec lui, & on ressent une partie de sa peine : s'il s'exprime d'une maniere naturelle & facile, de sorte qu'il semble que chaque mot soit venu prendre sa place, sans qu'il ait eu la peine de l'aller chercher, cela plaît infiniment. La vûë d'un homme qui se jouë, relâche en quelque maniere l'esprit de ceux qui le voient.

Cette facilité se fait sentir dans un ouvrage lors-

que l'on se sert d'expressions naturelles, que l'on evite celles qui semblent recherchées, & qui portent les marques sensibles d'un esprit qui fait les choses avec peine. Ce n'est pas que pour se servir de termes naturels & propres, il ne soit besoin de travail, mais ce travail ne doit pas paroître. Il faut se donner la torture en composant si l'on veut bien faire, mais il faut que le Lecteur conçoive à la facilité qu'il trouve d'entendre ce qu'on lui dit, qu'on étoit de fort bonne humeur lorsqu'on écrivoit. *Ludentis speciem dabit & torquebitur.* Autant qu'on le peut & que la matiere qu'on traite le permet, il faut donner à son discours le tour libre des conversations : lorsqu'une personne parle avec un air facile & enjoüé, cela ne sert pas peu à faire entrer dans ses sentimens ; le plaisir qu'on prend dans sa conversation, rend les choses aisées.

DE L'ART DE PARLER,

LIVRE SECOND.

CHAPITRE PREMIER.

Les mêmes choses peuvent être conceuës differemment: Ce que la Parole qui est l'Image de l'esprit, doit marquer.

SI les hommes concevoient toutes les choses qui se presentent à leur esprit simplement comme elles sont en elles-mêmes, ils en parleroient tous de la même maniere. Les Geometres tiennent presque tous le même langage. Quand ils démontrent ce Theoreme, *les trois angles d'un triangle sont égaux à deux angles droits*, ils se servent des mêmes expressions; parce que la nature nous détermine à parler comme nous pensons, & que quand on pense de la même maniere, on tient le même langage. Mais il s'en faut bien que toutes les pensées des hommes soient semblables, c'est à dire qu'ils regardent toutes choses d'une même façon. Ils en jugent differemment, & selon le bien ou le

mal qu'ils y découvrent, ou qu'ils croient y découvrir, ils ont differens mouvemens de mépris ou de haine, d'amour ou d'averſion, qui font que chacun a des idées differentes. La même choſe ne paroît jamais la même à tous les hommes. Elle eſt aimable aux uns, les autres ne la peuvent regarder qu'avec des ſentimens d'averſion. Aprés qu'on a une fois regardé un homme comme ſon ennemi, on ne prend plus plaiſir à conſiderer ſes bonnes qualitez; Cette conſideration augmenteroit la douleur qu'on a de le voir oppoſé à ſes pretentions, parce qu'elle feroit voir ſa puiſſance. On prend donc plaiſir au contraire de ſe former des idées extraordinaires de ſes défauts. On trouve de la ſatisfaction à le concevoir foible & méchant. Ses moindres défauts ſe preſentent ſous une forme monſtrueuſe, comme ſes vertus paroiſſent toutes petites & imparfaites : l'on ne fait attention qu'à ce qui peut en donner du mépris. Ce n'eſt pas encore aſſez : à l'occaſion de ſes imperfections dont on s'occupe volontiers, parce que nous voulons toûjours juſtifier nos paſſions, on ſe repreſente tous ceux qui ſe ſont ſignalés par leurs crimes joignant ainſi dans ſa penſée cet ennemi avec tous les criminels qui ont jamais été. La fineſſe des renards, la malice des ſerpens, l'avidité des loups, la cruauté des tygres, la fureur des lions, ne manquent point de venir à l'eſprit; de ſorte qu'on ſe fait une terrible image de cette perſonne dont on a fait l'objet de ſon averſion & de ſa colere. Je fais ici ce que feroit un peintre qui n'enſeigne pas à ſon éleve ce que les choſes doivent être pour qu'elles ſoient parfaites, mais qui ne s'applique qu'à les lui faire bien repreſenter telles qu'elles ſont. Ce n'eſt pas à un Rheteur à former l'eſprit & le cœur de celui qui étudie la Rhetorique; & à lui apprendre qu'il ne doit pas

concevoir les choses autres qu'elles sont, qu'il n'en doit avoir que des idées raisonnables, & qu'il ne lui est pas permis d'entretenir dans son cœur des mouvemens injustes. Cela n'est pas du ressort de sa profession. Tout ce qu'il doit faire c'est de l'avertir que si ses pensées ne sont pas reglées, si le jugement qu'il fait des choses est extravagant, le discours qui en fera la peinture, fera paroître son extravagance. Je puis neanmoins faire cette reflection ; qu'il n'est pas possible que nous regardions indifferemment toute sorte de choses. Les Passions ne sont mauvaises que par le mauvais usage qu'on en fait. Elles nous ont été données par l'Auteur de la nature pour nous mouvoir vers le bien & pour fuir le mal. C'est une lâcheté de regarder le bien froidement sans s'y porter & de considerer le mal sans horreur & sans un violent desir de le fuir. Ainsi il n'y a qu'une ame molle, & qui n'a aucun sentiment de la nature, qui puisse être indifferente à l'égard de toutes choses bonnes ou mauvaises. Une ame genereuse qui a du feu, s'excite selon la qualité de l'objet qui l'occupe; elle en conçoit les idées qu'il en faut avoir, & elle ressent les mouvemens qui ne manquent point de suivre lorsque la nature est vive & qu'elle est bien reglée ; de sorte qu'il se fait une image dans son esprit où les choses se trouvent representées avec les traits qui leur sont propres, & avec leurs couleurs naturelles.

Les hommes qui ont été faits les uns pour les autres, imitent ce qu'il voient faire. Il y a une merveilleuse sympathie entr'eux. Ils sont comme liez les uns aux autres. Un enfant prononce sans peine les mots qu'il entend prononcer. Si on entend chanter, on prend le ton, que celui qui chante le plus fort, oblige les autres de prendre. Il faut faire des efforts pour ne pas suivre ceux qui vont devant.

nous, & pour ne pas marcher avec eux de cõpagnie Je dis cela pour faire comprendre que tout le ſecret de la Rhetorique dont la fin eſt de perſuader, conſiſte à faire paroître les choſes telles qu'elles nous paroiſſent; car ſi on en fait une vive image ſemblable à celle que nous avons dans l'eſprit, ſans doute que ceux qui la verront, auront les mêmes idées que nous; qu'ils concevrõt pour elles les mêmes mouvemens, & qu'ils entreront dans tous nos ſentimens. Il s'agit donc maintenant d'apprendre comment par le ſecours de la parole on peut faire une image de nôtre eſprit où l'on voye la forme de nos penſees, c'eſt à dire, comment on peut faire que les choſes qui ſont la matiere du diſcours, ſoient repreſentées avec les traits & avec les couleurs ſous leſquelles nous voulons qu'elles ſoient veuës.

Il eſt certain que nous parlons ſelon que nous ſommes touchez. Les mouvemens de l'ame ont leurs caracteres dans les paroles, comme ſur le viſage. Le ton de la voix, & le tour qu'on prend fait connoître de quelle maniere on regarde les choſes dont on parle, le jugement qu'on en fa[it] & les mouvemens dont on eſt animé à leur egard Ce ſont ces caracteres qu'il faut étudier & dans la pratique du monde, & dans les livres. Les Auteu[rs] qui excellent dans ces manieres vives de peindre les mouvemens de l'ame, n'ont réuſſi que parce qu'ils ont obſervé ce que chacun fait, & de quelle maniere on parle dans l'émotion. On ne retire [pas] un grand avantage de la Rhetorique d'Ariſtote quoi qu'on lui donne de ſi grandes loüanges pour avoir ſçu marquer les caracteres des paſſions & d[e]crire les mœurs de chaque âge & de chaque condition. On profite bien davantage lorſqu'on lit le quatriéme livre de l'Eneïde, où l'on voit des peintures naturelles des paſſions; ou que ſans s'amuſer

à lire des Livres on étudie le monde même. On ne peint jamais bien une passion qu'apres l'avoir veuë en original, c'est à dire, qu'apres avoir étudié ceux qui étoient animez de cette passion. Les Auteurs se trompent, & ce qui fait qu'on est peu touche en lisant leurs livres, c'est qu'ils ne peignent pas les mouvemens qu'ils veulent inspirer avec des traits naturels. Ils ne veulent employer que de riches couleurs, des paroles magnifiques, ils rejettent les expressions ordinaires qui sont pourtant les traits naturels de ses mouvemens: C'est à dire que lorsqu'on est ému on ne parle point de même. Il en est des figures que les Declamateurs employent comme de ces raisonnemens en forme des Philosophes, qui dégoûtent parce que ce n'est point la maniere naturelle de raisonner. Il faut encore remarquer que quoi que les hommes sages n'entrent pas sans de grands sujets en des mouvemens de colere impetueux, que cependant ils ne parlent jamais sans quelque feu; c'est pourquoi dans l'histoire même, l'on ne doit point raconter les choses froidement. Il y a des tours figurez de conversation : quand on les fait prendre, le Lecteur ne croit pas lire un Livre; il croit voir les choses, ou qu'un homme vivant lui raconte ce qu'il lit.

Tous ces traits qui peignent les mouvemens de nôtre ame, l'estime, le mépris, la haine, l'amour, consistent en trois choses : Premierement dans le ton: il y a un ton railleur de mépris, il y a un ton d'admiration. Lorsqu'on a de l'empressement pour trouver la verité ou pour la faire connoître, vous voyez qu on interroge, qu'on parle avec un certain ton de voix. 2. Ces manieres de peindre les mouvemens consistent dans un certain tour particulier, comme dans l'interrogation on dira *avez-vous fait cela?* Ce qui n'est pas la même

chose que si on disoit *vous avez cela*. Le premi tour est animé. 3°. Nous allons voir dans le Chap tre suivant, que dans les grands mouvemens on em ploye des mots extraordinaires pour exprimer ce manieres que la passion nous fait concevoir les cho ses.

CHAPITRE II.

Il n'y a point de langue assez riche & as abondante, pour fournir des termes capab d'exprimer toutes les differentes faces s lesquelles l'esprit peut se representer une m me chose. Il faut avoir recours à de cert nes façons de parler qu'on appelle Tropes dont on explique ici la nature & l'inven on

LA fecondité de l'esprit des hommes est si gr de, qu'ils trouvent steriles les langues les p fecondes. Ils tournent les choses en tant de mani res, ils se les representent sous tant de faces diffe rentes, qu'ils ne trouvent point de termes pou toutes les diverses formes de leurs pensées. Le mots ordinaires ne sont pas toûjours justes, ils son ou trop forts ou trop foibles. Ils n'en donnen pas la juste idée qu'on en veut donner. C'est nea moins ce que ceux qui parlent avec art recher chent avec plus d'empressement; car c'est en que consiste l'eloquence. On prend les sentimen de ceux qui nous parlent lorsque leurs paroles l marquent vivement comme nous l'avons remarqu Si l'on veut donc exprimer les sentimens d'est & d'amour qu'on a pour la chose dont on parle il ne faut employer aucun terme qui ne contribu

à donner des idées de grandeur & de perfection ; c'est à dire qu'il faut choisir des termes qui fassent paroître cette chose grande & parfaite. Ce choix demande un grand discernement ; ceux qui n'ont qu'un mediocre genie, se contredisent à tous momens. On trouve en leurs discours cent choses qui sont contraires à leur dessein, qui font pleurer lorsque leur principal dessein est de faire rire, & qui ne donnent que du mépris de ce qu'ils avoient entrepris de faire estimer. Lorsqu'on fait attention à ce défaut, & qu'on tâche de l'éviter, on trouve steriles les langues les plus fecondes. Ainsi pour exprimer exactement ce que l'on pense, on est obligé de se servir de cette adresse dont on use quand ne sçachant pas le nom propre de celui que l'on veut indiquer, on le fait par des signes & par des circonstances qui sont tellement attachées à sa personne, que ces signes & ces circonstances excitent l'idée qu'on n'a pû signifier par un nom propre. C'est un soldat, dit-on, c'est un Magistrat, c'est un petit homme.

Crine ruber, niger ore, brevis pede, lumine læsus.

Les objets qui ont entr'eux quelque rapport & quelque liaison, ont leurs idées en quelque maniere liées les unes avec les autres. En voyant un soldat on se souvient facilement de la guerre. En voyant un homme on se souvient de ceux dans le visage desquels on a remarqué les mêmes traits. Ainsi l'idée d'une chose peut être excitée par le nom de toutes les autres choses avec lesquelles elle a quelque liaison.

Quand pour signifier une chose on se sert d'un mot qui ne lui est pas propre, & que l'usage avoit appliqué à une autre sujet ; cette maniere de s'ex-

pliquer est figurée; & ces mots qu'on transporte de la chose qu'ils signifient proprement, à une au[tre] qu'ils ne signifient qu'indirectement, sont app[elés] Tropes, c'est à dire termes dont on change & on renverse l'usage; comme ce nom *Tropes* qui e[st] Grec le fait assez connoître, τρέπω, *verto*. Les Tropes ne signifient les choses ausquelles on les appliq[ue] qu'à cause de la liaison & du rapport que ces ch[oses] ont avec celles dont ils sont le propre nom: c['est] pourquoi on pourroit compter autant d'especes de Tropes, que l'on peut marquer de differens ra[p]ports; mais il a plû aux premiers Maîtres de l'Art de n'en établir qu'un petit nombre.

CHAPITRE III.

Liste des especes de Tropes qui sont les plus considerables.

METONYMIE.

JE donne entre les especes de Tropes, la prem[iere] place à la *Metonymie*, parce que c'est le T[rope] le plus étendu, & qui comprend sous lui plus[ieurs] autres especes. *Metonymie* signifie un nom pour [un] autre. Toutes les fois qu'on se sert d'un autre no[m] que de celui qui est propre, cette maniere de [s'ex]primer s'appelle une Metonymie, comme q[uand] on dit: *Cesar a ravagé les Gaules; tout le monde [lit] Ciceron; Paris est allarmé*: il est évident que l['on] veut dire que l'armée de Cesar a ravagé les Gau[les], Que tout le monde lit les ouvrages de Ciceron, Que le peuple de Paris est dans une grande crai[nte]. Il y a une si grande liaison entre le Chef & son [ar]mee; entre un Auteur & ses écrits, entre une v[ille]

& des citoyens, qu'on ne peut penser à l'un que l'idée de l'autre ne se présente aussitôt. Ainsi ce changement de nom ne cause aucune confusion.

SYNECDOCHE.

LA *Synecdoche* est une espece de Metonymie, par laquelle on met le nom du tout pour celui de la partie, ou celui de la partie pour le nom du tout: comme quand on dit *l'Europe* pour la France, ou la *France* pour *l'Europe*: le *rossignol* pour un oiseau en general, ou *oiseau* pour *rossignol*; *arbre* pour une espece d'arbres en particulier, ou une espece d'arbres pour toutes sortes d'arbres. On dira: La peste est en Angleterre, quoi qu'elle ne soit qu'à Londres; qu'elle est à Londres, quoi qu'elle soit dans toute l'Angleterre. On dit en parlant d'un rossignol en particulier, d'un chesne en particulier: Voilà un bel oiseau: voilà un bel arbre: se servant avec cette liberté du nom de la partie pour signifier le tout, & du nom du tout pour signifier la partie.

On rapporte à cette espece de Trope la liberté que l'on prend de mettre un nombre certain & déterminé pour un nombre qu'on ne sçait pas précisement. On dira: Cette maison a cent belles avenuës, lorsqu'elle en a plusieurs, & qu'on n'en sçait pas le nombre. Quand aussi pour faire un compte rond, on ajoûte ou l'on retranche ce qui empêcheroit que le compte ne fût rond. S'il y a quatre-vingts dix-neuf ans trois mois, quinze jours: on dira librement, il y a cent ans.

ANTONOMASE.

L'Antonomase est une espece de Metonymie. Elle se fait lorsqu'on applique le nom propre

d'une chose à plusieurs autres ; ou au contra
lorsque l'on donne à quelque particulier un
commun à plusieurs. Sardanapale étoit un Roi
luptueux. Neron un Empereur cruel; c'est par
tonomase qu'on appellera un voluptueux un
danapale, & que l'on donnera le nom de N
à un Prince cruel. Ces mots d'Orateur, de P
de Philosophe sont des noms communs, & q
donnent à tous ceux qui sont d'une même p
sion : cependant on applique ces mots à des
ticuliers, comme s'ils leur étoient propres. On
parlant de Ciceron, l'Orateur donne ce prec
dans sa Rhetorique. Le Poëte a fait la descrip
d'une tempête dans le premier Livre de son Æ
de pour dire : Virgile a fait, &c. Le Philosoph
l'a démontré dans sa Metaphysique, au lieu de
re Aristote l'a démontré. Dans chaque état ceu
qui y excellent pardessus le commun, s'en appr
prieft aussi la gloire & le nom. Toutes les
qu'on parle de l'éloquence, on pense facilement
Ciceron, & par consequent l'idée d'Orateur &
Ciceron se lieut de sorte, que l'une suit l'autre

METAPHORE.

LEs Tropes sont des noms que l'on transpor
de la chose dont ils sont le nom propre, pou
les appliquer à des choses qu'ils ne signifient qu
directement ; ainsi tous les Tropes sont des *Meta-
phores*, car ce mot qui est Grec signifie translat
Cependant on donne le nom de Metaphore pa
Antonomase à une espece de Trope, & pour lors
on définit la Metaphore un Trope par lequel on
met un nom étranger pour un nom propre, que
l'on emprunte d'une chose semblable à celle dont
on parle. On appelle les Rois les Chefs de leur

Roiaume ; parce que comme le chef commande à tous les membres du corps, les Rois commandent à leurs sujets. L'Ecriture sainte appelle élegamment le Ciel durant une secheresse ; un ciel d'airain. On dit d'une maison qu'elle est riante, lorsque la vûë en est agreable, & semblable en quelque maniere à cet agréement qui paroit sur le visage de ceux qui rient.

ALLEGORIE.

L'Allegorie se fait lorsqu'en parlant on semble dire toute autre chose que ce que l'on dit en effet, comme l'étymologie de ce mot le marque. C'est une continuation de plusieurs Metaphores, comme dans cette Allegorie que fait Isaïe chap. 5. *Mon bien-aimé avoit une vigne sur un lieu élevé, gras, & fertile. Il l'environna d'une haïe, il en ôta les pierres, & la planta d'un plan tres-rare & excellent : il bâtit une Tour au milieu, & il y fit un pressoir : il s'attendoit qu'elle porteroit de bons fruits ; & elle n'en a porté que de sauvages. Maintenant donc, vous habitans de Jerusalem, & vous hommes de Juda, soiez les juges entre moi & ma vigne. Qu'ai-je dû faire de plus à ma vigne, que je n'aie point fait ? est-ce que je lui ai fait tort d'attendre qu'elle portât de bons raisins, au lieu qu'elle n'en a produit que de mauvais ; mais je vous montrerai maintenant ce que je m'en vas faire à ma vigne. J'en arracherai la haïe, & elle sera exposée au pillage : je détruirai tous les murs qui la défendent, & elle sera foulée aux pieds. Je la rendrai toute deserte, & elle ne sera point taillée, ni labourée ; Les ronces, & les épines la couvriront ; & je commanderai aux nuées de ne pleuvoir plus sur elle.* Ce qu'Isaïe ajoûte fait assez connoître que ce discours est une Alle-

gorie. *La vigne, dit-il, du Seigneur des armées la maison d'Israël, & les hommes de Juda le plan auquel il prenoit ses delices: j'ai qu'ils fissent des actions justes.* Saint Prosper donne l'exemple d'une Allegorie qui est fort éloquente, lorsqu'il decrit les effets de Grace.

C'est elle qui suivant son immuable loi
Seme en l'esprit ce grain dont doit naître la foi,
Lui fait prendre racine, & par ses douces flâmes
Fait pousser puissamment son germe dans nos ames.
C'est elle qui d'enhaut veille pour le nourrir,
Qui le garde sans cesse, & qui le fait meurir.
Elle a soin que l'yvraie, ou les aspres épines
N'étouffent en croissant ces semences divines;
Qu'un vent de complaisance, un souffle ambitieux
Ne renverse l'épi qui monte vers les Cieux;
Que le torrent bourbeux des charnelles délices
Ne l'entraine avec soi dans le torrent des vices;
Qu'un lâche amour de l'or ne le seche au dedans,
Par l'invisible feu de ses desirs ardens;
Ou que, lorsqu'élevé sur sa tige superbe
Il dédaigne de loin la bassesse de l'herbe,
Un tourbillon d'orgueil comme un foudre soudain
Ne lui donne en sa chûte une honteuse fin.

Prenez garde que dans l'Allegorie il faut comme l'on a commencé, & prendre tou Metaphores des mêmes choses dont on a em té les premieres expressions. Ce que vous que saint Prosper observe exactement, pre toutes ces Metaphores des choses qui regardent bleds. Quand ces Allegories sont obscures, qu'on n'apperçoit pas d'abord le sens naturel paroles de l'Auteur, elles peuvent être appel

Enigmes

Enigmes, telle qu'eſt celle-ci. Le Poëte décrit les agitations du ſang pendant la fiévre.

Ce ſang chaud & boüillant, cette flâme liquide,
Cette ſource de vie à ce coup homicide,
En ſon lit agité ne ſe peut repoſer,
Et conſume le champ qu'elle doit arroſer.
Dans ſes canaux troublez ſa courſe vagabonde
Porte un tribut mortel au Roi du petit monde.

Ce dernier Vers particulierement eſt fort enigmatique, & tout d'un coup on ne découvre pas que ce Roy eſt le cœur qui eſt le principe de la vie, par lequel tout le ſang du corps paſſe continuellement : Il faut faire reflexion ſur ce qu'on dit, que l'homme eſt un petit monde.

LITOTE.

Litote ou *diminution* eſt un Trope par lequel on dit moins qu'on ne penſe, comme quand on dit : *Je ne puis vous loüer* : laquelle expreſſion, eſt la marque d'un reproche ſecret. *Je ne mépriſe pas vos preſens* : au lieu de dire, Je les reçois volontiers.

On peut rapporter à cette figure les manieres extraordinaires de repreſenter la baſſeſſe d'une choſe, comme le fait Iſaïe en repreſentant ce qu'eſt le monde entier au regard de la grandeur de Dieu, ch. 40. *Qui eſt celui*, dit-il, *qui a meſuré les eaux dans le creux de ſa main, & qui la tenant étenduë a peſé les Cieux ? qui ſoûtient de trois doigts toute la maſſe de la terre, qui peſe les montagnes, & met les colines dans la balance ?* Et dans le même Chapitre, ce Prophete en parlant encore de la grandeur de Dieu, *c'eſt lui*, dit-il, *qui s'aſſied ſur le globe de la*

terre, & qui voit tous les hommes qu'elle renferme comme des sauterelles ; qui a suspendu les Cieux comme une toile, & qui les etend comme un pavillon qu'on dresse pour s'y retirer.

HYPERBOLE.

L'Hyperbole est un Trope qui represente les choses ou plus grandes, ou plus petites qu'elles ne sont dans la verité. On emploie les Hyperboles lorsque les termes ordinaires sont, ou trop foibles ou trop forts ; & qu'ils ne se trouvent pas proportionnez à nôtre idée : Ainsi craignant de ne pas assez dire, on dit plus. Comme si je veux exprimer la vitesse d'un excellent coureur ; je dirai qu'il va *plus vite que le vent*. Si je parle d'une personne qui marche avec une extrême lenteur, je dirai qu'il marche *plus lentement qu'une Tortuë*. On peut dire que ces expressions sont des mensonges ; mais ces mensonges sont fort innocens, puisqu'ils font connoître la verité. Ces Hyperboles, comme il paroît dans les exemples que nous venons de proposer, font concevoir que la vitesse de l'un est bien grande, & que la lenteur de l'autre est extrême, puisque l'on dit du premier qu'il va *plus vite que le vent* ; & de l'autre, qu'il *marche plus lentement qu'une Tortuë. Conceditur amplius dicere, quia dici quantum est, non potest meliúsque ultra, quàm citra stat oratio.* C'est pourquoi saint Jean n'a pas fait de difficulté de dire à la fin de son Evangile, *Jesus a fait tant d'autres choses, que si on les rapportoit en detail, je ne crois pas que le monde entier pust contenir les Livres qu'on en écriroit.*

IRONIE.

IRonie eſt un Trope par lequel on dit tout le contraire de ce que l'on penſe ; comme quand on appelle *homme de bien* une perſonne dont les vices ſont connus. Le ton de la voix avec lequel on prononce ordinairement les Ironies, & la qualité de la perſonne à qui on ſçait que le titre qu'on lui donne ne convient pas, font connoître la penſée de celui qui parle, comme lorſque le Prophete Elie diſoit aux Prêtres de l'Idole de Baal, qui invoquoient à haute voix cette Idole qui ne les pouvoit entendre. *Criez plus haut, car vôtre Dieu Baal parle peut-être à quelqu'un, ou il eſt en chemin, ou dans une Hotelerie, il dort peut-être, & il a beſoin qu'on le reveille.*

CATACHRESE.

CAtachreſe eſt le Trope le plus libre de tous : on prend la liberté d'emprunter le nom d'une choſe toute contraire à celle qu'on veut ſignifier, ne le pouvant faire autrement ; comme lorſqu'on dit *un cheval ferré d'argent*. La raiſon rejette cette expreſſion ; mais la neceſſité oblige de s'en ſervir. *Aller à cheval ſur un bâton* ; *Equitare in arundine longâ*. Un bâton n'eſt pas un cheval. Ces expreſſions enferment une contradiction, mais on l'entend bien.

Voilà les eſpeces de Tropes les plus conſiderables ; & c'eſt à ces eſpeces que les Maîtres rapportent tous les Tropes dont on ſe peut ſervir. Je n'ai pas pretendu enſeigner la maniere d'en trouver : Outre que l'uſage en fournit un tres-grand nombre, dans la chaleur du diſcours, on ſçait ſe ſer-

vir de tout ce que l'imagination presente : & com-
me dans la passion on ne manque jamais d'armes,
parce que la colere donne l'adresse de s'armer de
tout ce que l'on rencontre, *Furor arma ministrat*
lorsque l'on a l'imagination échauffée, on se sert
de tous les objets qui se trouvent dans la memoi-
re pour signifier ce que l'on veut dire. Il n'y a
rien dans la nature que l'on n'applique à la chose
dont on parle, & qui ne fournisse des Tropes au
besoin, lorsque les termes propres manquent.

CHAPITRE IV.

Du bon usage des Tropes. Ils doivent être clairs.

C'Est particulierement dans les Tropes que con-
sistent les richesses du langage. Aussi comme
le mauvais usage des grandes richesses cause le
déreglement des Etats ; le mauvais usage des Tro-
pes est la source de quantité de fautes que l'on
commet dans le discours ; c'est pourquoi il est im-
portant de le bien regler. Premierement l'on ne
doit emploier les Tropes que pour exprimer ce
qu'on n'auroit pû representer qu'imparfaitement
avec des termes ordinaires ; & lorsque la necessi-
té oblige de s'en servir, il faut qu'ils ayent deux
qualitez, dont la premiere est qu'ils soient clairs
& fassent entendre ce que l'on veut dire, puisque
l'on ne s'en sert que pour rendre le discours plus
expressif. La seconde est, qu'ils soient proportion-
nez a l'idée, dont ils font la peinture.

Trois choses empéchent les Tropes d'être clairs
la premiere est lorsqu'ils sont tirez de trop
loin, & pris de choses qui ne donnent pas occasi-

à l'ame de penser d'abord à ce qu'il faut qu'elle se represente pour découvrir la pensée de celui qui parle : comme si on appelloit une maison de débauche, les syrtes de la jeunesse, on ne pourroit penetrer le sens de cette Metaphore, qu'aprés avoir rappellé dans sa memoire que les syrtes sont des bancs de sable proche de l'Afrique fort dangereux, ce que tout le monde ne sçait pas ; au lieu qu'en nommant cette maison l'écueil de la jeunesse, ce que l'on a voulu signifier, est aussi-tôt apperçû : Il n'y a personne qui ne comprenne d'abord ce qu'on a voulu dire.

Pour éviter ce défaut, on doit tirer les Metaphores de choses sensibles qui soient sous les yeux, & dont l'image par consequent se presente d'elle-même, sans qu'on la cherche. En voulant indiquer une personne, dont le nom ne m'est pas connu, je me rendrois ridicule si je me servois de certains signes obscurs qui ne donneroient aucune occasion facile à ceux qui m'écouteroient de se former une idée de cette personne. Mais ce défaut que l'on évite avec tant de soin dans la conversation est recherché comme une vertu par un tres-grand nombre d'Auteurs. Il y a des personnes qui prennent plaisir à faire venir de loin toutes leurs Metaphores & qui les empruntent de choses inconnues pour faire paroître leur erudition. S'ils parlent d'une Province, ils lui donnent par *Synecdoche* le nom d'une de ses parties qui sera la moins connuë. Leurs Tropes viendront tous du fond de l'Asie, de l'Afrique. Il faut pour les entendre sçavoir le nom des plus petits villages, de toutes les fontaines, de toutes les collines du païs, dont ils parlent. Ils ne nomment jamais une personne par son nom, mais par celui de l'ayeul de ses ayeuls ; faisans une vaine montre de la connoissance qu'ils ont de l'antiquité.

La sagesse divine qui s'accommode à la capa[illegible] des hommes, nous donne un exemple dans les [illegible]vines Ecritures de ce soin qu'on doit avoir de [illegible] servir de choses connuës à ceux qu'on instru[illegible] lorsqu'il est question de leur faire comprend[illegible] quelque chose de difficile. Ceux qui ont l'e[illegible] petit, & qui cependant osent critiquer l'Ecrit[illegible] condamnent les Metaphores & les Allegories qui sont prises des champs, des pâturages, des [illegible] & des chaudieres, & des marmites. Ils ne pr[illegible]nent pas garde que les Israëlites étoient tous be[illegible]gers, & qu'ainsi il n'y avoit rien qui leur fût p[illegible] connu que le ménage de la campagne. L'empl[illegible] des Prêtres à qui l'Ecriture s'adressoit particulie[illegible]ment, étoient perpetuellement occupez à tuer [illegible] bêtes dans le Temple, à les écorcher, & à les fa[illegible]re cuire dans les grandes cuisines qui étoient [illegible] tour du Temple. Les Ecrivains sacrez ne po[illegible]voient donc pas choisir des choses dont les image[illegible] se presentassent plus facilement à l'esprit des [illegible]raëlites.

2°. L'idée du Trope doit être tellement liée av[illegible] celle du nom propre qu'elles se suivent, & qu'e[illegible] excitant l'une des deux, l'autre soit renouve[illegible] Ce défaut de liaison est la seconde chose qui re[illegible] les Tropes obscurs. Cette liaison est ou natur[illegible] ou artificielle. J'appelle liaison naturelle, ce[illegible] qui se trouve lorsque les choses signifiées par [illegible] noms propres, & par les Metaphoriques ont [illegible] rapport si naturel, qu'elles se ressemblent, & qu'e[illegible] dépendent les unes des autres: Comme quand [illegible] dit d'un homme, qu'il a les bras d'airain, pour [illegible]re que ses bras sont forts: on peut appeller na[illegible]relle la liaison qui est entre ce Trope, & son n[illegible] propre. J'appelle liaison artificielle, celle q[illegible] été faite par l'usage. C'est la coûtume d'app[illegible]

un Arabe un homme avec lequel on ne peut traiter : C'est un terme usité, la coûtume qu'on a de s'en servir dans ce sens, fait que l'idée de ce mot Arabe, réveille celle d'un homme intraitable. Une liaison artificielle est plûtôt apperçûë qu'une liaison naturelle, parce que cette premiere aiant été établie par l'usage, on y est accoûtumé.

3°. L'usage trop frequent des Tropes est la troisiéme chose qui les rend obscurs. Les Metaphores les plus claires ne signifient les choses qu'indirectement. L'idée naturelle de ce que l'on n'exprime que par Metaphore ne se presente point à l'esprit qu'aprés quelque reflexion ; on s'ennuye de toutes ces reflexions, & l'on souhaite que celui que l'on écoute, épargne la peine de deviner ses pensées. Mais quand nous condamnons le trop frequent usage des Tropes, nous parlons de ceux qui sont extraordinaires. Il y en a qui ne sont pas moins usitez que les termes naturels ; ainsi ils ne peuvent jamais obscurcir le discours.

L'on ne doit jamais se servir d'expressions Metaphoriques, qui ne soient pas ordinaires, sans y avoir preparé les Lecteurs. Un Trope doit être precedé de choses qui les empêchent de prendre le change ; & la suite du discours leur doit faire connoître qu'il ne faut pas s'arrêter à l'idée naturelle, que presentent les termes que l'on employe. A moins que d'être extravagant, ou de vouloir prendre plaisir à ne pas être entendu, on ne continuë point depuis le commencement d'un discours ou d'un livre jusqu'à la fin dans de perpetuelles Allegories. Nous ne pouvons connoître la pensée d'un homme que lorsqu'il nous en donne, au moins quelquefois, des signes naturels & qui ne sont point équivoques. Comment sçavons-nous qu'une personne se joue, & ne parle pas serieusement, si-

non parce que nous l'avons veu serieux dans d'autres occasions ? Comment distingue-t-on un bâteleur qui fait le fou, d'avec un fou veritable ? N'est-ce pas parce que l'on voit que ce bâteleur ne jouë ce personnage que pendant un peu de temps, & qu'un fou est toûjours fou? Quand donc on pretend qu'un Auteur n'a jamais exprimé ses pensées que par des Metaphores, on le juge capable d'une extravagance qui est presque inoüie, à moins que quelque trait de Politique ne l'obligeât à obscurcir son discours.

CHAPITRE V.

Les Tropes doivent être proportionnez à l'idée qu'on veut donner. Cette idée doit être raisonnable.

L'Usage des Tropes est absolument necessaire, parce que comme nous avons dit les mots ordinaires ne suffisent pas toûjours. Si je veux donner l'idée d'un rocher dont la hauteur est extraordinaire ; ces termes grand, haut, élevé, qui se donnent aux rochers d'une hauteur commune, n'en feront qu'une peinture imparfaite: mais disant que ce rocher semble *menacer le Ciel*, l'idée du *Ciel* qui est la chose la plus élevée de toute la nature, l'idée de ce mot *menacer* qui convient à un homme qui est au dessus des autres, forme l'idée de la hauteur extraordinaire que je ne pouvois exprimer d'une autre maniere que par cette hyperbole. On dit plus, de crainte de ne pas dire assez. Mais il faut apporter beaucoup de temperament dans ces expressions, & prendre garde qu'il y ait toûjours quelque proportion entre l'idée naturelle du Trope,& celle que

l'on a dessein de donner, autrement ceux qui écoutent s'imaginent toute autre chose que ce que pense l'Auteur. Si en parlant d'une vallée mediocrement profonde, on dit qu'elle va *jusques aux Enfers*; si en parlant d'un rocher qui est peu élevé, on dit *qu'il touche les Cieux*; qui ne croira pas que l'on parle d'une vallée d'une profondeur prodigieuse, & d'un rocher d'une merveilleuse hauteur? Il faut sur tout prendre garde que le Trope ne donne une idée toute contraire à celle qu'on veut donner, & que voulant faire pleurer on ne fasse rire, si la Metaphore dont on se sert donnoit une idée ridicule, comme est celle-ci: *Morte Catonis Respublica castrata est.*

Il y a mille moyens de temperer les expressions hardies dont on est quelquefois contraint de se servir. On y peut apporter ces adoucissemens: *Pour ainsi dire; si j'ose me servir de ces termes; pour m'exprimer plus hardiment*; prevenant ainsi le Lecteur, lorsqu'on a soin de sa reputation: car il est évident que le mauvais usage des Tropes est une marque d'une imagination dereglée. Ces grandes expressions sont les marques de nos jugemens, & de nos passions. Lorsque les objets nous paroissent rares, & que nous les jugeons tels, soit pour leur bassesse, soit pour leur extréme grandeur; pour lors nous ressentons des mouvemens d'estime, ou de mépris, de haine ou d'amour, que nous exprimons par des paroles proportionnées à nôtre jugement, & à nôtre passion. Si le jugement que nous avons formé de ces objets est donc mal fondé, si les sentimens que nous en avons conçûs sont déraisonnables, nôtre discours nous trahit, & découvre nôtre foiblesse. Ainsi ce n'est pas assez que les Tropes soient proportionnez à nos idées, mais il faut que ces idées soient justes. Les hommes n'aiment que les gran-

des choses c'est pourquoi les Auteurs qui prennent pour fin & pour regle de leur Art la satisfaction de leurs Lecteurs, & n'affectent de n'employer que de grands mots, que de riches Metaphores, que des Hyperboles hardies, paroissent ridicules à ceux qui examinent les choses, & ne produisent dans l'esprit de ceux qui les estiment, qu'une vaine admiration. Les personnes raisonnables ne peuvent souffrir qu'un homme regarde d'un même œil les petites & les grandes choses; que tout lui paroisse grand; qu'il estime aussi-bien une bagatelle, que la chose la plus serieuse & la plus importante, & qu'il parle de tout avec un stile égal.

CHAPITRE VI.

Utilité des Tropes.

LEs Tropes font une peinture sensible de la chose dont on parle. Quand on appelle un grand Capitaine *un foudre de guerre*, l'image du foudre represente sensiblement la force avec laquelle ce Capitaine subjugue des Provinces entieres, la vitesse de ses conquestes, & le bruit de sa reputation & de ses armes. Les hommes pour l'ordinaire ne sont capables de comprendre que les choses qui entrent dans l'esprit par les sens. Pour leur faire concevoir ce qui est spirituel, il se faut servir de comparaisons sensibles, qui sont agreables, parce qu'elles soulagent l'esprit, & l'exemtent de l'application qu'il faut avoir pour découvrir ce qui ne tombe pas sous les sens. C'est pourquoi les expressions Metaphoriques prises des choses sensibles sont tres frequentes dans les saintes Ecritures. Lorsque les Prophetes parlent de Dieu, ils se servent continuel-

lement de Metaphores tirées de choſes expoſées à nos ſens, comme nous l'avons déja remarque. Ils donnent à Dieu des bras, des mains, des yeux, ils l'arment de traits, de carreaux, de foudres ; pour faire comprendre au peuple ſa puiſſance inviſible & ſpirituelle par des choſes ſenſibles & corporelles. Saint Auguſtin dit pour cette raiſon que la ſageſſe de Dieu n'a pas dédaigné de joüer en quelque maniere avec nous qui ſommes des enfans, aux paraboles & aux ſimilitudes. *Sapientia Dei quæ cum infantiâ noſtrâ parabolis & ſimilitudinibus quodammodo ludere non dedignata eſt, Prophetas voluit humano more de divinis loqui, ut hebetes hominum animi divina & cœleſtia, terreſtrium ſimilitudine intelligerent.*

Une ſeule Metaphore dit ſouvent plus qu'un long diſcours. Quand on dit par exemple, que *les ſciences ont des recoins & des enfoncemens fort peu utiles.* Cette ſeule Metaphore renferme un ſens que pluſieurs expreſſions naturelles ne peuvent faire comprendre d'une maniere auſſi ſenſible. Outre cela par le moyen des Tropes, on peut diverſifier le diſcours. Lorſque l'on parle long-temps ſur un même ſujet, pour ne pas ennuyer par une repetition trop frequente des mêmes mots ; il eſt bon d'emprunter les noms des choſes qui ont de la liaiſon avec celles qu'on traite, & de les ſignifier ainſi par des Tropes qui fourniſſent le moyen de dire une même choſe en mille manieres differentes.

CHAPITRE VII.

Les passions ont un langage particulier. Les expressions qui sont les caracteres des passions sont appellées Figures.

Outre ces expressions propres, & étrangeres que l'usage & l'art fournissent pour être les signes des mouvemens de nôtre volonté, aussi bien que de nos pensées ; les passions ont des caracteres particuliers avec lesquels elles se peignent elles-mêmes dans le discours. Comme on lit sur le visage d'un homme ce qui se passe dans son cœur ; que le feu de ses yeux, les rides de son front, le changement de couleur de son visage, sont les marques evidentes des mouvemens extraordinaires de son ame ; les tours particuliers de son discours ; les manieres de s'exprimer éloignées de celles que l'on garde dans la tranquillité, sont les signes & les caracteres des agitations, dont son esprit est ému dans le temps qu'il parle.

Les passions font que l'on considere les choses d'une autre maniere que l'on ne fait dans le repos & dans le calme de l'ame : Elles grossissent les objets, elles y attachent l'esprit, ce qui fait qu'il en est entierement occupé, & que ces objets font presque autant d'impression sur lui que les choses mêmes. Les passions produisent souvent des effets contraires ; elles emportent l'ame, & la font passer en un instant par des changemens bien differens. Tout d'un coup elles lui font quitter la consideration d'un objet pour en voir un autre qu'elles lui presentent ; elles la précipitent ; elles l'interrompent ; elles la tournent ; en un mot, les passions font dans

le cœur de l'homme ce que font les vents sur la mer ; qui tantôt poussent ses eaux vers le rivage, tantôt les font rentrer dans son sein, & presque dans le même instant l'élevent jusqu'au Ciel, & semblent la faire descendre jusques au-centre de la terre.

Ainsi les paroles répondant à nos pensées, le discours d'un homme qui est émeu ne peut être égal. Quelquefois il est diffus, & il fait une peinture exacte des choses qui sont l'objet de sa passion : il dit la même chose en cent façons differentes. Une autre fois son discours est couppé, les expressions en sont tronquées ; cent choses y sont dites à la fois : il est entrecoupé d'interrogations, d'exclamations; il est interrompu par de frequentes digressions ; il est diversifié par une infinite de tours particuliers, & de manieres de parler differentes. Ces tours, & ces manieres de parler sont aussi faciles à distinguer d'avec les façons de parler ordinaires, que les traits d'un visage irrité d'avec ceux d'un visage doux & tranquille.

On voit facilement dans le discours de Didon combien elle est animée. Cette Reine parle à Enée apres qu'il lui a declaré la resolution que les Dieux l'avoient obligé de prendre de quitter Cartage.

Sic accensa profatur.

Nec tibi diva parens, generis nec dardanus author
Perfide: de duris genuit te cautibus horrens
Caucasus, hyrcanæque admorunt ubera tigres.
Nam quid dissimulo? aut quæ me ad majora reservo?
Num fletu ingemuit nostro? num lumina flexit?
Num lacrymas victus dedit? aut miseratus amantē est?
Quæ quibus anteferam? jam nec maxima Juno
Nec saturnius hæc oculis pater aspicit æquis.
Nusquam tuta Fides.. Ejectum litore, egentem

Excepi, & regni demens in parte locavi:
Amissam classem, socios à morte reduxi.
Heu furiis incensa feror. Nunc augur Apollo,
Nunc Lycia sortes, nunc & jove missus ab ipso
Interpres divum fert horrida jussa per auras.
Scilicet is superis labor est: ea cura quietos
Sollicitat: neque te teneo, neque dicta refello.
I sequere Italiam ventis: pete regna per undas.
Spero equidem mediis, si quid pia numina possunt,
Supplicia hausturum scopulis, & nomine Dido
Sæpe vocaturum. Sequar atris ignibus absens:
Et cum frigida mors anima seduxerit artus,
Omnibus umbra locis adero: dabis improbe pœnas.
Audiam, & hæc manes veniet mihi fama sub im

Ces tours qui sont les caracteres que les passio tracent dans le discours, sont ces Figures cel dont parlent les Rheteurs; & qu'ils definissent *manieres de parler éloignées de celles qui sont natur. les & ordinaires*: c'est à dire differentes de cel qu'on emploie quand on parle sans émotion. Ce définition n'a rien d'obscur, & qui merite une p longue explication. Nous allons voir l'avantage & la necessité de l'usage de ces figures.

CHAPITRE VIII.

Les figures sont utiles & necessaires.

TRois raisons obligent particulierement a servir. Premierement, quand on fait par une personne émue de quelque passion, si on faire une peinture exacte de cette passion, on donner à son discours toutes les figures propres le tourner en la maniere qu'une personne anim

d'un mouvement ſemblable, figure & tourne ſon diſcours. Les habiles Peintres pour exprimer les penſées, & les mouvemens de ceux dont ils font le portrait, donnent à leurs images tous les traits qui ne manquent jamais de ſuivre ces penſées, & ces mouvemens; dont par conſequent ils ſont les indices.

Les paſſions, comme nous avons dit, ſe peignent elles-mêmes dans les yeux, & dans les paroles. Les expreſſions de la colere & de la gaïete ne peuvent être ſemblables: ces paſſions ont des caractères differens. C'eſt donc en vain qu'on pretend les repreſenter, ou par des couleurs, ou par des paroles; ſi l'on n'exprime dans la Peinture, & dans le diſcours les traits, & les figures par leſquelles elles ſe diſtinguent elles-mêmes les unes des autres.

La ſeconde raiſon eſt encore plus forte pour prouver l'avantage, & la neceſſité de l'uſage des figures. On ne peut pas toucher les autres, ſi on ne paroît touché.

——— *Si vis me flere dolendum eſt,*
Primùm ipſi tibi ————

Les hommes ne peuvent remarquer que nous ſommes touchez, s'ils n'apperçoivent dans nos paroles les marques des émotions de nôtre ame. Jamais on ne concevra des ſentimens de compaſſion pour une perſonne dont le viſage eſt riant: il faut avoir des yeux abbatus ou baignez de larmes pour cauſer ce ſentiment. Il faut par la même raiſon que le diſcours porte les marques des paſſions que nous reſſentons, & que nous voulons communiquer à ceux qui nous écoutent.

Les hommes ſont liez les uns avec les autres par une merveilleuſe ſympatie, qui fait que naturel-

lement ils se communiquent leurs passions, comm nous l'avons déja observé. Nous nous revêtons de sentimens, & des affections de ceux avec qui nou vivons, à moins qu'il n'y ait quelque obstacle qu arrête le cours de la nature; & cela se fait parc que nôtre corps est tellement disposé que la seu idée d'une personne en colere remeut nôtre sang & nous donne quelque mouvement de colere. Un personne qui fait paroître de la tristesse sur son vi sage donne de la tristesse; si elle donne quelqu marque de joïe, ceux qui s'en apperçoivent, pren nent part à sa joie. C'est un effet merveilleu de la sagesse de Dieu, qui nous a fait premiere ment pour lui; & en second lieu, les uns pour le autres. Car comme les passions font agir l'ame pou rechercher le bien & eviter le mal, la nature pa cette sympathie nous porte à combattre le mal q attaque ceux avec qui nous vivons, & à leur pro curer le bien qu'ils souhaittent. Ainsi puisque nou ne parlons presque jamais que pour communiqu nos affections aussi-bien que nos idées; il est ev dent que pour rendre nôtre descours efficace il fa le figurer; c'est à dire qu'il lui faut donner l caracteres de nos affections, qui se communiquen comme nous venons de le dire à ceux qui no entendent parler lorsqu'elles paroissent. Outre c la comme les mouvemens des passions sont tou jours agreables, quand ils sont moderez, c'est dire, qu'ils ne sont point accompagnez de quelq grande douleur, on aime un discours animé, q remuë l'ame, & lui inspire differens mouveme Un discours dépoüillé de toutes sortes de figure est froid & languissant.

La troisiéme raison que nous avons pour pro ver l'utilité des figures, est encore tres-conside ble. Les animaux sçavent se défendre, & acque

conserver par la force ce qui leur est utile. Ceux qui croyent que ce ne sont que des machines, montrent ingenieusement comment leur corps est tellement organisé, que sans avoir besoin d'un esprit qui les dirige, ils peuvent se défendre, & combattre pour leur conservation. Nous-mêmes nous experimentons que nos membres, sans la participation de l'ame, se disposent en la maniere qui est propre pour éviter les injures. Le corps prend des postures propres à attaquer, & à se défendre. les mains & les pieds s'exposent pour conserver la tête. Les pieds s'affermissent pour soûtenir le corps & le rendre capable de resister aux efforts de nôtre adversaire: Les bras se roidissent pour frapper avec force: Tout le corps se plie, se courbe, se ramasse, soit pour éviter les coups qu'on lui porte, soit pour se porter lui-même sur son ennemi, & le terrasser. Tout cela se fait naturellement, & presque sans aucune reflexion.

Il ne faut pas s'imaginer que les figures de Rhetorique soient seulement de certains tours que les Rheteurs aient inventez pour orner le discours. Dieu n'a pas refusé à l'ame ce qu'il a accordé au corps: si le corps sçait se tourner, & se disposer adroitement pour repousser les injures; l'ame peut aussi se défendre: la nature ne l'a pas faite immobile lorsqu'on l'attaque. Toutes les figures qu'elle emploie dans le discours quand elle est émeuë, font le même effet que les postures du corps; si celles-là sont propres pour se défendre des attaques des choses corporelles, les figures du discours peuvent vaincre ou fléchir les esprits. Les paroles sont les armes spirituelles de l'ame, qu'elle emploie pour persuader ou pour dissuader. Je ferai voir l'efficacité & la force de ces figures dans ce combat, aprés que j'aurai donné la définition de chacune en par-

ticulier. L'on ne peut pas marquer toutes les postures que les passions font prendre au corps. Il est aussi impossible d'exprimer toutes les figures dont un homme se sert dans la passion pour tourner son discours. Je parlerai seulement des plus remarquables, qui sont celles dont les Maîtres de l'art traitent ordinairement.

CHAPITRE IX.

Liste des Figures.

POur entrer dans une veritable connoissance de toutes ces figures dont nous allons faire la liste, il suffit de remarquer que ce sont des tours ou manieres de parler que la passion fait prendre, comme nous venons de le dire. Ces tours étant differens, les Maîtres de l'art leur ont donné des noms differens. Il est peu important pour la pratique de l'éloquence de sçavoir le nom de toutes ces figures ; comme il n'est pas necessaire pour bien combattre que l'on sçache le nom de toutes les postures qu'un corps adroit & bien exercé prend dans le combat. Cependant comme c'est un langage ordinaire dans les sciences, il y a quelque necessité de ne pas ignorer ce que veulent dire tous ces noms ; ainsi l'on ne doit pas trouver mauvais si je m'arrête à les expliqer. Les reflexions que j'ajoûte à ces explications ne seront pas inutiles.

EXCLAMATION.

L'Exclamation doit être placée à mon avis la premiere dans cette Liste des Figures, puisque les passions commencent par elle à se faire paroître

dans le discours. L'exclamation est une voix poussée avec force. Lorsque l'ame vient à être agitée de quelque violent mouvement, les esprits animaux courans par toutes les parties du corps entrent en abondance dans les muscles qui se trouvent vers les conduits de la voix, & les font enfler; ainsi ces conduits étant rétrecis, la voix sort avec plus de vitesse & d'impetuosité au coup de la passion dont celui qui parle est frappé. Chaque flot qui s'éleve dans l'ame est suivi d'une exclamation. Le discours d'une personne passionnée est plein d'exclamations semblables? *Helas! ah! mon Dieu! ô Ciel! ô terre!* Il n'y a rien de si naturel. Nous voions qu'aussi-tôt qu'un animal est blessé & qu'il souffre, il se met à crier, comme si la nature lui faisoit demander du secours.

DOUTE.

Les mouvemens des passions ne sont pas moins changeans & inconstans que les flots d'une mer agitée: ainsi ceux qui s'abandonnent à la violence de leurs passions sont dans une perpetuelle inquietude. Tantôt ils veulent, tantôt ils ne veulent pas, Ils prennent un dessein, & puis ils le quittent; ils l'approuvent, & ils le rejettent presqu'en même temps. En un mot l'inconstance des mouvemens de leur passion pousse leurs esprits de differens côtez. Elle les tient suspendus dans une irresolution continuelle, & se jouë d'eux comme les vents se joüent des vagues de la mer. La figure qui represente dans le discours ces irresolutions, est appellée Doute, dont vous avez un bel exemple dans la peinture que fait Virgile des inquietudes de Didon sur ce qu'elle devoit faire, quand elle se vit abandonnée par Enée.

Helas ! s'écria-t-elle au fort de sa misere,
Quel projet desormais me reste-t-il à faire ?
Chez les Rois mes voisins, mon cœur humble & confu
Ira-t-il s'exposer au hazard d'un refus :
Eux dont j'ai tant de fois avec tant d'insolence
Meprisé la recherche, & bravé la puissance ?
Irai-je en suppliant à la honte des miens
Implorer la pitié des superbes Troyens ?
Trop aveugle Didon, puis-je aprés cette injure
Ne pas connoitre encor cette race parjure ?
Et comment mes soûpirs pourroient-ils retenir
Ceux de qui mes bien-faits n'ont pû rien obtenir ?
Ou bien irai-je enfin jusqu'au bout de la terre
Avec tous mes sujets leur declarer la guerre ?
Mais comment voudroient-ils à travers les dangers
Poursuivre ma vengeance en des bords étrangers,
Eux que leur interest, & que leur propre vie
Ont à peine arrachez du sein de leur patrie ?
Mourons donc, puis qu'enfin en l'état où je suis
La mort est l'espoir seul qui reste à mes ennuis.

On feint quelquefois de douter afin d'obliger ceux à qui l'on parle de considerer les veritez aus-quelles ils ne font point d'attention. C'est ain qu'Isaïe pour faire ressouvenir les Israëlites de la protection que Dieu leur avoit donnée, leur demande, ch. 63. *Où est celui qui les a tirez de la mer avec les Pasteurs de son troupeau ? Où est celui qui a mis au milieu d'eux l'Esprit de son Saint ? Qui a pri Moyse par la main droite, & l'a soûtenu par le bras de sa majesté ; qui a divisé les flots devant eux pour s'acquerir un nom eternel ? Qui les a conduits dans le fond des abîmes comme un cheval qu'on mene dans une campagne sans qu'il fasse un faux pas.*

EPANORTHOSE.

UN homme irrité ne se contente jamais de ce qu'il a dit, & de ce qu'il a fait; l'ardeur de son mouvement le pousse toûjours plus loin : ainsi les mots qu'il emploie ne lui semblant point assez dire ce qu'il souhaite, il condamne ses premieres expressions, comme trop foibles, & corrige son discours, y ajoûtant des termes plus forts.

Non, cruel, tu n'es point le fils d'une Deesse,
Tu suças en naissant le lait d'une tygresse :
Et le Caucase affreux t'engendrant en courroux
Te fit l'ame & le cœur plus durs que ses cailloux.

Le nom de cette figure est Grec & signifie *Correction.*

C'est une espece d'Eparnothose que ces paroles du Fils de Dieu aux Juifs touchant S. Jean. *Qu'êtes-vous donc allé voir? Un Prophete? Oüi certes je vous le dis, & plus que prophete*

ELLIPSE.

UNe passion violente ne permet jamais de dire tout ce que l'on voudroit dire. La langue est trop lente pour suivre la vîtesse de ses mouvemens: ainsi dans le discours d'un homme que la colere anime l'on ne trouve qu'autant de mots que la langue en a pû prononcer dans la promptitude de la passion. Quand le mouvement de cette passion est interrompu, ou tourné d'un autre côté, la langue qui le suit profere d'autres paroles qui n'ont plus de liaison avec celles qui précedent. Dans Terence, ce pere, irrité contre son fils, ne lui dit que ce

mot *omnium*, que le Traducteur François a rendu heureusement par ce mot *le plus*. Car la colere de ce pere est si forte qu'il n'acheve pas ce qu'il vouloit dire ; que son fils étoit le plus méchant de tous les hommes. *Omnium hominum pessimus*. *Ellipse* dit la même chose qu'*Omission*.

APOSIOPESE.

Aposiopese est une espece d'Ellipse ou d'omission. Elle se fait lorsque venant tout d'un coup à changer de passion, ou à la quitter entierement, on couppe tellement son discours, qu'à peine ceux qui écoutent, peuvent-ils deviner ce que l'on vouloit dire. Cette figure est fort ordinaire dans les menaces. *Si je vous*, &c. *Mais*, &c.

Quos ego. Sed motos præstat componere fluctus.

HYPERBATE.

L'*Hyperbate* n'est autre chose que la transposition des pensées ou des paroles dans l'ordre & la suite d'un discours. Nous en avons parlé dans le premier livre, comme d'une figure de Grammaire, mais nous la devons regarder ici comme une figure qui porte le caractere d'une passion forte & violente. *En effet*, comme le dit Longin, *voyez tous ceux qui sont émus de colere, de frayeur, de dépit, de jalousie, ou de quelqu'autre passion que ce soit : car il y en a tant que l'on n'en sçait pas le nombre, leur esprit est dans une agitation continuelle. A peine ont-ils formé un dessein qu'ils en conçoivent aussi-tôt un autre, & au milieu de celui-ci s'en proposant encore de nouveaux, où il n'y a ni raison ni rapport, ils reviennent souvent à leur premiere resolution. La*

passion en eux est comme un vent leger, & inconstant qui les entraine & les fait tourner sans cesse de côté & d'autre : Si bien que dans ce flux & ce reflux perpetuel de sentimens opposez, ils changent à tous momens de pensée & de langage, & ne gardent ni ordre ni suite dans leurs discours.

PARALIPSE.

CEtte figure n'est qu'une feinte que l'on fait de vouloir omettre ce que l'on dit, mais une feinte qui est naturelle. Quand on est animé, les raisons se presentent en foule à l'esprit. Il desireroit se servir de toutes, mais il craint d'ennuyer, outre que l'activité de ses agitations empêche qu'il ne s'arrête à toutes ; ainsi il produit en foule les raisons qu'il propose, témoignant qu'il ne pretend pas en parler ; c'est à dire, s'y arrêter autant de temps qu'elles le demanderoient. *Je ne veux pas parler, Messieurs, du tort que m'a fait mon ennemi. J'oublie volontiers les injures que j'ai reçûës de lui. Je ferme les yeux à tout ce qu'il machine contre moi.* Paralipse est un mot Grec qui signifie *Omission.* Il y en a un bel exemple dans l'Epitre aux Hebreux: où S. Paul en faisant le dénombrement de ceux dont la foi avoit été forte, aprés en avoir nommé plusieurs, il ajoûte, *que dirai-je davantage ? le temps me manquera si je veux parler encore de Gedeon, de Barac, de Samson, de Jephté, de David, de Samuel, & des Prophetes.*

REPETITION.

LA Repetition est une figure fort ordinaire dans le discours de ceux qui parlent avec chaleur, & qui desirent avec passion qu'on conçoive les

choses qu'ils veulent faire concevoir. Quand on est aux prises avec son ennemi, on ne se contente pas de lui faire une seule blessure, on lui porte plusieurs coups, & de crainte qu'un seul ne fasse pas l'effet qu'on attend, on lui en donne plusieurs. Aussi en parlant, si l'on craint que les premieres paroles n'ayent pas été entenduës, on les repete, ou bien on dit les mêmes choses en differentes manieres. La passion occupe l'esprit de ceux dont elle s'est renduë maîtresse. Elle imprime fortement les choses qui l'ont fait naître dans l'ame; ainsi il ne faut pas s'étonner qu'en étant plein, on reparle souvent de ces choses. La repetition se fait en deux manieres, ou en repetant les mêmes mots, ou en repetant les mêmes choses en differens termes. Ces Vers de David où il parle de l'assurance qu'il a dans les promesses que Dieu lui a faites de le secourir, serviront d'exemple de la premiere espece de repetition.

Les loix de son amour sont des loix eternelles:
Toûjours dans mon malheur je l'aurai pour appui:
Toûjours son bras puissant vangera mes querelles;
Il me sera toûjours ce qu'il m'est aujourd'hui.

Pour exemple de la seconde espece, j'ai choisi ces beaux Vers de saint Prosper, dans lesquels il exprime en differentes manieres cette seule verité, que nous ne faisons aucun bien que par le secours de la Grace divine.

Grand Dieu, quoique s'oppose une erreur temeraire,
Si l'homme fait le bien, Toi seul le lui fais faire:
Ton Esprit penetrant dans les replis du cœur
Pousse la volonté vers son divin Moteur.

Ta

Ta bonté nous donnant ce que tu nous commandes,
Pour accomplir nos vœux forme encor nos demandes;
Tu conserves tes dons par ton puissant secours,
Tu fais nôtre merite, & l'augmentes toujours:
Et dans ce dernier prix qui tout autre surpasse
Couronnant nos travaux tu couronnes ta Grace.

En repetant les mêmes paroles, on les peut disposer avec tant d'art que se répondant les unes aux autres, elles fassent une cadence agreable aux oreilles. Je reserve à parler dans le livre suivant de ces repetitions, qu'on peut nommer des repetitions harmonieuses.

PLEONASME.

PLeonasme, c'est quand on dit plus qu'il n'étoit necessaire, comme quand on dit: *Je l'ai entendu de mes oreilles.* Ce mot vient d'un verbe Grec qui signifie *surabonder.*

SYNONYME.

SYnonyme, c'est quand on exprime un même chose par plusieurs paroles, qui n'ont qu'une même signification: ce qui arrive quand la bouche ne suffisant pas au cœur, on se sert de tous les noms qu'on sçait pour exprimer ce que l'on pense. *Abiit, evasit, erupit: Il s'en est allé, il a pris la fuite, il s'est échappé.*

HYPOTYPOSE.

LEs objets de nos passions sont presque toûjours presens à l'esprit. Nous croyons voir & entendre ceux à qui l'amour nous attache.

—Illum absens absentem auditq.e videtque.

Nous pensons aussi fortement à ceux que nous croyons entierement occupez du dessein de nous nuire.

Je les vois, je les vois s'apprêter au carnage,
Comme des lions rugissans, &c.

C'est pourquoi toutes les descriptions que l'on fait de ces objets sont vives & exactes. Elles sont appellées hypotyposes, parce qu'elles figurent les choses, & en forment une image qui tient lieu des choses mêmes ; c'est ce que signifie ce nom Grec *Hypotypose*. David, parlant du secours que Dieu lui devoit donner contre ses ennemis, & que sa foi & son esperance lui rendoient present, il s'explique, comme si ses ennemis étoient deja abatus à ses pieds.

Tu m'entens, les voila qui tombent
Ces hommes pleins d'iniquité :
Tu confons leur temerité,
Et malgré leur orgueil sous ta main ils succombent.

DESCRIPTION.

L'Ypotypose est une espece d'entousiasme qui fait qu'on s'imagine voir ce qui n'est point present, & qu'on le represente si vivement devant les yeux de ceux qui écoutent, qu'il leur semble voir ce qu'on leur dit. La description est une figure assez semblable, mais qui n'est pas si vive. Elle parle des choses absentes comme absentes, cependant elle le fait d'une maniere qui fait une

grande impression, comme il paroît dans cette description qu'Isaïe fait d'une nation que Dieu devoit appeller pour punir les Juifs de leur rebellion. Ce Prophete parle ainsi, ch. 5. *Dieu élevera son étendard pour servir de signal à un peuple tres-éloigné : il l'appellera d'un coup de siflet des extremitez de la terre, & il accourera aussi-tôt avec une vitesse prodigieuse. Il ne sentira ni la lassitude ni le travail, il ne dormira ni ne sommeillera point, il ne quittera jamais le baudrier dont il est ceint, & un seul cordon de ses souliez ne se rompra dans sa marche. Toutes ses fléches ont une pointe perçante, & tous ses arcs sont toûjours bandez. La corne du pied de ses chevaux est dure comme les cailloux, & la rouë de ses chariots est rapide comme la tempeste. Il rugira comme un lion, il poussera des hurlemens terribles comme les lionceaux. Il fremira, il se jettera sur sa proye, & il l'emportera sans que personne la lui puisse oster.*

DISTRIBVTION.

LA Distribution est encore une espece d'Hypotypose; l'on s'en sert lorsque l'on fait un dénombrement des parties de l'objet de sa passion. David nous en fournit un exemple, lorsque dans le mouvement de son indignation contre les pecheurs, il fait une vive peinture de leur iniquité. *Leur gosier est comme un sepulcre ouvert, ils se sont servis de leur langue pour tromper avec adresse, ils ont sur leurs lévres un venin d'aspic, leur bouche est remplie de malediction & d'aigreur, leurs pieds sont vites & legers pour répandre le sang.*

Voici un exemple fort animé tiré de S. Paul. *J'ai été battu de verges par trois fois ; j'ai été lapidé une fois ; j'ai fait naufrage trois fois, j'ai passé un jour & une nuit au fond de la mer ; j'ai été sou-*

vent dans les voyages, dans les perils sur les fleuves, dans les perils des voleurs, dans les perils de la part de ceux de ma nation, dans les perils de la part des Payens, dans les perils au milieu des villes, dans les perils au milieu des deserts, dans les perils sur la mer, dans les perils entre les faux freres, &c.

ANTITHESES ou OPPOSITIONS.

Les Antithefes ou Oppofitions, les Comparaifons, les Similitudes qui font des Figures propres à reprefenter les chofes avec clarté, font ces effets de cette forte impreffion que fait fur nous l'objet de la paffion qui nous anime; & dont par confequent il eft facile de parler clairement & exactement, l'aïant prefent devant les yeux de l'ame. On fçait que les chofes oppofées fe font appercevoir les unes les autres: la blancheur éclate auprés de la noirceur. Voici un exemple d'une Antithefe que je tire de faint Profper, qui dit en parlant de ceux qui agiffent fans être pouffez par le faint Efprit.

Leur ame en cet état recule en s'avançant,
En voulant monter tombe, & perd en amaffant
Comme elle fuit l'attrait d'une lueur trompeufe,
Sa lumiere l'offufque, & la rend tenebreufe.

Ce paffage du chapitre troifiéme d'Ifaïe, que vous allez lire, contient de fort belles antithefes. *Parce que les filles de Sion fe font élevées, qu'elles ont marché la tête haute en faifant des fignes des yeux, & des geftes des mains, qu'elles ont mefuré tous leurs pas, & étudié toutes leurs démarches, le Seigneur rendra chauve la tête des filles de Sion, & il arrachera tous leurs cheveux. En ce jour-là le*

gneur leur ostera leurs chaussures magnifiques, leurs croissans d'or, leurs colliers, leurs filets de perle, leurs brasselets, leurs coiffes, leurs rubans de cheveux, leurs jarretieres, leurs chaines d'or, leurs boites de parfum, leurs pendans d'oreilles, leurs bagues, les pierreries qui leur pendent sur le front, leurs robes magnifiques, leurs écharpes, leurs beaux linges, leurs poinçons de diamans, leurs miroirs, leurs chemises de grand prix, leurs bandeaux, & leurs habillemens legers contre le chaud de l'été. Et leur parfum sera changé en puanteur; leur ceinture d'or en une corde, leurs cheveux frisez en une tête nüe & sans cheveux, & leurs riches corps de juppe en un cilice.

SIMILITUDE.

Pour la Similitude, je ne puis choisir un plus bel exemple que celui que je rencontre dans la Paraphrase qu'a faite Monsieur Godeau du premier des Pseaumes de David; où il est parlé du bonheur des Justes.

Comme sur le bord des ruisseaux
Un grand arbre planté des mains de la nature
Malgré le chaud brûlant conserve sa verdure,
Et de fruit tous les ans enrichis ses rameaux.
Ainsi cet homme heureux fleurira dans le monde
Il ne trouvera rien qui trouble ses plaisirs;
Et qui constamment ne réponde
A ses nobles projets, à ses justes desirs.

COMPARAISON.

Il n'y a pas grande difference entre la Similitude & la Comparaison, si ce n'est que celle-ci est plus animée, comme il paroît dans cette Com-

paraison, où David fait connoitre qu'il prefere les loix de Dieu à toutes choses.

L'or me paroît moins desirable ;
Que ses divins Commandemens :
Pour moi les riches diamans
N'ont rien qui leur soit comparable ;
Et le miel le plus doux est sans douceur pour moi
Auprés de sa divine loi.

Voici plusieurs exemples de cette figure tirez d'Isaïe, on ne peut rien voir de plus animé, ch. 1. *Le bœuf connoit celui à qui il est, & l'asne l'étable de son Maitre ; mais Israël ne m'a point connu, & mon peuple a esté sans entendement.* Et dans le chap. 10. ce Prophete reprime l'insolence de ceux qui s'élevent contre Dieu même, à cause de la puissance qu'il leur a donnée pour châtier son peuple. *La cognée se glorifie-t-elle contre celui qui s'en sert ? la scie se soûleve-t-elle contre la main qui l'emploie ? c'est comme si la verge s'élevoit contre celui qui la leve ; & si le bâton se glorifioit, quoi que ce ne soit que du bois.* Et chap. 45. *Malheur à l'homme qui dispute contre celui qui l'a créé, lui qui n'est qu'un peu d'argile & qu'un vase de terre. L'argile dit-elle au Potier, qu'avez-vous fait ?*

Remarquez deux choses dans les Comparaisons ; La premiere que l'on ne doit pas rechercher un rapport exact entre toutes les parties d'une Comparaison, & le sujet dont on parle. On y fait entrer de certaines choses qui n'y sont placées que pour rendre ces Comparaisons plus vives, comme dans la comparaison que Virgile fait de ce jeune Ligurien vaincu par Camille, avec une Colombe qui est entre les serres d'un Epervier ; aprés avoir dit ce qui est de principal, &

surquoi tombe la Comparaison, il ajoûte :

Tum cruor, & vulsæ labuntur ab æthere plumæ:

il n'étoit pas necessaire de dire qu'on voit le sang qui coule & les plumes qui tombent, cela n'est point de la Comparaison, & ne sert qu'à faire une peinture sensible d'une Colombe qui est déchirée par un Epervier. Je fais la seconde remarque en faveur de cet admirable Poëte, pour le défendre contre la critique de ceux qui condamnent ses Comparaisons comme étant basses. Mais c'est avec bien de l'art que dans son Eneïde il tire ses Comparaisons de choses simples : il veut délasser l'esprit de son Lecteur, que la grandeur & la dignité de sa matiere avoit tenu dans une trop forte application. Et pour reconnoître qu'il a eu ce dessein, on n'a qu'à considerer les Comparaisons de ses Georgiques qui sont au contraire grandes & relevées.

SUSPENSION.

Lorsqu'on commence un discours de telle sorte que l'Auditeur ne sçait pas ce que doit dire celui qui parle, & que l'attente de quelque chose de grand le rend attentif, cette figure est appellée *Suspension*. En voici une de Brebœuf dans ses entretiens Solitaires. Il parle à Dieu.

Les ombres de la nuit à la clarté du jour ;
Les transports de la rage aux douceurs de l'amour,
A l'étroite amitié la discorde ou l'envie ;
Le plus bruïant orage au calme le plus doux :
La douleur aux plaisirs ; le trépas à la vie ;
Sont bien moins opposez, que le pecheur à vous.

Autre exemple. *L'œil n'a point vû, l'oreille n'a point entendu, & le cœur de l'homme n'a jamais conçû ce que Dieu a preparé pour ceux qui l'aiment.*

PROSOPOPE'E.

QUand une passion est violente, elle rend insensez en quelque façon ceux qu'elle possede; pour lors on s'entretient avec les morts & avec les rochers, comme avec des personnes vivantes : on les fait parler, comme s'ils étoient animez. C'est de là que cette figure s'appelle *Prosopopée*, parce qu'on fait une personne de ce qui n'en est pas une. Comme dans l'exemple suivant, où un Etranger ayant été accusé d'homicide, parce qu'on le trouva seul enterrant un homme mort, ce que la charité lui avoit fait faire. *Juste Dieu*, dit-il, *protecteur des innocens, permettez que l'ordre de la nature soit troublé pour un moment, & que ce cadavre déliant sa langue reprenne l'usage de la voix. Il me semble que Dieu accorde ce miracle à mes prieres : Ne l'entendez-vous pas, Messieurs, comme il publie mon innocence, & declare les auteurs de sa mort ? Si c'est un juste ressentiment*, dit-il, *contre celui qui m'a mis dans le tombeau, qui vous anime; tournez vôtre colere contre ce calomniateur qui triomphe maintenant dans une entiere assurance, après avoir chargé cet innocent du poids de son crime.*

Quintilien dit que cette figure doit se faire avec beaucoup d'art, & qu'il faut qu'elle touche beaucoup, ou qu'on en soit extrémement rebuté, *magna quadam vis eloquentiæ desideratur. Falsa enim & incredibilia naturâ necesse est, aut magis moveant quia supra vera sunt, aut pro vanis accipiantur quia vera non sunt.* Ce maître des Orateurs, dit qu'il faut adoucir cette figure, com-

me le fait Ciceron dans cet exemple. *Etenim si mecum patria, quæ mihi vitâ meâ multo est charior, si cuncta Italia, si omnis respublica sic loquatur, M. Tulli quid agis?*

La figure que l'on appelle en Latin *sermocinatio*, c'est à dire *dialogue*, *entretien*, est une espece de Prosopopée. L'Orateur feint de se taire pour faire parler celui qui est le sujet de son discours. Voyez dans Boileau le dialogue de l'avarice & de l'avare.

SENTENCE.

LEs Sentences ne sont que des reflexions que l'on fait sur une chose qui surprend, & qui merite d'être considerée. Elle se fait en peu de paroles qui sont energiques, & qui renferment un grand sens ; comme est celle-ci : *Il n'y a point de déguisement qui puisse long-temps cacher l'amour où il est, ni le feindre où il n'est pas.* La reflexion que Lucain fait sur l'erreur des anciens Gaulois qui croyoient que les ames ne sortoient d'un corps que pour rentrer dans un autre, servira d'exemple d'une espece de Sentence qui est plus étenduë.

Officieux mensonge ! agreable imposture !
La frayeur de la mort, des frayeurs la plus dure,
N'a jamais fait pâlir ces fieres Nations,
Qui trouvent leur repos dans leurs illusions.
De là naît dans leur cœur cette boüillante envie
D'affronter une mort qui donne une autre vie,
De braver les perils, de chercher les combats,
Où l'on se voit renaître au milieu du trépas.

EPIPHONEME.

EPiphonême est une exclamation qui contient quelque Sentence ou quelque grand sens que

l'on place à la fin d'un discours : c'est comme le dernier coup dont on veut frapper les auditeurs, & une reflexion vive & pressante sur le sujet dont on parle. Cet Hemistiche de Virgile est un Epiphonême.

——— *Tantæne animis cœlestibus iræ ?*

Lucain finit par une espece d'Epiphonême, cette plainte qu'il fait faire aux habitans de Rimini contre la situation de leur ville, qui étoit exposée aux premiers mouvemens de toutes les guerres civiles & étrangeres.

Et Rome n'a jamais vû tonner de tempêtes,
Que leur premier éclat n'ait fondu sur nos têtes.

INTERROGATION.

L'Interrogation regne presque par tout dans un discours figuré. La passion porte continuellement vers ceux que l'on veut persuader, & fait qu'on leur adresse tout ce que l'on dit. Aussi cette Figure est merveilleusement utile pour appliquer les Auditeurs à ce qu'on veut qu'ils entendent. Voici l'exemple d'une Interrogation tres-animée ; c'est David qui se plaint à Dieu dans le neuviéme Pseaume, de ce qu'il semble avoir abandonné les innocens affligez.

Quoi ? Seigneur, est-ce ainsi que tu veux t'éloigner
Du Juste en sa misere ?
Est-ce ainsi que tu veux d'un Sauveur & d'un Pere
Les tendres soins lui témoigner ?
Il gemit sous le fais de ses vives douleurs,

Son ennui le consume ;
Tandis que le méchant, plus fier que de coûtume,
Rit & triomphe de ses pleurs.

C'est par une figure semblable que Jesus-Christ fait faire attention aux Juifs qu'il est le Messie, puisque Jean Baptiste qu'ils avoient regardé comme l'Ange du Seigneur lui avoit rendu le témoignage : C'étoit un fait auquel il étoit important que les Juifs fissent attention ; Car en leur faisant considerer que Jean étoit le Precurseur, il leur faisoit appercevoir qu'il étoit le Messie, suivant le témoignage que Jean lui avoit rendu. C'est pour cela dis-je que J.C. emploie cette figure qui est si propre pour rendre un esprit attentif à la verité qu'on lui veut faire sentir. *Qu'êtes-vous allé voir dans le desert? Un roseau agité de vent? Qu'êtes-vous, dis-je, allé voir ? un homme vêtu avec luxe & avec mollesse ? Vous sçavez que ceux qui s'habillent de cette sorte sont dans les maisons des Rois. Qu'êtes-vous donc allé voir ? un Prophete ? Oui certes je vous le dis, & plus que Prophete ; Car c'est de lui qu'il a été écrit : J'envoye devant vous mon Ange qui vous preparera la voye.*

APOSTROPHE.

L'Apostrophe se fait lorsqu'un homme étant extraordinairement émû il se tourne de tous côtez, il s'adresse au Ciel, à la terre, aux rochers, aux forêts, aux choses insensibles, aussibien qu'à celles qui sont sensibles. Il ne fait aucun discernement dans cette émotion ; il cherche du secours de tous côtez : il s'en prend à toutes choses comme un enfant qui frappe la terre où il est tombé. C'est ainsi que David au 1. chapitre

du 2. Livre des Rois étant vivement affligé de la mort de Saül, & de Jonathas, fait des imprecations contre les montagnes de Gelboé;qui avoient été le theatre funeste de cet accident.

Et vous, montagnes de Gelboë, que jamais la rosée & la pluye ne vous rafraichissent, que jamais on ne trouve de moissons sur vos funestes côteaux, qui ont vû la fuite de tant de Capitaines d'Israel, & qui ont été teints de leur sang. L'Apostrophe signifie *conversion*

Isaïe apostrophe le Ciel & la terre pour les prier de donner le Messie qu'il attendoit avec tant d'impatience. *Cieux envoiez d'enhaut vôtre rosée, & que les nuées fassent descendre le juste comme une pluye, que la terre s'ouvre, & qu'elle germe le Sauveur.*

PROLEPSE ET UPOBOLE.

ON appelle *Prolepse* cette figure que l'on fait lorsque l'on prévient ce que les Adversaires pourroient objecter ; & *Upobole* la maniere de répondre à ces objections que l'on a prevenuës. Je trouve dans saint Paul un exemple de ces deux figures. Ce Saint parlant de la résurrection future s'objecte une difficulté qu'on pouvoit lui proposer, & il y répond : *Mais quelqu'un me dira, en quelle maniere les morts ressuscitent-ils, & quel sera le corps dans lequel ils reviendront ? Insensez que vous êtes, ne voyez-vous pas que ce que vous semez dans la terre ne reprend point de vie, s'il ne meurt auparavant ; & quand vous semez, vous ne semez pas le corps de la plante qui doit naitre, mais la graine seulement, comme du bled ou quelque autre chose.*

COMMUNICATION.

La Communication se fait lorsqu'on délibere avec ses Auditeurs, qu'on demande quel est leur sentiment. *Que feriez-vous, Messieurs, dans une occasion semblable ? quelles mesures prendriez-vous autres que celles qu'a prise celui que je defens* C'est une espece de Communication que fait saint Paul lorsque dans le sixiéme Chapitre de l'Epitre aux Romains, aprés leur avoir rapporté les avantages de la Grace, & les miseres qui suivent le peché, il leur demande —— *Quel fruit tiriez-vous donc alors de ces desordres dont vous rougissez maintenant, puisqu'ils n'avoient pour fin que la mort?*

CONFESSION.

Cette figure est un aveu de ses fautes qui engage celui à qui on le fait de pardonner la faute que l'esperance de sa douceur donne la hardiesse d'avoüer. C'est une figure fort ordinaire dans les Pseaumes de David; l'exemple suivant est beau. Il parle à Dieu dans le vingt-quatriéme Pseaume.

Ne regarde point mes forfaits,
Je sçai que du pardon, ils me rendent indigne;
Regarde ta bonté qui ne tarit jamais.
Plus les pechez sont grands, plus la Grace est insigne:
Pour l'amour de toi seul, non pour mon repentir,
Fais-m'en les effets ressentir.

EPITROPHE OU CONSENTEMENT.

Quelquefois on a corde liberalement ce que l'on peut refuser, afin d'obtenir ce que l'on

demande. Cette figure eſt ſouvent malicieuſe, comme celle-ci. C'eſt l'illuſtre Poëte Satyrique qui répond à ceux qui le reprenoient d'avoir cenſuré avec trop d'aigreur les Vers d'un honnête homme.

Ma Muſe en l'attaquant charitable & diſcrete,
Sçait de l'homme d'honneur diſtinguer le Poëte :
Qu'on vante en lui la foi, l'honneur, la probité
Qu'on priſe ſa candeur, & ſa civilité :
Qu'il ſoit doux, complaiſant, officieux, ſincere ;
On le veut : j'y ſouſcris, & ſuis prêt de me taire.
Mais que pour un modele on montre ſes écrits ;
Qu'il ſoit le mieux renté de tous les beaux Eſprits :
Comme Roy des Auteurs qu'on l'éleve à l'empire :
Ma bile alors s'échauffe, & je brûle d'écrire.

C'eſt encore par cette figure que pour toucher un ennemi & lui donner horreur de ſa cruauté, on l'invite quelquefois à faire tout le mal qu'il peut faire. Elle eſt auſſi ordinaire dans les plaintes qui ſe font aux amis, comme dans celle que fait Ariſtée dans Virgile à ſa mere Cyrene.

Quin age, & ipſa manu felices erue ſylvas.
Fer ſtabulis inimicum ignem atque interfice meſſes,
Ure ſata, & validam in vites molire bipennem.
Tanta meæ ſi te ceperunt tædia laudis.

Je puis donner pour exemple de cette figure le Sonnet ſuivant, qui eſt admirable.

Grand Dieu, tes jugemens ſont remplis d'équité.
Toûjours tu prends plaiſir à nous être propice :
Mais j'ai tant fait de mal, que jamais ta bonté
Ne me pardonnera ſans choquer ta juſtice.

Oüi, mon Dieu, la grandeur de mon impieté
Ne laisse à ton pouvoir que le choix du supplice :
Ton interest s'oppose à ma felicité,
Et ta clemence même attend que je perisse.

Contente ton desir, puisqu'il t'est glorieux :
Offense-toi des pleurs qui coulent de mes yeux :
Tonne, frappe, il est temps ; rens-moi guerre pour guerre :
J'adore en perissant la raison qui t'aigrit.
Mais dessus quel endroit tombera ton tonnere.
Qui ne soit tout couvert du sang de Jesus-Christ?

PERIPHRASE.

LA Periphrase est un détour que l'on prend pour éviter de certains mots qui ont des idées choquantes : & pour ne pas dire de certaines choses qui produiroient de mauvais effets. Ciceron étant obligé d'avoüer que Clodius avoit été tué par Milon, il se sert d'adresse. *Les serviteurs de Milon, dit-il, étant empéchez de secourir leur Maitre, que Clodius se vantoit d'avoir tué, & le croyant, ils firent dans son absence, sans sa participation, & sans son aveu, ce que chacun auroit attendu de ses serviteurs dans une occasion semblable.* Il évite ces noms odieux, de tuër ou de mettre à mort.

CHAPITRE X.

Le nombre des Figures est infini. Chaque Figure se peut faire en cent manieres differentes.

JE n'ai point rapporté dans cette Liste les Hyperboles, les grandes Metaphores, & plusieurs autres Tropes, parce que j'en ai parlé ailleurs : ce sont neanmoins de veritables Figures, & quoique la disette des langues oblige d'emploier assez souvent ces expressions tropiques, lors même que l'on est tranquille ; cependant on ne s'en sert ordinairement que durant la passion. C'est elle qui fait que les objets nous paroissent extraordinaires, & que par consequent on ne trouve point de termes dans l'usage ordinaire qui les représentent au[ssi] grands ou aussi petits qu'ils nous paroissent. Outre cela je n'ai pas pretendu parler de toutes les figur[es] il faudroit d'aussi gros volumes pour marquer [les] caractères des passions dans le discours, que po[ur] exprimer ceux que les mêmes passions peignent [sur] le visage. Les menaces, les plaintes, les reproc[hes] les prieres ont en chaque langue leurs figur[es] n'y a point de meilleur livre que son propre c[œur] & c'est une folie de vouloir aller chercher [dans] les écrits des autres ce que l'on trouve chez soi. [Si] on desire sçavoir les figures de la colere, q[u'on] s'étudie quand on parle dans le mouvement de cette passion.

Enfin, il ne faut pas s'imaginer que les figu[res] doivent être toutes semblables aux exemples [que] j'en ai donné, & que ces exemples soient co[mme] des modeles sur lesquels on doive former tou[tes]

les figures que l'on fera. L'Apoſtrophe, l'Interrogation, l'Antitheſe ſe peuvent faire en cent manieres: ce n'eſt point l'art qui les regle; ce n'eſt point l'étude qui les doit trouver, ce ſont des effets naturels de la paſſion, comme nous l'avons deja remarqué. Je le ferai voir encore plus amplement dans le Chapitre ſuivant.

CHAPITRE XI.

Les Figures ſont comme les armes de l'ame. Paralelle d'un ſoldat qui combat avec un Orateur qui parle.

POur faire comprendre encore plus clairement ce que j'ai dit ci-deſſus, que les figures ſont les armes de l'ame, je ferai ici le paralelle d'un ſoldat qui combat les armes à la main, & d'un Orateur qui parle. Je conſidere un ſoldat en trois etats: le premier eſt lorſqu'il combat avec forces égales, & que ſon ennemi n'a aucun avantage ſur lui: dans le ſecond, il eſt environné de dangers: & dans le troiſiéme, étant obligé de ceder à la force, il n'a plus recours qu'à la clemence de ſon vainqueur, Dans le premier état ce ſoldat eſt appliqué à trouver les moiens de gagner la victoire, tantôt il attaque, tantôt il repouſſe, tantôt il recule, tantôt il avance: il fait mine de fuir pour retourner avec plus d'impetuoſité; il redouble ſes coups, il menace, il ſe rit des efforts de ſon adverſaire. Quelquefois il s'excite lui-même, & combat avec plus d'ardeur. Il prévoit tous les deſſeins de ſon ennemi: Il s'empare des lieux qu'il juge lui être avantageux; en un mot, il eſt dans

un perpetuel mouvement, toûjours dispofé, foit à fe défendre, foit à attaquer.

Lorfque l'ame combat par les paroles, les paffions dont elle eft échauffée ne la portent pas avec moins de chaleur à fe tourner de tous côtez, pour trouver des raifons, & des preuves des veritez qu'elle foûtient. Dans l'ardeur que l'on a de fe défendre, & de faire valoir ce que l'on dit, on repete les mêmes chofes, on les dit en differentes manieres: On en fait des Defcriptions, des Hypotyposes; on fe fert de Comparaifons, de Similitudes; on prévient ce que l'adverfaire doit objecter & l'on y répond. Quelquefois pour marque de confiance l'on accorde tout ce qu'on demande: & on témoigne que l'on ne veut pas fe fervir de toutes les raifons que la juftice de la caufe pourroit fournir. Un foldat tient fon ennemi en haleine; les coups qu'il lui porte continüellement, les affauts qu'il lui livre de tous côtez, le tiennent éveillé. Un Orateur entretient l'attention de fes Auditeurs. Lorfque leur efprit s'éloigne, il les rappelle à luy par des Apoftrophes, par des Interrogations qui obligent ceux à qui elles font faites de répondre à ce qu'on leur demande. Il les réveille, &c. les fait revenir de leur affoupiffement par des Exclamations frequentes & reiterées.

Lorfqu'un foldat fe voit environné d'ennemis, fans fecours il s'en plaint, il reproche à fes ennemis leur lâcheté. La colere le porte contre eux; la crainte le rappelle auffi-tôt. Il demeure immobile & plein d'irrefolution; cependant le defir d'eviter le peril qui le menace, le preffe & l'échauffe, il tente enfuite toutes fortes de voyes, il s'anime, il s'excite; la paffion le rend adroit, & ingenieux, elle lui fait trouver des armes; & il emploie tout ce qu'il rencontre pour fa défenfe. Un Orateur

peut-il étouffer les sentimens de douleur qu'il ressent, & ne les point témoigner par des exclamations, par des plaintes, par des reproches, lorsqu'il apperçoit que la verité est combattuë ou obscurcie ? Dans ces occasions l'ardeur qu'il a de la garantir des tenebres dont on veut l'offusquer, fait qu'il avance preuves sur preuves. Tantôt il les explique, tantôt aprés les avoir seulement proposées il les abandonne pour répondre aux objections des adversaires. Il demeure quelque temps dans le silence, & dans l'irresolution sur le choix de ses preuves. Il avance quelque chose, aussi-tôt il censure ce qu'il a avancé, comme n'étant point assez fort. Quand les preuves lui manquent, ou que celles qu'il produit ne sont pas suffisantes : il apostrophe toute la nature, il fait parler les pierres, il fait sortir des tombeaux les morts, & il oblige le Ciel & la terre à fortifier par leur témoignage la verité pour laquelle il parle avec tant d'ardeur & qu'il veut établir.

Pour achever le paralelle que j'ai commencé, je considere ce Soldat dans le troisiéme état auquel il est reduit, lorsqu'il ne dispute plus la victoire & qu'il est obligé de ceder à son ennemi. Pour lors il n'emploie plus les armes qui lui ont été inutiles, les traits de son visage n'ont plus rien de menaçant; il n'oppose que des larmes, il s'abaisse encore davantage que son ennemi ne l'a abaissé; il se jette à ses pieds, & embrasse ses genoux. L'homme est fait pour obeïr à ceux de qui il dépend, & dont il est soûtenu, & pour commander à ses inferieurs qui reconnoissent sa puissance. Il fait l'un & l'autre avec plaisir. Deux personnes se lient fort étroitement ensemble quand l'une a besoin d'être soulagée, qu'elle le desire, & que l'autre la peut soulager. Dieu ayant fait les hommes pour vivre en-

semble, il les a formez avec ces inclinations natu-relles. Une personne affligée prend naturellement toutes les postures humiliées qui la font paroître au dessous de ceux à qui elle demande du secours & nous ne pouvons sans resister aux sentimens de la nature refuser à ceux que nous voyons humiliez le secours qu'ils nous demandent. Nous les secourons avec un plaisir secret, qui est comme le prix qui nous paie du soulagement que nous leur donnons. Et c'est cette espece de recompense, qui entretient un commerce entre les mal-heureux & ceux qui les soulagent.

Dans le discours il y a des Figures qui répondent à ces postures d'affliction & d'humilité, ausquelles les Orateurs ont souvent recours. Les hommes étans libres, il dépend d'eux de se laisser persuader. Ils peuvent détourner leur vüe pour ne pas appercevoir la verité qui leur est proposée, ou dissimuler qu'ils la connoissent; ainsi un Orateur est presque toûjours dans ce troisiéme état où nous considerons ce soldat. Lorsqu'un homme se voit contraint de ceder, & que le desir qu'il a de se conserver l'oblige à s'abbaisser, & à gagner par ses prieres ceux qu'il ne peut vaincre par la force de ses raisons; pour lors il est éloquent à persuader le malheur de l'état auquel il est reduit. Les prieres ordinairement sont pleines de descriptions de la misere de celui qui les fait, Job dit en parlant à Dieu, qu'il n'est qu'une feüille dont les vents se joüent, une paille seche. *Contra folium quod vento rapitur ostendis potentiam suam, & stipulam siccam persequeris.* Et David...

Je soûpire le jour sous les rudes atteintes
De mes longues douleurs:
Le repos de la nuit est troublé par mes plaintes
Et mon lit agité nage presqu'en mes pleurs.

En un mot, comme il y a des Figures pour menacer, pour reprocher, pour épouvanter ; il y en a pour prier, pour fléchir, pour flatter.

CHAPITRE XII.

Les Figures éclairciſſent les veritez obſcures, & rendent l'eſprit attentif.

On ne peut douter d'une verité connuë. On peut bien la combatre de bouche, mais le cœur lui eſt veritablement aſſujetti. Ainſi pour triompher de l'opiniatreté ou de l'ignorance de ceux qui reſiſtent à la verité, il ſuffit d'expoſer à leurs yeux ſa lumiere, & de l'approcher de ſi prés que ſa forte impreſſion les réveille, & les oblige d'être attentifs. Les Figures contribuënt merveilleuſement à lever ces deux premiers obſtacles qui empêchent qu'une verité ſoit connuë, l'obſcurité & le défaut d'attention. Elles ſervent à mettre une propoſition dans ſon jour ; à la déveloper, & à l'étendre. Elles forcent un Auditeur d'être attentif, elles le réveillent, & le frappent ſi vivement, qu'elles ne lui permettent pas de dormir, & de tenir les yeux de ſon eſprit fermez aux veritez qu'on lui propoſe.

Comme je n'ai deſſein de rapporter dans la Liſte que j'ai donnée des Figures, que celles que les Rheteurs y placent ordinairement ; je n'y ai pas voulu parler des Syllogiſmes, des Enthymênes des Dilemnes, & des autres eſpeces de raiſonnemens que l'on traite dans la Logique ; cependant il eſt manifeſte que ce ſont de veritables Figures, puiſque ce ſont des manieres de raiſonner extraordinaires qu'on n'emploïe que

dans l'ardeur que l'on a de persuader, ou de dissuader ceux à qui on parle. Ces Raisonnemens ou Figures ont une force merveilleuse, qui consiste en ce que joignant une proposition claire & incontestable, avec une autre qui n'est pas si claire & qui est contestée, la clarté de l'une dissipe les tenebres de l'autre : & comme ces deux propositions sont étroitement liées ; si ce raisonnement est bon, on ne peut consentir que l'une soit veritable, que l'on ne demeure d'accord que l'autre l'est aussi. Mais la chaleur de la passion ne permet pas que l'on s'assujettisse entierement aux regles que la Logique presente pour faire ces raisonnemens en forme.

Un raisonnement solide accable & desarme les plus opiniâtres : les autres Figures n'ont pas à la verité tant de force, mais elles ne sont pas inutiles. Les Repetitions, & les Synonymes éclaircissent une verité : si on ne l'a pas comprise par une premiere expression, la seconde la fait concevoir : ce sont comme autant de seconds coups de pinceau, qui font paroître les traits qui ne sont pas assez formez. Quelles tenebres peuvent obscurcir la verité d'une chose qu'une personne éloquente explique, dont il fait de riches descriptions, des dénombremens qui nous menent, s'il est permis de parler de la sorte, par tous les recoins & les enfoncemens d'une affaire, des Hypotyposes qui nous transportent sur les lieux, & qui par un enchantement agreable font que nous croyons voir les choses mêmes ? Les Antitheses ne sont pas de vains ornemens, les oppositions des choses contraires contribuent à l'éclaircissement d'une verité, comme les ombres relevent l'éclat des couleurs.

Nôtre esprit n'est pas également ouvert à toutes veritez. Nous comprenons bien plus facilement

les choses qui se presentent à nous tous les jours, & qui sont dans l'usage commun des hommes, que celles qui en sont éloignées, & dont nous n'entendons parler que tres rarement. C'est pourquoi les Comparaisons, & les Similitudes que l'on tire ordinairement des choses sensibles, font entrer facilement dans l'intelligence des veritez les plus abstraites. Il n'y a rien de si relevé, & de si subtil qu'on ne puisse faire comprendre aux esprits les plus petits, pourveu qu'entre les choses qu'ils connoissent ou qu'ils peuvent connoître, on en trouve adroitement de semblables à celles qu'on veut leur expliquer.

Nous trouvons un exemple merveilleux de cette adresse dans un discours que fit Monsieur Paschal à un jeune Seigneur, pour le faire entrer dans la veritable connoissance de sa condition. Il lui proposa cette Parabole.

Un homme est jetté par la tempête dans une Isle inconnuë, dont les habitans étoient en peine de trouver leur Roi qui s'étoit perdu ; & aiant beaucoup de ressemblance de corps & de visage avec ce Roi, il est pris pour lui, & reconnu en cette qualité par tout ce peuple. D'abord il ne sçavoit quel parti prendre ; mais il se resolut enfin de se prêter à sa bonne fortune. Il reçut tous les respects qu'on lui voulut rendre, & il se laissa traiter de Roi.

Mais comme il ne pouvoit oublier sa condition naturelle, il songeoit en même temps qu'il recevoit ces respects, qu'il n'etoit pas ce Roi que ce peuple cherchoit, & que ce Roiaume ne lui appartenoit pas. Ainsi il avoit une double pensée ; l'une par laquelle il agissoit en Roi l'autre par laquelle il reconnoissoit son état veritable, & que ce nétoit que le hazard qui l'avoit mis en la place où il étoit. Il cachoit cette derniere pensée, & découvroit l'autre. C'étoit par la premiere qu'il traitoit

avec le peuple, & par la derniere qu'il trassou avec soi-même.

Dans cette image Monsieur Paschal fait considerer à ce jeune Seigneur, que c'est le hazard de la naissance qui l'a fait grand. Que c'est l'imagination des hommes qui a attaché à la qualité de Duc une idée de grandeur, & qu'en effet il n'est pas plus grand que les autres. Il lui apprend de la sorte quels sentimens il devoit avoir de sa condition, & lui fait comprendre des veritez qui eussent été au dessus de son âge, s'il ne les avoit rendu sensibles par un tour si ingenieux.

CHAPITRE XIII.

Les Figures sont propres à exciter les passions.

SI les hommes aimoient la verité, il suffiroit de la leur proposer d'une maniere vive & sensible pour les persuader ; mais ils la haïssent, parce qu'elle ne s'accorde que rarement à leurs interests, & qu'elle n'éclate que pour faire paroitre leurs crimes ; ils fuient donc son éclat, & ferment les yeux de crainte de l'appercevoir. Ils étouffent cet amour naturel que nous avons pour elle, & ils s'endurcissent contre les blessures salutaires qui sont les traits dont elle frappe la conscience. Ils ferment toutes les portes des sens, afin qu'elle n'entre pas dans leur esprit ; ou ils la reçoivent avec tant d'indifference qu'ils l'oublient aussi-tôt qu'ils l'ont apprise.

L'éloquence ne seroit donc pas la maîtresse des cœurs, & elle y trouveroit une forte resistance, si

elle ne les attaquoit par d'autres armes que celles de la verité. Les passions sont les ressorts de l'ame, ce sont elles qui la font agir. C'est ou l'amour, ou la haine, ou la crainte, ou l'esperance qui conseillent les hommes, qui les déterminent: ils suivent ce qu'ils aiment, ils s'éloignent de ce qu'ils haïssent. Celui qui tient le ressort d'une machine n'est pas tant le maître de tous les effets de cette machine, que celui-là l'est d'une personne dont il connoît les inclinations, & à qui il sçait inspirer la haine ou l'amour, selon qu'il faut le faire avancer vers un objet, ou l'en éloigner.

Or les passions sont excitées par la presence de leur objet: le bien present donne de l'amour, & de la joye. Lorsqu'on ne le possede pas encore, mais qu'on le peut posseder, il brûle l'ame de desirs dont il entretient le feu par l'esperance. Le mal qui est present cause de la haine ou de la tristesse; s'il est absent, l'ame est tourmentée par des craintes, & par des terreurs qui se changent en désespoir lorsqu'on n'apperçoit point le moien de l'éviter. Pour donc allumer les passions dans le cœur de l'homme, il faut lui en presenter les objets, & c'est à quoy servent merveilleusement les Figures.

Nous avons vû comme les Figures impriment fortement une verité, comme elles la dévelopent, comme elles l'expliquent: Il faut les emploïer en la même maniere pour découvrir l'objet de la passion que l'on desire inspirer, & pour faire une vive peinture qui expriment tous les traits de cet objet. Si on parle contre un scelerat qui merite la haine de tous les Juges, on ne doit point épargner les paroles, ni éviter les repetitions, & les synonymes pour frapper vivement leur esprit de l'image de ses crimes. Les Antitheses sont necessaires pour faire concevoir l'énormité de sa vie par l'opposition

de l'innocence de ceux qu'il aura perſecutez. On peut le comparer aux ſcelerats qui ont vécu avant lui & faire voir que ſa cruauté eſt plus grande que celle des tigres & des lions. C'eſt dans la deſcription de cette cruauté, & des autres mauvaiſes qualitez de ce ſcelerat que triomphe l'éloquence. Ce ſont particulierement les Hypotipoſes, ou vives deſcriptions qui produiſent l'effet que l'on attend de ſon diſcours, qui font élever dans l'ame les flots de la paſſion dont on ſe ſert pour faire aller les Juges où l'on veut les mener. Les exclamations frequentes témoignent la douleur que cauſe la vuë de tant de crimes ſi énormes, & font reſſentir aux autres les mêmes ſentimens de douleur & d'averſion. Par les Apoſtrophes, par les Proſopopées, on fait qu'il ſemble que toute la nature demande avec nous la condamnation de ce criminel.

CHAPITRE XIV.

Reflexion ſur le bon uſage des Figures.

LEs Figures étant comme nous avons vû les caracteres des paſſions, quand ces paſſions ſont dereglées, les Figures ne ſervent qu'à peindre leurs dereglemens. Elles ſont les inſtrumens dont on ſe ſert pour ébranler l'ame de ceux à qui on parle : Si ces inſtrumens ſont maniez par un eſprit animé de quelque paſſion injuſte, ces Figures ſont dans ſa bouche, ce qu'eſt une épée dans la main d'un furieux. Il ne faut pas s'imaginer qu'il ſoit permis de noircir par de fauſſes accuſations ceux contre qui on parle, & que pour parler eloquemment il ſoit neceſſaire d'employer contre

eux les mêmes Figures dont on se serviroit pour porter des Juges à condamner le plus criminel, & le plus abominable de tous les hommes. Les Declamateurs, à qui ce défaut est ordinaire ne trompent jamais deux fois : On s'accoûtume à entendre leurs exclamations, & il leur arrive la même chose qu'à ceux qui ont coûtume de feindre qu'ils sont malades : Quand ils le sont effectivement, on ne les croit pas.

Nec semel irrisus, triviis attollere curat,
Fracto crure planum : licet illi plurima manet
Lachryma : per sanctum juratus dicat Osirim,
Credite : non ludo : crudeles tollite claudum.
Quare peregrinum, vicinia rauca reclamat.

Ce défaut dans les uns est une marque de malice, & dans les autres de legereté & d'extravagance. C'est une malice lorsqu'on prend plaisir à combatre la verité ; que l'on ne desire pas éclairer l'esprit de ses Auditeurs, mais le troubler par les nuages de quelque injuste passion qui leur dérobe la vûë de la verité. On ne doit pas toûjours accuser les Declamateurs de cette malice : souvent ils ne prennent pas garde aux impressions que peuvent faire leurs figures, leur dessein n'est pas de persuader, mais seulement de paroître éloquens. Pour cela ils s'échaufent, & ils emploient toutes les plus fortes Figures de la Rhetorique, quoi qu'ils n'ayent point d'ennemis à combatre ; semblables à un phrenetique, qui se sert de son épée pour combatre un ennemi phantastique, que son imagination troublée lui fait voir en l'air. Ces Declamateurs entrent dans des Enthousiasmes, qui leur font perdre l'usage de la raison, &

leur font voir les choses tout d'une autre maniere qu'elles ne sont pas.

Et solem geminum & duplices se ostendere Thebas.

Ce défaut est le caractere d'un enfant qui se fâche sans sujet : neanmoins les Ecrivains les plus élevez y tombent, parce qu'on ne croiroit pas pouvoir passer pour éloquent, si on ne faisoit des Figures. Il faut pour cela parler avec chaleur sur toutes les matieres, se corrompre l'esprit, & appercevoir toutes les choses autres qu'elles ne sont. Il faut faire des reflexions sur tout ce qui se presente, & ne parler que par sentences. Mais ce qui est de plus ridicule, c'est que dans toutes ces Figures, ces mauvais Orateurs ne tâchent qu'à plaire sans se mettre en peine de combatre, & de terrasser leur ennemi par la force de leurs paroles. On peut dire qu'en cela ils sont semblables à un insensé, qui dans un combat ne se soucieroit pas de frapper son adversaire, & d'en être frappé, pourvû qu'il attirât sur lui les yeux de ses spectateurs, qu'il combatît avec grace, avec un air galand & agreable. Ce sont ces mauvais Orateurs que Perse raille dans l'une de ses Satyres en la personne de Pedius.

> *Fur es, ait Pedio : Pedius quid ? crimina rasis*
> *Librat in Antithetis, doctas posuisse Figuras*
> *Laudatur .....*

Ces mauvais Orateurs, dis-je, affectent de mesurer toutes leurs paroles, de leur donner une cadence juste qui flatte les oreilles. Ils proportionnent toutes leurs expressions : En un mot ils figurent leur discours, mais de ces Figures qui sont

au regard des Figures fortes & persuasives, ce que sont les postures que l'on fait dans un ballet, au regard de celles qui se font dans un combat.

L'étude & l'art qui paroissent dans un discours peigné, ne sont pas le caractere d'un esprit qui est vivement touché des choses dont il parle ; mais plûtôt d'un homme qui est dégagé de toutes affaires & qui se jouë. Aussi on appelle ces Figures mesurées qui ont une cadence agreable aux oreilles, des Figures de Theatres, *Theatrales Figuræ.* Ce sont des armes pour la montre, qui ne sont pas d'assez bonne trempe pour le combat. Les Figures propres pour persuader ne doivent point être recherchées : c'est la chaleur dont on est animé pour la défense de la verité qui les produit, qui les trace elle-même dans le discours, de telle sorte que l'éloquence n'est que l'effet de ce zele. C'est ce que dit S. Augustin du stile éloquent de saint Paul: D'où vient, *dit-il*, que les Epîtres de ce grand Apôtre sont si animées, qu'il se fâche, qu'il reprend, qu'il fait des reproches, qu'il blâme, qu'il menace ? qu'il marque les differens mouvemens de son esprit par le changement de sa voix ? L'on ne peut pas dire qu'il se soit étudié puerilement comme font les Declamateurs, à faire des Figures: neanmoins son discours est très-figuré ; c'est pourquoi, comme nous ne pouvons pas dire que saint Paul ait recherché l'éloquence, nous ne pouvons pas nier que l'éloquence n'ait suivi son discours. *Quid sic indignatur Apostolus in Epistolis suis, sic corripit, sic exprobrat, sic increpat, sic minatur? quid est quòd animi sui affectum tam crebrâ & tam asperâ vocis mutatione testetur? Nullus dixerit more Sophistarum pueriliter & consultò figurasse orationem suam. Tamen multis figuris distincta est. Quapropter sicut*

Apostolum præcepta eloquentiæ non secutum esse dicemus, ita quòd ejus sapientiam secuta sit eloquentia non denegamus.

Mais ce n'est pas seulement dans les grandes occasions que les Figures doivent être employées. Les passions ont plusieurs degrez. Toutes les coleres ne sont pas également grandes : toutes les Figures n'ont pas aussi la même force. Il y a des Antithefes pour les grands mouvemens, il y en a pour de legeres émotions ; c'est pourquoi on ne doit pas condamner toutes sortes de Figures dans un discours qui est fait sur une matiere qui semble ne donner aucune occasion d'émotions justes & raisonnables. L'ardeur que l'on a de se bien exprimer, & de faire concevoir les choses que l'on enseigne, a ses Figures comme les autres passions. Dans la conversation la plus douce, quoiqu'on ne trouve aucune resistance dans l'esprit de ceux avec qui l'on s'entretient, cela n'empêche pas que pour une plus grande explication, on ne repete quelquefois les mêmes mots, qu'on ne se serve de differentes expressions pour dire la même chose. Il est permis d'en faire des Descriptions exactes, de chercher dans les choses naturelles & sensibles des Comparaisons, & des Images de ce que l'on dit. On peut demander le sentiment de ceux qui écoutent, les interroger pour les rendre plus appliquez ou pour retenir leurs esprits dans l'attention necessaire, & leur faire faire des reflexions sur ce que l'on a dit. Ainsi la conversation, comme nous avons dit, a ses Figures aussi-bien que les Harangues & les Declamations.

On appelle froid le stile de ces Orateurs qui font un mauvais usage des Figures ; parce que quelques efforts qu'ils fassent pour animer leurs Auditeurs, on les écoute avec une certaine troi-

deur, qui est d'autant plus sensible, que l'on n'est agité d'aucune des émotions qu'ils avoient voulu exciter.

Lorsqu'on voit un homme pleurer sans sujet, on se rit de ses larmes; s'il entre en colere sans que personne s'oppose à ses desseins; cette passion passe pour une veritable folie. On ne peut donc être touché quand on voit quelqu'un émû si l'on ne trouve qu'il y a sujet de l'être. Un homme qui pleure dans un peril évident, oblige ceux qui le voyent de pleurer avec lui. La colere d'un miserable qu'on voit accablé injustement, engage dans son parti ceux qui sont témoins de cette injustice. Ainsi pour toucher ou pour faire que les Figures qu'on employe fassent leur effet, il faut que les passions qu'elles peignent soient raisonnables, c'est à dire, que l'Orateur doit faire paroître les choses qu'il traite sous une telle forme, qu'on ne les puisse voir sans en être émû. Il faut disposer le cœur du Lecteur, n'entreprenant jamais d'y exciter aucun mouvement qu'aprés l'y avoir preparé. Si on veut le porter à la compassion, il faut lui faire voir une grande misere, gardant ce temperament que la passion qu'on exprime par des figures, ne soit pas plus grande que ne le merite le sujet, & que ce soit toûjours la passion qui fasse produire les Figures extraordinaires au milieu de quelque grande circonstance. Cela demande une grande prudence; c'est aussi comme nous disons tres-souvent le jugement qui fait les grands Orateurs. Les François sont particulierement ennemis de ces Figures, qui sont trop fortes. On a en France de la douceur & de la politesse, on ne peut souffrir les humeurs chaudes & violentes: On estime & l'on ai-

me ceux qui sçavent se moderer ; c'est pourquoi les Figures extraordinaires nous paroissent ridicules, si ce n'est dans de certaines occasions qui sont rares. Car il n'arrive pas souvent que la raison permette de laisser agir les mouvemens d'une passion. Cet avis bien medité donnera de grandes lumieres pour l'éloquence.

DE L'ART DE PARLER,

LIVRE TROISIE'ME.

CHAPITRE PREMIER.

Dessein de ce livre. On y traite de la partie materielle de la parole, c'est à dire, des sons dont les paroles sont composées. On décrit comment se forment ces sons.

JE donne beaucoup plus d'étenduë à l'ouvrage que j'ai entrepris, que n'en ont pas les Rhetoriques ordinaires. Mon but est de découvrir les fondemens de l'Art que je traite. Je tâche de ne rien oublier pour cela. Nous avons vû comme se forme la voix. Nous avons dit que nous avons une orgue naturelle : que les poûmons en sont les soufflets ; & que ce canal par lequel nous respirons qu'on appelle la Trachée artere, ou l'âpre artere est comme le tuiau de l'orgue. A present que nous entreprenons de traiter à fond de la partie materielle de la parole, c'est à dire des sons dont elle est composée, il faut expliquer avec plus

d'exactitude comment ſe fait la voix, & comm
ſe forme le ſon de chaque lettre. Il faut don
ſiderer en premier lieu, que le larinx, c'eſt
qu'on n'omme le haut de l'âpre artere, eſt en
ré de muſcles. L'ouverture du larinx ſe nomm
glotte ou languette qui s'ouvre & ſe ferme, plus o
moins par le moïen des muſcles qui la font mo
voir. Cette glotte eſt composée de deux membr
nes cartilagineuſes. Lorſque ces membranes ſo
tenduës, & qu'elles ne laiſſent qu'un petit paſſag
comme une fente, l'air qui ſort ſoudainement de
poûmons les ſecouë, ce qui fait le ſon de la voix
de la même maniere que ſe fait le ſon d'une mu
ſette & d'un haut-bois. Les anches de ces inſtru
mens font le même effet que la glotte.

Voila comme ſe forme la voix, qui nous e
commune avec la plus-part des animaux, entan
qu'on ne la conſidere que dans l'ouverture du la
rinx où elle ſe forme. Les muſcles qui ſont a
tachez à cette partie ſervent à la modifier. Elle e
douce ou rude ſelon la qualité des membranes de
la glotte ; & elle reçoit pluſieurs degrez, ou ton
ſelon que l'ouverture du larinx eſt plus ou moin
grande : quand elle eſt petite le ſon en eſt aigu,
mais ce n'eſt pas ici le lieu de faire ces conſidera
tions qui regardent la Muſique. Conſiderons que
voix aprés être ſortie du larinx reçoit d'autres mo
difications differentes ſelon qu'on diſpoſe le
où elle eſt reçûë, que la langue la porte con
differentes parties de la bouche qui s'ouvre ou
ferme differemment par le moien des dents & des
lévres. Ainſi qu'on voit dans les orgues que les
tuiaux ont des ſons tous differens ſelon leurs dif
ferentes formes. Ces differentes modifications
font les ſons qui compoſent les paroles : les lettre
ſont les ſignes de ces ſons.

On voit par l'experience qu'on en fait dans les orgues, qu'on peut imiter toutes sortes de sons. On imite avec un appeau le chant des cailles, dans lequel on entend le son de quelques syllabes; ce qui a fait croire qu'on pourroit faire par une machine. Il n'y auroit, dit-on, qu'à remarquer la disposition particuliere des organes de la voix, & la disposition de la bouche qui est necessaire pour former le son de chaque lettre. En faisant autant de tuyaux qu'il en faudroit pour prononcer toutes les lettres, on feroit une orgue parlante, qui prononceroit des paroles selon qu'elle seroit touchée. Remarquons combien la difficulté de cette entreprise est grande, afin qu'on comprenne l'habileté de celui qui nous a fait, ce que nous ne pouvons assez considerer. S'il s'agissoit de faire parler François à une orgue, comme nous avons cinq voielles,& dix-sept consones,il faudroit déja vingt-deux machines differentes, & il ne faut pas croire qu'elles fussent toutes également simples, que ce ne fussent que des tuyaux. Il y a des lettres qui demandent,que la machine qui les feroit sonner se fermât & s'ouvrît,ce qui ne se pourroit faire qu'avec plusieurs ressorts. Il y a bien de la difference entre le son de deux lettres qu'on prononce separement,& le son de la syllabe qu'elles composent. Ces deux sons s'allient pour n'en faire qu'un; ainsi deux machines, dont l'une feroit par exemple *a* l'autre *b* ne feroient pas *ab* ny *ba*. Combinant donc *a* en ces deux manieres avec les dix-sept consones, il faudroit trente quatre differentes machines pour marquer ces syllabes, & comme il en faudroit autant pour chacune des cinq voielles, qui demanderoient pareillement trente-quatre machines differentes, il en faudroit par consequent pour toutes, cent soixante-dix.

Il y a des syllabes de trois lettres, dont les unes ont une voielle entre deux consonnes, comme *bab* & les autres une consone entre deux voielles, comme *aba*. La voielle *a* se peut combiner avec les consones pour faire une syllabe de trois lettres pour le moins en deux cent quatre vingt-neuf manieres differentes. Multipliant ce nombre par le nombre des voielles, c'est à dire par cinq, cela fait mil quatre cent quarante cinq; il faudroit autant de differens instrumens. Les syllabes de trois lettres se font encore d'une autre maniere. On peut à la syllabe *ab* ajoûter une consone comme *abb*, *abc*, *abd*; ce qui demanderoit encore une infinité de machines. Je n'ay point voulu remarquer icy que nous avons plus de cinq voielles comme nous le ferons voir. Nous avons deux sortes de *a*, trois sortes de *e*, deux sortes de *o*, deux de *v*, ce qui augmenteroit infiniment l'orgue dont nous parlons. Et quand on auroit inventé un si grand nombre de machines, qui pourroit les faire joüer avec la vitesse necessaire? car comme les sons de deux, ou de plusieurs lettres qui font une syllabe doivent être unis, il faut que les sons des syllabes qui font un mot soient liées ensemble, autrement on entend des syllabes, & non point des mots. Il faudroit un clavier d'une infinité de touches, & on est embarrassé quand un clavier n'en a qu'un certain nombre qui est assez petit.

Admirons donc icy la disposition merveilleuse des organes de la parole qui n'ont rien d'embarrassant, & qui sont tellement placés qu'on s'en sert plus facilement, qu'on ne peut remarquer comme ils sont faits. Dieu dont nous sommes l'ouvrage, nous fait faire sans que nous appercevions qu'il y ait de la difficulté, ce qui est impos-

fible à l'art. Nous faisons avec la bouche ce que ne pourroit pas faire un million de machines, car ce nombre ne suffiroit pas encore. Il y a plusieurs millions de differents mots qui demandent des dispositions particulieres dans les organes de la voix, aussi la langue qui en est un des principaux, est composée d'un nombre innombrable de petits filets, qui sont comme autant d'instrumens par lesquels elle se tire, elle s'allonge, elle se replie, elle se tourne en tant de manieres qu'on ne les peut compter.

Les levres ont pareillement plusieurs muscles qui les font joüer en differentes manieres. La bouche se peut ouvrir differemment ; de sorte que ce n'est point une exageration de dire qu'on ne feroit pas avec un million de machines ce que nous faisons avec la bouche. Aprés quoi qu'on me vante tant qu'on voudra ces têtes parlantes, je suis persuadé que ce n'étoient que des marionettes. On trompoit avec esprit ceux à qui on ne donnoit pas le temps de remarquer l'artifice dont on se servoit. Les Historiens qui nous parlent d'une tête semblable faite par Albert le Grand, nous content ce qu'ils veulent. Il n'y a que ceux qui n'ont pas fait attention à la maniere dont nous parlons, qui croient qu'on puisse imiter un ouvrage aussi admirable qu'est la tête de l'homme.

Mais il est tres vrai que si on ne peut pas faire parler une tête artificielle, on peut faire parler un muet avec artifice. Il n'y a qu'à lui faire prendre garde à la disposition qu'il voit que prennent les organes de la voix de ceux qui parlent pour faire sonner chaque lettre, reïterant souvent la prononciation d'une même lettre dont on lui fait voir en même-temps le caractere.

afin qu'il remarque les mouvemens de la langue, l'ouverture de la bouche, comment les dents coupent les sons, comment les levres battent l'une contre l'autre pour faire ensuite, ce qu'il voit faire. Les muëts ne sont muëts que parce qu'ils n'entendent pas ; ainsi ils ne peuvent pas apprendre à prononcer le son de chaque letre autrement que par cet artifice, qui leur fait voir, ce qu'ils ne peuvent pas entendre. Monconis rapporte dans son voyage d'Angleterre qu'un excellẽt Mathematicien d'Oxfort, fit lire en sa presence un muët, & que c'étoit le second qu'il avoit fait parler. Il avoüe neantmoins, qu'il ne faisoit que faire sonner les letres separement, & qu'il ne pouvoit lier leurs sons. J'ai souvent entendu parler de plusieurs sourds qui au mouvement des levres, & à la maniere qu'ils voioient qu'on ouvroit la bouche, connoissoient tout ce qu'on disoit. Je le crois, car j'ai vû dans le diocese de Grenoble dans la Paroisse de Besse une femme sourde à qui ses parents faisoient connoître tout ce qu'ils vouloient. Ils lui parloient fort bas, de maniere qu'elle ne pouvoit remarquer que les mouvemens de leurs levres, & la disposition de la bouche, j'en fis faire plusieurs experiences en ma presence.

La facilité avec laquelle nous parlons, est cause qu'on ne fait presque aucune attention à la disposition admirable des organes de la parole. Ceci est trop essentiel à l'art que nous traitons, pour ne nous y pas arrêter quelques momens. La parole est l'appanage de l'homme, & la maniere qu'il parle est une preuve evidente de la sagesse infinie de son Createur. Je ne puis pas penser qu'on croie qu'il soit inutile une fois en sa vie d'emploier un quart-d'heure à considerer avec une attention particuliere comment nous parlons, c'est à dire

comme ſe forme le ſon de chaque lettre, ainſi j'eſpere qu'on ne me condamnera pas ſi je fais les conſiderations qu'on va lire dans le chapitre ſuivant.

CHAPITRE II.

Des letres dont les mots ſont compoſés. Premierement des voielles, comment leur ſon ſe forme.

LA voix cõme on l'a dit, n'eſt que le ſon que fait l'air qui ſort des poulmons lorſqu'il paſſe avec contrainte par l'ouverture du larinx entre les deux membranes de la glotte. Cette voix ſe modifie differemment dans la bouche, il s'en fait differens ſons dont on compoſent les paroles, & qui ſont comme les membres *artus* du diſcours; ce qui fait qu'on dit que la voix eſt articulée, aprés qu'elle a receu ces differentes formes. Les caracteres qu'on a choiſis, pour être les ſignes de chacun de ces differens ſons, s'appellent *letres.* Les letres qui marquent les differens ſons qui ſe font ſeulement par les differentes ouvertures de la bouche s'appellent *voyelles*, parce que leur ſon n'eſt preſque que la ſeule voix qui n'a pas encore receu de grands changemens. La voix eſt la matiere du ſon de toutes les lettres. Si l'on ne faiſoit que faire bâtre les lévres l'une contre l'autre, ou remüer la langue, on ne feroit point entendre le ſon d'aucune letre; de même qu'une flûte ne dit rien quand on n'y pouſſe point d'air, & qu'on ne fait que remüer les doits. Il faut que la voix précede ou accompagne le mouvement des organes qui font les lettres qu'on appelle conſo-

nes, qui sont ainsi nommées parce qu'elles ne sont point entendües qu'on n'entende en même temps le son d'une voielle, c'est à dire qu'on n'entende une voix qui leur tient lieu de matiere à qui elles donnent une forme particuliere.

Il faut parler des voielles avant que de venir aux consones. Les differentes manieres dont on ouvre la bouche, font qu'il y a differentes voielles. Ce passage de la glotte où se forme la voix, peut s'ouvrir ou se reserrer. Les poulmons peuvent renvoier plus ou moins de cet air qui fait la voix; outre que selon qu'on ouvre la bouche plus ou moins on fait retentir la voix dans de certaines parties de la bouche, ce qui la diversifie. Alors la langue ne fait rien si ce n'est dans sa racine, comme nous l'allons voir en examinant comme se forme chaque voielle. Elles ont une grande affinité entr'elles, parce que les manieres dont elles se forment sont peu differentes, ce qui fait que dans toutes les langues on change facilement une voielle dans une autre voielle.

A. Lorsqu'on ouvre la bouche la voix qui sort fait ce son qu'on appelle *A*, lequel son retentit dans le fond du gosier. La langue ne fait rien. Elle demeure suspenduë sans toucher aux dents, laissant ainsi couler la voix, qui est portée en haut.

E. Quand le larinx se reserre, que les poulmons poussent moins d'air, que la bouche est moins ouverte, & que les lévres se replient en dedans, la voix qu'on entend est la letre *E*. Il semble que le gosier retienne le son de cette lettre, & que ce son s'appuie sur la racine de la langue dont la pointe touche pour lors les dents qui sont mediocrement separées.

I. La voielle *I* se prononce avec moins de travail. Il faut peu d'air pour la former. Le son n'en est point

retenu dans le gosier. Il est porté vers les dents qui contribuënt à le distinguer. La bouche est peu ouverte, & les lévres s'étendent. Nous verrons qu'il y a un *I* consone.

O. Le contraire arrive lorsqu'on prononce la voielle *O*. Le larinx s'ouvre, le gosier s'enfle, & se fait creux: on y entend sonner cette letre. Toute la bouche s'arondit, & les lévres font un cercle, au lieu que dans la prononciation d'un *I* elles font comme une ligne droite. Le son de cette letre approche de celui de la letre *A*, c'est pourquoi il y a des nations qui les confondent; comme le font les Allemans. Le son de la Diphtongue *ou* differe de l'*O* seulement parce qu'il est plus obscur.

V. La prononciation de l'*V* est douce. Le larinx contraint moins la voix qui sort des poulmons, ainsi cette voix est moins forte. Le gosier ne s'ouvre pas, ainsi l'on n'y entend pas la voix raisonner. Les lévres avancent en dehors, & se rassemblent pour faire une tres petite ouverture. C'est ce qui fait que les Hebreux rangent cette letre entre les consones qu'ils appellent *Labiales*.

Le son de l'*u*, quand il est adouci approche du son de l'*I*. Cest pourquoi les latins confondoient autrefois ces deux voielles. Ils disoient *optimus*, & *optumus*. Ce son adouci de l' *u* que les Grecs appellent *upsilon*, c'est à dire *u* petit, est bien different du son de la diphtongue *ou*. Cette voielle se range comme l'*i* entre les consones, comme nous le verrons; c'est à dire qu'il y a un *u* consone.

Chacune de ces cinq voielles peut se prononcer diferemment, selon la mesure du temps qu'on s'arrête à les faire sonner, afin qu'elles soient mieux entenduës, ce qui les distingue en voïelles longues, & en voyelles breves. Nous n'avons point de caracteres n'ont plus que les Latins pour

marquer ces differences, comme en ont les Grecs, qui pour cela comptent sept voyelles. Il dépe de ceux qui parlent de s'arrêter plus ou moins de temps sur les voyelles, & ainsi de mettre entre elles plus ou moins de difference,

C'est pourquoi le nombre des voyelles considerées selon le temps qu'on met à les prononcer n'est pas le même dans toutes les langues. Les Hebreu en comptent jusques à treize, parce qu'ils ont par exemple un *a* long, un *a* bref, un *a* tres-bref.

C'est une question que nous examinerons dans la suite, si en nostre Langue une même voyelle se prononce toûjours dans des temps égaux; c'est dire, si quelquefois elle est longue, & quelqu fo bréve. Mais il est certain que nous prononçon differemment une même voyelle, sans que nous mettions de difference dans le temps que nous employons à la prononcer. Lors qu'on ouvre la ouche davantage, le son en est plus fort & plu c quand on l'ouvre moins, le son est plus foible & moins clair. Ces differens degrez de force causent cette difference qui est entre un *e* ouvert, & un *e* fermé, & un *e* muet. *E* est ouvert dans *progr* *excés*, *fer*, *enfer*. Il est fermé dans *bonté*, *plac* l. est muet dans *grace*, *place*. Il y a de la differen entre *place* en Latin *sedes*, & *placé locatus*. La di ference de l'*i* & de l'*y* Grec vient de la même cause Nous ne nous servons pas de differens caracteres pour marquer ces differences, on met seul sur la lettre ordinaire une note qu'on appelle *a cent*, qui avertit qu'il faut élever la voix. N voyelles ont une prononciation toute differente quand elles sont accentuées. On prononce diff remment *male* une espece de coffre, & *mâle ma culus*: ce mot *hôte* en Latin *hospes*, & *hote* qui est une espece de panier.

On remarque qu'entre les voyelles, celles qui ont un son plus fort, sont premierement l'*a* & l'*i*, ensuite l'*o*. Le son de l'*e* est sourd, parce qu'il se fait dans la bouche qui en retient le son. Ceux qui ont aimé les voyelles sonnantes, ont évité cette voyelle *e*, lors qu'elle ne se rencontroit pas avec des consones qui en relevassent le son. Quoy que l'*o* soit plus fort, quelques-uns ont mieux aimé l'*ou* que le simple *o*. Lors qu'on lie le son de deux voyelles, il s'en fait un troisiéme, ce qu'on nomme une dipthongue : c'est à dire, une lettre qui a deux sons comme *æ*, *œ*.

CHAPITRE III.

Des Consones.

ON peut dire que les voyelles sont au regard des lettres qu'on appelle consones, ce qu'est le son d'une flûte aux differentes modifications de ce même son, que font les doigts de celuy qui joüe de cet instrument. Dans le son des voyelles, la langue comme on l'a dit, ne fait presque rien ; on entend une voix continuë. Au contraire, dans les consones la voix est interrompuë : tantôt la langue l'arreste, & tantôt la laisse couler, elle est coupée par les dents, & battuë par les lévres. La langue est un des principaux organes de la parole. C'est elle qui conduit la voix, qui la détermine, & la change selon qu'elle se replie, ou qu'elle se déploye, & qu'elle frappe certaines parties de la bouche. La capacité du gosier fait que la voix y raisonne. Il y a des consones dont le son se forme dans cette partie. Les lévres donnent aussi une forme particuliere à la voix, selon qu'elles battent les

unes contre les autres, qu'elles se ferment, ou qu'elles s'ouvrent. Les dents contribuënt pareillement à articuler la voix. Il y a des consones dont le son se forme dans le palais. Nous avons dit qu'on entend toûjours lors qu'on prononce une consone, le son d'une voyelle ; qui est entenduë dans le lieu de l'organe qui la modifie pour en faire une consone, soit dans le gosier, soit dans le palais, soit sur la langue, entre les dents, sur les lévres. D'où vient que les Hebreux distinguent les consones en differentes classes, à qui ils donnent le nom des organes qui servent à les former ; c'est à dire qu'ils les distinguent en lettres de gosier, ou gutturales, lettres des lévres, ou labiales, lettres de la langue, lettres du palais, & lettres des dents.

Il y a des peuples dans l'Orient qui ont des lettres que leurs Grammairiens appellent *Vvales*, parce qu'elles s'entendent dans cette partie de la bouche où est la luette, qu'on nomme en Latin *uva*. Ils ont des lettres qu'ils ne prononcent qu'en sifflant, d'autres qu'ils prononcent en begayant *balbutiendo*. Il y a des lettres dans leurs alphabets qui se prononcent la langue repliée proche de la racine des dents.

Les Grammairiens Grecs distinguent leurs lettres en voyelles, c'est à dire lettres qui font un son, & en lettres *muettes*, qui sont celles qui par elles-mesmes n'ont point de son, & en lettres qui ont un demi-son. Ils comptent sept voyelles comme nous avons vû, & neuf muettes, qu'ils distinguent en trois classes, chacune de trois lettres. La premiere classe comprend celles qu'ils appellent *tenuës*, dont le son est foible, sçavoir π. κ. τ. qui répondent à nos lettres P. K. T. La seconde classe contient les lettres qui ont un son qui n'est ny fort ny foible, qu'ils nomment pour

cela moyennes, & qui sont β. γ. δ. b. g. d. La troisiéme comprend les aspirées qu'on ne prononce qu'avec aspiration, sçavoir φ. χ. θ. que nous exprimons ainsi, ph. ch. th. ajoûtans h, qui est la marque de l'aspiration aux lettres tenuës.

Les lettres d'un demi-son sont celles que les Grammairiens appellent *liquides*, qui ont une prononciation coulante. On conte quatre liquides, sçavoir λ. μ. ν. ρ. l. m. n. r. les lettres de demi-son sont en second lieu toutes les lettres qu'on appelle doubles, parce qu'elles ont la force de deux lettres, comme sont ψ. ξ. ζ. qui enferment une muette, avec un sigma, c'est à dire avec une s. La lettre double ψ. vaut βσ. πσ. φσ. La lettre ξ. vaut κσ. γσ. χσ. & ζ. vaut δσ.

Il y a des lettres fort opposées à ces lettres doubles, qui sont celles que les Hebreux appellent *quiescentes*, parce qu'elles semblent se reposer, & ne rien faire dans la prononciation. Nous avons de ces lettres dans nostre langue ; dans ce mot *fust*, comme quand nous disons *qu'il fust*, la lettre *s* ne se prononce pas. Cependant elle n'est pas inutile non plus que dans ce mot *paon* la lettre *o*. Ces lettres qu'on appelle *quiescentes* ne font pas une classe à part, parce qu'en general une lettre est *quiescente* ou de repos dans le mot où elle se trouve, lors qu'elle n'y conserve pas toute sa force : ce qui arrive souvent dans les langues qui aiment une grande douceur dans la prononciation. Il y a des rencontres, où si l'on n'adoucissoit pas certaines lettres, la prononciation seroit fort rude.

Avant que nous considerions comme se forme chaque consone, il sera bon de remarquer que les organes de la parole peuvent diversifier la voix

en tant de manieres differentes, que si on marquoit ces manieres par autant de caracteres particuliers, on feroit des alphabets qui auroient une infinité de differentes lettres. On le voit par experience, chaque nation a des manieres si particulieres de prononcer certaines lettres, que s'il leur falloit donner un signe propre, il faudroit leur en donner un tout different de ceux qui sont ordinaires. C'est ce qui fait que les alphabets ne sont pas les mesmes dans toutes les langues. Il y a des peuples qui ont plus de lettres que nous, comme nous avons des lettres qu'ils n'ont point. La prononciation se peut diversifier comme nous venons de le dire. Lors que cette diversité est notable, on est obligé de la marquer par un signe particulier, c'est à dire, par une lettre ou caractere particulier, qui ne peut estre bien prononcée que par ceux du païs, parce que la prononciation de cette lettre consiste dans une maniere à laquelle l'on n'est pas habitué. On ne peut pas non plus l'exprimer avec nos caracteres, qui sont les signes d'une prononciation differente. Nous le voyons lors que nous voulons exprimer avec les caracteres Grecs ou Latins les caracteres Hebreux; l'on ne s'accorde point, les uns les expriment d'une maniere, les autres d'une autre; & tous se trompent, parce que les Hebreux prononçoient ces lettres d'une maniere qui leur estoit si particuliere, que nous n'avons point de lettres qui en puissent estre un signe propre.

CHAPITRE IV.

Comment se forment les consones.

L'Ordre qu'on peut garder en examinant comme se forment les consones c'est de suivre la distribution que les Hebreux en font sélon les organes où elles s'entendent. Commençons par les consones du gosier ou gutturales, qui sont dans la langue Hebraïque, *aleph, he, ghet* ou *chet, hgain* ou *gnaim* ou *aiin*, car les Grammairiens ne s'accordent pas entre-eux touchant la prononciation de ces letres que les anciens Grecs ne regardoient que comme des aspirations, c'est pourquoi en exprimant les noms Hebreux ou Grecs, ils ne marquoient point ces letres. Elles sont appellées gutturales parce qu'elles se prononcent *in gutture* dans le fond du gosier; c'est à dire que pour les prononcer il faut ouvrir le gosier plus qu'on ne fait pas pour les autres letres. C'est ce qu'on appelle aspirer une letre. Nous avons en latin & en nôtre langue un caractere particulier pour marquer l'aspiration qui est H qui n'a point d'autre usage. *Spiritus magis quam litera.* Nous n'avons point d'autres letres aspirées. Pour exprimer les aspirées des Grecs nous joignons aux letres tenuës comme nous l'avons dit une h. Ainsi pour Φ, nous mettons *ph*, pour χ, nous mettons *ch* & *th* pour θ. Le Φ est un *p* prononcé avec aspiration. Ainsi χ un *c* avec aspiration, & θ un *t* avec aspiration; mais l'aspiration de l' *h* est douce. On voit dans les mots latins qui viennent du Grec, & qui commencent par une voyelle qui s'aspire, qu'on met une *h* devant cette voyelle.

Comme de *ἁρμονία* on fait *harmonia*, *harmonie*. Les Orientaux aspirent plus fortement que les Grecs, & ils aspirent des letres que nous prononçons doucement. Les Hebreux prononcent leur *aleph* dans le fond du gosier d'une maniere si particuliere, que leurs Grammairiens pretendent qu'on n'en peut exprimer le son par aucune lettre des langues Europeennes. *L'aleph* tient le milieu entre *a* & *e*. Le *he* & le *chet* ne sont que des aspirations. L'aspiration de *he* est douce, c'est l'epsillon des Grecs, qui en traduisant les mots Hebreux oublient cette lettre. Le *chet* c'est l'*heta* du Grec. Le *gnaim* ou *atim* leur *omicron*. Cette derniere lettre a cela de particulier, que la voix est portée vers les narines où elle sonne. Nous n'avons point de gutturales que nostre *h*, qui est la marque de l'aspiration.

Les lettres des levres sont en Hebreu *beth*, *vau*, *mem*, *pe*, dans le Latin & dans le François, *b*. *p*. *m*. *v*. *f*. On entend ces lettres sur l'extremité des levres, aussi voit-on qu'elles se confondent facilement, parce qu'elles se prononcent à peu prés de la mesme maniere, & qu'elles sont entenduës dans un mesme organe ; ce qu'il est bon de remarquer, pour appercevoir comment il se fait que certains peuples prononceut une lettre pour une autre, ce qui change tellement une langue, qu'à peine peut-on connoistre son origine. Les Allemans confondent ces lettres labiales, ils disent *ponum* pour *bonum*, & *finum* pour *vinum*. Les Gascons *binum* pour *vinum*. Les Latins ont de méme confondu le *v* avec *f*, de *βίος* ils ont fait *vita*. Nous avons changé *v* en *b*, de *corvus* nous avons fait *corbeau*, & le *p* en *v*, d'*Aprilis*, *Avril*, de *cupa*, *cuve*, de *nepos*, *neveu*. Chez les Hebreux le *beth* a tantost le son du *b*, & tantost celuy de *v*

Voyons

voions comme chacune de ces letres labiales se forme.

B. La letre *b* s'entend lorsque la voix sortant du milieu des lévres, elle les oblige avec une mediocre force, de se separer.

P. La letre *p* se prononce en étendant les lévres de sorte qu'elles ne sont pas si grosses: elles se compriment plus fortement que dans la prononciation du *b*, ainsi la voix fait plus d'effort pour les separer.

M. Le son de la letre *m* est sourd *mugiens litera*. On ouvre d'abord la bouche en la prononçant ; & on entend une voix qui prend la forme du son de cette letre, lorsque les lévres viennent à s'approcher sans se battre, & qu'elles ferment la bouche, ce qui fait qu'on entend un bruit obscur comme dans une caverne.

V. L' v consonne est le Vau des Hebreux. Les Grecs l'avoient dans les commençemens, l'ayant reçeu des Hebreux avec le reste de leur Alphabet. C'étoit leur sixiéme letre comme elle l'est dans l'Hebreu. C'est pourquoi, apres qu'ils l'eurent retranchée, comme ils s'en étoient servi comme de leurs autres letres pour notes numeriques, ils mirent en sa place ς, qui n'est point une letre. Cette consonne *v* est proprement une aspiration, les Latins l'ont prise pour cela, faisant par exemple *vesper* de ἕσπερος. Ce qui fait que *v* differe de *b*, est que les lévres ne battent pas quand on le prononce. La voix sort du milieu des lévres, aulieu que dans la prononciation du *b* les lévres battent l'une contre l'autre.

F. Le son de *f* est encore une aspiration. Quand on commence de prononcer cette lettre, la bouche s'ouvre, ensuite elle se ferme un peu, la lévre interieure se colant par son extremité sur les dents. Le *p*, avec l'aspiration tient lieu de cette lettre

chez les Hebreux comme chez les Grecs. Les Lat
ont mis quelquefois *f* au commençement des mo
Grecs qui commençoient par une aspiration l
ont dit *frango* de ῥάγω. Les Espagnols changent
f en h, d'où ils font *harina* de *farina*, leur *ha* are
de *fabulare*. On void assez l'utilité des rem ues
que nous faisons ici: & qu'elles donnent de gra es
lumieres pour découvrir l'origine des langues.
voit comment les Romains on fait *forma* de μορ
pasco de βόσκω, *fremo* de βρέμω. Quintilien ce grand
Maître de Réthorique veut qu'on fasse faire
reflections aux jeunes gens. *Discat puer quid
literis proprium, quid commune, quæ cum quibus
gnatio: nec miretur cur ex scamno fiat scabellum.*

Les letres du pâlais chez les Hebreux sont *gimel*,
iod, *kaph*, *koph*, en latin, & parmi nous g. c
k. g. d'ou l'on apprend pourquoi ces letr se
mettent si facilement les unes pour les autres c
ment de *serviens* on a fait *sergeans*, de κλέος *glor*
gubernator de κυβερνήτης, & que de l'hebreu *gamal* on
on a fait κάμηλος. Dans la prononciation de ces
tres la langue en se repliant porte la voix con-
tre le pâlais.

G. Quand on prononce un *g* la pointe a
langue approche du pâlais; les levres s'av
& se replient un peu en dehors.

I. Quand on prononce *i* consone, la voix s'ent
au milieu de langue, & du pâlais. La bouche
s'ouvre qu'un peu.

C. En prononçant *c*, la langue se replie
dedans, & porte la voix contre le pâlais, ou
s'arréte, ce qui oblige de la pousser avec force. Les
lévres sont étendues, & ainsi elles ne s'ouvrent
que mediocrement.

K. Les Hebreux ont deux sortes de *c* sçavoir
Kaf & le Khof. Il nous seroit bien difficile

distinguer ces deux letres en les prononcant, parce que nous n'y sommes pas faits. Le k ne differe guere du *c* que par une aspiration. Nous adoucissons en plusieurs rencontres le son du *c*, de sorte qu'il approche du son de l' s comme en ce verbe *commença*. Alors on met de sous *c* une note ç, que les Espagnols appellent *cedille*.

Q. Le *q* est proprement une letre double qui a la force du *c* & de l' *u* voyelle. Les Grecs n'ont point cette letre. Le x latin qui répond au ξ des Grecs, est aussi une letre double composée du *c* & de *s*.

Les letres de la langue sont en Hebreu, *Daleth*, *Thet*, *Lamed*, *Nun*, *Tau*, D, Th, L, N. T. Ceux qui ont la langue épaisse ou humide ont peine à prononcer ces lettres, qui se confondent fort facilement *propter cognationem*. de θεὸς on a fait sans peine *deus*.

D. Lorsqu'on appuie l'extrémité de la langue sur la racine des dents de dessus, & qu'ensuite la voix l'en separe pour couler entre-elle & les dents : on entend sur l'extrémité de la langue le son de la lettre *d*.

T. s'entend pareillement sur l'extrémité de la langue qui alors touche les dents de dessus, mais plus pres de leur trenchant. Les Hebreux & les Grecs ont deux *t* qui se distinguent par aspiration que nous marquons en latin & en françois avec la lettre *h*.

L. En commençant de prononcer *l* on ouvre la bouche, ainsi cette lettre n'est pas müette entierement. La langue travaille peu : elle porte seulement sa voix contre le pâlais, contre lequel elle s'appuie par son extrémité. La machoire d'en bas contribuë à la prononciation de cette lettre portant la voix en haut. La Trachée artere retient

aussi la voix, de sorte que cette lettre se pronon[ce] fort viste, parce que le larinx se ferme promp[te]tement, & tout à coup, & qu'on ne fait po[int] d'effort pour pousser la voix.

N. La bouche s'ouvre aussi en prononçant *n*, c'e[st] pourquoy elle n'est pas muette entierement. [La] langue se replie, & porte la voix dans cette partie du dedans de la bouche où est la communication des narines. Le son de cette lettre resonne en [ce] lieu parce que la bouche se ferme sur la fin de [sa] prononciation, ce qui fait qu'on appelle cette lettre *littera tinniens*.

Nous adoucissons le son de cette lettre dans [ces] mots *gagner*, *agnes*, *ignorer*, comme nous [le] faisons de la lettre *l* particulierement quand e[lle] est double comme dans ce mot *fille* dont les deux lettres ne se prononcent pas comme dans *mol* [...] C'est delà que de *fol* on a fait *fou*, de *col* *cou*, de *mal* *maux*, de *mel* *miel*, de *fel* *fiel*. Ces deux *ll* ont [en] nôtre langue un son particulier qu'on auroit pu marquer avec un signe particulier, pour en [faire] une letre distinguée de *l* quand cette lettre [a sa] prononciation ordinaire.

Les lettres des dents chez les Hebreux [sont] *zain*, *samech*, *tsade*, *resch*, *schin*. Nous n'avons que *s*, *z*, *r*, qui se changent facilement les u[nes] dans les autres. Les latins ont dit *Valesius* & *Va[le]rius*: *honos* & *honor*. Il y a des lieux en France [où] l'on dit *courin* pour *cousin*. *Nausea* vient de [...]

S. La lettre *s* se prononce lorsque les dents [ap]prochant les unes des autres coupent la voix [qui] coule sur la langue, laquelle s'appuie dans [son] extremité contre les dents de dessus, & demeure droite; c'est pourquoi la voix n'étant point ar[rêtée], au contraire étant contrainte de passer avec vi[tesse] entre les dents on entend un sifflement semb[lable]

celui d'un vent qui passe avec violence par une fente. Il faut pousser la voix fortement pour faire sonner cette lettre; c'est ce qui la faisoit eviter aux Grecs, qui aimoiēt mieux dire πλάττω que πλάσσω. Ils faisoient des pieces de vers où il n'y avoit pas une seule *s*, qu'on appelloit pour cela ἄσιγμοι. Nous adoucissons cette lettre en ces mots *aisé*, *desir*, *plaisir*. Nous la prononçons comme le tsade des Hebreux. Nous la doublons quand nous lui conservons le son qu'elle a comme dans ces mots, *aussi*, *baisser*, *laisser*. Les latins se sont servi de cette lettre pour marquer l'aspiration. Ainsi de ὗς ils ont fait *sus*, de ὕλη *sylva*. Nous avons mis un *e* devant s pour en faciliter la prononciation disant *establir* de *stabilire*, & *écrire* de *scribere*. Dans plusieurs provinces au delà de la Loire on ne prononce point cette lettre quand elle commence le mot qu'on ne mette un *e* devant; on dit *estatuë*, *espectacle*. Le Samech & Shin des Hebreux ne se distinguent que par la force de la prononciation.

Le Z des latins & le nôtre comme le zain des Hebreux, & le zeta des Grecs est une lettre double qui vaut un *d* avec *s*, comme le tsade vaut un *t* avec *s*. Nous donnons au z une prononciation douce dans ces mots *onze*, *donze*, *treize*.

R. Cette lettre n'est pas entierement müette, parce qu'on commence par ouvrir la bouche. On pousse ensuite fortement la voix qui étant arrétée par les dents qui ferment le passage, elle est obligée de rouler dans le pâlais, à quoi contribuë la langue qui se replie un peu dans son extremité. Il faut pousser la voix fortement; ce qui rend la prononciation de cette lettre assez rude & difficile. Ceux qui ne la peuvent pas prononcer, mettent *l* en sa place. Au lieu de *roturier* ils disent *lotulier*. D'où l'on a dit κλίβανος pour κρίβανος & que pour

foûtenir la voix on a mis un *b* devant cette le[illegible]e comme *βρόδον* pour *ῥόδον* *bruscus* pour *ru[illegible]us*, & qu'on a fait *braire* de *rugire*. *Chambre* de *camera*

CHAPITRE V.

De l'arrangement des lettres & des mots. Le son en est agreable, quand il est distinct & qu'il se fait facilement.

C'Est un effet de la Sageſſe de Dieu qui avoit créé l'homme pour être heureux, que tout ce qui eſt utile à ſa conſervation, lui eſt agreab[le]. Le plaiſir qui eſt attaché à toutes les actions qui peuvent lui conſerver la vie, fait qu'ils'y porte volontairement. Nous n'avons pas de peine à manger, le goût que nous trouvons dans les viandes nous faiſant trouver la neceſſité de manger agreable. Et ce qui autoriſe cette remarque, que Dieu a joint l'utilité avec le plaiſir, c'eſt que toutes [les] viandes qui ſervent d'alimens ont du goût : les autres choſes qui ne peuvent être changées [en] nôtre ſubſtance, ſont inſipides.

Cet aſſaiſonnement de l'utile avec le delecta[ble] ſe rencontre dans l'uſage de la parole : il y a une ſy[m]pathie merveilleuſe entre la voix de ceux [qui] parlent, & les oreilles de ceux qui entendent. [Les] mots qui ſe prononcent avec peine, choquent ceux qui les écoutent : les organes de l'ouye ſont diſpoſez de telle ſorte qu'ils ſont bleſſez par un diſcours dont la prononciation bleſſe les organes de la voix. Le diſcours ne peut être agreable à celui qui écoute s'il n'eſt facile à celui qui le prononce, & [il ne] ſe peut prononcer facilement ſans qu'il ſoit éc[...] avec plaiſir.

On mange plus volontiers des viandes délicates qui conservent la santé, & qui sont agreables au goût : On prête aussi plus facilement les oreilles à un discours dont la douceur diminuë le travail de l'attention. Il en est des sciences comme des viandes, il faut tâcher de rendre agreable ce qui est utile. *Quoniam nonnullam inter se habent similitudinem vescentes atque discentes, propter fastidia plurimorum, etiam ipsa sine quibus vivi non potest alimenta condienda sunt* Le plaisir attire aprés lui tous les hommes, c'est luy qui est le principe de tous leurs mouvemens, & qui les fait agir. La prudence demande qu'on se serve de ce penchant pour les conduire où on les veut faire aller ; & qu'afin que nos paroles reçoivent un favorable accueil, on gagne les oreilles, qui en fait de sons, sont comme les portieres de l'ame. Outre que le plaisir que nous donnons en parlant, est précedé de nôtre propre utilité, le soulagement de celui qui parle faisant le contentement de celui qui écoute.

Dans toutes les langues polies c'est à dire dans celles des peuples qui ont écouté la raison, on y a toûjours evité ce qui pouvoit choquer les oreilles, ce qui a causé ces grandes irregularités qu'on voit dans leurs Grammaires ; car si on n'avoit égard qu'à se faire entendre on le feroit d'une maniere uniforme comme le font les Barbares, dont les Grammaires sont extrémement simples. Ils ont peu de societé entr'eux, ils vivent presque comme des bêtes farouches, ainsi faisant peu d usage de la parole ils ne pensent pas à polir leur langage, & ils ne s'apperçoivent pas de ce qu'il a de rude. Les Hebreux, les Grecs & les Latins ne souffrent point d'expressions rudes. Ils les changent, quoi qu'elles soient conformes à l'analogie de la langue c'est à dire à la maniere commune. Les Hebreux doublent

quelquefois une consone, ou ils la changent en ils l'accompagnent de voyelles longues ou breves. On decouvre assez facilement que ce n'est que pour rendre la prononciation plus aisée. Pourquoi change-t'on dans le Grec les lettres douces en fortes, ou celles qui sont fortes en douces, & pourquoi tantôt ajoute-t'on, & autrefois on retranche, que de deux voyelles on n'en fait qu'une, lesquelles on separe en d'autres lieux cela ne se fait que pour la douceur de la prononciation. Les irregularités n'ont point d'autres causes. Tous les noms se declineroient de la même maniere & tous les verbes auroient les mêmes inflexions, si la douceur de la prononciation n'obligeoit point d'éviter les inflexions ordinaires à cause du concours de quelques consones qui ne s'accommodent pas ensemble. Il faut remarquer que les Grecs aussi bien que les Orientaux ont aimé des Sons distincts & forts; ils ont pareillement preferé, selon Denys d'Halicarnasse, les lettres doubles aux lettres simples, ce qui feroit que la rudesse seroit plus sensible dans leurs langues, s'ils n'avoient eu soin de l'éviter; car les faux tons d'une trompette sont plus remarquables que ceux d'une flûte douce. Dans la langue Françoise les Sons ne sont pas si forts, c'est pourquoi si elle n'est pas capable d'une si grande Harmonie, elle n'est pas sujette à une si grande rudesse, qu'il seroit tres-difficile d'éviter à cause qu'elle est assujettie à l'ordre naturel que nous ne pouvons pas renverser. Nous ne pouvons pas même changer un ordre qui n'est point naturel quand une fois les oreilles y sont accoutumées, dire par exemple *une blanche robe*, pour *une robe blanche*, aulieu qu'en latin & en Grec, pourvu que les regles de la sintaxe soient gardées, qu'il n'y ait point d'équivoque ny d'obscurité, on a

liberté que nous n'avons point. Parlant François nous ne pouvons point nous écarter de l'ordre naturel sans troubler le sens d'une expression, n'ayant point de cas & de genres qui font appercevoir en latin & en Grec où chaque mot se doit raporter, & quel est l'ordre des choses qu'ils signifient; ainsi dans ces langues tout arrangement est bon de quelque maniere qu'il se fasse, pourveu que cette liberté n'aille pas trop loin.

CHAPITRE VI.

Ce qu'il faut éviter dans l'arrangemẽt des mots.

AVant que d'entreprendre la recherche de ce qui peut rendre un discours harmonieux tâchons premierement de découvrir ce qu'il faut éviter dans l'arrangement des mots : quelles fautes on y peut commettre : & qu'est-ce qui rend la prononciation difficile. Le premier pas qu'on doit faire pour arriver à la Sagesse, est de s'éloigner du vice: *sapientia prima stultitiâ caruisse.* Outre cela dans ce qui regarde les sens, tout ce qui ne choque pas est agreable, comme dit S. Augustin, *Id omne delectat, quod non offendit.*

Entre les lettres, les unes se prononcent avec plus de facilité, les autres avec peine : celles dont la prononciation est facile, ont un Son agreable : celles qui se prononcent avec difficulté, écorchent les oreilles. Les consones se prononcent avec plus de difficulté que les voyelles; aussi leur Son est moins doux, & moins coulant. Il est bon de temperer la rudesse des uns par la douceur des autres, plaçant des voyelles entre les consones, afin qu'elles ne se trouvent pas plusieurs ensemble.

La rudesse du concours des consones est sensible dans les langues du Nort · l'Alemand, l'Anglois sont insupportables à ceux qui n'ont point encore endurci leurs oreilles à la rudesse de ces Langues.

La coûtume fait qu'on ne s'apperçoit pas de ce que les mots ont de rude ; neanmoins on remarque que selon les differens degrez d'inclination que les peuples ont eu pour la delicatesse, ils ont composé leurs mots de lettres ou plus ou moins douces: ils ont eu moins d'égard à suivre la raison qu'à flater les oreilles ; c'est pour cette douceur de la prononciation que les Latins ont dit *aufero* pour *abfero*, *colloco* pour *cumloco*, comme l'analogie les obligeoit de parler. On a obtenu de l'analogie qu'elle relâchât de ses droits en faveur de la douceur de la prononciation. *Impetratum est à consuetudine ut suavitatis causâ peccare liceret.*

Lorsque les consones sont aspirées, ou qu'elles se prononcent d'une maniere toute contraire, on doit particulierement en éviter le concours. Il y a des consones qui se prononcent la bouche fermée, comme est le P. Il faut pour prononcer les autres ouvrir la bouche : le C, est de ce nombre ; Ces consones ne peuvent marcher de compagnie, elles ne s'accordent pas, & on ne peut les prononcer immediatement les unes aprés les autres sans quelque difficulté ; parce qu'on est obligé presqu'en même temps de disposer les organes de la prononciation d'une maniere differente.

Le second vice dans lequel tombent ceux qui arrangent leur discours avec negligence, est le concours de deux, ou de plusieurs voyelles : le concours des voyelles est desagreable pour une raison toute contraire à celle que nous avons donnée de la rudesse du concours des consones: les consones se prononcent avec peine, les voyelles avec facilité ;

mais cette grande facilité qui eſt accompagnee d'une grande viteſſe, fait que l'on ne diſtingue pas aſſez nettement leur Son, & que l'une de ces voyles ne s'entend pas; ainſi il ſe fait un vuide dans la prononciation, & une confuſion qui eſt deſ-agreable. En prononçant pluſieurs voyelles de ſuite, il arrive preſque la même choſe que lorſque l'on marche ſur du marbre poli, la trop grande facilité donne de la peine, on gliſſe, & il eſt difficile de ſe retenir. En prononçant ces deux mots *ha-di Ecuyer*, ſi l'on ne fait quelque effort pour s'arrêter un temps conſiderable ſur la derniere lettre du premier mot *hardi*, *ni interſiſtat*, *& labores animus*, le Son de cette voyelle I, ſe confond avec la voyelle E par où commence le mot ſuivant, *Ecuyer*, ce qui empêche que les oreilles ne ſoient ſatisfaites, ne pouvant diſtinguer aſſez clairement ces deux differens Sons.

Pour empêcher ce concours, ou l'on retranche une des voyelles qui ſe trouvent enſemble, ou bien l'on inſere une conſone pour remplir le vuide qui ſe feroit ſans cet artifice, c'eſt pour cette raiſon que nous diſons en nôtre langue, *qu'il fit* pour *que il fit*: *a-t-il fait* pour *a il fait*: *fera-t-il* pour *fera il*. Quand une des deux voyelles a un Son aſſez fort pour ſe faire diſtinguer, cet artifice eſt inutile. Ce ſoin d'arranger ces mots doit eſtre ſans inquietude: on ne doit pas conſiderer comme des fautes conſiderables, les manquemens qui ſe font dans cette partie de l'Art de Parler: *Non id ut crimen ingens expaveſcendum eſt, ac neſcio an negligentia in hoc, an ſollicitudo ſit pejor*. Je ne ſçai ce que l'on doit éviter davantage de l'inquietude, ou de la negligence, dit Quintilien. La negligence a cet avantage qu'elle fait juger qu'on s'applique plus aux choſes qu'aux paroles: *Indicium eſt hominis de re magis quàm de verbis laborantis.*

CHAPITRE VII.

En parlant la voix se repose de temps en temps : On peut commettre trois fautes en plaçant mal les repos de la voix.

LA necessité de reprendre haleine oblige d'interrompre le cours de la prononciation ; & le desir de s'expliquer distinctement fait qu'on choisit pour le repos de la voix la fin de chaque sens, pour distinguer par ces intervales les differentes choses dont on parle. L'on peut commettre deux fautes en distribuant mal ces intervalles. Si les expressions de chaque sens sont trop courtes, & par consequent que la prononciation soit souvent interrompuë, cette interruption diminuant la force de la voix, & la faisant tomber, l'esprit du Lecteur, qu'on devoit tenir en haleine se relâche, l'ardeur qu'il a, se refroidit. Il n'y a rien qui fasse plus ralentir le feu d'une action que de la discontinuer, & de la faire à trop de reprises : Le travail rend l'ame vigoureuse & attentive ; l'oysiveté la plonge dans le sommeil, & dans l'assoupissement ; *Fit attentior ex difficultate*, dit S. Augustin.

Lorsque les sens ne sont point trop coupez, & qu'il faut que l'esprit du Lecteur attende quelque temps pour concevoir ; ce retardement le tient en haleine : ce qui fait qu'étant plus attentif, il conçoit mieux le sens du discours. Nous avons dit dans le premier Livre, que les Latins pour ce sujet rejettoient à la fin de la sentence quelque mot, duquel dépend l'intelligence des premiers termes. Mais sans cette transposition, & ce renversement de l'ordre naturel, il suffit pour empêcher que la

prononciation ne soit souvent interrompuë, de choisir des expressions un peu étenduës, qui contiennent un assez grand nombre de mots : ou bien il faut que les choses qu'on exprime soient liées si étroitement, que les premieres excitent le desir d'entendre les dernieres, & que la voix se repose aprés chaque sens, de telle sorte que l'on connoisse qu'elle doit aller plus loin.

Lorsqu'une pensée est exprimée par un trop grand nombre de paroles, on tombe dans un autre excez. Ordinairement on continuë l'action qu'on a commencée ; ainsi la voix ne se reposant qu'à la fin du sens dont elle a commencé de prononcer l'expression, si ce sens comprend beaucoup de choses, cette longue suite de paroles ausquelles il est enchaîné, échauffe les poûmons, & épuise les esprits ; ainsi la prononciation en est incommode, & à ceux qui parlent, & à ceux qui écoutent.

Une des plus grandes difficultez de l'éloquence, est de sçavoir tenir un milieu, & de s'éloigner de ces deux défauts. Ceux qui parlent sans art, & qui n'ont qu'un foible genie, tombent ordinairement dans le premier defaut ; à peine peuvent-ils dire quatre mots qui soient liez : chaque sens finit aussitôt qu'il commence. L'on n'entend que des *car*, *enfin*, *aprés cela*, *ce dit-il*, & autres semblables expressions dont ils se servent pour coudre leurs paroles detachées. Il n'y a point de défaut dans le langage, si méprisable & si insupportable que celui-là. Ceux qui veulent s'élever passent dans une autre extremité. Les premiers marchent comme des boiteux ; ceux-ci ne vont que par bonds & par sauts ; de crainte de s'abaisser, ils montent toûjours : ils n'emploïent que de grands mots, *sesquipedalia verba*. Ils ne se servent que de longues phrases capables de mettre hors d'haleine les plus forts.

Il est facile d'abreger, ou d'alonger le corps d'une sentence : on peut lier deux ou plusieurs sens, n'en faire qu'un & ainsi soûtenir le discours par une longue suite de mots qui ne fassent qu'un seul sens : il n'est pas besoin pour cela d'avoir recours à des phrases creuses & vuides, & d'enfler son discours de paroles vaines. Au contraire si une sentence contient trop de choses qui demandent un trop grand nombre de paroles, il est facile de couper les sens de cette sentence, les separer, & les signifier par des expressions détachées qui soient par consequent plus courtes que celle qui exprimoit tout le corps de cette sentence.

Nous prenons naturellement des dispositions conformes à l'action que nous allons faire. Nous allons vîte sur un mot quand nous en devons prononcer un second, c'est pour cela que les Hebreux changent les points, c'est à dire les voyelles d'un mot lorsqu'en le prononcant on le doit lier avec un mot qui suit, avec lequel il a un certain rapport. Ils changent, dis-je, les points qui sont longs dans des points brefs : ils l'abregent afin qu'il se prononce vîte. Ainsi aulieu de dire *debarim jehovra verba Dei*, ils disent *dibre jehova*. C'est la douceur de la prononciation qui fait dire grand' peine, grand' chere, grand' messe, contre la Grammaire qui voudroit qu'on dit *grande peine, grande chere, grande Messe*. On ne fait point ce retranchement lorsque le mot suivant est composé de plusieurs sillabes & qu'il est necessaire que la voix s'appuye pour les prononcer. On dit *grande clemence, grande misericorde*

On peut encore commettre une troisiéme faute contre la juste distribution des repos de la voix En commençant une sentence on éleve la voix insensiblement, ce que les Grecs appellent [illegible] & .

la fin du sens on la rabaisse ; ils appellent ce rabaissement θέσις. Les oreilles jugent de la longueur d'une phrase par l'élevement de la voix : un grand élevement de voix leur fait entendre plusieurs paroles ; si ces paroles attenduës ne suivent pas, ce manquement qui les trompe leur fait de la peine aussi-bien qu'à celui qui parle. Il est difficile de s'arrêter au milieu d'une course ; quand la nuit on est arrivé au plus haut degré d'un escallier sans s'en appercevoir, & que l'on croit pouvoir monter encore ; le premier pas qu'on fait aprés, on chancele, & on ressent la même peine que si le plancher sur lequel on est, se déroboit de dessous les pieds. Toutes les particules explétives comme sont nôtre *pas*, nôtre *point*, & les autres ont été trouvées pour tenir la place des mots que l'oreille attendoit. Les Grecs ont un tres-grand nombre de ces particules, qui n'ont point d'autre usage que d'alonger le discours, & d'empêcher qu'il ne tombe trop tôt. Les oreilles sont aussi choquées d'un discours qui va trop loin : tous les mots qu'elles n'attendoient pas sont importuns: * *Aures quid plenum, quid inane sit judicant : & nos admonent complere verbis quæ proposuerimus, ut nihil desiderent, nihil amplius expectent. Cùm vox ad sententiam exprimendam attollitur, remissa donec concludatur erecta stat, quo perfecto completoque ambitu gaudent ; & curta sentiunt, nec amant redundantia. Idcirco ne mutila sint & quasi decurtata sententia, hoc est non ante tempus cadant cavendum, ne quasi promissis aures fraudentur, aut productioribus aut immoderatiùs excurrentibus lædantur.*

* *Ciceron.*

CHAPITRE VIII

La repetition trop frequente des mêmes sons, des mêmes lettres, & des mêmes mots est ennuyeuse. Moyen de rendre la prononciation du discours égale.

ENtre les défauts de l'arrangement des mots, on compte la Similitude; c'est à dire une Repetition trop frequente d'une même lettre, d'une même terminaison, d'un même son, & d'une même cadence. La diversité plaît; les meilleure choses ennuient lorsqu'elles sont trop communes. Ce défaut est d'autant plus considerable qu'il se corrige facilement; il ne faut que repasser les yeux pardessus son ouvrage, changer les mots, les syllabes, les terminaisons qui reviennent trop souvent. On peut exprimer les mêmes choses en cent manieres; l'usage fournit des expressions differentes pour exprimer une même pensée.

On rend le discours égal & coulant lorsqu'on évite les défauts dont nous avons parlé. On marche avec peine par un chemin raboteux; on ne peut manier un corps plein d'inégalité sans souffrir quelque douleur: une prononciation est aussi incommode & aussi importune, lorsque sans ... proportion, il faut tantôt élever la voix, tantôt la rabaisser, allant d'une extremité à l'autre. Les mots, les syllabes qui entrent dans la composition du discours, ont des Sons differens. le Son des uns est clair, le Son des autres est obscur. les uns remplissent la bouche, les autres se prononcent avec un ton foible. Tous ne demandent pas une

même disposition des organes de la voix, cette difference fait l'inégalité de la prononciation. Pour soûtenir le discours & le rendre égal, il faut relever la cadence d'un mot trop foible par celle de celui qui aura une forte prononciation, temperer la trop grande force des uns par la douceur des autres, faire que la prononciation des mots qui précedent dispose la voix pour prononcer les suivans, & que dans ceux-là la voix se rabaisse par degrez.

Je pourrois dôner quelques autres preceptes, mais ce que j'ai dit suffit pour faire faire reflexion à ceux qui veulent écrire avec soin sur ce qu'il est necessaire de considerer dans l'arrangement des mots. La principale utilité, & presque la seule qu'on retire des preceptes; c'est qu'ils nous font prendre garde à de certaines choses, ausquelles on ne pense pas. Pour vous persuader encore davantage de l'utilité des considerations que nous venons de faire sur l'arrangement des mots, remarquez je vous prie, encore une fois que les *anomalies* ou irregularitez qui se sont glissées dans les langues, y sont souffertes pour éviter les défauts que nous venons de censurer. Pourquoi dans l'Hebreu cette multitude de points qui tiennent lieu de voyelles dans cette langue? Pourquoi cette difference de points longs, & points tres-brefs, qui se changent selon les differentes inflexions des verbes, & la disposition des notes qui marquent les élevations, les rabaissemens, & les repos de la voix? Pourquoi enfin un *Scheva* qui est un point qui tantôt se prononce, & tantôt ne se prononce point? Si ce n'est pour rendre égale la prononciation; la fortifier par des points longs, quand il en est besoin; & diminuer sa force par la briéveté des points dont on se sert, quand l'égalité de la prononciation le demande.

La délicatesse des Grecs est connuë de tout le monde: Considerez en passant comment pour éviter le concours trop rude de deux consones aspirées, ils changent la premiere dans une tenuë qui lui répond, disant par exemple πέφαγκα pour φέφαγκα. comment pour remplir ce vuide qui se rencontre entre deux voyelles, de deux mots il n'en font qu'un; par exemple de καὶ ἐγὼ faisant κἀγώ; ou inserét une consone δίδωκεν αὐτῷ pour δίδωκε αὐτῷ. comme ils ne se servent point de cet artifice lorsque l'une de ces voyelles est longue, & qu'elle a un son assez fort pour se faire distinguer comme dans πμὴ αὐτῷ. Vous sçavez que pour fortifier la prononciation, lorsque le mot suivant commence par une voyelle aspirée, ils changent les tenuës en aspirées dans la fin du mot qui precede comme dans cet exemple, νύχθ' ὅλην pour νύκτ' ὅλην, cet ὅλην ayant un esprit rude il demande une forte prononciation, qu'il seroit difficile de faire apres avoir prononce les tenuës κ & τ dont le son est foible. Les Grammairiens remarquent que les Grecs disent δέδοχα au preterit du medion, pour δέδιδα, afin d'éviter la triple repetition de la même consone δ.

Chacun peut faire les mêmes reflexions sur la langue Latine, & generalement sur toutes les langues qui lui sont connuës. Cette grande multitude de termes qu'a chaque langue, differens par leurs terminaisons, & par le nombre de leurs syllabes, & cette abondance d'expressions, dont les unes sont courtes, les autres longues, n'ont ete inventées que pour rendre le discours égal & donner le moïen de choisir dans cette varieté les paroles & les phrases les plus commodes, rejettant celles qui ne pourroient pas s'allier avec les autres, *in compositione rixantes*, & mettant en leur place celles qui sont plus accommodantes. Ce qui donne enco-

re le moïen d'éviter la repetition trop frequente des mémes mots, & de diversifier le stile, en quoi consiste en partie l'éloquence. Outre que la fecondité est par elle-même agreable, & que c'est une marque de pauvreté d'emploïer toûjours les mêmes expressions, lorsque le discours est fort varié, on ne s'apperçoit presque pas qu'on entend parler, il semble qu'on voit les choses mêmes : ce qui n'arrive pas si les mêmes expressions reviennent trop souvent ; aussi les bons écrivains aprés s'être servi d'un mot remarquable, ils ne l'emploïent plus qu'aprés qu'ils croient què le Lecteur ne se souviendra pas de l'avoir vû. Les Grecs & les Latins ont plus de facilitez & d'avantages pour cela que nous n'en avons pas. Il ne nous est point permis de faire des nouvelles phrases. Nous sommes tellement assujettis à l'usage, que pour parler François, ce n'est pas assez de se servir des termes ordinaires, il faut prendre les tours qu'on prend ordinairement.

CHAPITRE IX.

Les mots sont des Sons. Conditions necessaires aux Sons pour être agreables. Premi re condition, un Son violent est desagreable, un Son moderé plaît.

Nous venons de voir ce qu'il faut éviter dans l'arrangement des mots pour ne pas choquer les oreilles ; voyons ce qu'il faut faire, afin que les Sons qui composent les mots, soient agreables. Tout sentiment, lorsqu'il est moderé cause quelque

plaisir ; les viandes qui remuënt doucement les nerfs de la langue font ressentir à l'ame le plaisir de la douceur; celles qui la coupent & qui l'agitent avec violence sont aigres, piquantes, & ameres. L'ardeur du feu cause de la douleur, la rigueur du froid est insupportable ; une chaleur moderee est utile à la santé, la fraîcheur a ses agrémens. Dieu pour rendre à l'esprit de l'homme la prison du corps agreable, & la lui faire aimer, il a voulu que tout ce qui arrive au corps, & qui n'en trouble point la bonne disposition lui donnât du contentement. On prend plaisir à voir, à sentir, à toucher, à goûter : il n'y a point de sens dont la privation ne soit fâcheuse. Le sentiment d'un son doit donc être agreable & plaire aux oreilles, lorsque ce son les frappe avec moderation. Les sons doux sont ceux qui frappent avec cette moderation les organes de l'oüie ; ceux qui les blessent, sont rudes & desagreables.

Seconde condition. Un son doit être distinct, par consequent assez fort pour être entendu.

MAis aussi un son doit avoir assez de force pour se faire entendre ; les viandes qui sont insipides sont plus capables de faire perdre l'appetit que de l'exciter. L'on est obligé de les assaisonner ; & d'en relever le goût avec du sel & du vinaigre. Il en est des sensations comme des connoissances qui ne dépendent point du corps, une connoissance imparfaite ne fait que mortifier la curiosité, elle fait connoître seulement qu'on ignore quelque chose, on ressent aussi une espece de chagrin quand on apperçoit obscurément un ob-

jet : la vûë d'une campagne que le Soleil éclaire donne du plaisir. Tout ce qu'on apperçoit avec clarté, soit par les sens, soit par l'esprit, donne du plaisir. Voila donc deux conditions necessaires aux sons, afin qu'ils puissent être agreables. La premiere, qu'ils ne soient pas si violens qu'ils blessent les oreilles, la seconde, qu'ils soient clairement & distinctement entendus. C'est pourquoi comme nous l'avons remarqué, les Grecs estimoient plus les lettres doubles que celles qui sont simples. Ils preferoient leur ʌ à leur ι.

L'égalité des sons contribuë à les rendre distincts ; c'est la troisiéme condition.

CE n'est pas toûjours le manque de force qui rend les sons confus ; mais leur inégalité. Les sons inégaux qui frappent les organes fortement & foiblement, avec vitesse & avec lenteur, sans aucune proportion, troublent l'ame, comme la diversité des affaires trouble un homme, qui ne peut s'appliquer à tant de choses en même temps. La vûë d'une multitude de differens objets disposez sans ordre est confuse : voyez un cabinet enrichi de bijoux, orné de Tableaux, de Bronzes, d'Estampes, de Medailles, la vûë de toutes ces richesses n'est point agreable, si elles ne sont disposées avec ordre. Pourquoi est-ce que les arbres plantez en échiquier plaisent davantage que lorsqu'ils se trouvent rangez sans art comme la nature les a fait naître? Pourquoi une armée rangée en bataille plaît-elle à la vûë en même temps qu'elle épouvante ? On peut assigner plusieurs causes de ce plaisir, pour moi je croi que la principale est que l'égalité & l'ordre rendent une sensation plus distincte. Cette clarté avec laquelle l'ame aperçoit les choses

entre lesquelles il y a de l'égalité & de l'ordre, lui donne une secrette satisfaction, elle jouit pleinement de ce qu'elle desire. S'il n'y a quelque ordre entre les impressions des sons, elles ne peuvent être distinguées par l'ame: dans une assemblée de plusieurs personnes qui parlent toutes à la fois, on ne peut discerner aucune parole. Dans un concert reglé & composé de plusieurs voix, & de differens instrumens, on entend sans confusion & sans peine le son de chaque instrument, & le chant de chaque Musicien ; & c'est cette distinction qui plait aux oreilles.

Quatriéme condition : La diversité est aussi necessaire que l'égalité pour rendre les sons agreables.

CIceron dit agreablement que les oreilles sont difficiles à contenter : *Fastidiosissimæ sunt aures*, souvent on leur déplaît en pensant leur plaire. L'égalité est necessaire: & sans elle aucun sentiment n'est distinct ; l'on n'apperçoit rien que confusément, & avec un chagrin semblable à celui que l'on reçoit lorsqu'on ne jouït pas pleinement des choses que l'on aime, & que l'on desire ; cependant cette égalité devient insupportable, lorsqu'elle continuë trop long-temps. Les oreilles sont inconstantes, comme tous les autres sens. Les plus grands plaisirs sont suivis de prés de quelque dégoût. *Omnis voluptas habet finitimum fastidium.* Ceux qui sçavent l'art de plaire préviennent ces dégoûts, & font goûter successivement de differens plaisirs, surmontant par la varieté cette humeur difficile des hommes qui s'ennuïent de toutes choses. Ce n'est pas neanmoins le seul caprice qui rẽd la varieté necessaire:la nature aime le changement & en voici la

raison: Un son lasse les parties de l'organe de l'ouïe qu'il frappe trop long-temps ; c'est pourquoi la diversité est necessaire dans toutes les actions ; parce que le travail étant partagé, chaque partie d'un organe en est moins fatiguée.

Cinquiéme condition, Il faut allier les conditions precedentes.

Il semble que les deux dernieres conditions soient incompatibles, & que l'une détruise l'autre; mais elles s'accordent fort bien, & l'on peut allier l'égalité avec la varieté, sans aucune confusion de ces deux qualitez. Il n'y a rien de plus diversifié qu'un parterre de fleurs ; l'on y voit des œillets, des tulippes, des violettes, des roses: les compartimens en sont fort differens, il y en a de circulaires, il y a des ovales, des quarrez, des triangules ; cependant si ce parterre a été tracé par un habile homme, l'égalité s'y rencontre avec la varieté, étant partagé en des pieces proportionées entr'elles & ornées de figures semblables.

Nous allons faire voir comment l'on peut allier l'égalité & la varieté dans les sons : c'est cette alliance qui fait la beauté & l'agréement des concerts de musique ; car comme dit saint Augustin, les oreilles ne peuvent recevoir un contentement plus grand que celui qu'elles ressentent ; lorsqu'elles sont charmées par la diversité des sons, & que cependant elles ne sont pas privées du plaisir que donne l'égalité : *Quid enim auribus jucundiùs potest esse quàm cùm & varietate mulcentur, nec æqualitate fraudantur.*

Sixiéme condition. Cette alliance de l'égali[té] & de la diversité doit être sensible : ce qu['il] faut observer pour cela.

CEtte alliance de l'égalité avec la varieté doi[t] être sensible ; il faut que les oreilles apperçoi[-]vent ce temperament ; c'est pourquoi tous les sons dans lesquels elle se trouve, doivent être liez [en-]semble, & il est necessaire que les oreilles les en[-]tendent sans aucune interruption notable. La sym[-]metrie d'un bâtiment ne peut être remarquée lors[-]que l'on ne découvre qu'une petite partie de c[e bâ]timent : les habiles Architectes réünissent pour [ce] sujet leur ouvrage, de maniere qu'il puisse [ê]tre consideré d'une seule vûë. Afin que les ore[il]les apperçoivent l'ordre & la proportion de plusieurs sons, il faut qu'elles les comparent ; or toute com[-]paraison suppose que les termes de la comparai[son] soient presens, & joints les uns avec les autres. [Il] faut donc unir ces sons : ce qui les rend plus agrea[-]bles que lorsqu'ils sont separez, parce que cette union les faisant sentir tous en même temps, l'im[-]pression qu'ils font est plus forte,& par consequent le plaisir qu'ils causent est plus grand * *Plus delec[-]tant omnia quàm singula, si possint sentiri omnia.*

* *S, Aug.*

CHAPITRE X.

Ce que les oreilles distinguent dans le son des paroles, & ce qu'elles y peuvent appercevoir auec plaisir.

CEs conditions dont nous venons de parler dans le Chapitre precedent sont necessaires a[...] les

les sons ponr être agreables, soit aux sons de la voix, soit aux sons des instrumens : cependant je n'y pretendu parler que des sons de la voix humaine : encore je distingue deux sortes de voix, une que j'appelle contrainte; l'autre que je nomme simple & facile. La voix contrainte est celle dont on se sert en chantant, lorsque l'air qui fait le son sort avec violence des poûmons, La voix simple est celle que l'on forme en parlant, qui se fait avec facilite, & qui ne lasse point les organes comme la premiere. Ce que je dirai dans la suite de ce traité ne regarde que le son de la voix simple : il faut voir maintenant comment on peut faire que les sons, ou les mots ayent les conditions qui les doivent rendre agreables aux oreilles.

L'on peut facilement arranger son discours de telle maniere, que la prononciation n'en soit ni violente, ni trop foible, qu'elle soit moderée, & distincte, & que ce discours ait par consequent les deux premieres conditions. On a veu ce que l'on doit faire ou éviter, afin que le discours n'écorche point les oreilles, & qu'il puisse être entendu. L'on a fait voir avec quel soin il faut éviter la rencontre des consones rudes, comme il faut remplir les vuides qui se rencontrent entre les mots où le cours de la prononciation seroit arrêté : Avec quelle prudence on doit moderer la rudesse de certaines syllabes par la douceur de celles qui sont plus douces ; en un mot, comment l'on peut égaler la prononciation, & soûtenir le son des lettres foibles, en les faisant accompagner de lettres plus fortes.

Les quatre autres conditions se peuvent trouver en differentes manieres dans le discours : les oreilles apperçoivent dans la prononciation plusieurs choses outre le son des lettres. Premierement elles jugent

I

de la mesure du temps dans lequel on prononce chaque lettre, chaque syllabe, chaque mot, chaque expression. En second lieu, elles apperçoivent les élevemens & rabaissemens de voix, par lesquels on distingue en parlant chaque mot, chaque expression. En troisiéme lieu les oreilles remarquent le silence, ou le repos de la voix à la fin des mots & du sens : quand on lie deux mots, ou qu'on les separe : si on mange quelque voyelle ; & plusieurs autres choses qui sont comprises sous le nom d'accens, dont la connoissance est absolument necessaire pour la prononciation. Ces accens peuvent être en tres-grand nombre. L'on en compte plus de trente dans les Grammaires Hebraïques. Il y en a huit chez les Latins, selon Servius Honoratus, sçavoir *l'aigu* figuré ainsi (` ) qui montre quand il faut hausser la voix : *le grave* ( `) quand il la faut abaisser : *le circumflexe*, composé de l'aigu & du grave (^ ou ˘) *L'accent long* figuré ainsi (¯) qui avertit que la voix doit s'arrêter sur la voyelle qui a cette marque : *le bref* (˘) que le temps de la prononciation doit être court. *Hyphen*, ou conjonction ‿ qu'il faut joindre deux mots ensemble comme ces deux *malesanus*. *Diastole* ou division qu'il faut les separer. *L'Apostrophe* montre qu'on a rejetté une voyelle. La Diastole & l'Apostrophe ont une même marque (') mais dans l'Apostrophe elle se met au haut de la lettre *ad caput litteræ*, dans la Diastole au bas, *ad pedem*.

Il ne faut pas oublier ce que les Grecs appellent *esprit*, qui est une note qui se met au commencement d'une voïelle : il y a deux sortes d'esprits, l'un doux, & l'autre aspre, qui ont chacun leur note qui marque s'il faut aspirer fortement ou doucement cette voïelle. Il ne faut pas juger de toutes les Langues par la nostre : nous ne concevons pas

qu'on puiſſe diſtinguer tant de differentes choſes en prononçant, parce que nous ſommes accoûtumez à prononcer d'une maniere fort unie, ce qui fait que nous ne pouvons point comprendre comment les Chinois prononcent une même monoſyllabe avec ſix tons differens, & qu'on les diſtingue aſſez pour donner à ce même mot ſix differentes ſignifications.

Or l'on peut faire que les oreilles apperçoivent toutes ces choſes avec plaiſir, y faiſant trouver les quatre conditions que j'ai propoſées ci-deſſus, diſpoſant par exemple les mots avec cet artifice, que les meſures du temps de la prononciation ſoient égales, que les pauſes de la voix, ou les intervalles de la reſpiration ſe répondent, que la voix s'éleve & ſe rabaiſſe par des degrez égaux. On y peut allier l'égalité avec la varieté, faiſant que pluſieurs meſures liées enſemble ſoient égales, quoique les parties dont elles ſeront compoſées ſoient inégales, & que les oreilles apperçoivent ce temperament avec plaiſir; mais avant que de paſſer outre, à preſent que nous parlons de l'art de plaire, & que nous ſommes tout occupez à chercher dans le diſcours ce qui peut divertir l'oreille, il eſt bon de faire quelque reflexion ſur cette maxime de l'art de plaire, que les choſes les plus agreables ſont deſagreables en certaines rencontres. Le divertiſſement n'eſt pas toûjours de ſaiſon, le travail, & les jeux ne s'accommodent pas enſemble, perſonne ne marche en cadence pour aller à ſes affaires. Lorſqu'il s'agit de découvrir ſimplement ſa penſée, qu'il eſt utile de faire connoître aux autres ce que l'on a dans l'eſprit, un homme de bon ſens ne s'amuſera jamais à compaſſer ſes paroles, à meſurer ſes mots, & à placer avec juſteſſe les pauſes de la prononciation. Le plaiſir n'eſt plaiſir que lorſqu'on

le souhaite, s'il vient à contre-temps, il déplaît, parce qu'il détourne, & divertit de l'application serieuse où l'on étoit.

Il faut donc distinguer le discours en deux especes, en discours naturel, & en discours artificiel. Le naturel est celui dont on doit se servir dans la conversation pour s'exprimer, pour instruire, & pour faire connoître les mouvemens de sa volonté, & les pensées de son esprit : l'artificiel est celui que l'on emploïe pour plaire, & dans lequel s'éloignant de l'usage ordinaire & naturel, on se sert de tout l'artifice possible pour charmer ceux qui l'entendront prononcer. Dans le discours naturel, il suffit d'observer avec exactitude ce qui a esté prescrit dans les premiers Chapitres de ce Livre ; Ce n'est pas que l'on ne puisse appeller quelquefois l'art à son secours: les matieres du discours naturel ne sont pas toûjours si austeres qu'elles ne permettent quelque petit divertissement.

Personne n'ignore la difference qui est entre la Prose, & les Vers ; elle est trop sensible. Le discours qui est lié par les regles étroites de la versification est entierement éloigné du discours libre, qui est celui que l'on emploïe lorsque l'on parle naturellement, & sans art ; c'est pour cette raison que les discours en Vers sont appellez particulierement artificiels. Nous sommes obligez de commencer l'art que nous traitons, par enseigner, comme l'on peut donner à un discours libre & naturel, c'est à dire à la Prose, les conditions qui rendent les sons agreables, sans que ces conditions lui ôtent sa liberté ; apres cela allant par ordre nous viendrons aux discours artificiels tels que sont les Vers. Cet art dans la Prose se réduit à deux choses, ou à rendre la Prose periodique, ou à la figurer Voions ce que c'est que periode, ce que c'est que figure ;

comment l'on peut rendre le diſcours periodique, comment on le peut figurer.

CHAPITRE XI.

Comment il faut diſtribuer les intervalles de la reſpiration, afin que les repos de la voix ſoient proportionnez.

NOUS ſommes obligez de prendre haleine de temps en temps ; la neceſſité qu'il y a de ſe faire entendre, fait que l'on s'arrête ordinairement à la fin de chaque expreſſion pour reſpirer, afin que ces repos de la voix ſervent en même temps à rendre le diſcours plus clair, & à reprendre de nouvelles forces pour parler plus long-temps. La voix ne ſe repoſe pas également à la fin de tous les ſens. Dans une ſentence qui a beaucoup de ſens on ſe repoſe un peu à la fin de chaque ſens ; mais ce repos n'empêche pas qu'on ne s'apperçoive fort bien qu'on a deſſein d'aller plus loin.

La partie d'un ſens parfait qui fait partie d'un autre plus grand ſens eſt appellée des Grecs κόμμα, des Latins *inciſum*. Quand on entend prononcer la partie d'un ſens entier, l'oreille n'eſt point contente, parce que la prononciation demeure ſuſpenduë juſques à ce que le ſens ſoit achevé. Par exemple, lorſqu'on commence : *Cùm regium ſit bene facere, & audire malè ; puiſque c'eſt une vertu royale de faire le bien, lors même qu'on eſt mépriſé.* Les oreilles ſont attentives & appliquées à entendre la ſuite. Les Grecs appellent un ſens parfait, mais qui fait partie d'un ſens plus achevé κῶλον, les Latins *membrum*, membre : les oreilles ſont ſatisfaites aprés avoir entendu le membre d'une ſentence : neanmoins elles

desirent encore quelque chose de plus parfait *quantum in agris, locisque desertis audacia p... tantum in foro atque judiciis impudentia valeat.* *l'effronterie étoit aussi avantageuse à ceux qui parlent dans le barreau devant les Juges, que l'est la hardie... aux voleurs dans les lieux écartez.* Vous pouvez j... ger par vos oreilles que ce sens parfait contente mais qu'il n'ôte pas le desir de quelque chose de plus accompli, & que l'on desire entendre le corp... de la sentence aprés avoir entendu ce membre.

La voix ne peut se reposer qu'en se rabaissant ni recommencer sa course qu'en s'élevant ; c'est pourquoi dans chaque membre il y a deux parties, un élevement, & un rabaissement de voix. πρότ... & ἀπόδοσις La voix ne se repose entierement qu'... fin de la sentence, & elle ne se rabaisse qu'en ac... vant de prononcer cette sentence qu'elle avoit ... mencée. Lorsque les membres qui composent ... corps d'une sentence sont égaux, & que la voix ... les prononçant se repose par des intervalles éga..., & s'éleve & se rabaisse avec proportion : l'expr... sion de cette sentence se nomme *Periode* : c'est un mot qui vient du Grec, & qui signifie *circuit*. L... periodes entourent, & renferment tous les sens q... sont les membres du corps de la sentence qu'elles comprennent. L'artifice de la composition des periodes consiste, comme il est manifeste, à rendre égales les expressions de chaque membre d'une sentence : voyons comment cela se peut faire.

CHAPITRE XII.

Composition des Periodes.

POUR composer une periode, ou ce qui est la même chose, pour exprimer une sentence qui est composée de deux, ou de plusieurs sens particuliers, avec cet art, que les expressions de cette sentence ayent les conditions necessaires pour plaire aux oreilles ; il faut premierement que ces expressions ne soient point trop longues, & que toute la periode soit proportionnée à l'haleine de celui qui la doit prononcer τῷ πνεύματι λέγοντος συμμετρουμέν. Il faut envisager tout ce que contient la sentence que l'on veut comprendre dans une periode, choisir des expressions serrées ou étenduës, retrancher, ou ajoûter, afin qu'elle ait sa juste longueur Mais on doit prendre garde de ne point inserer des paroles inutiles & sans force, pour remplir les vuides de la periode, & en achever la cadence, *inania complementa, & ramenta numerorum.*

2. Les expressions des sens particuliers qui sont les membres du corps de la sentence doivent être renduës égales, afin que la voix se repose à la fin de ces membres par des intervalles égaux Plus cette égalité est exacte, plus le plaisir en est sensible, comme on le peut voir dans cet exemple. *Hæc est enim non facta, sed nata lex ; quam non didicimus, accepimus, legimus ; verùm ex natura ipsa arripuimus, hausimus, expressimus : ad quam non docti, sed facti ; non instituti, sed imbuti sumus.*

3 Une période doit avoir tout au moins deux membres, & quatre pour le plus. Les périodes doivent avoir au moins deux membres, puisque

I iiij

leur beauté vient de l'égalité de leurs membres. Or l'égalité suppose pour le moins deux termes. Les Maîtres de l'art ne veulent pas qu'on fasse entrer dans une periode plus de quatre membres, parce qu'étant trop longue, la prononciation en seroit forcée; par consequent elle déplairoit aux oreilles, puisqu'un discours qui incommode celui qui parle, ne peut être agreable à celui qui l'écoute.

4. Les membres d'une période doivent être liez si étroitement, que les oreilles apperçoivent l'égalité des intervalles de la respiration: pour cela les membres d'une période doivent être unis par l'unité d'une seule sentence, du corps de laquelle ils sont membres. Cette union est tres-sensible, car la voix ne se repose à la fin de chaque membre, que pour continuer plus loin sa course: elle ne s'arrête entierement qu'à la fin de toute la sentence. On peut dire que la voix roule en prononçant une periode, qu'elle fait comme un cercle qui renferme tout le sens de la période: ainsi les oreilles sentent facilement la distinction, & l'union de ses membres.

5. La voix s'éleve, & se rabaisse dans chaque membre: les deux parties où se font les inflexions doivent être égales, afin que les degrez d'élevement, & de rabaissement se répondent. En prononçant une periode entiere on éleve la voix jusqu'à la moitié de la sentence, & elle se rabaisse dans l'autre moitié: Ces deux parties qui sont appellées τάσις & ἀπόδοσις doivent se repondre par leur égalité.

6. Pour la varieté, elle se trouve dans une période en deux manieres; dans le sens, & dans les mots. Premierement les sens de chaque membre de la période doivent être differens entr'eux. Dans le discours la varieté s'y rencontre d'elle-même, on

ne peut exprimer les differentes pensées de son esprit, qu'on ne se serve de differens mots. Outre cela on peut composer une periode de deux membres, tantôt de trois, tantôt de quatre membres. Les périodes égales ne doivent pas se suivre de fort près, il est bon que le discours coule avec plus de liberté : cette égalité si exacte des intervalles de la respiration pourroit devenir ennuyeuse.

Voici quelques passages de Ciceron que j'ai pris pour exemples des periodes Latines ; parce que la cadence de nos Françoises n'est pas si sensible. Exemple d'une période de deux membres. 1. *Quid tam est admirabile quàm ex infinita multitudine hominum existere unum.* 2. *Qui id quod omnibus naturâ sit datum, vel solus, vel cum paucis facere possit.* La période suivante a trois membres. 1. *Nam cùm antea per ætatem, hujus auctoritatem loci contingere non auderem.* 2. *Statueremque nihil hoc nisi perfectum industria, elaboratum ingenio afferri oportere.* 3. *Meum tempus omne amicorum temporibus transmittendum putavi.* Celle-ci est de quatre membres. 1. *Si quantum in agro, locisque desertis audacia potest.* 2. *Tantum in foro ac in judiciis impudentia valeret.* 3. *Non minus in causa cederet Aulus Cæcinna Sexti Æbutii impudentiæ.* 4. *Quantum in vi facienda cessit audacia.*

Quelquefois l'on termine la fin de chaque membre d'une période par des terminaisons presque semblables, ce qui fait qu'il se trouve une égalité dans les chûtes de ces membres, & que l'harmonie de la période est plus sensible ; comme vous pouvez remarquer dans les exemples que nous venons de rapporter. Toutes les périodes ne sont pas également étudiées.

Le soin que l'on a de placer à propos les repos de la voix dans les périodes fait qu'elles se pronon-

cent fans peine. Nous avons remarqué que les choses les plus aisées à prononcer, sont aussi les plus agreables à l'oreille : *Id auribus nostris gratum est inventum, quod hominum lateribus non solùm tolerabile, sed etiam facile esse potest.* C'est cette raison qui oblige les Orateurs à parler périodiquement. Les périodes soûtiennent le discours, elles se prononcent avec une majesté qui donne du poids aux paroles. Mais il est bon de remarquer que cette majesté est hors de saison lorsque l'on suit le mouvement de sa passion dont la précipitation ne souffre aucune maniere reglée d'arranger, & de composer ses mots. Un discours également périodique ne peut se prononcer qu'avec froideur. Les périodes comme j'ai dit ne sont bonnes que lorsque l'on veut parler avec majesté, ou plaire aux oreilles. On ne peut pas courir, & en même temps marcher en cadence.

CHAPITRE XIII.

De l'arrangement figuré des mots. En quoi consistent ces figures.

NOUS avons dit fort au long dans le second Livre, que les figures du discours étoient les caracteres des agitations de l'ame; que les paroles suivoient ces agitations; & que lorsque l'on parloit naturellement, la passion qui nous faisoit parler se peignoit elle-même dans nos paroles. Les figures dont nous allons parler sont bien differentes : elles se tracent à loisir par un esprit tranquille. Les premieres se font par saillies, elles sont violentes, elles sont fortes, propres à combattre, & à vaincre un esprit qui s'oppose à la verité : celles-cy sont sans force, elles ne sont capables que de

donner quelque divertissement. Je parle de celles qui sont etudiées, car il se peut faire que les conditions de ces dernieres figures dont on orne le discours pour le divertissement, se trouvent par hazard dans ces figures qu'on emploie pour le combat.

Nous avons dit que la repetition d'un même mot, d'une même lettre, d'un même son, étoit desagreable : mais aussi nous avons remarqué que lorsque cette repetition se fait avec art, elle ne choque point. En effet les sons les plus desagreables, plaisent lorsque l'on les entend par de certains intervalles mesurez. Le bruit des marteaux étourdit ; cependant lorsque les forgerons frappent sur leurs enclumes avec proportion, ils font une espece de concert où les oreilles trouvent quelque agrément. La repetition d'une lettre, d'une même terminaison, d'une même mot, par des temps mesurez, & par des intervalles egaux, doit donc estre agreable. Cette repetition se fait tantôt au commencement, tantôt à la fin, tantôt au milieu d'une sentence comme vous l'allez voir dans les exemples que j'ai donné de ces figures, que j'ai tirées pour la plupart de nos Poëtes ; il est difficile d'en trouver dans nostre Prose. Ne faites attention dans ces Vers qu'aux figures dont nous parlons : Je vous ferai remarquer ailleurs l'artifice de la Poësie,

Ces figures peuvent être infinies, puisque cette repetition qui les fait, se peut faire en une infinité de manieres toutes differentes. On peut repeter simplement le même nom, sans lui faire perdre sa signification, comme dans cet exemple : *Mon Dieu, mon Dieu regardez-moi*, ou en changeant la signification de ce mot,

Un pere est toûjours pere & malgré son courroux,
Quand il nous veut frapper l'amour retient ses coups.

Le mot de pere est prix la seconde fois pour les mouvemens de tendresse que ressentent les peres pour leurs enfans. En voici un autre exemple merveilleux, des Entretiens Solitaires de Brebœuf, d'où les exemples suivans sont presque tous tirez.

L'instinct regle bien mieux les plus vils animaux,
Ils usent mieux que nous, & des biens, & des maux,
Aux noirs déreglemens ils ne sont point en butte,
Et sans autre secours que ce leger appui,
La brute ne fait rien d'indigne de la brute :
Et tout ce que fait l'homme est indigne de lui.

On repete la même expression au commencement de chaque membre du discours.

Il n'est crimes abominables,
Il n'est brutales actions,
Il n'est infames passions
Dont les mortels ne soient coupables.
En ce siecle maudit à peine un seulement,
A soin de vivre justement :

On place le même mot à la fin & au commencement d'une sentence.

Vengez-vous dans le temps de mes fautes passées,
Mais dans l'Eternité ne vous en vangez pas.

On place le même mot à la fin d'un membre, & au commencement du suivant, ou au commence-

ment d'un membre, & à la fin du suivant. comme vous voyez dans les Vers suivans.

Se voyant l'ennemi de son Juge suprême,
L'Esprit plein de son crime, ennemi de soi-même:
A soi-même à toute heure, il devient odieux,
Voyant souvent qu'en lui tout contre lui s'irrite,
En tous lieux il s'evite,
Et se trouve en tous lieux.

AUTRE EXEMPLE.

Bien-tôt, vous disoit-il, je veux suivre vos traces,
Bien-tôt vous me verrez consentir à ces graces
Que vôtre bonté me départ;
Ce bien-tôt toutefois est arrivé bien-tard.

Cette repetition de mêmes mots se fait dans le milieu des membres d'une sentence.

Le desir des honneurs, des biens, & des delices,
Produit seul ses vertus, comme il produit ses vices?
Et l'aveugle interest qui regne dans son cœur,
Va d'objet en objet, & d'erreur en erreur:
Le nombre de ses maux s'accroît par leur remede,
Au mal qui se guerit, un autre mal succede.
Au gré de ce tyran dont l'empire est caché;
Un peché se détruit par un autre peché.

On repete le même mot dans toutes les parties du discours, comme il paroît dans la description suivante de l'inconstance d'un homme qui quitte l'unique & le veritable bien, pour s'abandonner à la poursuite des faux biens qui ne peuvent le contenter.

Il veut, il ne veut pas : il accorde ; il refuse,
Il écoute la haine, il consulte l'amour :
Il assure, il retracte, il condamne, il excuse,
Et le même objet plait, & déplait à son tour,

On met dans le même membre les mêmes mots au commencement, & puis changeant cet ordre on les place à la fin :

Ainsi l'homme insensé sans trêve & sans relâche
Va du remords au crime, & du crime au remord
Il peche, il s'en repent ; il s'emporte, il s'en fache
Mais ces vaines douleurs n'ont que de vains efforts.

AUTRE EXEMPLE.

Dieu punit en pere qui veut guerir ses enfans, qu'il les aime, lors même qu'il les châtie ; puisqu'il ne les châtie que parce qu'il les aime.

AUTRE EXEMPLE,

Dieu n'a que deux voyes pour sauver le riche, ou de briser & de ruiner son cœur dans ses biens, ou de ruiner ses biens dans son cœur. La main de Dieu n'est pas moins adorable lorsqu'elle tuë que lorsqu'elle ressuscite, puisqu'elle ne tuë ses Elûs que pour les ressusciter ; & que comme ce qui paroît vie dans les mechans est une veritable mort, ainsi ce qui paroît mort dans les justes, est une veritable vie.

Il y a une espece de repetition qui se fait en changeant un peu le mot que l'on repete.

Les traverses qu'il endure,
Contre leur propre nature,

Lui sont un don precieux ;
Et quoique vous puissiez faire ,
Rien ne déplait à ses yeux ,
Que ce qui peut vous déplaire.

AUTRE EXEMPLE.

Le temps d'un insensible cours
Nous porte à la fin de nos jours :
C'est à nostre sage conduite ,
Sans murmurer de ce défaut ,
De nous consoler de sa fuite ,
En le ménageant comme il faut.

Enfin l'on peut en même temps faire toutes les sortes de repetitions, comme dans ce bel exemple pris de la traduction du Poëme de S. Prosper.

Nul ne prévient la Grace , & lorsqu'on la desire ,
C'est par le saint desir que son feu nous inspire :
Il faut pour la chercher qu'elle guide nos pas ,
Si l'on ne va par elle on ne la trouve pas :
Ainsi c'est le chemin qui meine au chemin même ,
Nul sans un jour du Ciel ne voit ce jour suprême.
Qui tend à Dieu sans Dieu , fait un superbe effort ;
En mort cherchant la vie , il trouvera la mort.

Les Rheteurs donnent à ces differentes figures qui sont des especes de repetition , des noms particuliers : il n'est pas necessaire de s'en charger la memoire.

CHAPITRE XIV

Reflexions sur ces Figures.

JE n'ai pas eu dessein de comprendre toutes le espe.es possibles de ces Figures, dont nous par lons, j'ai crû qu'il suffiroit d'en donner quelqu exemples. Ces expressions qui sont figurées en cett maniere peuvent être estimables, à cause du sen qu'elles renferment ; mais il est évident que ce Figures ne meritent par elles-mêmes qu'une me diocre estime. L'artifice qu'on employe pour le produire est trop sensible, & pour parler franche ment trop grossier ; aussi nôtre langue qui est na turelle ne les aime pas, & nos excellens Auteur les évitent avec plus de soin que quelques Ec vains ne les recherchent. A peine les souffren lorsqu'elles se presentent elles-mêmes, & qu se placent sans qu'ils s'en apperçoivent. Le pe tits esprits aiment ces Figures, parce que ce fo ble artifice est assez proportionné à leur force, conforme à leur genie. *Puerilibus ingeniis hoc gra tius, quo propius est.*

Il n'y a rien de si facile que de figurer un di cours en cette maniere ; c'est pourquoi ceux qu ne sont pas capables d'une veritable éloquence at tachent à ces Figures : ils les aiment parce qu les remarquent & qu'ils les imitent facilemen Un esprit solide envisage le fin en chaque chose il examine dequoi il s'agit & aprés cela il s'y ap plique. Nous avons dit que les choses ne sont be les, que par rapport à leur fin. Que sert un je de paroles à la clarté du discours ? Si la matier est serieuse il est hors de saison : on ne joüe poun

quand on a en téte une affaire importante. Cependant je ne suis pas si Critique que je condamne toutes ces Figures. Elles sont belles quand elles ne sont pas recherchées, qu'il ne paroît pas que l'Auteur au lieu de s'appliquer à la verité s'est amusé à badiner. Il y a des repetitions figurées qui sont naturelles & élegantes, comme celles-ci. *Les Grands se plaisent dans les défauts dont il n'y a que les Grands qui soient capables. L'amour propre est plus habile, que le plus habile homme du monde. J'oublie que je suis malheureux quand je songe que vous ne m'avez pas oublié; il s'est efforcé de connoître Dieu qui par sa grandeur est inconnu aux hommes & de connoître l'homme qui par sa vanité est inconnu à lui-même.*

Nous pouvons comparer toutes ces Figures aux figures d'un parterre. Comme celles-là plaisent à la vûë par leur varieté, & par cet ordre avec lequel elles sont disposées ingenieusement; les sons ou les mots dont un discours est composé étant figurez de la maniere que nous venons de le dire, ils sont agreables aux oreilles. On les peut aussi comparer à ces Figures qu'on voit sur les ouvrages de la nature, où il semble qu'elle ait voulu se joüer en prenant plaisir à les diversifier. Un voyageur se délasse quelquefois en considerant une coquille, une fleur: Un Lecteur melancolique est réveillé par cet arrangement figuré de mots. Ces Figures renouvellent son attention, & ces petits jeux ne lui sont pas desagreables. J'ai remarqué quelques-unes de ces Figures dans les Livres sacrez, particulierement dans le texte original d'Isaïe, qui est le plus éloquent de tous les Prophetes. Les Peres ne les rejettent point, soit pour s'accommoder à leur siecle qui y prenoit plaisir, soit parce que l'on retient mieux une sentence dont l'expression a quelque cadence.

CHAPITRE XV.

De la mesure des temps de la Prononciation

LA voix s'arrête necessairement quelque tem[ps] sur chaque syllabe, pour la faire sonner & faire entendre. Nous cherchons maintenant [les] moyens de mesurer la quantité de ce temps de prononciation, de le proportionner, & de lui d[on]ner les conditions que doivent avoir les chose[s] [q]ue les oreilles apperçoivent dans la prononciation. [La] maniere de prononcer n'est pas la même chez [tous] les peuples : la prononciation des langues vivantes de l'Europe est entierement differente de celle des langues mortes qui nous sont connuës, comme le Latin, le Grec, & l'Hebreu. Dans les langues vivantes, on s'arrête également sur toutes les [sylla]bes, ainsi les temps de la prononciation de toutes les voyelles sont égaux, comme nous le ferons voir. Dans les langues mortes, les voyelles sont distinguées entr'elles par la quantité du temps de leur prononciation. Les unes sont appellées [lon]gues, parce qu'elles ne se prononcent que d[ans] un espace de temps considerable, les autres sont bréves, & se prononcent fort vîte.

Nous ne devons pas nous imaginer que nous pro[]noncions aujourd'hui le Grec & le Latin, com[me] les anciens Grecs, & les Latins prononçoient ces langues ; ils distinguoient en parlant la quantité de chaque voyelle. Nous autres nous ne marquons en prononçant un mot Latin que la quantité de la penultiéme voyelle de ce mot. On ne prononce pas une finale bréve d'une autre maniere que l'on prononce une finale longue ; Cependant saint Augus[tin]

dit, que celui qui lisant ce Vers de Virgile,

Arma, virumque cano; Troja qui primus ab oris.

prononceroit *primis* pour *primus*; *is* étant long, & *us* bref, il troubleroit toute l'harmonie de ce Vers. Qui de nous autres a des oreilles assez délicates pour appercevoir cette difference? *Quis se sentit deformitate soni offensum?* Comme les oreilles des Romains du temps de S. Augustin etoient choquées par ce changement.

On nomme mesure un certain nombre de syllabes que les oreilles distinguent, & entendent separément d'un autre nombre de syllabes. L'union de deux ou de plusieurs mesures fait un vers. Ce mot qui vient du Latin, *versus*, signifie proprement rangée; & on donne ce nom aux mots, parce que dans l'écriture ils sont distinguez de la Prose qu'on n'écrit point par rangs, mais tout de suite, d'où elle est appellée *Prosa Oratio*, *quasi prorsa oratio*. Marius Victorinus prétend que ce mot Latin *versus*, vient *à versuris*, *id est*, *à repetitâ scripturâ ea ex parte in quam desinit*. Les anciens Latins écrivoient par sillons, ayant commencé de la gauche à la droite, ils écrivoient le second vers, commençant de la droite à la gauche, comme les bœufs font en sillonnant la terre; c'est pourquoi comme remarque le même Auteur, cette maniere d'écrire estoit nommée *Bustrophe*, *à boum versatione*.

CHAPITRE XVI.

De la structure des Vers.

L'Egalité des mesures du temps de la prononciation ne peut être agreable, comme nous avons dit, si elle n'est sensible. Pour cela il faut que les oreilles distinguent ces mesures, & qu'en même temps qu'elles sont entenduës séparement elles soient liées ensemble ; de sorte que les oreilles les puissent comparer les unes avec les autres, & appercevoir leur égalité qui suppose tout au moins deux termes, & quelque distinction entre ces termes : car l'on ne dit de deux grandeurs qu'elles sont égales, que lorsqu'elles sont toutes deux presentes à l'esprit. Outre cela l'égalité des mesures doit être alliée avec la varieté, comme nous l'avons fait voir avec étenduë dans le Chapitre neuviéme ; d'où nous apprenons que l'artifice & la structure des Vers consiste dans l'observation de ces quatre choses.

1. Chaque mesure doit être entenduë distinctement, & separément de toute autre mesure.

2. Ces mesures doivent être égales.

3. Ces mesures ne doivent pas être les mêmes, il faut qu'il y ait quelque difference entr'elles, afin que la varieté, & l'égalité y soient alliées l'une avec l'autre.

4. Cette alliance de l'égalité avec la varieté ne peut être sensible dans ces mesures, si elles ne sont liées les unes avec les autres : il faut que les oreilles les entendent toutes ensemble; qu'elles les comparent, & que dans cette comparaison elles apperçoivent l'égalité qu'elles ont dans leur difference.

La prononciation des langues étant differente ; la structure des Vers ne peut être la même dans toutes les langues. Toute cette difference neanmoins se reduit à deux chefs ; car la Poësie Latine, & la Poësie Grecque ne different de la Poësie Françoise, Italienne, & Espagnole, que parce que dans ces dernieres langues on prononce toutes les syllabes également, & qu'elles n'ont point cette distinction de voyelles breves, & de voyelles longues ; c'est pourquoi je ne ferai pas obligé de parler en particulier de la structure des Vers de chaque langue, il suffira pour mon dessein de découvrir les fondemens des regles de la Poësie Latine, & de celles de la Poësie Françoise.

CHAPITRE XVII.

Comment les Latins distinguent leurs mesures. Combien de sortes de mesures entrent dans la structure des Vers.

Chaque mesure dans la Poësie Latine est entenduë separément, & distinctement par un élevement de voix qui se fait au commencement ; & par un rabaissement de voix qui se fait à la fin. Ces mêmes mesures sont appellées pieds, parce qu'il semble que les vers marchent en cadence par le moien de leur mesure. Ainsi les pieds d'un Vers Latin, comme le remarque Marius Victorinus, se forment par un élevement, & par un rabaissement de voix ἄρσει & θέσει, *id est, alterna syllabarum sublatione & positione, pedes nituntur & formantur.* Les Romains battoient la mesure en recitant leurs Vers. *Plaudendo recitabant. Pedis pulsus ponebatur,*

tollebaturque ; d'où vient cette maniere de parler, *percutere pedes versus*, pour dire distinguer les pieds ou les mesures d'un Vers.

Pour déterminer combien il peut y avoir de differentes mesures, ou de differens pieds dans la Poësie Latine, il faut faire attention aux regles suivantes qui sont fondées sur cette necessité qu'il y a de rendre les mesures nettes & distinctes.

PREMIERE REGLE.

Il est constant qu'un pied doit être composé tout au moins de deux syllabes, sur la premiere desquelles la voix s'éleve, & s'abaisse sur la seconde, afin de la faire remarquer.

SECONDE REGLE.

Les deux syllabes d'un pied ne peuvent pas être toutes deux breves ; parce qu'elles passeroient trop vite, & que l'oreille n'auroit pas le temps de distinguer deux differens degrez dans la voix qui prononce ; sçavoir un élevement, & un abaissement.

TROISIE'ME REGLE.

Deux breves dans la prononciation ont la valeur d'une longue ; c'est à dire le temps de la prononciation d'une longue est égal à celui que l'on emploie pour prononcer deux voyelles breves.

QUATRIE'ME REGLE.

Un pied ne peut être composé de plus de deux syllabes longues, ou équivallentes à deux longues, car celles qui se trouvent entre les extrêmes, se

lesquelles la voix s'eleve, & se rabaisse, troublent l'harmonie, & empêchent l'egalite des mesures, comme nous le dirons: Je ne parle à present que des pieds simples qui peuvent former une harmonie parfaite. On appelle *pieds composez*, ceux qui sont faits de deux pieds simples.

CINQUIE'ME REGLE.

Un pied ne peut être composé de plus de trois syllabes; il ne peut l'estre de quatre; car ces syllabes seront ou toutes breves, ou quelques-unes d'elles seront longues: si elles sont toutes breves, la prononciation en sera trop glissante, & par consequent vicieuse, une mesure de quatre breves ne pouvant être entenduë distinctement. Si dans une mesure de quatre syllabes il y en a une longue, & trois breves, ces trois breves valent plus d'une longue. ainsi cette mesure peche contre la quatriéme Regle.

SIXIE'ME REGLE.

Les oreilles rapportent toûjours les mesures composées aux plus simples, parce que les choses simples s'entendent plus facilement, & plus distinctement. Ainsi d'une mesure composée de quatre syllabes longues, les oreilles veulent qu'on en fasse deux.

Ces Regles nous font connoître que tous les pieds simples sont ou de deux syllabes, ou de trois syllabes. Voyons de combien de sortes il peut y avoir de pieds de deux syllabes, de combien de trois syllabes.

Dans un pied de deux syllabes, ou ces syllabes sont deux longues, & ce pied s'appelle *Spondée*.

Ou ces deux ſyllabes ſont deux breves, &
pied eſt nommé *Pyrrique*.

Ou la premiere de ces deux ſyllabes eſt longue
& la ſeconde breve, ce qui fait le pied qu'on nom
me *Trochée*.

Ou la premiere eſt une breve, & la dernie
une longue : ce qui eſt appellé *Iambe*.

Dans un pied de trois ſyllabes, ou ces trois ſ
labes ſont longues, & ce pied eſt nommé *Moloſſe*.

Ou ces trois ſyllabes ſont breves, ce qui fait
pied qu'on nomme *Tribraque*.

Ou la premiere eſt longue, & les deux autr
breves, ce pied eſt un *Dactyle*.

Ou la derniere eſt longue, & les deux premier
breves : ce qui eſt nommé *Anapeſte*.

Ou la premiere eſt breve, & les deux dernier
longues : ce pied eſt nommé *Bachique*.

Ou les deux premieres ſont longues, & la d
niere eſt breve : ce pied eſt appellé *Antibachique*

Ou les deux extrêmes étant longues, elles ren
ferment une breve : on appelle ce pied *Amphi*
macre.

Ou les deux extrêmes étans breves, elles ren
ferment une longue, ce pied ſe nomme *Amphi*
braque.

Or tous ces pieds ne peuvent pas entrer dans
compoſition des Vers, parce qu'ils n'ont pas
conditions qui doivent ſe trouver dans leurs meſu
res. Pluſieurs ſont exclus de la Poëſie par le r
gles precedentes. Le Pyrrique par la ſeconde re
gle. Le Moloſſe par la quatriéme. Le Bachique,
& l'Antibachique par le même regle. L'Amphima
cre, & l'Amphibraque par la ſixiéme. Outre
nous ferons voir que l'égalité ne peut être gardée
dans ces deux dernieres meſures ; ſi bien qu'il n'y
a que ſix pieds, ſçavoir le Spondée, le Trochée,
l'Iambe,

l'Iambe, le Tribraque, le Dactyle & l'Anapeste. On compte plusieurs autres pieds ; mais ils se rapportent naturellement à ces six sortes de pieds, dont nous venons de parler.

CHAPITRE XVIII.

De l'égalité des Mesures.

Lorsque deux syllabes se prononcent en temps égaux, on dit que la quantité ou le temps de ces deux syllabes est égal. Cette égalité se trouve entre deux syllabes & une troisiéme, lorsque dans le temps qu'on prononce une de ces syllabes, on a le loisir de prononcer les deux autres. On dit que le temps d'une syllabe est ou le double, ou le triple du temps d'une seconde syllabe, si dans le temps qu'on prononce l'une, l'autre se peut prononcer dans le même espace de temps ou deux fois ou trois fois. Ainsi le temps d'une longue est double du temps d'une breve. Lors que les temps de la prononciation de deux syllabes peuvent être mesurez par une mesure précise ; par exemple que le temps de l'une est double de celui de l'autre, cette proportion empêche la confusion, & fait que les oreilles apperçoivent distinctement la quantité de ces syllabes ; ce qui doit plaire infailliblement, puisque l'égalité, comme nous avons vû, est agreable, parce qu'elle rend les sons distincts, & ôte la confusion. Il y a dans une mesure ou pied, comme il a été dit, un élevement, & un rabaissement : *Pes habet elationem, & positionem.* Afin donc que l'égalité y soit gardée, le temps de l'élevement doit être égal à celui du rabaissement. Dans un Spondée, les temps de l'abaissement & de l'élevement

sont parfaitement égaux, puisque ce pied est composé de deux longues. La même chose arrive dans le Dactyle, & dans l'Ampelte, le temps de deux breves etant égal à celui d'une longue. Dans le Trochée, & l'Iambe cette égalité n'est pas si parfaite; mais aussi la difference d'une longue & d'une breve n'est pas si sensible que les oreilles en puissent être choquées. Outre cela il faut remarquer qu'un silence notable tient lieu tout au moins d'une breve, ainsi un Trochée a la valeur d'un Spondée, ou d'un Dactyle, si aprés ce pied la voix se repose & s'arrête; & pour lors le temps du rabaissement est égal à celui de l'élevement. C'est ce qu'il est important de considerer, pour répondre à une objection qu'on pourroit proposer contre ce que nous avons dit, qu'une mesure demande necessairement deux syllabes; car il se trouve dans les odes des mesures qui ne sont que d'une seule longue; mais le repos de la voix *distinctionis mora*, ou le silence qui suit cette longue, tenant lieu d'une breve, fait avec cette longue un Trochée, qui est une mesure de deux syllabes.

On peut encore ici reconnoître le fondement de ce que nous avons dit ci-dessus, qu'un pied ne peut être composé de plus de deux syllabes longues, car si l'élevement; ou le rabaissement comprend la syllabe moyenne; l'égalité ne sera plus entre ces deux parties. Si cette syllabe n'est comprise dans aucune des deux parties d'une mesure, elle demeure inutile pour l'harmonie; & par consequent elle ne sert qu'à la troubler. C'est pour cette raison que les pieds qu'on appelle Amphimacre & Amphibraque, ne peuvent entrer dans la structure d'aucun Vers, car dans ces pieds ou une breve se trouve entre deux longues, ou une longue entre deux breves; ainsi cette moyenne

syllabe ne pouvant se joindre avec une des extremitez sans troubler l'égalité, elle demeure inutile, & trouble l'harmonie. Ces pieds neanmoins peuvent entrer dans une structure harmonieuse, les temps de l'élevement & du rabaissement de ces pieds étant proportionels. Dans un pied de trois syllabes longues que nous avons appellé Molosse, le temps du rabaissement qui se fait sur les deux dernieres longues est double du temps de l'élevement qui se fait sur la premiere syllabe longue; ainsi ces temps sont proportionels, & par consequent ils peuvent être agreables à l'oreille, comme nous avons vû. Aussi un discours qui est composé du mélange de ces pieds est harmonieux, mais ils sont exclus des Vers, parce que l'harmonie des Vers doit être fort sensible, ce qui ne peut être, si l'égalité des mesures n'est gardée exactement. Dans un Iambe, & dans un Trochée cette égalité ne s'y trouve pas, mais comme nous l'avons déja dit, la difference qui est entre une breve, & une longue n'est pas fort sensible; parce qu'une breve se prononce vite. L'inégalité au contraire qui est entre les parties d'une mesure de trois longues est tres-sensible, & trois fois plus grande; car deux longues valant quatre breves v v v v une longue est à deux longues comme deux breves sont à quatre breves, & une longue est à une breve, comme deux breves sont à une breve. Selon Marius Victorinus une breve est un temps: c'est pourquoi, comme le remarque Servius Honoratus un Spondée a quatre temps.

Une mesure est égale à une autre mesure, lorsque les temps de leur prononciation sont égaux: ainsi le Spondée, le Dactyle, & l'Anapeste, sont des mesures égales. *Tempora elationis, & positionis æqualia sunt.* Le Trochée, l'Iambe, & le Tribraque

sont aussi des mesures égales ; car deux breves des trois d'un Tribraque ayant la valeur d'une longue, ce pied est égal à un Trochée, ou à un Iambe. L'égalité n'est pas entiere entre un Spondée, & un Iambe : mais comme nous avons dit, la difference n'est pas grande, ainsi on peut fort bien composer des Vers des six sortes de pieds dont nous avons parlé : puisqu'ils sont ou égaux, ou presque égaux. Nous parlerons plus bas de l'arrangement de ces pieds.

CHAPITRE XIX.

De la varieté des mesures, & de l'alliance de l'égalité avec cette varieté.

LA varieté est si necessaire pour prévenir le dégoût que l'on prend des choses les plus agreables, que les Musiciens qui étudient avec tant de soin la proportion & la consonance des sons, affectent même de temps en temps quelque dissonance dans leurs concerts ; c'est à dire qu'ils negligent d'unir leurs voix par un parfait accord ; afin que la rudesse par laquelle ils piquent pour lors les oreilles, soit comme un sel qui les réveille. Quand les Poëtes se dispenseroient donc quelquefois des regles dont nous avons parlé, on ne devroit pas ni les reprendre, ni blâmer ces regles, puisqu'à celles-là nous ajoûtons celle-ci, qu'il faut relever la douceur de l'égalité par le sel de la varieté, s'il m'est permis de parler de la sorte.

La varieté se trouve en plusieurs manieres dans les Vers Latins. Je ne parle point de celle qui consiste dans la difference du sens, & dans la diver-

lité des mots. Premierement, il est constant que dans le Dactyle, l'Anapeste, le Trochée, l'Iambe, le Tribraque, l'élevement est fort different du rabaissement : & quoique le temps de deux voyelles breves, soit égal à celui d'une longue ; cépendant les oreilles apperçoivent sensiblement la difference qui est entre une longue, & deux syllabes breves : quoiqu'aussi les temps d'un Spondée, d'un Dactyle, d'un Anapeste soient égaux ; cependant leur difference est tres-sensible. *In Dactylo tollitur una longa, ponuntur duæ breves : in Anapesto tolluntur duæ breves, ponitur una longa : in Spondeo tollitur & ponitur una longa.*

On ne compose pas ordinairement les Vers d'une seule sorte de pieds ; les vers Hexametres sont composez de Spondées, & de Dactyles ; les Vers Pentametres de Spondées, de Dactyles, & d'Anapestes : l'Iambe reçoit plusieurs pieds ; les Vers Lyriques sont encore plus diversifiez que les autres ; parce que non seulement ils reçoivent differens pieds ; mais encore le nombre de ces pieds est inégal, tantôt plus grand, tantôt moindre.

Un Vers composé tout entier de Spondées, ou de Dactyles ne plairoit pas ; il faut temperer la vîtesse des Dactyles par la lenteur & par la gravité des Spondées. Les Vers Iambes peuvent être composez de purs Iambes, parce que ce Vers passant extrémemement vîte, quoiqu'il soit composé de six mesures ; il semble qu'il n'en ait que trois : ainsi la trop grande égalité de ces mesures dans un si petit nombre ne peut être ennuyeuse, comme il est évident en celui-ci.

Suis & ipsa Roma viribus ruit.

Les mesures de l'Hexametre sont grandes, &

fort sensibles ; ainsi si leur égalité ne se trouve accompagnée de la varieté, ce Vers est desagreable.

Les Vers Lyriques sont composez ordinairement de plusieurs sortes de pieds, parce que ces Vers étant faits pour être chantez en Musique, le chant n'en seroit pas agreable, si la difference des pieds ne donnoit le moyen aux Musiciens de diversifier leurs voix.

L'alliance de la varieté avec l'égalité est manifeste dans la Poësie Latine : Premierement dans chaque pied, car il est évident par exemple que dans un Dactyle l'égalité & la varieté s'y trouvent; l'égalité, puisque le temps de deux breves est équivalent à une longue ; la varieté, puisque comme nous avons dit, les oreilles apperçoivent bien de la difference entre une syllabe longue, & entre deux syllabes breves. En second lieu, cette alliance est sensible dans les vers entiers ; car ils sont composez de pieds qui sont en même temps differens & égaux, en ce que les temps de leur prononciation sont égaux.

CHAPITRE XX.

Comment les Latins rendent sensible l'égalité des mesures de leurs Vers.

CE n'est pas assez selon ce qui a été demontré ci-dessus, que les Vers soient composez de mesures égales, il faut rendre cette égalité sensible, & pour cela lier ces mesures ensemble. Les Latins le font par la césure qui est un retranchement de quelques syllabes du mot precedent pour en faire un pied, avec celles qui sont au commencement

du mot ſuivant, comme dans cet exemple.

Ille meas errare boves, &c.

Ce mot *céſure* vient du latin *cædo*, qui ſignifie couper.

La ſyllabe *as* dans *meas* eſt une céſure ; cette ſyllabe, *as*, avec la ſyllabe, *er*, du mot ſuivant *errare* faiſant un Spondée. C'eſt cette ceſure qui fait un corps des meſures & qui les preſente toutes enſemble aux oreilles ; car la voix n'ayant pas coûtume de s'arrêter au milieu d'un mot, & de le diviſer, elle acheve vîte de le prononcer : or la céſure fait que les pieds finiſſent, & commencent au milieu des mots ; ainſi la voix qui ne ſe repoſe point dans ces lieux, & qui lie les ſyllabes de chaque mot, lie en même temps les pieds, & les enchaîne les uns dans les autres. Cette obſervation ſe peut rendre ſenſible aux yeux, en coupant les deux Vers ſuivans par leurs céſures.

Ille me | as er | rare bo | ves ut | cernis, & | ipſum
Ludere | quæ vel | lem cala | mo per | miſit a | greſti.

La voix diſtingue chacune de ces meſures, comme nous avons dit, par un élevement au commencement, & par un rabaiſſement à la fin ; or elle lie auſſi ces meſures par la céſure Quand la voix a prononcé la ſyllabe, *me* dans *meas*, elle prononce de ſuite *as*, qui fait partie de la meſure ſuivante ; ainſi elle lie, & la premiere meſure, & la ſuivante. Cette ſeconde meſure eſt liée avec la troiſiéme ; car la voix ne ſe repoſant point au milieu du mot, *errare*, elle pourſuit ſans interruption aprés avoir dit, *er*, la prononciation de la fin, *rare* ; ainſi les oreilles les entendent unies & jointes enſemble.

La troisiéme mesure est liée de la même maniere avec la quatriéme. Les Vers sans césure ne paroissent pas Vers ; parce que, comme nous avons dit, l'égalité des mesures qui fait la beauté des Vers ne peut être sensible, si elles ne sont liées, & si les oreilles n'apperçoivent leur liaison. On liroit le Vers suivant sans prendre garde que c'est un Vers, parce qu'il n'a point de césure.

Vrbem] *fortem*] *cepit*] *nuper*] *fortior*] *hostis.*

Il ne me reste plus qu'à parler du nombre des mesures qui doivent composer les Vers. Il est évident qu'un Vers demande tout au moins deux mesures. Nous venons de dire que c'est l'égalité de ces mesures qui plaît aux oreilles, lorsque ces mesures leur étans presentées, elles en apperçoivent l'égalité en les comparant les unes avec les autres : Or comme nous avons dit souvent, toute comparaison suppose tout au moins deux termes. Si le nombre de ces mesures étoit trop grand, il est évident que les oreilles qui les doivent considerer toutes ensemble seroient accablées de ce grand nombre ; c'est pourquoi on ne compose jamais les Vers de plus de six grandes mesures, telles que sont les Spondées, & les Dactyles. Les Vers Iambes reçoivent jusqu'à huit pieds, parce que comme nous avons dit, le pied qui donne le nom à ce Vers passe fort vîte ; & huit de ces mesures ne font que quatre grandes mesures. Il y a cette difference entre les *Rythmes* des Anciens & les Vers ; que les Rythmes étoient bien composez de plusieurs pieds, mais le nombre de ces pieds n'étoit point determiné comme est celui des *Metres* ou des Vers Ce que nous avons dit icy de la Poësie latine, regarde la Poësie Grecque qui a les mêmes regles.

CHAPITRE XXI.

De la Poësie Françoise.

C'Est une chose surprenante que les regles dont nous venons de parler soient si particulieres à la langue Grecque & à la langue Latine, qu'aucune autre ne les ait suivie. La Poesie des Anciens particulierement des Grecs avoit de merveilleux charmes ; l'Harmonie en étoit admirable. Ils prononçoient d'une maniere qu'il ne nous est guere moins difficile de concevoir que les six tons avec lesquels les Chinois prononcent un même mot monosyllabe ; c'est pourquoi on a tort de s'imaginer que ces peuples ne pussent pas sentir autre chose dans leurs Vers, que ce que nous sentons aujourd'hui. Pour les Hebreux, on ne sçait pas bien en quoi consistoit leur Poësie, quelles en étoient les regles. Il y en a qui pensent que leurs Cantiques ne consistoient que dans des expressions nobles, & extraordinaires ; Neanmoins ce stile des Cantiques si different de la prose, ces manieres contraintes & obscures marquent qu'il falloit que les Poëtes fussent assujettis à garder des mesures, que nous ne pouvons pas distinguer. On y trouve bien des Spondées, des Iambes, des Dactyles ; mais ce n'est pas assez, il faudroit que ces pieds fussent liés ensemble comme dans la Poësie latine, ce qu'on n'apperçoit pas. Les Hebreux ne coupoient pas non plus leurs discours en certaines parties qui eussent un certain nombre de voyelles & qui finissent par une même rime, ce qui fait aujourd'huy la Poësie de tous les Orientaux & de

tous les Europeens Je ne m'étonne pas que nôtre Poësie soit differente de celle des Grecs & des Latins, car nous prononçons comme je l'ai dit d'une maniere unie élevans seulement la voix sur certaines voyelles, ce qui a fait croire à Henri Estienne, que nos voyelles étoient longues ou breves comme les voyelles Latines. Il donne pour exemple ces mots *grâce*, *râce*, *mâtin*, opposé au soir, & *mâtin* le nom d'un chien, *pâte* qu'on mange & la *pâte* d'un chien : il dit que *pàrŏlĕ* sont trois breves, *mâĭstrĕssĕ*, une longue entre deux breves, *mĭsĕrĭcōrdĕ* trois breves avec un trochee. C'est pourquoi il prétend qu'on peut faire des vers François semblables aux vers Latins. Il traduit en François pour exemple, ce distique Latin,

Phosphore redde diem, cur gaudia nostra moraris
Cæsare venturo phosphore, redde diem.

En celui-ci,

Aube rebaille le jour : pourquoi nôtre aise retiens tu ?
Cesar doit revenir, aube rebaille le jour.

Henry Estienne trouvoit ces deux vers François fort beaux, mais je ne crois pas que plusieurs soient de son avis.

Quand on avouroit que les voïelles en François pourroient faire differentes mesures, & que ce n'est pas seulement par l'accent qu'une même voïelle peut differer d'elle-même, mais encore parce qu'elle peut estre prononcée differemment, en peu de temps ou dans un temps plus long, personne ne pourroit disconvenir que nous ne

prononcions presque toûjours egalement nos voyelles. Nous les faisons presque toutes breves, ainsi il n'y a pas assez de voielles longues pour faire differentes mesures. On ne peut pas faire des vers Latins de voïelles toutes breves; c'est pourquoi nous sommes obligez de donner de l'harmonie à nos paroles d'une autre maniere que les Grecs & les Latins. L'art que nous suivons est presque le même que suivent toutes les nations du monde depuis plusieurs siecles. Nôtre Poësie ne consiste que dans un certain nombre de syllabes, & dans les rimes, comme nous l'allons voir.

Nous n'élevons la voix qu'au commencement du sens, & nous ne la rabaissons qu'à la fin. C'est pourquoi si une mesure dans nôtre Poësie commençoit au milieu d'un mot, & finissoit au milieu d'un autre mot, la voix ne pourroit distinguer par aucune inflexion cette mesure comme elle le fait en Latin. Afin donc de mettre de la distinction entre les mesures, & que les oreilles apperçoivent cette distinction par un élevement de voix au commencement, & un abaissement à la fin, chaque mesure doit contenir un sens parfait: ce qui fait qu'une mesure doit être grande, & que chacun de nos Vers n'est composé que de deux mesures, qui le partagent en deux parties égales, dont la premiere est appellée *Hemistiche*. Les mesures de nos Vers se mesurent, d'une maniere fort naturelle, puisque naturellement & sans art on éleve la voix en commençant l'expression d'un sens parfait, & qu'on la rabaisse sur la fin de cette expression. L'égalité de ces mesures dépend d'un nombre égal de voyelles: Toutes les voyelles se prononçant avec un égal temps dans nôtre Langue, il est évident que si deux expressions ont un égal nombre de voyelles, les

temps de leur prononciation ſont égaux.

L'égalité des deux meſures dont chaque vers eſt compoſé ne peut donner qu'un plaiſir mediocre. Auſſi on lie tout au moins deux Vers enſemble qui font quatre meſures. Cette liaiſon ſe fait par l'union d'un même ſens. Pour rendre encore cette liaiſon plus ſenſible, on fait que les Vers qui renferment un même ſens, riment enſemble; c'eſt à dire qu'ils ſe terminent de la même maniere. Il n'y a rien que les oreilles apperçoivent plus ſenſiblement que le ſon des mots; ainſi la rime qui n'eſt que la repetition d'un même ſon eſt tres-propre pour faire diſtinguer ſenſiblement les meſures des Vers. Lorſque ſur le declin de l'Empire on commença à donner une même quantité à toutes les voyelles, pour lors les Poëtes ne ſe mirent plus en peine que de la rime, & d'égaler les expreſſions qu'ils terminoient par ces rimes. Cette maniere de faire des Vers eſt tres-ſimple, auſſi elle ennuye bien-toſt, ſi l'on n'a ſoin d'occuper l'eſprit des Lecteurs par la richeſſe & par la varieté des penſées, afin qu'ils ne s'apperçoivent point de ſa ſimplicité.

Voila en peu de mots les fondemens de nôtre Poëſie: pour rendre plus ſenſible ce que j'en ai dit, j'en ferai l'application aux deux vers ſuivans;

Je chante cette guerre | *en cruauté fecende,*
Où Pharſale jugea | *de l'Empire du monde.*

L'oreille n'apperçoit que deux meſures dans chacun de ces vers, & elle les diſtingue, parce que la voix s'éleve au commencement, & ſe rabaiſſe à la fin de chacune de ces meſures, qui contiennent des ſens parfaits. Les quatre meſures de ces deux vers ſont liées enſemble par l'u-

tion d'un même sens, dont elles sont les membres, & par la rime. Outre l'égalité du temps nous pouvons remarquer que l'égalité des repos de la voix, qui se repose en prononçant nos vers par des intervalles égaux, contribuë fort à leur beauté. Je ne parle point des differens ouvrages en vers, des vers Alexandrins, des Sonnets, des Stances, &c. Ces vers ne sont differens entr'eux, que par le nombre de leurs syllabes. Les uns sont composez de plus grandes, ou de plus courtes mesures; dans les uns les rimes sont entre-mêlées. Comme chez les Latins on compose des ouvrages de differentes sortes de vers, en François on lie de petits vers avec de grands vers. L'artifice qu'on employe dans ces ouvrages n'a aucune difficulté qui merite que nous nous arrêtions à l'expliquer.

Ce n'est pas assez pour donner à un vers la juste mesure, d'avoir égard à la quantité du temps de chaque voyelle, ou au nombre des mêmes voyelles: leur concours, & celui des consones avec qui elles se trouvent, augmente ou diminuë leurs mesures. Entre les mots qui ont même quantité, ou qui contiennent un égal nombre de voyelles, les uns sont rudes, les autres sont doux, les autres coulans, les autres languissans; c'est pourquoi pour rendre les mesures d'un vers égales, on doit avoir presque autant égard aux consones qu'aux voyelles, comme nous l'avons dit de la Poësie Latine. Il faut sur tout prendre garde aux accens, ou si l'on veut à la mesure des voyelles, & prendre garde si elles sont breves ou longues, *male* une espece de coffre ne peut pas rimer avec mâle *masculus*, comme l'enseignent ceux qui traitent expressément de la Poësie Françoise.

CHAPITRE XXII.

Il y a une sympathie merveilleuse entre nôtre ame, & les nombres. Ce que c'est que nombres.

NOus avons vû qu'un discours est agreable lorsque les temps de la prononciation des syllabes qui le composent peuvent être mesurez par des mesures exactes; que le temps par exemple d'une syllable est exactemét ou le double, ou le triple de celui d'une autre syllabe. Les mesures exactes sont celles qui s'expriment par des nombres. Dans la Geometrie toutes les raisons exactes sont nommees raisons de *nombre à nombre*; c'est pourquoi les maîtres de l'art de parler ont appellé nombre *numeros*, tout ce que les oreilles apperçoivent de proportionné dans la prononciation du discours soit la proportion des mesures du temps, soit une juste distribution des intervalles de la respiration. * *Numerosa oratio* en Latin, est ce que nous nommons en François, discours harmonieux.

Saint Augustin remarque qu'il y a une merveilleuse alliance de nôtre esprit avec les nombres, & que les differens mouvemens de l'ame repondent à certains tons de la voix avec qui elle a je ne sçai quelle espece d'habitude : *Mira animi nostri cum numeris cognatio. Omnes affectus spiritûs nostri pro sui diversitate habent proprios modos in voce, quorum nescio quâ occultâ familiaritate excitantur.* Longin, cet excellent critique, dit que ces nom-

* Ciceron de Orat. lib. 3. *Numerosum est id in omnibus sonis atque vocibus quod habet quasdam impressiones, & quod metiri possumus intervallis æqualibus.*

bres sont des instrumens merveilleusement propres à remüer & faire agir les passions, τῶν παθῶν ὄργανον.

Pour penetrer dans les causes de cette merveilleuse sympathie des nombres avec nôtre esprit, & de leur puissance sur nos passions, il faut sçavoir que les mouvemens de l'ame suivent ceux des esprits animaux. Selon que ces esprits sont plus lents, ou plus vîtes, plus tranquilles, ou plus violens, l'ame se sent émeuë de differentes passions. La plus petite force est capable d'arrêter ou d'exciter ces esprits animaux : ils resistent peu, & leur legereté fait que le plus petit mouvement étranger les détermine, le mouvement par exemple d'un son peut les ébranler. Nôtre corps est tellement disposé, qu'un son rude & violent les fait couler dans les muscles qui le disposent à la fuite, de la même maniere que le fait la vûë d'un objet affreux, comme nous l'experimentons tous les jours : au contraire un son doux & modere a la force d'attirer. En parlant rudement à un animal, il s'enfuit : on l'apprivoise, en lui parlant doucement ; d'où l'on apprend que la diversité des sons produit des mouvemens differens dans les esprits animaux.

Chaque mouvement qui se fait dans les organes des sens, & qui est communiqué aux esprits animaux, ayant donc été lié par l'Auteur de la nature à un certain mouvement de l'ame, les sons peuvent exciter les passions ; & l'on peut dire que chacune répond à un certain son qui est celui qui excite dans les esprits animaux le mouvement avec lequel elle est liée. C'est cette liaison qui est la cause de la sympathie que nous avons avec les nombres, & qui fait que naturellement selon le ton de celui qui parle, nous ressentons differens

mouvemens. Un ton languissant nous inspire de la tristesse, un ton élevé nous donne du courage. Entre les airs, les uns sont gais, & les autres melancoliques, selon la passion qu'ils excitent.

Pour decouvrir tous les secrets de cette sympathie, & expliquer comment entre les nombres les uns causent plûtôt la tristesse que la joye, il faudroit examiner quel est le mouvement des esprits animaux en chaque passion. On conçoit facilement que si l'impression d'un tel son dans les organes de l'ouïe, est suivi d'un mouvement dans les esprits animaux semblable à celui qu'ils ont dans la colere, si par exemple ce son les agite violemment & avec inégalité, qu'il pourra exciter la colere, & l'entretenir : au contraire qu'il sera languissant & mélancolique, si l'émotion qu'il cause dans les esprits animaux est foible & languissante, telle qu'est celle qui accompagne la melancolie. Ce que je dis ne doit pas surprendre aprés ce que nous rapportent tant d'Auteurs celebres des effets de la Musique. Ils disent qu'il y a eu des Musiciens qui sçavoient joüer sur leurs flutes des airs propres à guerir toutes les maladies, qui pouvoient appaiser les douleurs, & rendre la santé aux malades.

CHAPITRE XXIII.

Lorsque les nombres conviennent aux choses qui sont exprimées, ils rendent le discours plus vif, & plus significatif.

ON ne peut pas douter que les sons ne soient significatifs, & qu'ils ne puissent renouvel-

ler les idées de plusieurs choses : le son de la trompette ne fait-il pas penser à la guerre ? C'est pourquoi Ciceron dit de Thucidide, que cet Historien en parlant des combats, fait par le nombre élevé de son discours, qu'il semble qu'on soit present à une bataille, & qu'on y entende la trompette : *De bellicis scribens concitatiori numero, videtur bellicum canere.* Quand on entend le bruit de la mer, on se l'imagine facilement, quoique les yeux ne la découvrent point. Quand on entend parler un homme qui est connu d'ailleurs, on se le represente avant qu'il soit present aux yeux. Les idées des choses sont liées entr'elles, elles s'excitent les unes les autres. Ainsi il est hors de doute que certains sons, certains nombres, & certaines cadences peuvent contribuër à réveiller les images des choses avec lesquelles ils ont quelque rapport & liaison.

Nous experimentons qu'en parlant nous prenons un ton conforme à nos dispositions interieures. Ce n'est pas seulement sur le visage que paroissent les mouvemens dont nous sommes agitez. La seule maniere dont nous parlons fait connoître ces mouvemens ; nous prenons un autre ton en raillant que lorsque nous parlons serieusement. Nostre voix n'est point la même quand nous loüons que quand nous blâmons. En un mot nous changeons de voix selon nos differens mouvemens, aussi on fait bien mieux connoître ce que l'on pense, quand on parle, que lorsqu'on écrit.

Cependant il est certain qu'on peut donner une cadence à ses paroles qui tienne lieu d'une voix vivante. Virgile réüssit admirablement en cela, il donne à ses vers une cadence qui peut elle seule exciter les idées des choses qu'il veut signifier. En lisant ces paroles : *Et altos conscendit furibunda*

rogos, qui est-ce qui ne conçoit pas par cette c
dence précipitée & élevée, la précipitation
laquelle Didon, dont il est parlé en ce lieu, mo
te en furie sur le bûcher qu'elle avoit préparé po
s'y brûler. Quand je lis cette description du som
meil :

Tempus erat quo prima quies mortalibus ægris
Incipit, & dono divûm gratissima serpit ;

la douceur de ce vers qui glisse, me donne l'id
du sommeil qui semble se glisser & couler dans n
membres, sans que nous nous en appercevion
Ce nombre languissant de cette Harangue du fou
be Sinon ;

Heu ! quæ nunc tellus, inquit, quæ me æquora p
sunt
Accipere ; aut quid jam misero mihi denique restat.

Ce nombre, dis-je, n'étoit-il pas capable d'exc
ter la compassion dans l'esprit des Troyens ?
seule cadence du vers suivant exprime le ton la
guissant avec lequel on parle d'un accident
cheux.

Verùm opere in tanto sineret, dolor Icare haberes pa
tem.

Souvent la maniere de dire les choses, la postur
les habits sont plus éloquens que les paroles. U
habit negligé, une mine triste fléchira plûtôt q
les prieres & les raisons. Aussi la cadence des
roles fait souvent plus que les paroles mêmes
comme nous l'avons vû dans le premier L
vre de cet Ouvrage. Un ton ferme imprime

ce, un ton languissant porte à la compassion. discours perd la moitié de sa force lorsqu'il n'est soutenu de l'action & de la voix : c'est un instrument qui reçoit sa force de celui qui le manie. paroles sur le papier sont comme un corps qui est étendu par terre. Dans la bouche de celui les profere, elles vivent; elles sont efficaces: le papier elles sont sans vie, incapables de produire les mêmes effets. Une cadence conforme aux choses, conserve en quelque maniere la vie au discours, en conservant le ton avec lequel il doit être prononcé.

CHAPITRE XXIV.

Moyens de lier son discours par des nombres qui répondent aux choses signifiées.

PLaton pretend que les noms n'ont point été trouvez par hazard, & que la raison a eu plus de part dans l'établissement du langage que le caprice. Pour autoriser cette pensée, il fait voir par plusieurs exemples que les premieres racines d'où sont derivez les autres mots, ont été composées de lettres, dont le son exprimoit en quelque maniere la chose signifiée. Il seroit tres-difficile de justifier la pretention de Platon dans toutes les racines ; mais il est hors de doute que dans toutes les langues, il y a des mots dont le son est significatif, & que la beauté d'un nom consiste dans le rapport qu'il a avec la chose qu'il signifie, soit par la cadence qui lui convient, comme ce mot *Boare*, ou parce qu'il est derivé d'un autre nom qui signifie une chose semblable.

Celui qui veut lier son discours par des nombres conformes au sens, n'a qu'à consulter ses oreilles, & apprendre d'elles quel est le son de toutes les lettres, des voyelles, des consonnes, des sillabes, & à quelle chose ce son peut convenir. Il y a des Auteurs qui se sont appliqués à remarquer ces usages : ils observent par exemple que la consone F, exprime le vent : *Cùm flammis furentibus austris.* La consone S, un courant d'eau, ou de sang, *& plenos sanguine rivos* : comme aussi les tempêtes

Luctantes ventos, tempestatesque sonoras.

La lettre L, convient aux choses douces :

Mollia lutteola pingit vaccinia caltha.
——— *est mollis flamma medullas.*

Virgile se sert heureusement de plusieurs M pour un bruit sourd & confus.

——————— ——————— *Magno cum murmure montis*
Circum claustra fremunt.

Le fondement de tout cela est ce que nous avons dit, qu'un son excite naturellement l'idée de la chose qui peut produire un son semblable. Ainsi comme chaque lettre a un son qui lui est particulier, il est certain qu'il y a des lettres qui sont plus propres à marquer de certaines choses comme le son de la lettre M. & de l'O pour exprimer un son obscur. Platon dit que ces mots, σκληρότης, τραχὺς qui se prononcent difficilement marquent bien par cette rudesse ce qu'ils signifient. Au contraire la pronon-

...ion douce & facile de ce mot γλυκύ contribue ...ire connoître ce qu'il signifie. Il est certain ...'en parlant d'une chose douce on est porté à en ...ler avec un ton doux ; les mots qui sont donc ...posés de lettres d'une prononciation douce & ...le tiennent lieu sur le papier de ce ton avec ...el on auroit parlé. Il est naturel de prendre les ...nes qui sont les plus convenables. Il n'y a pas de ...rmes plus propres que ceux dont nous mar...ns le cri des animaux, parce qu'ils expriment ...cri; ainsi c'est la nature qui a fait trouver μυκᾶσθαι ...ματα, χρεμετισμὸς ἵππων, ἢ φρυαγμὸς τράγων. ... *mugissement* des Taureaux, *le hennissement* des Chevaux, comme nous disons aussi, *aboyer*, ...*ler*. Βρόμος, πάταγος, συριγμὸς sont des noms ...turels comme nos mots François *bourdonnement*, ...*ssement*. Nous avons vû la nature du ton de cha...que lettre, il est facile de juger à quoy elle peut être ...propre; & par consequent on peut connoître entre ...plusieurs mots qu'on a pour s'exprimer qui sont ...ceux dont le son est plus propre pour le dessein ...qu'on a.

Entre les voyelles, les unes ont un son clair, ...& élevé; les autres ont un son obscur & foible. On ...peut faire entrer dans la composition de son dis...cours celles qui sont propres au dessein que l'on a ...pris de faire une cadence plus foible ou plus forte, plus élevée ou plus basse.

Il faut avoir particulierement égard aux me...sures du temps. Entre les mesures, les Dactyles coulent avec vitesse : le Spondée va gravement ; l'Iambe marche vite : le Trochée semble courir, aussi il prend son nom d'un verbe Grec, qui signifie courir. L'Anapeste tout au contraire du Dactyle coule avec vitesse dans son commence...ment, & sur la fin il semble qu'il va choquer

contre quelque corps qui le repousse, & l'arrete, d'où il a pris son nom, qui signifie percussion. Les effets de ces mesures sont differens : celui qui veut accorder la cadence des paroles avec les choses qu'il traite, doit choisir entre ces pieds ceux qui l'accommodent. Virgile se sert de Dactyles pour exprimer la vitesse d'une action.

——————— *Illi aequore aperto*
Ante notos, Zephirumque volant : gemit ultima pulsu Thraca pedum.

Ferte citi ferrum, date tela, scandite muros.

Au contraire il évite les Dactyles, & choisit les Spondées lorsque la gravité convient mieux à l'expression.

——————— *Magnum Iovis Incrementum.*

Tanta molis erat Romanam condere gentem.

Illi inter sese magna vi brachia tollunt, &c.

Ciceron rapporte que Pythagore empêcha des jeunes gens d'entrer par force dans une honnête maison, & qu'il leur fit quitter leur mauvais dessein, ayant commandé à une femme qui chantoit, de faire entrer des Spondées dans son chant. *Pytagoras concitatos ad vim pudica domui inferendam juvenes jussâ mutare in Spondeum modos tibicina compescuit.* Le Spondée & le Dactyle sont les deux grandes mesures. C'est pourquoi les Hexametres sont des Vers les plus majestueux, & le Spondée qui se trouve à la fin, fait qu'on le prononce avec un ton ferme, parce qu'il soûtient la voix. L'Anapeste qui est à la fin du Pentametre fait tomber la voix ; c'est pourquoi on emploie le Pen-

metre pour exprimer les plaintes dans lesquelles la voix tombe à tous momens, & son cours est interrompu. On joint le Pentametre avec l'Hexametre, afin que la force de l'un soûtienne la foiblesse de l'autre. L'Iambe est si vîte que la cadence du Vers qui en est composé n'est pas souvent sensible. Elle passe avec tant de vitesse, qu'on a peine à distinguer ce Vers de la prose ; c'est pourquoi on emploie ce pied dans les pieces de Theatre, dont le stile doit être fort naturel, & peu different de la Prose.

Il est facile de rendre la cadence du discours douce ou rude. Pour la rendre douce, il faut éviter le concours des voyelles qui cause des vuides dans le discours, & empêche qu'il ne soit uni & égal. Ce concours de voyelles, & celui de plusieurs consones, particulierement de celles qui sont aspirées, ou qui ne s'accordent point, rendent le discours raboteux. Un discours rude convient aux choses rudes & desagreables, * *Rebus atrocibus conveniunt verba auditu aspera.* Pour décrire de grandes choses il faut emploïer de grands mots dont le son soit éclatant, & qui remplissent la bouche. La cadence du discours bas doit être negligée, & languissante, pour ce sujet il est à propos que tous les termes dont on se sert ayent un son foible.

Plus les periodes sont longues, l'action de la voix est plus forte. Lorsqu'il est important de parler avec douleur, les expressions doivent être courtes, & couppées : si l'action est vehemente, s'il est besoin de donner du poids à ses paroles, comme ceux qui se veulent faire craindre font un grand bruit, il faut se servir de longues périodes, qu'on ne peut prononcer sans prendre un ton plus ferme qu'à l'ordinaire.

* *Quintilien.*

Je n'en dis pas davantage : ce seroit abuser du temps que de vouloir donner des regles plus particulieres pour chaque nombre. Cela ne s'acquiert que par une longue habitude ; & par une forte application qui fait qu'on s'anime en composant, & que naturellement on choisit des termes rudes, ou doux qui conviennent à ce que l'on veut exprimer. Je ne conseillerois pas à un Auteur de s'opiniâtrer à trouver une cadence significative ; avec les mêmes gehennes que l'on cherche une rime. Il est difficile d'y reüssir souvent, c'est tenter l'impossible.

La pluspart des Poëtes semblent avoir ignoré cet accord des nombres avec les choses : ils ne cherchent dans leurs Vers qu'une douceur qui devient fade dans la suite ; chez eux les affligez, & les joyeux, les maîtres, & les valets parlent d'un même ton ; un païsan parlera avec autant de délicatesse qu'un courtisan, cependant ces Poetes ont des adorateurs qui croyent fort favoriser Virgile, quand ils disent des Vers rudes & negligez, avec lesquels il décrit les choses basses, qu'il s'est negligé dans ceux-là pour faire paroître la douceur des autres. Ils n'estiment pas cette cadence admirable de ces Vers où il décrit le foible coup que le vieillard Priam porta à Neoptolemus, parce qu'elle est foible & languissante, comme elle le doit être.

Sic fatus senior, telumque imbelle sine ictu
Conjecit.

J'ai honte d'employer l'autorité des Maîtres de l'Art pour les convaincre d'une verité qui n'a pas besoin de preuve. Ciceron & Quintilien donnent de grandes loüanges à ceux qui accordent les nombres avec le sens. Les Historiens, les Poëtes,

& les

& les Orateurs ont recherché avec soin cette beauté. Ulpien dans les Commentaires qu'il a faits sur les harangues de Demosthene, remarque que toutes les fois, que ce Prince des Orateurs Grecs parloit des progrez de Philippe, il arrêtoit le cours de la prononciation de son discours, y faisant entrer à cette fin plusieurs particules pour faire voir combien Philippes marchoit lentement dans ses conquêtes. *Quoties tardos Philippi progressus voluit ostendere, tardam multis interjectis particulis orationem faciebat.*

Pour Virgile, on peut dire que c'est en cela qu'il est inimitable, & qu'aucun Poëte n'approche de lui. Il ne seroit pas besoin d'en apporter des exemples, parce que chacun a ce Poëte entre les mains : neanmoins pour vous faire remarquer l'excellence de ses Vers, je rapporterai quelques-uns des plus beaux endroits qui se presentent à ma memoire. Lorsqu'il fait parler Neptune dans le premier Livre de l'Eneïde, il donne à ses paroles une cadence élevée, majestueuse ; & qui convient à la majesté de celui qu'il fait parler.

Tantane vos tenuit generis fiducia vestri ?
Iam cœlum, terramque meo sine numine, venti,
Miscere, & tantas audetis tollere moles.

Remarquez la pompe des Vers suivans, avec lesquels il flatte l'Empereur :

Nascetur pulchrâ Trojanus origine Cæsar,
Imperium Oceano, famam qui terminet astris.

Personne ne lit les Vers avec lesquels il décrit Polipheme, cet horrible & difforme Geant, sans ressentir quelque mouvement d'horreur, & de crainte. L

Monstrum horrendum, informe, ingens, cui lumen ademptum :

comme aussi les suivans :

Tela inter media, atque horrentes marte Latinos,

La cadence de ce Vers *Procumbit humi bos*, qui tombe tout d'un coup, imite la chûte de ce pésant animal. Celle de celui-ci :

Quadrupedante putrem sonitu quatit ungula campum
l'allure ou l'ardeur d'un cheval fougueux Peut-on mieux exprimer la tristesse, que par cette cadence interrompuë.

O pater, ô hominum, divûmque æterna potestas !
O lux Dardaniæ, ô spes fidissima Teucrum !

Les Vers suivans sont pleins de la douleur d'une personne affligée, qui regrette la perte de son ami:

Te amice nequivi Conspicere, &c.
Implerunt rupes, flerunt Rhodopeiæ arces.

Denys d'Halicarnasse que nous citons si souvent, montre qu'Homere lie ordinairement des nombres propres à sa matiere. Il cite quantité de Vers de ce Poëte, sur lesquels il fait ses reflexions avec une élegance dont vous pouvez juger par cet échantillon. Il rapporte ces Vers, dans lesquels Homere fait raconter à Ulysse les travaux que souffre Sisyphe dans les Enfers :

Καὶ μὴν Σίσυφον εἰσεῖδον, κρατέρ' ἄλγε' ἔχοντα,
Λᾶαν βαστάζοντα πελώριον ἀμφοτέρῃσιν,

Ἤτοι ὁ μὲν σκηριπτόμενος χερσίν τε ποσίν τε,
λᾶαν ἄνω ὤθεσκε ποτὶ λόφον. *Odyss. l. 11.*

Denys d'Halicarnasse fait cette reflexion judicieuse, & elegante :

Ἐν ταῦτα ἡ σύνθεσις ἐστιν ἡ δηλοῦσα τὸ γινόμενον ἕκαστον, τὸ βάρος τοῦ πέτρου, τὴν ἐπίπονον ἐκ τῆς γῆς κίνησιν, τὸν διερειδόμενον τοῖς κώλοις, τὸν ἀναβαίνοντα πρὸς τὸν ὄχθον, τὴν μόγις ἀναθρυπτομένην πέτραν.

Homere continuë cet habile Rheteur, se sert dans ses vers de voyelles qui s'entrechoquent, συσχεσιομένων & qui arrétent le cours de la prononciation ; pour exprimer la longueur du temps que Sisyphe employe dans ce penible travail, il se sert de syllabes qui ont des arrêts, στηριγμοὺς καὶ ἐγκαθίσματα ; pour signifier la resistance de cette pierre, à cause de sa propre pesanteur, & de la rencontre des autres pierres, τὴν ἀντιτυπίαν καὶ τὸ βαρὺ καὶ τὸ μόγις. Et afin qu'on ne croye pas que ce soit par hazard que les nombres répondent aux choses dans ces vers, il montre comme la cadence des vers suivans est toute differente, dans lesquels il décrit la chute de la pierre de Sisyphe, & comment elle roule du haut du rocher où il l'avoit portée avec peine : cette cadence est extremément vîte, il semble que les mots συνολισθαίνοντα coulent & roulent avec la même précipitation que cette pierre. Cet Auteur fait les mêmes remarques sur plusieurs passages de Demosthene, & montre que non seulement la Poësie, mais encore la parole est capable d'une cadence qui contribuë à donner de justes idées des choses.

On ne doit pas s'imaginer qu'il soit necessaire en traitant toutes sortes de matieres de s'étudier à

rendre le son de ses paroles expressif : cette exactitude n'est point necessaire par tout ; mais seulement dans quelque partie d'un ouvrage qui est la plus en vuë, & dans laquelle on veut toucher plus vivement ses Auditeurs. Outre cela cette cadence doit être naturelle. Il n'est pas permis de renverser l'ordre naturel, de transposer les mots, de retrancher quelque expression utile, ou d'en inserer d'inutile, pour faire une juste cadence. Quelque prix qu'ait un discours dont le nombre peut exprimer les choses autant que les paroles, on doit bien se donner de garde de preferer cette beauté à une plus solide qui est celle de la justesse du raisonnement, & de la grandeur des pensées. Nôtre esprit ne peut pas toûjours être attentif à deux differentes choses à la fois, c'est pourquoi il arrive souvent que lorsqu'il s'applique à contenter les sens il déplaît à la raison. La plus noble partie du discours est le sens des paroles qui en est l'ame ; c'est cette ame qui merite nos premiers soins.

DE L'ART DE PARLER,

LIVRE QUATRIE'ME.

CHAPITRE PREMIER.

Il faut prendre un stile qui convienne à la matiere qu'on traite.

CE QUE C'EST QUE STILE.

NOUS avons remarqué que les mots ne donnent pas tous la même idée des choses qu'ils signifient, & que pour faire connoître la forme de nos pensées, il faloit choisir entre ces termes ceux qui representent leurs traits veritables, & leurs couleurs naturelles; c'est à dire qui réveillent dans l'esprit des autres les mêmes idées, & les mêmes sentimens que nous avons. Nous ferons connoître dans ce quatrieme Livre, que selon la difference de la matiere, il faut emploïer une maniere d'écrire particuliere ; & que comme chaque chose demande des paroles qui lui conviennent, aussi un sujet entier requiert un stile

qui lui soit proportionné. Les regles que nous avons données de l'élocution ci-dessus, ne regardent pour ainsi dire que les membres du discours. Ce que nous allons enseigner en regarde tout le corps.

Stile dans la premiere signification se prend pour une espece de poinçon dont les Anciens se servoient pour écrire sur l'écorce, & sur des tablettes couvertes de cire. Pour dire quel est l'auteur d'une telle écriture, nous disons que cette écriture est de la main d'un tel : les Anciens disoient, c'est du stile d'un tel. Dans la suite du temps ce mot de stile ne s'est plus appliqué qu'à la maniere de s'exprimer : quand on dit qu'un tel discours est du stile de Ciceron, on entend que Ciceron accoûtume de s'exprimer de cette maniere.

C'est une chose admirable que chaque homme en toutes choses a des manieres qui lui sont particulieres, dans son port, dans ses gestes, dans son marché. C'est un effet de sa liberté, de ce qu'il fait ce qu'il veut, & qu'il n'est pas déterminé comme les animaux, à qui on voit faire également les mêmes choses, parce que c'est une même nature qui les fait agir. On voit donc que chaque Auteur doit avoir dans ses paroles ou dans ses écrits, un caractere qui lui est propre, & qui le distingue. Il y en a qui ont des manieres plus particulieres, & plus extraordinaires, mais enfin chacun a les siennes.

Avant que je détermine avec quel stile il faut traiter les differentes choses qui sont les matieres des discours ordinaires ; quel doit être le stile d'un Orateur, d'un Historien, d'un Poëte qui veut plaire, & de celui qui veut instruire. J'ai crû qu'il ne seroit pas inutile de rechercher les

causes de cette difference qui se remarque dans la maniere de s'exprimer des Auteurs mêmes qui parlent une même langue, qui écrivent sur les mêmes matieres, & qui tâchent de prendre le même stile. Les uns sont diffus, & quelque retenue qu'ils affectent, on pourroit retrancher la moitié de leurs paroles sans faire tort au sens de leurs discours. Les autres sont secs, pauvres, steriles, & quelque effort qu'ils fassent pour revêtir les choses, il les laissent demi-nuës. Il y en a dont le stile est fort, les autres sont languissans : les uns sont rudes, les autres sont doux. Enfin comme les visages sont differens ; les manieres d'écrire le sont aussi ; c'est de cette difference dont nous allons rechercher la cause.

CHAPITRE II.

Les qualitez du Stile dépendent de celles de l'imagination, de la memoire & de l'esprit de ceux qui écrivent.

Lorsque les objets exterieurs frappent nos sens, le mouvement que ces objets y excitent, se communique par le moyen des nerfs jusques au centre du cerveau, dont la substance molle reçoit par cette impression de certaines traces. L'étroite liaison qui est entre l'ame & le corps fait que les idées des choses corporelles sont liées avec ces traces ; de sorte que lorsque les traces d'un objet, par exemple celles du Soleil, sont imprimées dans le cerveau, l'idée du Soleil se presente à l'ame ; & toutes les fois que l'idée du Soleil se presente à l'ame, ces traces que cause la presence de cet Astre

se r'ouvrent. Nous pouvons appeller ces traces les images des objets. La puissance qu'a l'ame de former sur le cerveau les images des choses qu'on a une fois apperçûës s'appelle l'imagination ; & ce mot signifie en même temps, & cette puissance de l'ame & ces images qu'elle forme.

Les qualitez d'une bonne imagination sont fort necessaires pour bien parler : car enfin le discours n'est rien qu'une copie du tableau que l'esprit se forme des choses dont il doit parler. Si ce tableau est confus, le discours ne peut être que confus. Si l'original n'est pas ressemblant, la copie ne le peut être. La forme, la netteté, le bon ordre de nos idées dépend de la netteté, & de la distinction des traces que font les impressions des objets sur le cerveau. Ainsi l'on ne peut douter que la qualité du stile ne dépende de la qualité de l'imagination. Tous les hommes n'imaginent pas de la même maniere ; la substance du cerveau n'a pas les mêmes qualitez dans toutes les têtes : c'est pourquoi l'on ne doit pas s'étonner, si les manieres de parler de chaque Auteur lui sont particulieres.

Les mots que nous lisons ou que nous entendons, laissent aussi-bien leurs traces dans le cerveau que les autres objets. Ainsi comme ordinairement on pense aux mots & aux choses en même temps, les traces des mots & des choses qui ont été ouvertes de compagnie plusieurs fois, se lient, de sorte que les choses se representent à l'esprit avec leurs noms. Lorsque cela arrive, on dit que la memoire est heureuse ; & son bonheur ne consiste que dans cette facilité, avec laquelle les traces des mots, & celles des choses avec qui elles sont liées, s'ouvrent en même temps ; c'est à dire que le nom de la chose suit la pensée que l'on en

8. Lorsque la memoire n'est pas fidele à representer les termes propres des choses qu'on lui avoit confiez, l'on ne peut parler juste. L'on est obligé de se taire ou de se servir des premiers mots qui se rencontrent, quoiqu'ils ne soient pas faits pour exprimer ce que l'on est pressé de dire. Les expressions heureuses & justes sont l'effet d'une bonne memoire.

Enfin il est constant que les qualitez de l'esprit sont cause de cette difference que l'on remarque entre tous les Auteurs. Le discours est l'image de l'esprit : on peint son humeur & ses inclinations dans ses paroles sans que l'on y pense. Les esprits étans donc si differens, quelle merveille que le stile de chaque Auteur ait un caractere qui le distingue de tous les autres, quoique tous prennent leurs termes, & leurs expressions dans l'usage commun d'une même langue.

CHAPITRE III.

Qualitez de la substance du cerveau, & des esprits animaux, necessaires pour faire une bonne imagination.

DAns l'imagination il y a deux choses ; la premiere est materielle, la seconde est spirituelle. La materielle ce sont ces traces causées par l'impression que font les objets sur les sens ; la spirituelle est la perception ou connoissance que l'ame a de ces traces, & la puissance qu'elle a de les renouveller ou ouvrir, quand elles ont été faites une fois. Il n'est question ici que de la partie materielle ; je ne puis expliquer exactement ces tra-

ces sans m'engager dans des discussions Philosophiques dont mon sujet m'eloigne ; je dirai seulement que ces traces sont faites par les esprits animaux qui sont la partie du sang la plus pure qui monte en forme de vapeur du cœur au cerveau Ces esprits sont indéterminez dans leur cours lorsqu'un nerf est tiré ils suivent son mouvement, & c'est par leur cours qu'ils tracent differente figures sur le cerveau, selon que les nerfs sont differemment tirez. De quelque maniere que cela se fasse, il est constant que la netteté de l'imagination dépend du temperamment de la substance du cerveau, & de la qualité des esprits animaux.

Les figures que l'on décrit sur la surface de l'eau n'y laissent aucun vestige ; les traces qu'elles y font étant aussi-tôt remplies. Celles aussi que l'on grave sur le marbre, sont ordinairement imparfaites, à cause de la resistance que trouve le cizeau dans la dureté de cette matiere. Cela nous fait connoître que la substance du cerveau doit avoir de certaines qualitez sans lesquelles elle ne peut recevoir les images exactes des choses que l'ame imagine. Si le cerveau est trop humide, & que les petits filets qui le composent soient trop foibles, ils ne peuvent conserver les plis que les esprits animaux leur donnent ; c'est pourquoi les images qui y sont tracées sont confuses, & semblables à celles que l'on tâche de former sur la fange. S'il est trop sec, & que les filets soient trop durs, il est impossible que tous les traits des objets y soient imprimez : ce qui fait que toutes choses paroissent maigres à ceux qui ont ce temperament. Je ne parle point des autres qualitez du cerveau, de sa chaleur, de sa froideur : quand il est chaud les esprits animaux le remuent plus facilement : sa froideur rallentit le feu de leur cours, elle fait

que l'imagination eſt peſante, & qu'on ne peut rien imaginer qu'avec peine.

Les eſprits animaux doivent avoir ces trois qualitez, ils doivent être abondans, chauds & égaux dans leur mouvement. Une tête epuiſée d'eſprits animaux eſt vuide d'images, l'abondance des eſprits rend l'imagination feconde; les veſtiges que tracent ces eſprits par leurs cours étans larges pendant que la ſource qui les produit n'eſt point épuiſée: on ſe repreſente facilement toutes choſes, & ſous une infinité de faces qui fourniſſent une ample matiere de parler. Ceux qui n'ont point cette fecondité que l'abondance des eſprits animaux entretient, ſont ordinairement ſecs. Comme les choſes ne s'expriment que foiblement ſur le ſiege de leur imagination, elles leur paroiſſent maigres, petites, décharnées. Ainſi leur diſcours qui n'exprime que ce qui ſe paſſe dans leur interieur eſt ſec, maigre & décharné. Les premiers ſont grands cauſeurs, ils ne parlent que par hyperboles, toutes les choſes leur paroiſſent grandes. Le diſcours des derniers eſt ſimple & bas; l'imagination des premiers groſſit les choſes, celle des derniers les retreſſit.

Lorſque la chaleur ſe trouve avec l'abondance, que les eſprits animaux ſont chauds, prompts, & en grande quantité; la langue n'eſt point aſſez prompte pour exprimer tout ce qui eſt repreſenté dans l'imagination; car outre que la premiere qualité fait que les images des choſes ſont tracées dans toute leur étenduë; la ſeconde qualité qui eſt la chaleur rendant les eſprits animaux vifs & legers, l'imagination eſt pleine dans un inſtant de differentes images. Ceux qui poſſedent ces deux qualitez; ſans meditation trouvent ſur le champ plus de choſes ſur un ſujet qu'on leur propoſe,

que les autres aprés avoir médité long-temps sur ce même sujet. Un esprit froid ne peut remuër son imagination qu'avec des machines. L'experience fait connoître que le défaut de chaleur est un grand obstacle à l'éloquence. Dans une violente passion, lorsque les esprits animaux sont extraordinairement remuez, les plus secs parlent avec facilité, les plus steriles ne manquent point de paroles ; & cette diversité d'images dans lesquelles le siege de l'imagination se metamorphose pour ainsi dire, cause une agreable varieté de figures, & de mouvemens qui suivent ceux de l'imagination.

Afin que l'imagination soit nette & sans confusion, le mouvement des esprits animaux doit être égal. Lorsque leur cours est dereglé, qu'ils sont tantôt lents dans leur mouvement, tantôt vites ; les images qu'ils tracent sont sans proportion, comme il arrive à ceux qui sont malades, & dont la maladie consiste dans un mouvement déreglé de toute la masse du sang. Ceux qui sont gais & d'un temperament sanguin s'expriment avec facilité & avec grace. Dans ce temperament les esprits animaux ont un mouvement promt & égal ; ainsi leur imagination étant nette, leur discours qui est une copie des images qui y sont tracées, est necessairement net & distinct.

CHAPITRE IV.

De ce qui rend la Memoire heureuse.

La bonté de la memoire dépend de la nature & de l'exercice. Puisqu'elle ne consiste que dans la facilité avec laquelle les traces des objets

que l'on a apperceus se renouvellent ; elle ne peut par consequent être heureuse, si la substance du cerveau n'est propre à recevoir les traces des choses, & à les conserver ; & si ces traces qui ne peuvent pas toûjours être ouvertes, ne se rouvrent facilement. L'exercice donne de la memoire; chaque chose se plie facilement du côté qu'on la plie souvent ; aussi les filets du cerveau s'endurcissent pour ainsi dire, & l'on se rend incapable d'apprendre par memoire, si l'on ne prévient cet endurcissement en les pliant souvent ; c'est à dire en repetant souvent ce que l'on a appris, & tâchant tous les jours d'apprendre quelque chose de nouveau. Il faut remplir sa memoire de termes propres, & faire que la liaison des images des choses & de leurs noms soit si étroite, que les images & les expressions se presentent de compagnie. Un excellent homme a dit que la memoire étoit comme une imprimerie : Un Imprimeur qui n'a que des caracteres Gothiques n'imprime rien qu'en caractere Gothique, quelque bel ouvrage qu'il mette sous la Presse. On peut dire de même que ceux qui n'ont la memoire pleine que de mauvais mots, n'aiant dans lesprit que des moules Gothiques, leurs pensées en se revêtant d'expressions, prennent toûjours un air Gothique.

CHAPITRE V.

Qualitez de l'esprit necessaires pour l'éloquence.

CE que nous venons de dire ne regarde que les organes corporels ; les qualitez de l'esprit

sont plus considerables & plus importantes. C'est la raison qui doit regler les avantages de la nature, qui sont plûtôt des défauts que des avantages, ceux qui ne sçavent pas s'en servir. Celui qui a l'imagination feconde, mais qui ne sçait pas faire le choix de ses richesses, se perd & s'égare dans de longs discours. Parmi la multitude des choses qu'il dit, il y en a quantité de mauvaises : & les bonnes sont étouffées par le grand nombre de celles qui ne vallent rien. S'il a de la chaleur avec cette fecondité, & s'il suit le mouvement de sa chaleur; il tombe dans une infinité d'autres défauts, son discours est un tissu perpetuel de figures : il ne parle jamais sans passion, mais presque toûjours sans raison. Etant promt & chaud, les plus petites choses l'excitent & lui font prendre feu. Sans avoir égard à la bien-séance ; sans considerer si la chose le merite, il entre en fureur ; il se laisse emporter à la fougue de son imagination dont ses paroles peignent le déreglement & l'extravagance.

Pour acquerir la perfection souveraine de l'éloquence ; il faut que l'esprit soit doüé de ces trois qualitez ; la premiere est une capacité, ou une etenduë d'esprit qui fait qu'on découvre sur le sujet qui est proposé tout ce qui se peut dire avec abondance. Un esprit borné est incapable de donner à une matiere l'étenduë qui lui est necessaire.

La seconde qualité consiste dans une certaine délicatesse, une certaine vivacité qui entre d'abord dans les choses, qui les approfondit, & en éclaire tous les recoins. Ceux qui ont l'esprit pesant & grossier ne penetrent pas dans les replis d'une affaire, ils n'en voient que le gros ; ainsi ils ne peuvent qu'effleurer la surface des choses.

La troisiéme qualité est la justesse de l'esprit, c'est

elle qui regle toutes les autres qualitez, soit de l'esprit, soit de l'imagination. Un esprit juste choisit, il ne s'arrête pas à tout ce que son imagination lui presente; il fait le discernement de tout ce qui se doit dire & de ce qui se doit taire. Il n'étend pas les choses selon la grandeur de leurs images; il amplifie ou abrege son discours selon que la chose & le bon sens le demandent. Il ne se fie pas à ses premieres idées; il juge si les choses sont aussi grandes qu'elles lui paroissent, & choisit des expressions qui leur conviennent selon la lumiere de la raison, & non pas selon le rapport de son imagination, qui souvent est semblable à ces verres qui font paroître les objets plus grands qu'ils ne le sont. Il l'arrête lorsqu'elle est trop legere: il l'excite, il l'échauffe, lorsqu'elle est trop froide; en un mot il use bien des avantages que la nature lui a donnez, il les perfectionne; & si elle ne lui a pas été favorable, il combat ses défauts, & tâche de les corriger.

Les bonnes qualitez de l'esprit ne se rencontrent pas toûjours avec celles d'une bonne imagination, & celle d'une memoire heureuse. Ce qui met une difference tres-grande entre parler & écrire. Souvent ceux qui écrivent bien lorsqu'on leur donne du temps pour penser, parlent mal si on les oblige de parler sans preparation. Pour écrire il n'est pas besoin d'une imagination si feconde, si chaude & si prompte. Quand on a un genie qui n'est pas entierement malheureux, en meditant serieusement on trouve ce que l'on doit & ce que l'on peut dire sur un sujet proposé. Ceux qui parlent avec facilité, sans preparation, reçoivent cet avantage d'une imagination abondante & pleine de feu, lequel feu s'éteint & se rallentit dans le repos, & dans la froideur avec laquelle on compose une piece dans un cabinet.

Les qualitez de l'esprit sont préferables à celles du corps : l'éloquence de ceux qui ont ces dernieres qualitez, est comme un grand feu de poudre à canon qui passe en un moment. Cette éloquence fait du bruit d'abord, elle éclate ; mais aussitôt on n'en parle plus ; au contraire un ouvrage composé avec jugement conserve sa beauté, & plus il est lû, plus il est admiré, comme remarque Tacite au sujet d'un certain Halerius qui fut celebre pendant sa vie, mais dont les écrits n'eurent pas le même succez que sa personne : parce qu'ayant plus de feu d'imagination, que de justesse d'esprit, son talent étoit de parler sur le champ, & non pas d'écrire. Un ouvrage solide & travaillé, dit Tacite, vit dans l'estime des hommes apres la mort de son Auteur. La douceur & l'éclat de l'eloquence d'Halerius s'éteignit avec lui : *Quintus Halerius . . . . . eloquentiæ quoad vixit celebratæ, monimenta ingenii ejus haud perinde retinentur. Scilicet impetu magis quàm curâ vigebat : utque meditatio aliorum & labor in posterum valescit, sic Haleri canorum illud & profluens cum ipso simul extinctum est.*

CHAPITRE VI.

La diversité des inclinations & du temperament diversifie le stile. Chaque personne, chaque climat a son stile qui lui est particulier.

LE discours est le caractere de l'ame ; nôtre humeur se peint dans nos paroles, & chacun sans y penser suit le stile auquel ses dispositions

relles le portent. Elles sont toutes differentes s chaque homme, c'est pourquoi il y a autant differens stiles qu'il y a de personnes qui par-, ou qui écrivent. De là vient encore que que climat a une maniere de parler qui lui est ticuliere. Car comme ordinairement ceux qui d'un même païs ont beaucoup de rapport dans temperament, ils ont aussi des manieres de ler assez semblables, & conformes à ce tempera- qui leur est commun. Les Espagnols, par mple, qui sont tous graves, choisiront bien tôt des mots dont la cadence sera majestueuse, des expressions nobles, que des mots doux & guissans, & des expressions delicates, comme oient les Italiens.

Les Orientaux qui ont l'imagination chaude & eine d'images, ne parlent que par metaphores par allegories; parce que lorsqu'ils se propo-t de traiter quelque sujet, aussi-tôt leur imagina-n leur presente mille images qui ont du rapport ce sujet, dont ils peuvent tirer plusieurs meta-hores. Ainsi si ce sujet est peu sensible, comme s images sont fort vives, qu'elles frappent for-ment leur esprit, & le tournent pour ainsi dire ers elles, ils sont bien plûtôt portez à se servir u nom de ces images avec lesquelles ce sujet a pport, que du nom propre. Ils quittent donc s expressions naturelles pour employer celles qui nt figurées; c'est ce qui rend leur stile obscur à ux qui n'ont pas une imagination aussi promte u'eux; car pour penetrer dans le veritable sens e leurs paroles il ne faut presque jamais conside-r ce qu'elles signifient naturellement, mais ce u'elles peuvent signifier, prises dans un sens me-phorique, qu'il n'est pas facile d'appercevoir, arce que les metaphores dont ils se servent sont

tirees d'objets qui ne nous frappent pas aussi vivement qu'ils en sont frappez ; ainsi nous ne pouvons pas découvrir d'abord la liaison qu'ils ont avec la chose qui est le sujet du discours.

Cela se remarque dans les Poësies que nous avons des Orientaux ; l'Ecriture sainte nous en fournit même des exemples dans les Cantiques de Salomon. Nous sommes surpris d'abord que ce Prince en décrivant les beautez de son épouse, compare son visage au côté de la Tour du mont Liban, qui regardoit la ville de Damas, & ses dents à une troupe de brebis nouvellement tonduës qui sortent du bain : mais avec un peu d'application on penetre dans sa pensée, & l'on apperçoit qu'en même temps qu'il pense aux beautez de son épouse, il est frappé des images de ce qu'il avoit vû de plus beau. La Tour du Liban se presente à son imagination, qui faisoit une face extraordinairement belle du côté de Damas ; il est frappé de la blancheur des brebis qui sortent du bain, & qui commencent à se revêtir d'une nouvelle toison. Les Septentrionaux n'ont pas tant de feu : leur imagination ne reçoit pas une si grande varieté d'images. Quand ils pensent à un sujet, ils en sont occupez ; ainsi s'ils se servent de metaphores, ils ne les prennent que de choses qui ont une liaison fort étroite avec ce qui fait le principal sujet de leur discours. C'est pourquoi leur stile est simple, naturel, & s'entend facilement. Ils se donnent tout le temps qui est necessaire pour expliquer les choses qu'ils proposent. Ce que les Orientaux ne peuvent faire, etant emportez par la vivacité de leur imagination, qui les oblige de quitter ce qu'ils avoient commencé de dire, pour passer tout d'un coup à d'autres choses.

Les anciens Rheteurs distinguent en trois classes

differens stiles que les differentes inclinations des peuples leur font aimer. Le premier est l'Asiatique, élevé, pompeux, magnifique : Les peuples de l'Asie ont eté toûjours ambitieux, leur discours exprime leur humeur, ils aiment le luxe, leurs paroles sont accompagnées de plusieurs vains ornemens qu'une humeur severe ne peut souffrir. Le second stile est l'Attique : Les Atheniens étoient plus reglez dans leurs manieres de vivre : aussi étoient-ils plus exacts, & pour ainsi dire plus modestes dans leurs discours. Le troisiéme est le stile Rhodien : Les Rhodiens tenoient de l'humeur ambitieuse, & passionnée pour le luxe des Asiatiques, & de la modestie des Atheniens : leur stile caracterise leur humeur, il garde un milieu entre la fierté du stile Asiatique, & la retenuë du stile Attique.

CHAPITRE VII.

Chaque siecle a son stile.

LA diversité des stiles vient encore des préjugez avec lesquels on parle. Quand on conçoit dans le monde de l'estime pour quelque maniere d'écrire, & qu'il s'en fait une mode, chacun tâche de la suivre, & de s'y conformer ; mais comme l'on se lasse des modes, & que ceux qui les ont inventées, en cherchent de nouvelles après que celles-là sont devenuës communes, pour se distinguer de la foule ; ainsi il se fait un changement perpetuel dans le langage aussi bien que dans les habits, comme nous l'avons dit ailleurs. C'est ce qui fait que chaque âge, chaque siecle a sa maniere de

parler qui lui est particuliere. Les bons Critique reconnoissent le temps auquel un Auteur a écrit en observant sa maniere d'écrire, & son goût c'est à dire l'estime qu'il a pour de certains tours pour de certaines expressions qu'il affecte d'em ploïer.

Seneque a remarqué qu'en chaque siecle il a toûjours quelqu'Auteur de reputation, qui est le modelle de tous ceux qui écrivent, lequel peut ainsi introduire de certaines manieres qui bien qu'elles soient mauvaises quand elles ont été une fois applaudiës, sont ensuite en usage, & tout le monde les affecte. C'est ainsi qu'on voit de certains défauts autorisés pendant des siecles en tiers. *Hæc vitia unus aliquis inducit, sub quo tunc eloquentia est: cæteri imitantur, & alter alteri tra dunt.* Il en donne un exemple dans Saluste. On aima, dit-il, de son temps les expressions concises & une breveté obscure. *Sic Salustio vigente ampu tatæ sententiæ, & verba ante expectatum cadentia fuere pro cultu.* Et comme on affecte d'imiter le grands hommes, ce qu'un Auteur de reputation a dit une fois, on le dit à chaque page. Seneque reprend de ce défaut Aruntius. *Quæ apud Salus tium rara fuerunt, apud hunc crebra sunt & pen continua, nec sine causa. Ille enim in hæc incidebat at hic illa quærebat.*

Le stile de chaque siecle fait aussi connoître quelles en ont été les inclinations, & les mœurs. Ordinairement dans les siecles où les peuples ont été serieux & reglez, le stile est sec, austere, & sans ornement. Le luxe s'est introduit pendant le déreglement des Republiques, aussi-bien dans le langage que dans les habits; dans les tables & dans les bâtimens. Seneque avoit fait cette observation: *Genus dicendi imitatur publicos mores.*

disciplinæ civitatis laboravit, & se in delicias dedit: argumentum est luxuriæ publicæ orationis lascivia: si modo non in uno aut in altero sint, sed approbata est & recepta. Non potest alius esse ingenio, alius animo color, si ille sanus est, si compositus, gravis, temperans, ingenium quoque siccum ac sobrium est. C'est ce qui est arrivé à la langue Latine. Dans les fragmens qui nous restent des premiers Auteurs de cette langue, nous voïons que les Romains se contentoient seulement de se faire entendre, & qu'ils ne cherchoient aucune douceur dans leurs paroles. Elles étoient grossieres, rudes, & ne se pouvoient prononcer ni être entenduës qu'avec peine. Aussi on sçait qu'en ce temps les Romains ne recherchoient aucune façon, ils ne sçavoient ce que c'étoit que de cuisiniers, de ragoût; leurs maisons étoient de briques sans peinture, sans architecture; en un mot tout ce qui s'appelle agrément étoit mal reçû chez eux; ils n'aimoient que l'utile. Lorsqu'ils commencerent à se servir de leurs grandes richesses, aprés ces grandes victoires qui les rendirent maîtres de presque tout le monde, en même temps qu'ils moderent cette premiere severité, & qu'ils ne furent plus si ennemis des plaisirs, on voit que leur langue se polit, & s'adoucit par degrez : ce qui continua depuis le siecle des Scipions, jusques à celui de l'Empereur Auguste. Elle retint neanmoins encore ce premier air qui étoit simple & naturel, aiant seulement retranché ce qu'elle avoit de dur & de grossier. Ce changement lui fut ainsi avantageux, & la mit dans sa perfection. C'est pourquoi on a toûjours regardé comme des modeles achevez les Auteurs Latins qui écrivirent en ce temps-là.

Mais enfin quand les Romains n'eurent plus

d'ennemis considerables, & qu'ils ne penserent plus qu'à se divertir, leur langue fut pleine d'affectations, de tours étudiez qui ne sont point naturels. Ils ne rechercherent plus dans leur stile que ce qui peut flatter les oreilles, des cadences agreables, des jeux de mots, des allusions; en un mot comme ils ne rechercherent plus dans les viandes une nourriture solide, mais des plaisirs qui sont nuisiblès à la santé, aussi dans le discours ils quitterent cet air naturel, & cette clarté qui sont si necessaires pour se faire entendre; ils n'aimerent plus dans les paroles que de vains ornemens qui en couvrent le sens, & empéchent qu'il ne paroisse.

Le même Philosophe que je viens de citer recherche la cause de ce renversement, c'est, dit-il, la vanité & le luxe, qui ne se contentent point de ce qui est commun & ordinaire. Quand on a de la vanité, l'on n'aime que la nouveauté. *Commendatio ex novitate ex soliti ordinis commutatione captatur.* L'ambition porte à se faire distinguer, & le luxe ou l'amour de la volupté, fait qu'on n'est point content de ce qui est ordinaire. Cette corruption s'étend sur le stile aussi-bien que sur les mœurs, aprés quoi on ne peut rien trouver de beau dans le discours qui ne soit éloigné des manieres ordinaires. *Cum assuevit animus fastidire quæ ex more sunt, & illi pro sordidis solita sunt, etiam in oratione, quod novum quærit.* Aussi ceux qui ont le goût bon se donnent bien de garde d'imiter les Auteurs Latins qui ont écrit en ce temps-là; & ils regardent toutes ces choses, que ces Auteurs estiment, comme des defauts qui trompent par quelqu'agrément *dulcia vitia.* Quand la decadence se mit dans l'Empire Romain, quelque temps même auparavant, lorsque toutes les Nations du monde se mêlerent avec eux, il se fit un langage

-gé & tout plein des impuretez des autres -gues. Ceux qui écrivirent pour lors ; & que -on appelle les Auteurs de la basse Latinité, ne -tent que pour la honte & l'infamie de la langue -ine, *deh.nestamenta Latinitatis.*

CHAPITRE VIII.

-a matiere que l'on traite doit déterminer dans le choix du stile.

C'Est la matiere qui doit déterminer dans le -le choix du stile. Ces expressions nobles qui -ndent le stile magnifique, ces grands mots qui -mplissent la bouche, donnent aux choses un air -le grandeur, & font connoître le jugement avan--geux qu'en fait celui qui parle d'elles d'une ma--iere si relevée. Si donc ces choses ne meritent -oint cette estime, si elles ne sont grandes que -ans l'imagination de l'Auteur, cette magnificence -ait remarquer son peu de jugement, en ce qu'il -stime des choses qui ne sont dignes que de mé--pris. Les figures & ces tours éloignez de l'ordre -aturel du discours, découvrent aussi les mouve--mens du cœur : or afin que ces figures soient -ustes, la passion dont elles sont le caractere doit -être raisonnable. Il n'y a rien qui approche plus -de la folie que de se laisser aller à des emportemens -sans aucun sujet, de se mettre en colere pour une -chose qu'on doit traiter avec froideur ; chaque mouvement a ses figures. Les figures enrichissent le stile, mais elles ne peuvent meriter de loüanges -si le mouvement qui les cause n'est loüable, com--me nous l'avons dit ailleurs.

Je dis donc encore que c'est la matiere qui regle le stile ; lorsque les choses sont grandes, & que l'on ne peut les envisager sans ressentir quelque grand mouvement, le stile qui les décrit doit être necessairement animé, plein de mouvement, enrichi de Figures, de toute sorte de Metaphores. Si le sujet qu'on traite n'a rien d'extraordinaire, si on le peut considerer sans être touché de passion ; le stile doit être simple. L'Art de parler n'ayant point de matiere limitée. & toutes les choses qui peuvent être l'objet de nos pensées pouvant être matieres de parler, il y a une infinité de stiles differens, les especes de choses que l'on peut traiter étant infinies. Neanmoins les Maîtres de l'Art ont reduit toutes les matieres d'écrire particulieres sous trois genres. La matiere de tout discours est ou extrémement noble, ou extrémement basse, ou elle tient un milieu entre ces deux extremitez ; sçavoir la noblesse & la bassesse. Il y a trois genres de stiles qui répondent à ces trois genres de matieres ; sçavoir le sublime, le simple, & le mediocre. L'on appelle quelquefois ces stiles Caracteres, parce qu'ils marquent la qualité de la matiere qui est le sujet du discours. Quand on entreprend un ouvrage on se propose toûjours une idée generale. Le dessein par exemple d'un Orateur qui fait le Panegyrique d'un Prince, est de relever l'éclat des actions de son Heros, & de porter sa gloire dans un si haut point qu'on le regarde comme le premier de tous les hommes. Un Avocat qui plaidera la cause d'un pauvre, se contentera de persuader à ses Auditeurs que celui dont il a pris la défense, est un bon homme, fort innocent, & qui parmi ceux de son ordre s'acquitte de tous les devoirs d'un bon Citoyen. Ce que je dirai de ces trois Caracteres regarde la prudence avec laquelle on doit conduire un ouvra-

ge, sans perdre de veuë cette idée generale qu'on s'est proposé d'en donner ; car quoique toutes les choses qui entrent dans la composition d'un discours ne soient pas d'une même espece, il faut pourtant faire ensorte qu'elles ayent un rapport avec le tout dont elles sont partie : on ne doit rien dire qui ne convienne au principal sujet, & qui n'en porte le caractere. On reprit avec raison les Alabandins comme d'une grande indecence, de ce que les Statuës qu'ils avoient placées dans le lieu de leurs exercices, representoient des Avocats qui plaidoient des causes; & que celles de leur Auditoire étoient des personnes qui s'exercoient à la course, & qui joüoient au palet & à la paume C'est pour éviter un semblable défaut que nous recherchons dans les Chapitres suivans, ce qui convient à chaque caractere.

CHAPITRE IX.

Regle pour le stile sublime.

APellés étant obligé de faire le portrait de son ami Antigonus, qui avoit perdu l'œil gauche à l'armée, il le peignit de profil faisant seulement paroître la partie du visage de ce Prince qui n'étoit sans difformité. Il faut imiter cet artifice, quelque noble que soit le sujet duquel on a dessein de donner une haute idée, sa noblesse ne paroîtra point, si l'on n'a l'adresse de la faire voir par la plus belle de ses faces. Les plus belles choses ont leurs imperfections ; cependant la moindre tache qu'on découvre dans celle qu'on estimoit auparavant, est capable de faire perdre toute cette estime qu'on en avoit conçuë. Aprés avoir dit mille belles

choses, si on donne place entr'elles à quelque chose de bas, il se trouvera des esprits assez malins pour ne faire attention qu'à cette bassesse & oublier tout le reste. On ne doit rien dire qui démente ce que l'on a dit, & qui detruise la premiere idée qu'on a donnée : ce que ne fais pas Hesiode dans le Poëme qu'il a intitulé *le Bouclier*, où aprés avoir dit tout ce que l'on pouvoit dire pour faire une peinture terrible de la Déesse des Tenebres, il gâte tout ce qu'il avoit dit en ajoûtant ces mots : *Une puante humeur lui couloit des narines.* Par cette circonstance, comme remarque Longin, Hesiode ne rend pas cette Déesse terrible qui étoit son dessein, mais odieuse & dégoûtante.

Il faut encore imiter l'adresse d'un autre Peintre, non moins fameux qu'Apellés, c'est Zeuxis, qui pour representer Helene aussi belle que les Poëtes Grecs la font dans leurs Vers, étudia les traits naturels des plus belles personnes de la ville où il faisoit cet ouvrage, & donna à son Helene toutes les graces que la nature avoit partagées entre un grand nombre de femmes bien faites. Lorsqu'un Poëte est maître de son sujet, qu'il peut ajoûter ou retrancher, s'il entreprend de faire une description, par exemple, d'une tempête, il doit considerer tout ce qui arrive dans les tempêtes, & en examiner toutes les circonstances, afin de rapporter celles qui sont les plus extraordinaires & les plus surprenantes, comme le fait l'Auteur des vers suivans.

Comme l'on voit les flots soulevez par l'orage,
Fondre sur un vaisseau qui s'oppose à leur rage,
Le vent avec fureur dans les voiles fremit,
La mer blanchit d'écume, & l'air au loin gemit :

Le Matelot troublé, que son art abandonne,
Croit voir dans chaque flot la mort qui l'environne.

Pour les expressions elles doivent être nobles, & capables de donner cette haute idée qu'on envisage comme la fin de tout ce que l'on dit. Quoique la matiere ne soit pas également noble dans toutes ses parties : neanmoins on doit garder une certaine uniformité de stile. Dans un Palais il y a des appartemens aussi-bien pour les derniers Officiers, que pour ceux qui approchent de la personne du Prince. Il y a des sales & des écuries: les écuries ne doivent pas être bâties avec autant de magnificence que les sales ; cependant il y a quelque proportion entre tous les compartimens de cet edifice, & chaque partie pour basse qu'elle soit, fait assez voir de quel tout elle est partie. Dans le stile sublime, quoique les expressions doivent répondre à la matiere ; il faut neanmoins parler des choses qui ne sont que mediocres avec un air qui les releve de leur bassesse, parce qu'ayant dessein de donner une haute idée de la chose qu'on traite, il est necessaire que toute sa suite porte ses livrées & lui fasse honneur. Un ouvrage doit faire connoitre dans toutes ses parties la qualité de son sujet.

Les Ecrivains ambitieux pour avoir sujet de n'emploïer que ce stile sublime, mêlent avec tout ce qu'ils traitent des choses grandes & prodigieuses ; sans prendre garde si l'invention de ces prodiges est fondée sur la raison. Les Grecs appellent ce vice τερατολογία. Florus qui a fait un petit Abregé de l'Histoire Romaine, me fournit un exemple assez remarquable de cette *Teratologie.* Il n'étoit question que de dire, comme fait Sextus Rufus: *Que l'Empire Romain s'étoit étendu jusques à l'Ocean, par la conqueste que Decimus Brutus avoit faite de toute*

l'Espagne. *Hispanias per Decimum Brutum obtinuimus, & usque ad Gades & Oceanum pervenimus*, Florus prenant un vol plus élevé, dit : *Decimus Brutus aliquanto latius Gallæcos, atque omnes Gallaciæ populos, formidatumque militibus flumen oblivionis, peragratoque victor Oceani littore non priùs signa convertit quàm cadentem in maria solem, obrutumque aquis ignem non sine quodam sacrilegii metu & horrore deprehendit.* Il grossit ainsi sa narration de prodiges: il s'imagine que les Romains ayant porté leurs conquestes jusques aux extremitez des Espagnes fremirent de peur appercevans l'Ocean, & qu'ils se crurent coupables d'avoir regardé avec des yeux temeraires le Soleil dans son couchant, lorsqu'il semble éteindre ses feux dans les eaux de l'Ocean.

Ce défaut est aussi appellé Enflure, parce que cette maniere de dire les choses avec un air sublime, qui ne leur convient point ; est semblable à ce faux embompoint des malades qui paroissent gras, lorsque la fluxion les rend bouffis. Le caractere sublime est difficile, tout le monde ne peut pas s'élever au dessus du commun, & continuër long-temps le même vol. Il est facile de s'élever par la grandeur des expressions, mais si ces expressions ne sont soûtenuës par la grandeur du sujet, & remplies de choses solides, on les compare justement à ces grandes échasses qui font remarquer la petite taille de ceux qui s'en servent en même temps qu'elles les élevent. On peut bien par la machine d'une phrase faire monter une bagatelle fort haut ; mais elle retombe bien-tost dans son neant, & cette élevation ne fait que l'exposer aux yeux de ceux qui ne l'auroient jamais apperçûë, si elle étoit demeurée dans son obscurité. Cette affectation de donner un air de grandeur à toutes les choses que l'on propose, & de les revétir de paroles

magnifiques fait naître ce ſoupçon aux perſonnes judicieuſes qu'un Auteur a voulu cacher la baſſeſſe de ſes penſées ſous cette vaine montre de grandeur. Auſſi comme dit Quintilien, plus un eſprit eſt rampant & borné, plus il affecte de paroitre élevé & fecond. Les petites gens affectent de paroître grands en s'élevant ſur la pointe de leurs pieds. Ceux qui ſont foibles font le plus de rodomontades. Cette enflure du ſtile, ces affectations de mots qui font du bruit, ſont plûtôt des témoignages de foibleſſe que de force. *Quo quiſque ingenio minùs valet, hoc ſe magis attollere & dilatare conatur; & ſtaturâ breves in digitos eriguntur, & plura infirmi minantur, nam & tumidos & corruptos & tinnulos, & quocumque alio Cacozeliæ genere peccantes certum habeo non virium, ſed infirmitatis vitio laborare.*

CHAPITRE X.

Du ſtile ou caractere ſimple.

C'Eſt une regle de bon ſens qu'il faut que les mots conviennent aux choſes. Ce qui eſt grand demande des mots qui donnent de grandes idées. Il faut dire ſimplement ce qui eſt bas & n'a rien d'extraordinaire, τὰ μὲν μεγάλα μεγάλως, τὰ δὲ μικρὰ μικρῶς. Je ne parle pas ici du choix de la matiere : pour l'elocution, il faut ſçavoir parfaitement la langue dans laquelle on écrit, particulierement lorſque le ſtile doit être ſimple. Il eſt certain qu'il y a des termes & des tours qu'on n'emploïe que dans les grandes occaſions; mais ordinairement ce qui fait le ſtile ſublime dont nous venons de parler, ce ſont les

metaphores, les figures ou l'on a une grande liberté. Mais quand il s'agit de dire quelque chose simplement, c'est à dire d'en parler comme on parle ordinairement, on est assujetti à l'usage ordinaire, qu'il faut par conséquent posseder en perfection pour réüssir dans le stile simple. C'est pourquoi on estime plus pour la pureté de la langue, les lettres que Ciceron écrivoit à ses amis, que ses Harangues. Il en est de même de ce que Virgile a écrit dans ce stile, comme sont ces Bucoliques.

Le caractere simple dont nous parlons icy a donc ses difficultez. Il est vrai que le choix des choses n'y est pas si difficile, puisqu'elles doivent être communes & ordinaires : Mais c'est ce qui le rend difficile : car la grandeur des choses éblouït, & cache les défauts d'un Ecrivain. Quand on parle de choses rares & extraordinaires, on peut employer des Metaphores : parce que l'usage ne donne point d'expressions assez fortes. Le discours peut être enrichi de figures ; parce que l'on n'envisage gueres ce qui est grand tranquillement, ni sans ressentir des mouvemens d'admiration, d'amour, ou de haine, de crainte, ou d'esperance. Au contraire quand nous n'avons pour objet que des choses communes, nous sommes contraints pour lors d'employer les termes propres & ordinaires : il n'est pas permis de figurer nôtre discours, il faut parler simplement, ce qui n'est pas sans difficulté : Car enfin ceux qui écrivent ne peuvent ignorer que la liberté de recourir aux figures est souvent commode pour s'exempter de la peine de rechercher des mots propres qui ne se trouvent pas toûjours ; l'experience fait connoître qu'il est plus facile de faire des figures que de parler naturellement.

Quand j'ai appellé ce caractere simple, je n'ai pas voulu signifier par ce mot une certaine bassesse qui n'est jamais bonne, & qu'il faut eviter. La matiere de ce stile n'a aucune élevation ; mais ce n'est pas à dire que le discours qui l'exprime doive être vil & méprisable. Elle ne demande pas les pompes & les ornemens de l'éloquence, ni d'être revêtuë d'habits magnifiques ; mais aussi elle rejette les façons de parler basses ; elle veut que les habits que l'on lui donne soient propres & honnêtes.

CHAPITRE XI.

Du stile mediocre.

JE ne dirai rien du caractere mediocre, parce qu'il suffit de sçavoir qu'il consiste dans une mediocrité qui doit participer de la grandeur du caractere sublime, & de la simplicité du caractere simple. Virgile nous a donné l'exemple de ces trois caracteres. Son Eneïde est dans le caractere sublime, il n'y parle que de combats, que de sieges, que de guerres, que de Princes, que de Heros. Tout y est magnifique, les sentimens, & les paroles : La grandeur des expressions répond à la grandeur du sujet. On ne lit rien dans ce Poëme qui soit ordinaire. Ce Poëte ne se sert point des termes que l'usage de la lie du peuple ait pour ainsi dire profané. S'il est obligé de nommer les choses communes, il le fera par quelque tour particulier, par quelque Trope, par exemple pour *panis* du pain, il mettra *Ceres*, qui étoit parmi les Payens la Déesse des bleds.

Le caractere des Eclogues est simple. Ce sont des Bergers qui parlent, qui s'entretiennent de leurs amours; de leurs troupeaux; de leurs campagnes; d'une maniere simple, & qui convient à des Bergers.

Les Georgiques sont d'un caractere mediocre. La matiere qu'il y traite n'approche pas de celle de l'Eneïde. Virgile ne parle point dans cet ouvrage de ces grandes guerres, de ces illustres combats, & de l'établissement de l'Empire Romain, qui font le sujet de son Eneïde; mais aussi les Georgiques ne sont pas ravalez jusques à la condition des Bergers. Car dans ces livres il penetre dans les causes les plus cachées de la nature., il découvre les mysteres de la Religion des Romains, il y mêle de la Philosophie, de la Theologie, de l'Histoire: ce qui l'oblige à tenir un milieu entre la majesté de son Eneïde, & la simplicité de ses Bucoliques.

Il n'y a pas de stile auquel il se faille plus exercer qu'à celui dont l'on vient de parler. Le stile grand & sublime n'est que pour les choses fort extraordinaires, & par consequent qui sont hors de l'usage commun. La plupart des choses qui sont le sujet de nos entretiens & de nos discours sont mediocres. La question est donc de les envisager telles qu'elles sont, d'en juger raisonnablement comme le doit faire un honnête homme. Il y a des esprits de travers qui prennent les choses tout autrement qu'elles ne sont. Tantôt les colines leur paroissent des montagnes. Ils se recrient sur tout; & tantôt ils regardent avec froideur les choses qui sont les plus dignes d'admiration. Il y a aussi des esprits grossiers qui ne découvrent rien, non pas même ce qui leur saute aux yeux. Un honnête homme, c'est à dire un homme qui a du jugement, qui est délicat, voit ce que sont les choses, il

ne lui en échape rien ; & ensuite il s'en forme des idées veritables, s'il en parle il le fait naturellement, les peignant avec les couleurs naturelles, c'est à dire exprimant les idées qu'il en a, avec les termes qui sont faits pour ces idees ; de sorte qu'on voit dans son stile un esprit raisonnable & naturel qui n'outre rien, qui juge des choses comme il faut: qui ne les fait point plus grandes qu'elles sont, qui ne les fait point plus petites, & qui en parle dans les termes qu'on en parle lorsqu'on n'y cherche point de façon, qu'on n'affecte rien, qu'on suit la raison, la bien-séance, l'usage des honnêtes gens. C'est là le caractere d'un esprit poli, qu'on prend dans la conversation de ceux qui ont l'esprit naturel, bienfait, & que par consequent on ne se peut empêcher d'aimer & d'honorer ; ce qui leur fait donner le nom d'honnêtes gens à cause de l'honneur dont ils se rendent dignes. Il y a peu d'Auteurs qui ayent ce caractere ; c'est pourquoi en lisant les livres, on y prend le plus souvent un caractere opposé qui est celui *de Pedant*. En lisant beaucoup Homere on prend un stile naturel. Les lettres de Ciceron, sur tout celles qu'il a écrites à Atticus, les Satyres & les Epîtres d'Horace; Virgile, Saluste, Cesar donnent cette politesse qui fait ce qu'on appelle un honnête homme. On voit dans ces ouvrages que j'indique ici des modeles parfaits du stile dont nous avons parlé dans ce chapitre.

CHAPITRE XII.

Stiles propres à certaines matieres. Qualitez communes à tous ces ſtiles.

Nous allons parler des ſtiles particuliers qui ſont affectez à certaines matieres, comme ſont les ſtiles des Poëtes, des Orateurs, des Hiſtoriens, &c. Mais il eſt à propos de faire auparavant quelques obſervations ſur les qualitez qui ſont communes à tous ces ſtiles. Entre ceux qui s'exercent dans un même ſtile, les uns ſont plus doux, les autres ſont plus forts: les uns ſont fleuris, les autres ſont auſteres. Je dirai en quoi conſiſtent ces qualitez, & comment on peut les donner à un ſtile lorſqu'elles conviennent à la nature du ſujet.

La premiere de ces qualitez eſt la douceur. On dit qu'un ſtile eſt doux lorſque les choſes y ſont dites avec tant de clarté, que l'eſprit ne fait aucun effort pour les concevoir; comme nous diſons que le panchant d'une montagne eſt doux, lorſque l'on y monte ſans peine. Pour donner cette douceur à un ſtile, il ne faut rien laiſſer à deviner au Lecteur. On doit débroüiller tout ce qui pourroit l'embaraſſer; prévenir ſes doutes: en un mot, il faut dire les choſes dans l'étenduë qui eſt neceſſaire, afin qu'elles ſoient apperçuës; ce qui eſt petit ſe dérobant à la veuë. J'ai dit dans le Livre precedent de quelle maniere on adouciſſoit la cadence & la prononciation du diſcours. La douceur du nombre contribuë merveilleuſement à la douceur du ſtile. Cette douceur peut avoir pluſieurs degrez. On dit d'un Auteur qui écrit avec une douceur extraor-

dinaire, que ſon ſtile eſt tendre & delicat. Je ne veux pas oublier ici qu'il n'y a rien qui contribuë davantage à la douceur du ſtile, que le ſoin d'inſerer où il faut, toutes les particules neceſſaires pour faire appercevoir la ſuite, & la liaiſon des parties du diſcours. On donne pour modelle d'un ſtile doux Herodote dans la Langue Grecque, & pour la Latine Tite-Live.

La ſeconde qualité eſt la force. Cette qualité eſt entierement oppoſée à la precedente : Elle frappe fortement l'eſprit, elle l'applique, & le rend extrémement attentif. Pour rendre un ſtile fort, il faut ſe ſervir d'expreſſions courtes qui ſignifient beaucoup, & qui réveillent pluſieurs idées. Les Auteurs Grecs & Latins ſont pleins d'expreſſions fortes, qui ſont plus rares dans le François, qui aime que le diſcours ſoit naturel, libre & un peu diffus ; c'eſt pourquoi on ne doit pas s'étonner que les traductions Françoiſes des Auteurs Grecs & Latins ſoient plus abondantes en paroles que les originaux, puiſque l'on ne peut pas ſe ſervir d'expreſſions ſi courtes & ſi ſerrées, ſelon le genie de nôtre Langue, qui veut qu'on développe toutes les idées que le mot Grec ou Latin renferme. Saint Paul par exemple dit d'une maniere noble, qu'il eſt prêt de mourir, ſe ſervant de cette expreſſion ἐγὼ γὰρ ἤδη σπένδομαι que la verſion Latine rend par ces mots : *Ego enim jam delibor.* Pour traduire en François ce paſſage, il faut neceſſairement le faire de cette maniere. *Car pour moi je ſuis comme une victime qui a déja reçû l'aſperſion pour être ſacrifiée.* Toutes ces paroles ne font que développer les idées que donne le mot Grec σπένδομαι lorſqu'on conſidere ſa force avec toute l'attention neceſſaire. Thucidide eſt fort. Tacite l'eſt beaucoup.

La troisiéme qualité rend un stile agreable & fleuri. Cette qualité dépend en partie de la premiere, & elle en veut être precedée, l'esprit ne se divertissant pas lorsqu'il s'applique trop fortement. Les Tropes, & les Figures sont les fleurs du stile. Les Tropes font concevoir sensiblement les pensées les plus abstraites : Ils font une peinture agreable de ce que l'on vouloit signifier. Les figures réveillent l'attention, elles échauffent, elles animent les Lecteurs, ce qui lui est agreable, le mouvement étant le principe de la vie & des plaisirs; la froideur au contraire mortifie toutes choses. Quinte-curce est fleuri.

La derniere qualité est austere, elle retranche du stile tout ce qui n'est pas absolument necessaire, elle n'accorde rien au plaisir, elle ne souffre aucun ornement, & comme un Juge de l'ancien Areopage, elle ne permet pas que le discours soit animé; elle en bannit tous les mouvemens capables d'attendrir les cœurs. Lorsque l'austerité va trop loin, elle dégenere en secheresse.

L'on doit faire ensorte que le stile ait des qualitez qui soient propres au sujet que l'on traite. Vitruve cet excellent & judicieux Architecte qui vivoit sous Auguste, remarque que dans la structure des Temples on suivoit l'ordre qui exprimoit le caractere de la Divinité à qui le Temple étoit dédié. Le Dorique qui est le plus solide & le plus simple étoit employé dans les Temples de Minerve, de Mars & d'Hercule; les délicatesses, & les ornemens des autres ordres ne convenant pas à la Déesse de la Sagesse, au Dieu des combats, ni à l'exterminateur des Monstres. Les Temples de Venus, de Flore, de Proserpine, & des Nymphes étoient bâtis selon l'ordre Corinthien qui est tendre, délicat, chargé de festons, de feüillages,

& paré de tous les ornemens de l'Architecture. L'ordre Ionique étoit consacré à Diane, à Junon, & aux autres Dieux; les regles de cet ordre donnent le caractere de leur humeur. Il tient un milieu entre la solidité de l'ordre Dorique, & la gentillesse du Corinthien. Il en est de même du discours, les fleurs & les gentillesses de l'éloquence ne sont pas propres pour un sujet grave & plein de majesté. L'austerité du stile est importune lorsque la matiere permet de rire : la force des expressions est inutile quand les esprits se gagnent par la douceur, & qu'il n'est pas besoin de les combatre ni de les forcer.

CHAPITRE XIII.

Quel doit être le stile des Orateurs.

IL semble que ceux qui ont traité jusqu'à present de l'Art de Parler, n'aient écrit que pour les Orateurs. Ils ne donnent des preceptes que pour leur stile; & ceux qui étudient cet art regardent l'abondance & la richesse des expressions que nous admirons dans le discours des grands Orateurs, comme le principal & l'unique fruit de leur étude. Il est vrai que l'éloquence paroît avec éclat dans ce stile, ce qui m'oblige de lui donner la premiere place.

Les Orateurs parlent ordinairement pour éclaircir des veritez obscures ou contestées; ce qui demande un stile diffus, puisque dans cette occasion il est necessaire de dissiper tous les nuages & toutes les obscuritez qui cachent ces veritez. Ceux qui entendent parler un Orateur, ne prennent pas autant

d'intereſt que lui dans la cauſe qu'il défend ; ils ne ſont donc pas toûjours attentifs ; ou n'aiant pas l'eſprit aſſez vif ils ne conçoivent qu'avec peine ce qu'on leur dit. L'Orateur eſt donc obligé de redire les mêmes choſes en pluſieurs manieres, afin que ſi les premieres paroles n'ont pas porté coup, les ſecondes faſſent l'effet qu'il ſouhaite.

Mais cette abondance ne conſiſte pas dans une multitude d'Epithetes, de mots & d'expreſſions entierement Synonymes. Pour perſuader une verité, pour la faire comprendre par les plus groſſiers, & la faire appercevoir aux eſprits les plus diſtraits, il faut la repréſenter ſous pluſieurs faces differentes, avec cet ordre que les dernieres expreſſions ſoient plus fortes que les premieres, & ajoûtent quelque choſe au diſcours, de ſorte que ſans être ennuyeux on rende ſenſible & palpable, ce que l'on vouloit faire connoître. Un habile homme s'accommode à la capacité des Auditeurs, il s'arrête aux choſes qui ſont obſcures, & il ne les quitte point juſques à ce qu'elles ſoient entrées dans leur eſprit, & qu'elles s'y ſoient établies.

Les veritez qui ſe démontrent dans les Plaidoyers, & dans les Harangues, ne ſont pas de la nature des veritez Mathematiques : Ces dernieres ne dépendent que d'un tres-petit nombre de principes certains & infaillibles : Les premieres dependent d'une multitude de circonſtances qui ſéparées n'ont pas de force, & qui ne peuvent convaincre que lorſqu'elles ſont ramaſſées & unies enſemble. On ne peut les r'amaſſer ſans art, & c'eſt où paroît l'adreſſe des Orateurs. Ils ménagent les moindres circonſtances, & ſouvent ils font le fondement de leur preuve d'une particularité qu'un autre auroit rebutée, & n'auroit daigné emploier. Pourquoi Ciceron groſſit-il ſes Oraiſons de cir-

constances qui semblent inutiles & basses ? A quoi bon rapporter que Milon changea de souliers, qu'il prit ses habits de campagne, qu'il partit tard attendant sa femme laquelle fut long-temps à se préparer selon la coûtume des femmes? C'est que cette peinture simple & naïve qu'il fait sans oublier le moindre trait de l'action qu'il veut mettre devant les yeux des Juges persuade efficacement qu'on ne peut rien appercevoir dans la conduite de Milon qui le fasse soupçonner d'avoir premedité d'assassiner Clodius, comme prétendoient ses ennemis.

Les grands Orateurs n'emploïent que des expressions riches, capables de faire valoir leurs raisons : Ils tâchent d'éblouïr les yeux & l'esprit, & pour ce sujet ils ne combattent qu'avec des armes brillantes. L'usage ne leur fournissant pas toûjours les mots propres pour exprimer le jugement qu'ils font des choses, & pour les faire paroître aussi grandes qu'elles sont : ils ont recours aux Tropes, qui leur servent encore à donner telle couleur qu'ils desirent à une action, à la faire paroître petite ou grande, loüable ou méprisable, juste ou injuste, selon que les termes Metaphoriques dont ils se servent la rélevent ou l'abbaissent. Mais l'abus qu'ils font de cet art les rend souvent ridicules. On n'a pas droit de déguiser une action, de l'habiller comme l'on veut, de donner le nom de crime à une faute excusable ; & d'en parler comme d'une faute legere, si elle est criminelle. Les mots de crimes, & de fautes donnent des idées contraires. Si l'on n'applique ces termes avec justesse, on doit passer ou pour n'avoir pas de jugement, ou pour avoir peu de bonne foi. Les personnes sages qui écoutent s'attachent aux choses, & avant que de se laisser persuader par les mots, ils examinent s'ils sont justes. J'admire ces Declamateurs qui croïent avoir

triomphé de leur ennemi, quand ils se sont raillez de ses raisons : ils croient l'avoir terrassé quand ils l'ont chargé d'injures, & qu'ils ont épuisé toutes les Figures de leur Art pour le representer tel qu'ils veulent qu'il paroisse.

Mais aussi un Orateur ne doit pas étre froid & indifferent. On ne peut défendre fortement une verité, si l'on ne s'interesse dans sa défense. Le discours est languissant qui ne part pas d'un cœur échauffé & ardent à combattre pour la verite dont il a pris le parti. Nous avons montré dans le second Livre, que comme la nature fait prendre aux membres du corps des postures propres à attaquer & à se défendre dans un combat singulier, cette même nature fait que l'on figure son discours, & que l'on lui donne des tours propres à soûtenir une verité contestée, à l'établir, & à refuter ce qu'on lui oppose. Aussi nous voyons qu'il n'y a rien de plus figuré que le discours d'un grand Orateur qui entre dans tous les sentimens, & se revêt de toutes les affections de celui dont il plaide la cause. Pour le nombre du discours, il doit être périodique de temps en temps; les périodes se prononçans avec plus de majesté, elles donnent du poids aux choses.

CHAPITRE XIV.

Quel doit être le stile des Historiens.

APrés les Harangues il n'y a point de sujet où l'éloquence se fasse davantage paroître que dans l'Histoire; car c'est le métier de l'Orateur d'écrire l'Histoire, comme dit Ciceron : *Historia opus est maximè Oratorium.* C'est par sa bouche que les actions des grands hommes doivent être

publiées ; c'est son stile qui en conserve la memoire à la posterité. Les principales qualitez du stile historique sont la clarté & la brieveté. Un Historien éloquent fait une vive peinture de l'action qu'il rapporte, il n'en oublie aucune notable circonstance. Celui qui est sec ou aride ne represente que la carcasse des choses, il ne les dit qu'à demi : ainsi son Histoire est maigre & décharnée. Quand on rapporte un combat qui a esté suivi d'une victoire signalée, ce n'est pas être Historien que de dire simplement, que l'on a combattu : il faut rapporter les causes de la guerre, dire comment elle s'est allumée, faire connoître quel étoit le dessein des Princes, quelles étoient leurs forces, il faut faire une description du lieu du combat, particulierement si ce lieu a esté cause de quelque accident considerable, & découvrir tous les stratagémes dont on s'est servi. Mais il faut sur toute chose, que l'Histoire soit comme un miroir qui rend les objets tels qu'ils se presentent à lui sans augmentation ni diminution de leur grandeur naturelle.

La brieveté contribuë à la clarté : je ne parle point de celle qui consiste dans les choses ; & dans un choix de ce qu'il faut dire ; & de ce qu'il faut negliger. Le stile d'un Historien doit être coupé, dégagé de longues phrases, & de ces périodes qui tiennent l'esprit en suspens. Il faut que son cours soit égal, & qu'il ne soit point interrompu par ces figures extraordinaires, par ces grands mouvemens qui sont défendus à un Historien dont le devoir est d'écrire sans passion. Ce n'est pas qu'un Historien qui est bon Orateur, ne puisse faire usage de son éloquence. L'occasion s'en presente assez souvent. Comme il est obligé de rapporter ce qui a été dit, aussi-bien que ce qui a été fait, il y a des Harangues

à faire dans l'Histoire ou les figures sont necessaires pour peindre la passion de ceux qu'on fait parler.

CHAPITRE XV.

Quel doit être le stile Dogmatique.

LE zele que l'on a pour la défense d'une verité contestee cause dans l'ame des mouvemens qui font qu'elle se tourne de tous côtez, qu'elle cherche par tout des armes, & qu'elle employe toutes les forces de l'éloquence pour triompher de ses adversaires : mais dans les matieres Dogmatiques, où l'on a pour Auditeurs des personnes dociles qui reçoivent ce qu'on leur dit comme ils recevroient des Oracles, on n'a point ces sujets de zele & de chaleur, particulierement dans les traitez de Geometrie ; car les veritez qu'on y démontre étant évidentes, elles n'emprunte point leur clarté des lumieres de l'éloquence, il ne faut que les proposer. Ce n'est pas comme dans les procés où la verité est fâcheuse aux uns ; & avantageuse aux autres, & où étant reconnuë, elle enrichit l'un & appauvrit l'autre. Qui est celui qui prend interest à contester ou à défendre une proposition de Geometrie. Les Geometres démontrent que les trois angles d'un triangle sont égaux à deux angles droits : Que cela soit vrai ou faux, cela ne fait ni bien ni mal à personne, l'on ne s'y oppose point. C'est pourquoi le stile d'un Geometre doit être simple, sec & dépoüillé de tous les mouvemens que la passion inspire à l'Orateur. Outre que plus une verité est claire & conçuë avec évidence, on est plus déterminé à l'exprimer d'une même façon, & en peu de paroles.

En traitant la Physique & la Morale, on peut prendre une maniere d'écrire moins séche que ce stile des Geometres. Un homme qui s'applique avec contention à résoudre un problême de Geometrie, à trouver une équation d'Algebre, est chagrin & austere ; il ne peut souffrir ces paroles qui ne sont placées dans le discours que pour l'ornement. Mais la Physique & la Morale ne sont pas des matieres si épineuses, qu'elles rendent de mauvaise humeur les Lecteurs. Il n'est donc pas necessaire que le stile de ces sciences soit si severe.

Les veritez qui se démontrent dans les sciences profanes sont steriles & peu importantes. Les passions ne sont justes & raisonnables, que lorsqu'elles portent l'ame & la poussent à chercher un bien solide & à fuir un mal veritable ; c'est donc une chose assez ridicule de se passionner pour soutenir ces veritez qui ne font ni bien ni mal, d'en parler avec des emportemens, des transports, & des figures que le bon sens veut qu'on reserve à d'autres occasions. Je ne puis souffrir ceux qui se passionnent pour défendre la reputation d'Aristote, qui disent des injures à ceux qui n'estiment pas assez Ciceron, qui font des exclamations & des figures contre ceux qui se trompent en parlant des habits des Grecs & des Latins. Mais aussi je ne puis dissimuler que c'est avec peine que je lis les ouvrages de ces Theologiens qui parlent avec autant de froideur & de secheresse des principales veritez de nôtre Religion, que si elles n'étoient importantes à personne. C'est une espece d'irreligion que d'envisager les choses de Dieu, sans des mouvemens d'amour, de respect & de veneration, qui se fassent paroître au dehors. On ne peut assister aux saints Mysteres dans une posture negligeante, sans quelque espece de peché. Ceux qui

se mêlent de parler de Theologie, qui veulent instruire, doivent imiter le Maître des Maîtres Jesus-Christ : il éclairoit l'esprit, & touchoit la volonté ; il embrasoit le cœur de ses Disciples en même temps qu'il les enseignoit ; & c'étoit à ce feu Divin qu'il allumoit dans leurs esprits, que ses Disciples le reconnoissoient. *Nonne cor erat ardens in nobis dum nobiscum loqueretur in via ?* Avec quelle froideur les plus devots lisent-ils les écrits de la plus grande partie des Scholastiques ? On n'y trouve rien qui réponde à la majesté des choses qu'ils traitent. Leurs expressions sont rampantes, leur stile languissant, & sans mouvement. L'Ecriture Sainte est majestueuse : Les écrits des Peres portent les traits de l'amour dont ils brûloient pour les saintes veritez qu'ils enseignent. Lorsque le cœur est plein de feu, les paroles qui en sortent sont ardentes.

CHAPITRE XVI.

Quel doit être le stile des Poëtes.

On donne toute liberté aux Poëtes, ils ne s'assujettissent point aux loix de l'usage commun, & ils se font un nouveau langage. Il est facile de justifier cette liberté. Les Poëtes veulent plaire, & surprendre par des choses extraordinaires & merveilleuses : ils ne peuvent arriver à ce but qu'ils se proposent, s'ils ne soûtiennent la grandeur des choses par la grandeur des paroles. Tout ce qu'ils disent étant extraordinaire, les expressions qui doivent égaler la dignité de la matiere, doivent être extraordinaires, & éloignées des expressions

communes. Les Hyperboles & les Metaphores sont absolument necessaires dans la Poësie, l'usage ne fournissant point de termes assez forts. Le tour du discours poëtique doit être aussi figuré pour la même raison ; car la dignité de la matiere remplissant l'ame du Poëte de transports, d'estime, & d'admiration, le cours de ses paroles ne peut être égal; il est necessairement interrompu par les flots de ces grands mouvemens dont son esprit est agité. Aussi lorsque le sujet de ses Vers n'a rien qui puisse causer ces fougues & ces transports, comme dans les Comedies, dans les Eclogues, & dans quelques autres especes de Vers dont la matiere est basse, son stile doit être simple & sans figures. C'est la qualité des choses qui sont grandes & rares, qui excuse & autorise la maniere de parler des Poëtes ; car si ces choses sont communes, il ne leur est pas plus permis qu'à un Historien de s'éloigner de l'usage commun.

On n'aime pas ordinairement les veritez abstraites qui ne s'apperçoivent que par les yeux de l'esprit. Nous sommes tellement accoûtumez à ne concevoir que ce que les sens nous presentent, que nous sommes incapables de comprendre un raisonnement, s'il n'est établi sur quelque experience sensible : de là vient que les expressions abstraites sont des Enigmes à la pluspart des gens ; & que celles-là plaisent qui forment dans l'imagination une peinture sensible de ce qu'on leur veut faire concevoir. C'est pourquoi les Poëtes dont le but principal est de plaire, n'employent que ces dernieres expressions : Et c'est pour cette même raison que les Metaphores qui rendent toutes choses sensibles, comme nous avons vû, sont si frequentes dans leur stile.

Ce desir de frapper vivement les sens, & de se

faire entendre sans peine, a porté les anciens Poëtes à user si souvent de fictions, donnant à chaque chose un corps fait comme le nôtre, une ame & un visage. Lorsqu'un Poëte est une fois échauffé, il ne considere plus les choses dans leur état naturel.

Ce n'est plus la vapeur qui produit le tonnerre,
C'est Jupiter armé pour effrayer la terre :
Un orage terrible aux yeux des matelots,
C'est Neptune en courroux qui gourmande les flots.

Cela touche d'une autre maniere que les expressions communes. Quand un Poëte vient à parler de la guerre, & qu'il dit que Bellonne Déesse de la guerre porte la terreur & l'épouvante dans toute une armée, que le Dieu Mars anime l'ardeur des soldats ; ces manieres de dire les choses font bien une autre impression sur les sens que celles-ci dont on se sert dans l'usage ordinaire. *Toute l'armée fut épouvantée : Les soldats étoient animez au combat.* Chaque vertu, chaque passion, est une divinité dans la Poësie. Minerve est la prudence; la crainte, la colere, l'envie sont des furies. Ces noms *de crainte, de colere, d'envie*, quand on n'en considere que les idées que l'usage y a jointes, ne font pas grande impression, Mais on ne peut se representer la Déesse de la colere avec ses yeux pleins de fureur, ses mains teintes de sang, ces flâmes qui sortent de sa bouche, ses serpens, ses torches allumées, sans fremir & sans s'effrayer. Dans les Poësies saintes, c'est à dire dans celles mêmes qui se chantoient devant le Sanctuaire, les Prophetes se servent de manieres de parler à peu prés semblables pour se rendre intelligibles à la populace. David fait concevoir comme Dieu l'avoit secouru

& protegé contre ses ennemis d'un stile qui est aussi vif & aussi hardi que celui des Poëtes profanes dont nous venons de parler. Il represente Dieu qui descend du Ciel, & vient combattre pour sa défense.

En cette extremité derniere
J'invoquai le Seigneur, j'eus recours à mon Dieu;
Et voila que de son haut lieu
Il entendit ma voix, il oüit ma priere.

Pour moi ses forces il assemble:
Ces hauts monts dont l'orgueil s'éleve jusqu'aux Cieux
Agitent leurs fronts glorieux.
Et jusqu'au fondement toute la terre tremble.

De courroux son visage fume,
De ses yeux irritez sort un feu dévorant
Qui court comme un affreux torrent,
Et tout ce qu'il rencontre aussi-tôt il l'allume.

Les Cieux pour le laisser descendre
Abaissent par respect leurs grands cercles voutez.
Et sous ses pas de tous côtez
Les nüages épais commencent de s'étendre.

Les Cherubins qui de sa gloire
Sont avec tant d'ardeur les ministres sçavans,
Tirent sur les aîles des vents,
Son char, où sa puissance attache la victoire.

Il cache sa Majesté sainte
Sous un noir pavillon fait de sombres broüillards;
Qui comme de fermes remparts,
Font autour de son trône une effroyable enceinte.

La Proſe endort, la Poëſie réveille. Les narrations que font les Poetes ſont interrompuës par des exclamations, par des apoſtrophes, par des digreſſions, & par mille autres figures qui entretiennent l'attention. Ils ne regardent jamais les choſes que par les endroits capables de charmer : Ils n'en apperçoivent que la grandeur, & que la rareté. Ils ne conſiderent rien de tout ce qui pourroit refroidir la chaleur de leur admiration ; Ce qui fait qu'ils ſortent pour ainſi dire d'eux-mêmes, & que ſe laiſſant aller au feu de leur imagination, ils deviennent ſemblables à une Sibille, qui étant pleine d'un eſprit extraordinaire ne parloit plus le langage ordinaire des hommes.

Sed pectus anhelat,
Et rabie fera corda tument ; majorque videri,
Nec mortale ſonans, afflata eſt numine quando
Jam propriore Dei.

CHAPITRE XVII.

Des ornemens naturels.

IL ſemble que nous n'avons travaillé juſqu'à preſent qu'à rendre ſolide l ouvrage que nous avons entrepris, ſans penſer à ſon embelliſſement. On ſe trompe, car la beaute, ainſi que l'a dit un Ancien, n'eſt autre choſe que la fleur de la ſanté. Les fleurs ſont un effet & une marque du bon état de la plante qui les a produites. Les ornemens du diſcours naiſſent pareillement de la ſanté ; c'eſt à dire de la juſteſſe avec laquelle il a été compoſé. Ainſi il ne faut point d'autres regles pour parler avec ornement,

nement, que celles que nous avons données pour parler juste.

La même chose reçoit differens noms selon les differentes faces par lesquelles on la regarde. Quand on considere la beauté en elle-même, c'est la fleur de la santé; mais quand on la considere par rapport à ceux qui jugent de cette beauté, on peut dire que la veritable beauté est ce qui plaît aux honnêtes gens, qui sont ceux qui jugent raisonnablement des choses. Il n'est pas difficile de déterminer ce qui plait, & en quoi consiste ce que l'on appelle, *un je ne sçai quoi*, que l'on sent dans la lecture des bons Auteurs; car si on refléchit un peu sur ce sentiment, on trouvera que le plaisir que l'on prend dans un discours bien-fait n'est causé que par cette ressemblance, qui se trouve entre l'image que les paroles forment dans l'esprit, & les choses dont elles font la peinture. De sorte que c'est la verité qui plaît; car la verité d'un discours n'est autre chose que la conformité des paroles qui le composent avec les choses. Ainsi lorsque cette conformité est extraordinairement parfaite, le discours est extraordinairement parfait. L'Harmonie contribuë à la beauté. Le discours est un instrument qui est fait pour signifier ce que l'on pense : cet instrument plaît quand il rend le service que l'on en attend, & qu'il le fait d'une maniere facile. Nous avons fait voir ailleurs qu'un discours qui se prononce facilement donne du plaisir. D'où l'on peut conclure qu'il n'y a rien de veritablement beau dans un discours; que ce qui est utile, soit pour la clarté des expressions, soit pour la facilité de la prononciation : il est constant que dans les ouvrages de la nature, tout ce qui est beau est accompagné d'une grande utilité. Dans un verger la disposition des arbres qui sont

plantez à la ligne, & en échiquier est agreable & utile ; car elle fait que la terre communique également son suc à tous ces arbres. *Arbores in ordinem certaque intervalla redacta placent ; quincunce nihil speciosius est, sed id quoque prodest, ut succum terræ æqualiter trahant.* Dans un bâtiment les colonnes qui en font le principal ornement y sont si necessaires, & leur beauté est si étroitement liée avec la solidité de tout l'édifice, qu'on ne peut les renverser sans le ruïner entierement.

Cependant nous sommes obligez de reconnoître qu'outre cette beauté naturelle, il y a de certains ornemens que nous pouvons appeller artificiels, en les comparant à ceux dont les personnes bien-faites, accompagnent les graces naturelles de leur visage. Il faut avoüer que dans les ouvrages des Ecrivains les plus judicieux, on trouve de certaines choses qu'on pourroit retrancher sans faire tort au sens de leur discours, sans en troubler la clarté, sans en diminuër la force. Elles n'y sont placées que pour l'embellissement ; & elles n'ont point d'autre utilité que celle d'arrêter l'esprit du Lecteur par le plaisir qu'il reçoit de sa lecture, & de faire qu'il s'applique plus volontiers. Souvent aprés avoir dit tout ce qui est necessaire, on ajoûte quelque chose d'agreable. Aprés que les mots & les expressions sont assez-bien arrangées, & qu'elles se peuvent prononcer commodement, on fait davantage, on les mesure, & on leur donne une cadence agreable aux oreilles. La Nature se joue quelquesfois dans ses ouvrages, toutes les plantes ne portent pas des fruits, quelques-unes n'ont que des fleurs.

CHAPITRE XVIII.

Des ornemens artificiels.

Les ornemens artificiels conſiſtent dans les Tropes, dans les figures, dans un arrangement harmonieux des paroles qui compoſent le diſcours, dans des penſées ſpirituelles conçûës en des termes rares, dans des alluſions & des applications ingenieuſes de paſſages de quelqu'Auteur fameux. Allons juſqu'à la ſource du plaiſir que donnent ces ornemens. L'homme étant fait pour la grandeur, tout ce qui en porte les marques donne du plaiſir. Ainſi la fecondité, la richeſſe des expreſſions, les grandes périodes, les grands mots, les figures hardies, les penſées relevées ſont agreables. De cette inclination que nous avons pour la grandeur vient cet amour que nous avons pour tout ce qui eſt rare, & extraordinaire. La capacité de nôtre cœur eſt infinie, il n'y a que Dieu qui la puiſſe remplir. Toutes les choſes communes, & que nous avons meſurées, pour ainſi dire, avec cette capacité, nous doivent donc paroître petites & nous dégoûter. Ce qui n'arrive pas ſi-tôt quand les choſes ſont extraordinaires, parce que nous n'en avons point encore trouvé les bornes, ainſi elles nous plaiſent. Il ſemble que tout ce qui ſe preſente à nous d'extraordinaire, eſt ce qui nous va ſatisfaire. C'eſt pour cette raiſon que les Metaphores, les Figures qui ſont des manieres de parler extraordinaires, & generalement toutes les expreſſions qui ne ſont pas communes, nous ſont agreables.

Nous avons auſſi naturellement de l'eſtime, &

de l'amour pour ce qui est fait avec esprit, & ce qui marque quelque rare perfection. Ainsi quand un Auteur dit sur un sujet quelque chose qui ne vient pas dans la pensée de tout le monde, quand il se sert adroitement d'un passage de quelqu'Auteur, qu'il l'applique bien, qu'il fait quelqu'allusion spirituelle, qu'il trouve un moien fin de s'exprimer, il plaît parce que ce sont là des marques de son esprit qui brille dans son ouvrage.

De là vient encore que les imitations ingenieuses sont souvent aussi agreables que la verité même. Ne prend-on pas autant de plaisir à entendre un homme qui imite fort bien la voix d'un rossignol, que le rossignol même ? Quand un Orateur se sert de quelqu'expression qui n'est pas naturelle, & qui neanmoins fait concevoir les choses, cette imitation est agreable, l'adresse avec laquelle il s'est servi de cette expression qui n'étoit pas faite pour cet usage, plaît. C'est pour cela que les allusions sont agreables ; mais ce n'est pas la seule beauté de l'esprit de l'Auteur, qui charme dans ces occasions; un Lecteur spirituel prend part à sa gloire, parce qu'il remarque qu'il a lui même de l'esprit, puisqu'il a pû appercevoir sa pensée au travers du voile de l'allusion dont il l'avoit couverte.

Les emblêmes doivent être mises dans le rang de ces expressions ingenieuses qui font concevoir d'une maniere courte & rare ce que veut dire celui qui les propose. Il plaît, parce qu'il se sert adroitement de quelque peinture sensible pour faire concevoir une pensée spirituelle. Comme dans cet emblême, qu'un sujet prit pour Simbole de sa fidelité à son Prince, auquel il demeura attaché aprés que ce Prince fut tombé dans une disgrace fâcheuse. Le corps de cet emblême étoit un lierre qui embrassoit le tronc d'un chesne, & qui de-

meuroit enlaſſé aprés que le cheſne avoit éte renverſé par terre, avec ces mots: *Hæretque cadenti.* Les hommes ne conçoivent qu'avec une application penible les choſes ſpirituelles ; les expreſſions ſenſibles, qui leur épargnent cette peine leur ſont agreables ; c'eſt pourquoi les emblêmes qui ſont des peintures ſenſibles, plaiſent. Pour cette même raiſon comme nous l'avons dit ſouvent, les Metaphores qui ſont priſes de choſes ſenſibles ſont mieux reçuës, & quelquefois ſont plus claires que les expreſſions ordinaires.

Enfin un diſcours figuré, & qui porte les caracteres d'un eſprit animé, doit cauſer un plaiſir ſecret: car comme nous avons vû, la nature a mis les paſſions dans le cœur de l'homme, comme des armes dont il ſe peut ſervir pour repouſſer le mal, & acquerir ce qui lui eſt avantageux. Ainſi le mouvement de ces paſſions qui ſont ſi utiles pour ſa conſervation, eſt toûjours accompagné de quelque plaiſir ſecret. Une trop grande tranquilité de l'ame donne de l'ennui. On aime à reſſentir quelques petites émotions, quand on ne craint point d'ailleurs aucune fâcheuſe ſuite. Selon ce qu'on a dit, les figures impriment dans l'eſprit des Lecteurs les paſſions dont elles ſont les caracteres ; Un diſcours figuré doit donc être beaucoup plus agreable qu'un diſcours uni. On ne lit jamais les Vers ſuivans, ſans reſſentir des mouvemens de tendreſſe & de douceur. Virgile fait dans ces Vers la peinture de Niſus, lorſque Volcens s'avançant l'épée à la main contre Euriale qu'il croioit avoir mis à mort Tagus: Niſus pour mettre à couvert de ce danger Euriale ſon ami, il ſe declare auteur de cette action, il dit que c'eſt lui qui a tué Tagus, il ſe preſente pour recevoir le coup dont Volcens alloit frapper Euriale.

Me me, adsum qui feci, in me convertite ferrum,
O Rutuli: mea fraus omnis, nihil iste nec ausus,
Nec potuit: cœlum hoc & conscia sydera testor;
Tantum infelicem nimium dilexit amicum.

CHAPITRE XIX.

Des faux ornemens.

L'On trouve peu de personnes qui examinent avec jugement les choses qui se presentent. On se laisse surprendre par les apparences. Ainsi parce que les grandes choses sont rares & extraordinaires; les hommes se forment une telle idée de la grandeur, que tout ce qui a un air extraordinaire leur paroît grand. Ils n'estiment ensuite que ce qui n'est pas commun; ils méprisent les manieres de parler naturelles, parce qu'elles ne sont pas extraordinaires. Ils aiment les grands mots, les phrases enflées, *Sesquipedalia verba & ampullas.* Pour les ébloüir, il faut seulement revêtir d'un habit étranger & magnifique ce qu'on leur propose. Ils ne rechercheront pas si sous cet habit extraordinaire il y a quelque chose de caché, qui soit effectivement grand & extraordinaire. Ce qui fait remarquer encore plus sensiblement leur sottise, c'est qu'ils admirent ce qu'ils n'entendent pas, *mirantur quæ non intelligunt*; parce que l'obscurité a quelque apparence de grandeur, & que les choses sublimes & relevées sont ordinairement obscures & difficiles.

Les hommes aiant donc une si fausse idée de la grandeur, il ne faut pas s'étonner si les ornemens dont ils chargent leurs ouvrages sont faux & en si

grand nombre ; car enfin, comme nous avons dit ailleurs, ils ne veulent rien dire que de grand. Leur ambition les porte plus loin qu'ils ne peuvent aller, ainsi ils tombent en voulant s'élever, & crevent en voulant s'enfler. La fecondité est une marque de grandeur ; l'ardeur qu'ils ont de paroître feconds fait qu'ils étouffent leurs pensées par une trop grande abondance de paroles. Quand quelque chose leur plaît, ils s'y arrêtent, ils la repetent : *Nesciunt quod bene cessit relinquere*. Ils sont comme ces jeunes chiens qui ne peuvent quitter leur proye, & qui s'en joüent long-temps. Il faut donner à chaque chose son étenduë naturelle. Une statuë dont les parties ne sont pas proportionnées, qui a de grandes jambes & de petits bras, un petit corps & une grosse teste, est monstrueuse. Le plus grand secret de l'éloquence est de tenir les esprits attentifs & d'empêcher qu'ils ne perdent de veuë le but où il faut les conduire. Quand on s'arrête trop long-temps à de certaines parties, le Lecteur en est si occupé qu'il ne se souvient plus du sujet principal. La fecondité n'est donc pas toûjours bonne. Les replétions aussi-bien que le jeûne causent des maladies.

Entre les sçavans on estime ceux qui ont plus de lecture ; la difficulté des sciences en releve le prix ; on a de l'estime pour ceux qui sçavent l'Arabe, & le Persan. On n'examine pas si par le moyen de ces langues on acquiert quelque rare connoissance qui ne se puisse trouver dans nos Auteurs. Il suffit que ceux qui ont chargé leur memoire de ces langues, sçachent ce qu'il est difficile de sçavoir, & ce qui n'est sçu que d'un tres-petit nombre de personnes. L'ambition qu'on a de paroître sçavant, & de faire remarquer son erudition, fait donc qu'en parlant ou en écrivant on allegue

continuellement les Auteurs, quoique leur autorité ne soit necessaire que pour faire sçavoir qu'on les a lus, & pour passer pour docte, comme saint Augustin le reproche à Julien. *Quis hac audiat, & non ipso nominum sectarumque conglobatarum strepitu terreatur, si est ineruditus qualis est hominum multitudo, & existimet te aliquem magnum qui hac scire potueris?* On entasse du Grec sur du Latin, de l'Hebreu sur de l'Arabe. Une sottise lorsqu'elle est dite en Grec est souvent bien reçuë : un mot Italien dans un discours, quelque application qu'on en fasse, fait passer son Auteur pour galand & poli. Si cette coûtume n'étoit point ordinaire, nous serions aussi étonnez de cette maniere bizare de parler que d'entendre un phrenetique. Ce defaut gâte un stile, & empêche qu'il ne soit net & coulant Si c'est pour donner du poids à ses paroles qu'on allegue les Auteurs, on ne le doit faire que dans la necessité d'appuyer ce que l'on avance de l'autorité d'un Auteur de reputation. Qu'est-il besoin d'alleguer Euclide pour prouver que le tout est égal à ses parties : de citer les Philosophes pour persuader le monde qu'il fait froid l'hyver. Je ne blâme pas toutes les citations : au contraire, je les approuve, lorsque les paroles sont belles, & qu'il est à propos de réveiller l'esprit du Lecteur par quelque diversité; le seul excés en est blâmable. Ceux qui ont beaucoup de lecture doivent imiter les Abeilles qui digerent ce qu'elles ont recüeilli sur les fleurs, & en font une seule liqueur. La nature aime la simplicité, c'est une marque de quelque fâcheuse maladie que d'avoir la peau marquetée de taches de differentes couleurs.

Les sentences trop frequentes troublent aussi l'uniformité du stile. Par sentences on entend ces pensées relevées qn'on exprime d'une maniere

concise, ce qui leur fait donner le nom de pointes. Je ne parle point de ces sentences pueriles & fausses qui ne contiennent rien d'extraordinaire & de particulier qu'un tour forcé, & qui n'est point naturel. Les plus belles, si elles sont placées trop prés-à-prés s'étouffent, & rendent le stile raboteux: & comme elles sont détachées du reste du discours, on peut dire d'un stile qui est chargé de ces pointes, qu'il est herissé d'épines. Ces pensées détachées sont comme des pieces cousuës & rapportées qui étant d'une couleur differente du reste de l'étoffe font une bizarrerie ridicule, ce qu'il faut éviter avec grand soin : *Curandum est ne sententiæ emineant extra corpus orationis expressa, sed intexto vestibus colore niteant.* On aime à parsemer ses ouvrages de sentences; parce quon croit qu'on passera pour un homme d'esprit. *Facie ingenii blandiuntur.*

CHAPITRE XX.

Regles que l'on doit suivre dans la distribution des ornemens artificiels.

L'On ne peut pas condamner absolument les ornemens artificiels, qui ne sont inserez dans les ouvrages que pour divertir & délasser les Lecteurs, comme nous l'avons dit ci-dessus. Ils ont leur prix ; mais c'est le bon usage qu'on en fait qui le leur donne. Les regles suivantes ne seront pas inutiles pour bien user de toutes ces richesses du langage ; & pour les ménager avec prudence. La premiere regle que l'on doit suivre dans la distribution des ornemens artificiels, est de les appliquer en temps & lieu. Les jeux sont importuns

quand on est accablé d'affaires. Quand une matiere est difficile, & que la difficulté rend le Lecteur chagrin, il faut éviter tous les jeux de paroles qui ne feroient qu'augmenter son travail, le détournant de son application serieuse. Si on ne cherche que l'utilité, l'agreable déplaît. Il y a des matieres qui ne souffrent aucun ornement, telles que sont celles qu'on appelle dogmatiques.

Ornari res ipsa negat, contenta doceri.

Lorsque la matiere du discours est simple, tout doit être simple : Les habits chargez de pierreries & extraordinairement ornez, ne se portent que dans quelque Fête & dans les ceremonies extraordinaires. Il faut proportionner les paroles aux choses, & avoir toûjours égard à la bien-séance. C'est pourquoi, comme remarque saint Augustin, il faut prendre garde lorsque l'on traite quelque matiere sérieuse, comme sont celles qui regardent la Religion, de ne pas donner à ses paroles une cadence qui leur fasse perdre beaucoup de ce poids, & de cette gravité qui les doit rendre venerables. *Cavendum ne divinis gravibusque sententiis dum additur numerus, pondus detrahatur.*

2. Les ornemens doivent être raisonnables ; c'est à dire qu'il ne faut rien dire qui choque le sens commun. Vous trouverez de petits esprits qui ne se mettent pas en peine de dire une impertinence, & d'avancer une chose fausse, pourvû que ce qu'ils disent ait l'air d'une sentence ; de parler sans jugement, pourvû qu'ils fassent entrer une metaphore, & une figure dans leur discours. Ils ne font pas de reflexion si ce qu'ils disent est pour ou contre eux : s'ils peuvent faire une Antithese, une repetition, une cadence qui

flate les sens, n'importe qu'ils blessent la raison: ils sont satisfaits de leur esprit. On doit être convaincu qu'il n'y a rien de beau qui ne soit raisonnable : & si on estime quelquefois ces faux ornemens ; c'est qu'on se laisse ébloüir par leur faux brillant, & étourdir par un certain bruit qui ne signifie rien ; ou pour le dire franchement, c'est qu'on a l'esprit petit. Une ame élevée aime & cherche dans le discours la verité, & non pas des paroles. *Bonorum ingeniorum insignis est indoles, in verbis verum amare non verba.* Je ne puis estimer un discours dont le son flate les oreilles, lorsque les choses choquent le bon sens, disoit S. Augustin : *Nullomodo mihi sonat disertè, quod dicitur ineptè.*

3. Les ornemens sont raisonnables lorsque la verité n'est point choquée, c'est à dire que toutes les expressions dont on se sert ne donnent que des idées veritables. Ceux qui veulent ébloüir ne parlent jamais naturellement, leurs paroles font paroître tout ce qu'ils disent si extraordinaire, qu'il n'y a point de vraisemblance. Pour rendre ce défaut sensible, je rapporterai icy un passage de Vitruve qui est admirable pour cela. Ce judicieux Architecte se plaint de ce que dans la peinture l'on ne prenoit plus pour modelle les choses comme elles sont dans la verité. On met, dit-il, pour colones des roseaux : on peint des chandeliers qui portent de petits châteaux, desquels comme si c'étoient des racines, il s'éleve quantité de branches délicates où l'on voit des figures assises, & sortir de leurs fleurs des demi figures, les unes avec des visages d'hommes, les autres avec des têtes d'animaux ; qui sont des choses qui ne sont point, & qui ne peuvent être comme elles n'ont jamais été. Les nouvelles fantaisies prevalent de

telle sorte qu'il ne se trouve presque personne qui soit capable de découvrir ce qu'il y a de bon dans les Arts, & qui en puisse juger. Car quelle apparence y a-t-il que des roseaux soûtiennent un toit; qu'un chandelier porte des Châteaux, que de foibles branches portent les figures qui y sont comme à cheval, & que d'une fleur il puisse naître des moitiés de figures? Pour moi (dit Vitruve) je crois qu'on ne doit point estimer la peinture si elle ne represente la verité, & que ce n'est pas assez que les choses soient bien peintes, mais qu'il faut aussi que le dessein soit raisonable, & qu'il n'ait rien qui choque le bon sens. Il faut appliquer à l'éloquence ce que Vitruve dit ici de la peinture. Quand on parle il faut prendre la verité pour modelle & il ne faut pas pour donner plus d'éclat aux choses, les representer autres qu'elles sont.

4. Avant que de penser en aucune maniere aux ornemens, il faut travailler à rendre utile ce qu'on doit dire, choisissant des expressions qui puissent imprimer dans l'ame les pensées & les mouvemens qu'on en veut donner. Aprés, si la bien-séance le permet, on peut travailler à rendre agreable ce qu'on a dit utilement. Un sage Architecte songe premierement à jetter de bons fondemens, il éleve des murailles capables de soûtenir le faîte de la maison qu'il bâtit. S'il veut que son ouvrage soit agrable à la veüe il y ajoûte des ornemens. Mais remarquez que tous ces ornemens qui pouroient être retranchés, c'est à dire qui ne sont pas absolument utiles, ne sont placés qu'aprés qu'il a travaillé à la solidité de l'édifice. Les colonnes de marbre qui ne se mettent que pour l'ornement, ne se placent que lorsque le corps de l'ouvrage est achevé: Ce n'est qu'aprés ce temps-là qu'on taille les ornemens & qu'on pose les statuës.

5. Enfin la raison demande qu'on garde quelque moderation dans les ornemens. Ils ne doivent pas être trop frequens: Les grandes douceurs sont fades. Il n'y a rien de plus beau que les yeux, mais si dans un visage, il y en avoit plus de deux, au lieu de plaire il feroit peur. La confusion des ornemens empêche qu'un discours ne soit net: & ce que je vous prie de remarquer comme un des plus importans avis que j'aye donné dans ce traité; c'est que l'excés des ornemens fait que l'esprit des Auditeurs qui en est entierement, occupé ne s'applique point aux choses. Cela arrive assez souvent dans les Panegyriques, où les Orateurs prodiguent leur éloquence; & jettent à pleines mains toutes les fleurs de l'art. L'auditeur se retire plein d'admiration pour celui qui a parlé,& à peine pense-t-il à celui dont on a fait le Panegyrique. On doit toûjours dans chaque chose en rechercher la fin. Quand on veut arriver où l'on s'est proposé d'aller, on choisit un beau chemin, mais qui y conduise. Lorsque les feüilles couvrent les fruits, & les empêchent de meurir, on les ôte sans avoir égard qu'on dépoüille l'arbre de ses ornemens.

C'est pour cette raison que le Saint Esprit qui conduisoit la plume des Escrivains sacrez, n'a pas permis qu'ils employassent cette éloquence pompeuse des Orateurs profanes qui arrête les yeux, & fait que l'on ne considere que les superbes paroles dont les choses sont revêtuës. Les saintes Ecritures ne nous ont pas été données pour entretenir nôtre vanité, mais pour remplir le vuide de nôtre ame. Ceux qui ne recherchent dans les Livres qu'un divertissement sterile, les méprisent; ceux qui aiment les choses, trouvent dequoi se remplir dans ces Livres divins. Un seul Pseaume de David vaut mieux que toutes les Odes de Pindare, d'A-

nacreon, & d'Horace : Demosthene, & Ciceron ne meritent pas d'être comparez à Isaïe. Tous les Livres de Platon, & d'Aristote n'égalent pas un seul Chapitre de saint Paul. Car enfin les paroles ne sont que des sons : on ne doit pas preferer le plaisir que peut donner l'harmonie de ces sons à celui de la connoissance solide de la verité. Pour moi je n'estime l'Art de Parler, que parce qu'il contribuë à la faire connoître, qu'il la tire pour ainsi dire du fond de l'esprit où elle étoit cachée, qu'il la dévelope, qu'il l'expose aux yeux. C'est ce qui m'a porté à travailler avec soin à cet Art qui m'a paru pour cette raison si utile & si necessaire.

DE L'ART DE PARLER, LIVRE CINQUIE'ME.

CHAPITRE PREMIER.

La Rhetorique est l'Art de Parler de maniere qu'on puisse persuader. On considere ici ce qui peut être propre à l'Art de persuader; on distingue cet Art en cinq parties.

I. L'Idée de la Rhetorique comprend l'Art de persuader aussi-bien que celui de parler. L'on n'étudie la Rhetorique que pour parler de maniere qu'on fasse ce qu'on desire en parlant ; & ce qu'on desire c'est de persuader. Ainsi il est évident que la Rhetorique qui est l'Art de parler, doit enseigner les moyens de persuader. Ces moyens ne consistent pas seulement en des paroles. Il y a des manieres de gagner les cœurs, & de les remuër. C'est particulierement de ces manieres que je dois traiter dans ce dernier Livre, où je renfermerai les choses qui se trouvent dans les Rhetoriques ordinaires, &.

dont je n'ai point encore parlé.

Ce n'est pas seulement en préchant & en plaidant qu'on veut persuader ; on a cette intention dans toutes les occasions où l'on parle. Car nous desirons qu'on croie que les choses sont comme nous le disons, ou au moins si nous rapportons les jugement des autres, nous voulons qu'on soit persuadé que le rapport que nous faisons est fidele. C'est pour cela que la Rhetorique est tres-utile ; & si éfectivement elle pouvoit donner des moyens seurs pour persuader, il n'y auroit aucun autre Art qui fût d'un plus grand usage dans la vie. Je fais voir ce qui est assez évident qu'il faut plus de connoissance que la Rhetorique n'en donne, pour persuader les hommes en toutes rencontres. Les maîtres de Rhetorique ne se sont appliqués qu'à donner quelques preceptes pour persuader des juges en plaidant dans un barreau. Ils ne se sont attachés qu'à suivre ce que les anciens Payens ont écrit qui n'aiant point d'autres Orateurs que des Avocats, leur Rhetorique n'étoit occupée qu'à leur donner des preceptes. Quoique je ne juge pas ce qu'ils disent là-dessus, fort utile aux Avocats mêmes, je le rapporte sommairement, mais de telle sorte que si on compare cette Rhetorique avec les autres, on trouvera que ce que j'en dis, est plus que suffisant, & que je m'applique plus qu'aucun autre à donner les veritables moiens de persuader. Ce que l'on enseigne ordinairement ne sert presque point par cette fin : je fais connoître ce qu'on doit observer pour reussir. Voilà en premier lieu la maniere ordinaire que les Rheteurs disent qu'il se faut comporter pour persuader.

Pour persuader, il faut trouver les moyens de faire tomber dans son sentiment ceux qui sont dans un sentiment contraire. On doit mettre en ordre

ce que l'on a trouvé ; & aprés avoir disposé en son esprit toutes choses, il faut emploier les paroles propres pour communiquer les pensées que l'on a eues. Il faut apprendre par memoire ce que l'on a écrit pour le prononcer ensuite. Ainsi l'Art de persuader a cinq parties. La premiere est l'invention des moyens propres pour persuader ; la seconde la disposition de ces moyens : la troisiéme l'élocution: la quatriéme la memoire : la cinquiéme la prononciation. Si on conteste une verité de bonne foi, si ce n'est point l'interest, ni la mauvaise humeur, ni la passion qui aveuglent, & qui empêchent qu'on se rende ; il n'est besoin que de bonnes preuves qui levent toutes les difficultez, & qui dissipent par leur clarté les obscuritez qui cachoient la verité. Mais lorsqu'on a affaire à des gens qui ne l'aiment pas, qu'il s'agit de leur persuader une chose qui choque leur inclination, & dont quelque passion les éloigne, la raison seule ne suffit pas : l'adresse est necessaire. Dans cette occasion il faut faire deux choses: Premierement, il faut étudier leur humeur & leur inclination, pour les gagner. En second lieu, puisque chacun juge selon sa passion, qu'un ami a toûjours raison, qu'un ennemi est toûjours coupable, il faut leur inspirer des mouvemens qui les fassent tourner de nôtre côté. Ainsi les Maîtres de l'Art reconnoissent trois moyens de persuader, les argumens ou les preuves ; les mœurs, & les passions. Ils enseignent que pour persuader il faut trouver des preuves, il faut parler conformément à l'inclination de ceux que l'on veut gagner, il faut exciter les passions dans leur esprit qui puissent les faire pancher du côté où l'on veut les conduire, C'est ce que nous allons voir en détail. Nous parlerons premierement de l'invention des preuves.

CHAPITRE II.

Premiere partie de l'Art de perſuader qui eſt l'invention. Premierement de l'invention des preuves.

LA clarté eſt le caractere de la verité, l'on ne peut douter d'une verité claire : lorſque ſon évidence eſt dans le dernier degré, les plus opiniâtres ſont obligez de quitter les armes, & de s'y ſoûmettre. Perſonne n'oſera jamais nier que le tout ne ſoit plus grand que ſa partie : que les parties priſes enſemble n'égalent leur tout. Quelquesfois on détourne la vûë pour ne pas appercevoir des veritez claires qui bleſſent : Mais enfin lorſque leur éclat malgré toutes nos fuites vient à frapper nos yeux, il faut ſe rendre, & la langue ne peut démentir l'eſprit. Pour perſuader ceux qui nous conteſtent quelque propoſition, parce qu'elle leur ſemble douteuſe & obſcure, il faut ſe ſervir d'une ou de pluſieurs propoſitions qui ne ſouffrent aucune difficulté, & leur faire voir que cette propoſition conteſtée eſt la même que celles qui ſont inconteſtables. Les Juges de Rome doutoient ſi Milon avoit commis un crime en tuant Clodius : Ils ne doutoient point qu'il ne fût permis de repouſſer la force par la force. Ciceron voulant donc prouver l'innocence de l'accuſé, il leur fit voir que ces deux propoſitions ; *on peut tuër celui qui nous veut ôter la vie ; Milon a pû tuër Claudius qui lui vouloit ôter la vie*, dont l'une eſt claire, l'autre eſt obſcure ; l'une conteſtée, l'autre reçuë, ne ſignifient que la même choſe ; & que par conſequent

…e étant inconteſtable, l'autre le doit auſſi être. …eſt à la premiere partie de la Philoſophie, qu'on …elle *Logique*, à donner les regles du raiſon…nent; c'eſt pourquoi vous pouvez commencer …connoître dés l'entrée de ce diſcours; que c'eſt … raiſon que nous avons dit, que pour traiter …Art de Perſuader dans toute ſon étenduë, il fau…it embraſſer pluſieurs autres Arts, ce qui ne pourroit faire ſans confuſion.

La matiere de l'Art de Perſuader n'eſt point li…ée: Cet Art ſe fait paroître dans les chaires de … Egliſes, dans le Barreau, dans toutes les ne…iations, dans les converſations; en un mot le … que nous avons dans le commerce de la vie … de perſuader ceux avec qui nous traitons, & de … faire tomber dans nos ſentimens. Pour être donc …ait Orateur, & parler utilement ſur toutes les …ieres qui ſe preſentent: comme les Rheteurs …endent que leurs diſciples le peuvent faire, il …droit poſſeder toutes les connoiſſances & n'igno… rien; car enfin un homme n'eſt capable de rai…ner que lorſqu'il connoît à fond le ſujet ſur …quel il parle, & qu'il a l'eſprit plein de veritez …ſtantes, de maximes indubitables dont il peut …er des conſequences propres à décider la queſtion …itée. Par exemple un Theologien raiſonne …n & perſuade, lorſque d'abord qu'on s'oppoſe … ſon ſentiment, il tire en même temps des ſaintes …ritures, des Peres, des Conciles, & de la Tra…tion, les témoignages propres pour faire voir …e ſon ſentiment a toûjours été celui de l'Egliſe.

CHAPITRE III.

Des lieux communs d'où l'on peut tirer des preuves generales.

ON ne se remplit l'esprit de veritez certaines sur les matieres qu'on est obligé de traiter, que par de serieuses meditations, & par de longues études dont peu de gens sont capables. La science est un fruit environné d'épines qui éloigne de lui presque tous les hommes : Ainsi s'il n'étoit permis de parler que de ce que l'on sçait ; la plupart de ceux même qui font métier de haranguer, seroient obligez de se taire. Pour remedier à une necessité qui leur seroit si fâcheuse, ces Declamateurs ont cherché des moyens courts & faciles pour trouver de la matiere de discourir même sur les sujets qui leur sont entierement inconnus. Ils distribuent ces moyens en certaines classes qu'ils appellent lieux communs ; parce qu'ils ont exposez au public, & que chacun y peut prendre librement des preuves pour prouver avec abondance tout ce qui lui sera contesté, quoiqu'il ignore d'ailleurs la matiere sur laquelle il dispute. Les Logiciens parlent de ces lieux communs dans la partie de la Logique qu'ils appellent la *Topique*. J'expliquerai en peu de paroles l'artifice de ces lieux : Ensuite nous verrons quel jugement on en doit faire.

Les lieux communs ne contiennent proprement que des avis generaux qui font ressouvenir ceux qui les consultent, de toutes les faces, par lesquelles ont peut considerer un sujet : ce qui peut être utile, parce qu'envisageant une matiere de

...us côtez, on trouve ſans doute avec plus de fa...té ce que l'on peut dire de cette matiere. On ...t regarder une choſe par cent endroits diffe...s : cependant il a plû aux Auteurs de la Topi... de n'établir que ſeize lieux communs.

Le premier de ces lieux eſt le *Genre* ; c'eſt à dire ...'il faut conſiderer dans un ſujet ce qu'il a de ...mun avec tous les autres ſujets ſemblables. Si ... parle de faire la guerre contre le Turc ; on ...urra conſiderer la guerre en general, & tirer ... preuves de cette generalité.

Le ſecond lieu eſt appellé *Difference*, il faut ...miner ce qu'une queſtion a de particulier.

La troiſiéme eſt *la Definition* ; c'eſt à dire qu'il ... conſiderer toute la nature du ſujet. Le diſ...rs qui exprime la nature d'une choſe, eſt la ...inition de cette choſe.

Le quatriéme lieu eſt *le Dénombrement des par...*, que le ſujet que l'on traite contient.

Le cinquiéme, *l'Etymologie* du nom du ſujet.

Le ſixiéme, *les Conjuguez*, qui ſont les noms ... ont liaiſon avec le nom du ſujet, comme ce ...m *amour*, a liaiſon avec tous ces autres noms, *...er*, *aimant*, *amitié*, *aimable*, *ami*, &c.

On peut conſiderer que les choſes que l'on trai...s, ont quelque *reſſemblance*, ou *diſſemblance* : ...es deux conſiderations ſont le ſeptieme & le ...itiéme lieu.

On peut faire quelque comparaiſon, & dans ...te comparaiſon remarquer toutes les choſes ...quelles le ſujet dont on parle eſt oppoſé : *Cet... comparaiſon*, *& cette oppoſition* ſont le neuviéme ... le dixiéme lieu.

L'onziéme lieu eſt *la Repugnance* ; c'eſt à dire ...'en examinant une choſe, il faut prendre garde ...celles qui luy repugnent pour découvrir les ...euves que cette vûë peut fournir.

Il est tres-important de considerer toutes es *circonstances* de la matiere proposée. Or ces ... constances ont ou precedé, ou accompagné, ou suivi la chose dont il est question : ainsi ces cir- constances sont distribuées en trois lieux, q... sont le douziéme, le treiziéme, & le quatorzie- me lieu. On comprend ordinairement toutes les circonstances qui peuvent accompagner une action dans ce Vers :

Quis, quid, ubi, quibus auxiliis, cur, quomodo, quando.

C'est à dire qu'il faut examiner quel est l'au- teur de l'action : quelle est cette action ; où elle s'est faite, par quels moyens, pourquoi, com- ment, quand.

Le quinziéme lieu est *l'Effet* : le seiziéme la *Cause* : c'est à dire qu'il faut avoir égard aux ef- fets dont la chose que vous traitez peut être la cause, & aux choses dont elle-même est l'effet.

Ces lieux communs fournissent sans doute une ample matiere de discourir. Ces considerations differentes font que l'on apperçoit plusieurs preu- ves : & cette methode peut sans doute rendre fe- conds les esprits les plus steriles. Je n'examine pas à present si cette fecondité est loüable ou inu- tile. Selon cette methode, si on parle contre un parricide, on s'étend sur le parricide en general, & on rapporte ce qui est commun à l'accusé, & à tous les autres parricides : & aprés on descend aux circonstances du parricide:on en represente la noir- ceur d'une maniere étenduë par des définitions, par des descriptions, par des dénombremens. Quelquefois l'Etymologie du nom de la chose sur laquelle on parle, & les autres noms qui ont

raiſon avec celui-là, donnent ſujet de parler, & font trouver de bonnes preuves. On peut diſcourir long-temps de l'obligation que les Chrêtiens ont de bien vivre, en les faiſant reſſouvenir du nom qu'ils portent.

Les grands diſcours ſont groſſis par les ſimilitudes, les diſſimilitudes, les comparaiſons, qui ſervent à éclaircir une difficulté, & mettre une verité obſcure dans un grand jour. En un mot, quand on veut circonſtancier une action, rapporter ce qui l'a precedée & ce qui s'en eſt enſuivi, les circonſtances qui l'ont accompagnée, ce qui l'a cauſée, ce qu'elle a produit : on laſſeroit plûtôt ſes Auditeurs, que l'on ne manqueroit de matiere.

CHAPITRE IV.

Des lieux propres à certains ſujets, d'où l'on peut tirer des preuves.

CEs lieux dont nous venons de parler ſont appellez Communs, par qu'ils fourniſſent des preuves pour toutes les cauſes : il y a d'autres lieux qui ſont propres à certains ſujets. Avant que de parler de ces lieux, il faut conſiderer qu'il y a deux ſortes de queſtions : la premiere s'appelle Theſe ; la ſeconde Hypotheſe. Theſe c'eſt une queſtion qui n'eſt point déterminée par aucune circonſtance, ſoit du lieu, ſoit du temps, ſoit de la perſonne. comme ſi on doit faire la guerre. Hypotheſe, c'eſt une queſtion finie, & circonſtanciée, comme eſt celle-ci, s'il faut faire la guerre avec le Turc en Hongrie cette année, &c. Or toutes ces queſtions

se peuvent rapporter à trois Genres. Car l'on délibere si on doit faire une action, ou l'on examine quel jugement on doit faire de cette action, ou on loüe, ou on blâme cette action. Le premier genre s'appelle *Deliberatif:* le second genre *Judiciaire:* le troisiéme le genre *Démonstratif.* Chacun de ces genres a ses lieux propres, c'est à dire comme nous avons dit pour chacun de ces genres on donne de certains avis : comme pour le Déliberatif, selon qu'on voudra conseiller d'entreprendre une action ou de la quitter, il faut faire voir qu'elle est utile, ou inutile ; necessaire, ou qu'elle ne l'est pas ; qu'elle est possible ou impossible ; que l'évenement en sera avantageux, ou fâcheux ; que l'entreprise est juste, ou injuste.

Une question dans le genre Judiciaire peut être considerée en l'un de ces trois états. Ou l'on ne connoît pas l'auteur de l'action qui fait le sujet du discours, & pour lors parce que l'on tâche de découvrir cét auteur par des conjectures : cet état est appellé état de *conjectures.* Si l'auteur est connu, on examine quelle est la nature de l'action : par exemple un voleur a pris dans un Temple les coffres qu'un particulier y avoit mis en dépôt, on examine si cette action doit être appellée un sacrilege, ou un simple vol : on cherche la définition de ce crime : ainsi cet état s'appelle l'état *de la définition.* Le troisiéme état est appellé l'état *de la qualité*, parce qu'on examine la qualité de l'action, si elle est juste ou injuste.

Pour le premier état il faut considerer si celui qu'on soupçonne a voulu faire une telle action, s'il l'a pû, & si on en a quelque marque. On considere quelle est sa volonté, en considerant s'il avoit quelque interest à commettre cette action, sa puissance,

ſince, par la conſideration de ſa force, de ſes moyens. On reconnoît s'il eſt effectivement auteur de l'action propoſée par les circonſtances de cette action, comme s'il a eté trouvé ſeul dans le lieu où elle s'eſt faite, ſi avant ou aprés cette action il a fait ou dit quelque choſe qui le puiſſe faire ſoupçonner raiſonnablement. Pour le ſecond état, il faut ſimplement conſiderer la nature de cette action. Tout ce qu'on en peut dire dépend de la connoiſſance particuliere que l'on en a. Pour le troiſiéme état on conſulte la raiſon, les loix, la coûtume, les préjugez, les conventions, l'équité.

Dans le genre Demonſtratif pour loüer ou blâmer, il faut rapporter le bien ou le mal. Il y a trois ſortes de biensdans l'homme; les uns regardent le corps, les autres l'eſprit. les autres dépendent de la fortune. Les biens du corps ſont, une patrie glorieuſe,une naiſſance noble,une bonne éducation, la ſanté, la force, la beauté. Les biens de l'eſprit, ſont les vertus, la ſageſſe, la prudence, la ſcience, & les autres vertus & bonnes qualitez. Les biens de la forrune ſont, les richeſſes, les dignitez, les charges, &c. Remarquez que dans ces dénombremens je rapporte les ſentimens des autres.

Tous les lieux propres & communs à chacun des trois genres, dont nous avons parlé, ſont appellez interieurs ou intrinſeques, pour les diſtinguer de ceux qu'on nomme exterieurs ou extrinſeques, qui ſont quatre; ſçavoir les Loix, les témoignages, les tranſactions, les réponſes de ceux que l'on met à la torture. L'Orateur n'a pas beſoin de chercher ces preuves, celui qui donne une cauſe à plaider, met entre les mains de ſon Avocat ſes pieces, ſes contracts, ſes tranſactions, produit les dépoſitions des témoins, & les réponſes de ceux qui ont été appliquez à la torture.

CHAPITRE V.

Reflexion sur cette Methode des Lieux.

VOilà en peu de paroles quel est l'art de trouver des argumens sur toutes sortes de matieres que les Rheteurs ont coûtume d'enseigner, & qui fait la plus grande partie de leur Rhetorique. C'est à vous à juger de l'utilité de cette Methode. Le respect que j'ai pour les Auteurs qui l'ont loüée m'a obligé d'en faire un abregé, & de vous en faire connoître le fond. On ne peut douter que les avis qu'elle donne, n'ayent quelque utilité : ils font prendre garde à plusieurs choses dont on peut tirer des argumens ; ils montrent comme l'on peut tourner un sujet de tous côtez, & l'envisager par toutes ses faces. Ainsi ceux qui entendent bien la Topique, peuvent trouver beaucoup de matiere pour grossir leur discours : il n'y a rien de sterile pour eux ; ils peuvent parler sur tout ce qui se presente autant de temps qu'ils le voudront, comme nous avons dit.

Ceux qui méprisent la Topique, ne contestent point sa fecondité, ils demeurent d'accord qu'elle fournit une infinité de choses;mais ils soûtiennent que cette fecondité est mauvaise, que ces choses sont triviales, & que par consequent la Topique ne fournit que ce qu'il ne faudroit pas dire. Si un Orateur, disent-ils, connoit à fond le sujet qu'il traite, s'il est plein de maximes incontestables, par lesquelles il peut resoudre toutes les difficultez qui s'élevent sur ce sujet ; si c'est une question de Theologie, & qu'il soit Theologien, par la con-

noiſſance qu'il a des Peres, des Conciles, des ſaintes Ecritures, il appercevra d'abord ſi le dogme qu'on a propoſé eſt Heretique ou Catholique. Il ne ſera pas neceſſaire qu'il conſulte la Topique, qu'il aille de porte en porte frapper à chacun des lieux communs, où il ne pourroit trouver les connoiſſances neceſſaires pour décider la queſtion preſente. Si un Orateur ignore le fond de la matiere qu'il traite, il ne peut atteindre que la ſurface des choſes, il ne touchera point le nœud de l'affaire ; de ſorte qu'aprés avoir parlé long-temps, ſon adverſaire aura ſujet de lui dire : Ce que diſoit ſaint Auguſtin à celui contre qui il écrivoit: finiſſez ces grands diſcours qui ne diſent rien, dites quelque choſe, oppoſez des raiſons à mes raiſons, & venant au point de la difficulté, établiſſez vôtre cauſe, & tâchez de renverſer les fondemens ſur leſquels je m'appuie. *Separatis locorum communium nugis, res cum re, ratio cum ratione, cauſa cum cauſâ confligat.*

Si on veut dire en faveur des Lieux Communs, qu'à la verité ils n'enſeignent pas tout ce qu'il faut dire, mais qu'ils aident à trouver une infinité de raiſons qui ſe fortifient les unes les autres : ils répondent, & je ſerois bien de leur avis, que pour perſuader il n'eſt beſoin que d'une ſeule preuve qui ſoit forte & ſolide, & que l'éloquence conſiſte à étendre cette preuve, & la mettre en ſon jour, afin qu'elle ſoit apperçûë car enfin il le faut avoüer, toutes les preuves foibles qui ſont communes aux accuſez & à ceux qui accuſent ; dont on ſe peut ſervir pour détruire & pour établir, comme ſont celles qui ſe tirent des Lieux Communs, ſont de mauvaiſes herbes qui étouffent la bonne ſemence.

Cet art eſt donc dangereux pour les perſonnes qui n'ont qu'un petit ſçavoir, parce qu'ils ſe contentent de ces preuves qui ſe trouvent facilement, & qu'ils

ne prennent pas la peine d'en chercher d'autres qui soient plus solides. Un homme d'esprit en parlant de cette Methode que Raimond Lulle a traitée d'une maniere particuliere, dit que c'est un Art qui apprend à discourir sans jugement des choses qu'on ne sçait point, ce qui est un défaut indigne d'un homme raisonnable. J'aimerois mieux, dit Ciceron, être sage & ne pouvoir parler, que d'être parleur & être impertinent. *Mallem indisertam sapientiam quàm stultitiam loquacem.* Ajoûtez que dans toutes sortes de discours il faut absolument retrancher tout ce qui ne peut servir à la resolution de la difficulté. Aprés un tel retranchement, je croi qu'il resteroit peu des choses que la Topique auroit fournies.

CHAPITRE VI.

Il n'y a que la verité, ou l'apparence de la verité qui persuade.

CE ne sont point les seules paroles ny l'abondance des choses que l'on dit, qui persuadent; c'est pourquoi cette multitude de choses que l'on tire des Lieux Communs ne peut être utile qu'aux jeunes gens qui n'étant pas capables de trouver des raisons solides, connuës seulement de ceux qui ont étudié à fond les matieres, ont besoin de ce secours pour pouvoir faire ces sortes de déclamations qui se font dans les Colleges. C'est pour cela que les Maîtres qui se serviront de cet ouvrage, pourront traitter cette Methode des Lieux avec plus d'étenduë, donnant sur chacun des exemples. On en trouve de fort beaux, car quoi-

que les grands Orateurs ne s'amuſent pas à conſulter les Lieux Communs, cependant on peut rapporter tout ce qu'ils diſent à quelqu'un de ces Lieux Communs. Ciceron n'étoit pas allé frapper à la porte du douziéme, du treziéme & du quatorzieme lieu, lorſque pour faire voir que Roſcius n'avoit pas été capable de commettre les crimes effroiables dont on l'accuſoit, il dit. *Quæ in re prætereo illud, quod mihi maximo argumento ad hujus innocentiam poterat eſſe, in ruſticis moribus, in victu arido, in hac horrida, incultaque vita hujuſmodi maleficia gigni non ſolere: ut non omnem frugem neque arborem in omni agro reperire poſſis: ſic non omne facinus in omni vita naſcitur. In urbe luxuries creatur: ex luxuria exiſtat avaritia neceſſe eſt, ex avaritia erumpat audacia: inde omnia ſcelera, ac maleficia gignuntur. Vita autem ruſtica quam & agreſtem vocas, parſimonia, diligentia, juſtitia magiſtra eſt.* Ciceron dans ce lieu preſſe l'accuſateur de Roſcius, & fait voir par toutes les circonſtances poſſibles, qu'il n'a point tué ſon propre pere comme on l'en accuſoit.

On trouve aſſez de ces exemples dans les Rhetoriques ordinaires. Je crois devoir m'appliquer à des choſes plus utiles. Ce que je vais dire dans ce Chapitre appartient à la Logique, mais je ne puis me diſpenſer de le rapporter, parce que cela eſt neceſſaire pour découvrir les fondemens de l'art que j'entreprens d'expliquer.

L'homme eſt fait pour connoître: nous ne pourrions vivre ny arriver à nôtre fin, qui eſt la felicité, ſi nous étions ſans connoiſſance. Il eſt pareillement neceſſaire que nous puiſſions connoître les choſes comme elles ſont, & que nous ne nous trompions pas. La capacité que nous avons de ſçavoir, nous ſeroit deſavantageuſe ſi

nous n'avions aucun moyen de distinguer la verité d'avec la fausseté. On peut bien concevoir que l'homme use mal de ses facultez, mais on ne peut pas penser que la nature dont Dieu est l'auteur, soit d'elle-même mauvaise : toutes les inclinations vrayement naturelles sont donc bonnes, & nous ne pouvons manquer en les suivant. Voilà un principe dont il faut voir les consequences, par rapport à ce que nous cherchons.

L'experience fait connoître qu'il y a des connoissances claires ausquelles nous nous sentons comme forcez de consentir. Je ne puis point ne pas consentir que je n'existe, que je n'aye un corps, qu'un & deux ne soient pas trois. Ainsi toutes les fois que je sentirai que ma nature m'oblige de consentir à ce qui m'est proposé avec une pareille clarté, c'est à dire que je me trouve également engagé de consentir, je puis croire que je ne me trompe pas. Car si je me trompois, ce seroit la nature qui me tromperoit, puisque ce seroit elle qui m'engageroit dans l'erreur. Nous n'avons aucun lieu de nous défier de la bonté de celui qui nous a fait, ainsi nous devons être certains que les choses sont comme nous les connoissons, lorsque nôtre connoissance est si évidente que nous ne pouvons pas suspendre nôtre consentement. La clarté est donc la caractere de la verité, c'est à dire que toute connoissance évidente est conforme à la chose qui est connuë, & par consequent qu'elle est vraye : la verité est un rapport de conformité, c'est ainsi elle qui persuade. Comme nous sommes tellement faits, que la volonté suit le bien, & que c'est par le plaisir que nous sentons, que nous desirons le bien, l'esprit suit de même la verité; & il y est attiré par la clarté, comme la volonté l'est par le plaisir : c'est lui qui nous

fait agir, & ce qui nous persuade, c'est la verité.

Mais outre que l'homme étant libre, il peut détourner son esprit de la consideration d'une verité, & par consequent empêcher que la clarté ne le persuade : Il peut sans écouter la nature donner son consentement ; comme il peut aimer une chose avant que d'avoir reconnu certainement quel plaisir elle est capable de luy procurer. L'apparence du bien trompe & engage : la seule apparence de la verité ebloüit pareillement. On ne se veut pas donner la peine d'écouter la nature, de sonder ses inclinations veritables. D'abord on consent, sans examiner si elle nous y oblige : ce qu'il faudroit faire pour éviter l'erreur, comme pour juger sans erreur si le sucre est doux, il faut le mettre sur la langue, & prendre garde à ce que l'on sent, ou ce que la nature nous fait sentir. Le peuple qui ne raisonne point, est sujet à cette erreur. Ce n'est presque jamais la verité qui le persuade, ce n'est que la vrai-semblance qui le détermine, de la même maniere qu'il ne cherche que les biens apparens, & qu'il les préfere aux biens réels & solides.

Il n'est pas inutile à un Orateur qui doit s'accommoder à la foiblesse de ses Auditeurs de considerer en quoi consiste cette vrai-semblance qui persuade le peuple ; puisque pour le persuader ce n'est pas assez de lui proposer la verité. Il n'arrive que trop souvent qu'il n'est pas capable de l'appercevoir. Il n'a que les yeux du corps ouverts ; & il seroit necessaire qu'il ouvrît les yeux de l'esprit. Arrétons-nous un peu ici.

Nous experimentons que nous sommes tristes ou joyeux selon que nôtre conscience nous rend témoignage que nous nous sommes trompés, ou que nous sommes exempts d'erreur. Un homme

qui ſent que ſa cauſe ne vaut rien, eſt abbatu. S'il ſe ſent coupable, il eſt triſte. Au contraire il parle avec confiance quand il a pris le bon parti, il eſt gai. Il oſe attaquer ſes ennemis & les inſulte. Voila ce qui arrive ordinairement lorſque l'on ſuit la nature, & qu'on ne combat pas ſes ſentimens ; C'eſt pourquoi pour perſuader le peuple qu'on dit vrai, il ſuffit de parler avec un diſcours encore plus hardi que ſon adverſaire, il faut crier plus fortement, & lui dire plus d'injures qu'il n'en dit pas, ſe plaindre de lui plus aigrement, propoſer tout ce que l'on avance comme des Oracles : ſe railler de ſes raiſons comme ſi elles étoient foibles & ridicules, pleurer s'il en eſt beſoin comme ſi on avoit une veritable douleur que la verité que l'on veut défendre fût attaquée & obſcurcie. Ce ſont là les apparences de la verité. Le peuple ne voit gueres que ces apparences, & ce ſont elles qui le perſuadent.

Les Déclamateurs n'étudient guere que cette vrai-ſemblance, & c'eſt là leur difference d'avec un veritable Orateur qui aime la verité. Comme le peuple n'examine point ; qu'il juge par une certaine couleur ſous laquelle paroiſſent les choſes, le Déclamateur ne penſe qu'à donner cette couleur qui trompe. Le veritable Orateur inſtruit, il aide ſon Auditeur à découvrir la verité. Il ne neglige pas de ſe ſervir de tout ce qui peut toucher le peuple ; & c'eſt pour cela qu'il allegue quelquefois des raiſons foibles en elles mêmes, mais qui ſont fortes par rapport à ceux à qui il parle, parce qu'elles s'accommodent avec leurs préjugés. Neanmoins ſa principale application eſt de prouver ſolidement la verité, de la bien mettre en ſon jour, nous allons voir comment cela ſe peut faire.

CHAPITRE VII.

Comment on peut trouver la verité & la faire connoître, remarquer l'erreur & la faire remarquer.

L'Eloquence feroit pernicieufe, fi elle n'avoit pour fa fin que de tromper le peuple. Elle ne reüffiroit pas même, fi elle ne fçavoit que tromper; car enfin on ne fe laiffe guere tromper deux fois de fuite. Un Sophifte n'eft eftimé que peu de temps : auffi-tôt que l'on a découvert l'Art dont il s'eft fervi, on le méprife; puifqu'il s'agit donc de perfuader, & non pas de tromper, qu'il n'y a que la verité qui perfuade pour toûjours, il faut voir comment on peut trouver la verité, & la faire connoître.

On peut comprendre en un mot ce qui eft neceffaire pour cela. Nous avons propofé le principe fur lequel nous pouvons être affurés que nous ne nous trompons pas. Nous avons dit que lorfque la clarté d'une propofition nous paroît fi évidente qu'il n'eft pas en nôtre pouvoir de fufpendre nôtre confentement, nous fentans comme forcés d'acquiefcer, nous n'avions point fujet de craindre de nous tromper, parce qu'alors c'eft la nature qui nous fait agir, & que tout ce qu'elle fait, eft bien fait. Elle a Dieu pour Auteur qui ne peut ni tromper ni être trompé, pendant que nous ne fuivrons que les inclinations qu'il nous donne, nous ne devons point craindre; mais il faut bien diftinguer la voix de la nature, d'avec ce que nous difent nos paffions & nos préventions. Nous al-

lons quelquefois trop vîte ; nous donnons d'abord nôtre consentement avant que d'avoir bien consulté la nature. Nous ne nous tromperons pas en la suivant, mais il ne la faut pas prévenir, il faut marcher aprés elle.

Voilà donc en peu de mots tout ce qu'il faut faire pour ne se pas tromper. Comme les Orateurs ont plus souvent à combattre l'erreur qu'à établir la verité. Ils doivent examiner en détail tout ce que leurs adversaires ont avancé comme indubitable, pour reconnoître si effectivement la verité en est si claire, qu'on ne puisse s'empêcher d'y consentir & que ce soit parler contre ce qu'on sent, que de la contredire. Si on découvre au contraire qu'ils se sont trompés, il faut rendre sensible leur erreur Je suppose qu'ils ne trompent que parce qu'ils sont trompes Voions ce que doit faire nn Orateur, mais auparavant faisons cette remarque que personne ne peut être convaincu entierement que de ce qui est vrai, ou de ce qu'il croit veritable, & que ceux qui se trompent, croient voir la verité aussi-bien que ceux qui ne se trompent pas & ils sont prés de soûtenir avec une égale fermeté leurs sentimens. Que voit celui qui se trompe croyant voir la verité qu'il ne voit pas ? Car enfin il voit quelque chose, sans cela il se rendroit. Je répons en premier lieu qu'on ne voit rien clairement que ce qui est vrai. Que voit donc celui qui se trompe ? C'est une consequence qui suit clairement d'un principe qu'il n'a point examiné & qui est faux. Il n'envisage que cette consequence qui est vraie, supposé le principe lequel il ne considere point. Un Exemple éclaircira cette importante remarque. Allant par la Ville, j'ai vû un homme habillé comme Metius & de sa taille, d'abord sans aucune autre reflection j'ai conclu que c'estoit Metius, j'ai ainsi supposé que je l'ai

vû. On vient ensuite à parler de lui. On dit qu'il est à la campagne, moi je soûtiens qu'il est à la Ville. Je ne considere que cette consequence qui est claire. Je l'ai vû en Ville, donc il y est ; & c'est ce qui me rend opiniâtre, car je cederois si j'examinois bien le principe dont je tire cette consequence, faisant reflection que deux personnes peuvent être habillées de même maniere & avoir beaucoup de rapport pour la taille, & qu'effectivement je n'ai vû autre chose qu'un homme fait comme Metius que je n'ay point vû au visage. Cet exemple dit beaucoup, & si on y fait attention, on appercevra comment on peut faire toucher au doigt l'erreur où sont engagés ceux à qui on parle. C'est toûjours, comme nous l'avons dit, l'aparence de la verité qui trompe. Ainsi l'application d'un Orateur doit être d'examiner ce qui a pû tromper, c'est à dire de quels principes on a tiré des consequences : Si l'on a supposé ces principes pour vrais sans en être convaincus, ou si les consequences en ont été mal tirées. Il n'y a rien qui persuade mieux ceux dont on combat les sentimens que de démêler les choses où ils ont raison, d'avec celles où ils se trompent : de leur accorder ce qui est vrai, & de leur faire voir ce qui les a trompé.

Tout ceci demanderoit peut-être plus de détail, mais cela appartient à la Logique, dont l'étude est absolument necessaire à un Orateur. Nous avons dit qu'il faut connoître à fond les matiéres dont il s'agit. Pour connoître une verité inconnuë ou pour la faire connoître, il la faut déduire de ses principes. Comme on voit que dans la nature tout se fait par des loix entierement simples & en petit nombre, aussi dans les sciences on voit que tout se peut déduire d'un petit nombre de verites. C'est à ceux qui traitent les sciences particulieres d'in-

diquer ces premieres veritez qui sont des sources fecondes d'où coulent toutes les autres veritez. On se trompe si on croit qu'en lisant une Rhetorique bien faite, on apprendra à discourir raisonnablement sur toute sorte de matiere.

CHAPITRE VIII.

L'attention est necessaire pour connoître la verité. Comment on peut rendre attentif un Auditeur.

PArlant en general de ce qu'il faut faire pour persuader, je ne veux pas oublier une chose qui est plus considerable qu'on ne pense, puisque sans elle les plus solides raisonnemens sont inutiles. Il n'y a que ceux qui font souvent reflexion sur nôtre corruption qui apperçoivent que la cause de l'ignorance des hommes & du peu d'effet des plus beaux & des plus forts discours ne vient que du défaut d'attention. Il arrive à l'esprit ce qui arrive au corps. Un corps malade & languissant ne peut agir. Une ame qui est malade, est sans action; si elle travaille à connoître la verité, aussi-tôt elle est fatiguée. Les corps qui font impression sur elle l'en détournent; elle ne la peut donc envisager sans combattre contre son corps; & dans l'état de langueur où le peché l'a reduite elle n'en est presque plus capable. On aura peine de le croire. Cependant il n'y a rien de plus vrai que de mille personnes qui écoutent un Predicateur un peu spirituel, il n'y en a peut-être pas dix qui soient attentifs. Ses paroles frappent bien les oreilles de tous, mais la verité que ses paroles expriment, est peu apperçuë : elle n'est à leur égard que

comme une image qui passe promptement devant leurs yeux Nous l'experimentons, il y a des veritez que nous avons entenduës mille fois sans en être touchés, & lorsque Dieu tourne vers elles nôtre esprit, nous nous trouvons frappés, & nous les voions d'une maniere si particuliere que nous croions ne les avoir jamais vuës. Ce n'est que l'attention qui distingue les habiles gens d'avec les ignorans. Tout homme qui est capable d'attention, est en même temps capable de toutes les plus hautes sciences, rien n'est difficile pour lui.

C'est à quoi un Orateur doit prendre garde: autrement il parle à des rochers. Toutes les figures de Rhetorique ne s'emploïent que pour cela. Les apostrophes, les interrogations ne se font que pour reveiller les Auditeurs & les tourner vers ce que l'on veut qu'ils considerent. Quand on interroge c'est comme si on tiroit un homme par le manteau pour lui faire appercevoir ce qu'il ne voit pas. Les descriptions, les hypotiposes, les dénombremens representent sous differentes faces la verité qu'on veut persuader, afin que si elle n'est pas vûë sous une face, on la voie sous une autre. Les Metaphores, les Allegories en font des peintures sensibles qui frappent les sens. Cela a été dit avec étenduë dans le second Livre, mais la chose est si importante, qu'on n'en peut assez parler, c'est de ce côté là que l'Orateur doit tourner son adresse.

Comme l'ame est faite pour la verité, qu'elle a un desir ardent de sçavoir, aussi-tôt qu'elle apperçoit quelque chose qu'elle n'a point vû & qui la frappe d'une maniere extraordinaire, elle a de la curiosité, elle la veut connoître. Ainsi pour rendre l'ame attentive, c'est à dire pour lui donner de la curiosité, il n'est question que de trouver

des tours ingenieux qui donnent un air extraordinaire à ce qu'on veut faire considerer. La nouveauté attire par la raison que nous avons donnée, qu'un homme vêtu en étranger passe par une ruë, il se fera regarder de tout le monde. Vitruve rapporte qu'un fameux Architecte n'ayant pû obtenir audience d'Alexandre le grand pour lui proposer le dessein d'un grand ouvrage, comme on le rebutoit & qu'on le laissoit parmi la foule du peuple à qui l'on ne donnoit pas la liberté d'approcher du Prince, il s'avisâ de paroître nud à la porte du Palais couvert de feuilles. Alexandre l'aiant apperçû dans cet habillement extraordinaire, eut la curiosité de lui demander ce qu'il étoit & pourquoi il paroissoit dans cet état. Ce qui lui donna l'occasion de proposer son dessein qu'il n'avoit pas pû faire auparavant. Quand on a trouvé la verité, pour en persuader les autres, il ne s'agit que d'inspirer un desir veritable de la connoître en la proposant d'une maniere qui la fasse regarder. Lorsqu'on lit les Orateurs, il faut remarquer l'adresse dont ils se servent pour se faire écouter. Les preceptes servent peu de chose si l'on n'observe l'usage qu'en ont fait les grands Maîtres.

CHAPITRE IX.

Ce qui fait la difference de l'Orateur d'avec le Philosophe.

Nous pouvons ici décider une question qui servira à l'éclaircissement de l'art de persuader. On demande ce qui fait la difference de l'Orateur d'avec le Philosophe ; d'où vient que le Philosophe

peut convaincre,& qu'il ne persuade presque jamais, au lieu qu'un excellent Orateur ne manque point de faire l'un & l'autre. On peut comprendre par ce que nous venons de dire qu'il n'y a que la verité qui puisse convaincre & persuader, mais comme elle ne le peut faire qu'étant connuë, ce n'est pas assez de la proposer si on ne trouve les manieres de la faire appercevoir & si en même temps l'on n'ôte les préventions qui lui sont un obstacle.

Le Philosophe se contente de donner les principes sur lesquels il s'appuïe. Il les explique en peu de paroles, supposant que son disciple est attentif, qu'il a de la curiosité pour l'écouter, de l'empressement pour être instruit, qu'il ne veut que voir la verité pour la suivre ; ainsi il ne cherche aucun tour rare pour le tenir attentif Il ne s'avise point d'exciter en son ame aucun mouvement pour le porter vers la verité, & pour l'éloigner des objets qui l'en détournent. Effectivement il ne seroit pas necessaire de le faire si tous les hommes étoient dans cette disposition au regard de la verité ou ce Philosophe suppose qu'est son disciple: mais il n'en est pas ainsi, les hommes ont peu de curiosité, le desir que Dieu nous a donné pour la verité, est languissant, il ne se réveille que lorsqu'il se presente des objets extraordinaires. Nous avons tous l'esprit fort distrait, peu perçant, ainsi à moins qu'on ne s'accommode à nôtre foiblesse, comme fait l'Orateur, pour nous faire voir la verité par tant d'endroit qu'enfin nous l'appercevions, nous ne la concevrons jamais.

On voit donc pourquoi les Philosophes convainquent bien, c'est à dire qu'ils obligent d'avoüer qu'on ne peut tenir contre ce qu'ils veulent prouver, mais que cependant on n'entre point dans leurs sentimens. On sent la force de leur raison-

nement sans la comprendre, on ne sort point de l'état où l'on se trouvoit avant que de les avoir entendu parler. L'Orateur ne souffre point d'indifference dans son Auditeur, il le remue en tant de manieres, qu'enfin il trouve par où il le pourra renverser, & pousser du côté où il veut qu'il tombe. Personne ne peut resister à la force de la verité. Les hommes l'aiment naturellement, il est impossible qu'ils ne se laissent gagner quand ils la connoissent avec tant d'evidence, qu'ils n'en peuvent douter, ni s'imaginer qu'elle soit autre qu'elle leur paroît. Ainsi l'Orateur qui a le talent de mettre la verité dans un beau jour doit charmer, puisqu'il n'y a rien de plus charmant que la verité, & elle doit triompher de la resistance qu'on lui faisoit, puisqu'effectivement pour être victorieuse elle n'a qu'à se faire connoître. Nous allons parler de ces manieres qui sont particulieres aux Orateurs.

CHAPITRE X.

Des manieres de s'insinuër dans l'esprit de ceux à qui l'on parle.

SI les hommes aimoient la verité plus que ce qui flate leurs passions, & s'ils la cherchoient sincerement, il ne seroit besoin pour la leur faire recevoir que de la leur proposer simplement & sans art, mais ils la haïssent, & parce qu'elle ne s'accommode pas avec leurs interests, ils s'aveuglent volontairement pour ne la pas voir. Ils s'aiment trop pour se laisser persuader que ce qui leur est desagreable, soit vrai. Avant que de recevoir une ve-

rité ils veulent être assurez qu'elle ne sera point incommode. C'est en vain qu'on se sert de fortes raisons, quand on parle à des personnes qui ne veulent pas les entendre, qui regardent la verité qu'ils persecutent comme leur ennemie, & ne veulent pas envisager son éclat, de crainte de reconnoître leur injustice. On est donc contraint de traiter la plupart des hommes qu'on veut délivrer de leurs fausses opinions, comme on traite les phrenetiques à qui on cache avec artifice les remedes qu'on emploïe pour les guerir. Il faut proposer les veritez dont il est necessaire qu'ils soient persuadez, avec cette adresse qu'elles soient maîtresses de leur cœur avant qu'ils les ayent apperçûës, & comme s'ils étoient encore enfans, il faut obtenir d'eux par de petites caresses, qu'ils veüillent bien avaler la medecine qui est utile à leur santé.

Les Orateurs qui sont animez d'un veritable zele, étudient toutes les manieres possibles de gagner les hommes, pour les gagner à la verité. Une mere pare ses enfans avec soin, & l'amour qu'elle a pour eux la porte à faire que toutes les autres personnes les aiment avec la tendresse qu'elle ressent. Si nous aimons donc sincerement la verité, nous devons travailler à ce qu'elle soit aimée. Les saints Peres de l'Eglise ont toûjours tâché d'éviter tout ce qui la pouvoit rendre odieuse. Lorsque Jesus-Christ commença à prêcher son Evangile aux Juifs, qui étoient jaloux de la gloire de la Loi de Moïse, pour ne les pas choquer, comme remarque saint Jean Chrysostome, il témoigna qu'il ne prétendoit pas renverser cette Loi; mais au contraire qu'il étoit venu pour l'accomplir. Sans cela ils eussent bouché leurs oreilles pour ne le pas entendre, comme

firent ceux que par un juste jugement il ne daigna pas gagner.

Nous avons dit que les anciens Maîtres font consister l'art de Persuader dans la science de faire ces trois choses, instruire, gagner, & émouvoir : *Docere, flectere, & movere.* J'ai rapporté les moyens que ces Maitres ont découvert pour trouver les choses qui peuvent instruire & éclaircir la matiere sur laquelle on parle. Je ferai ici quelques reflexions sur les moyens de s'insinuër dans les cœurs de ceux que l'on veut gagner. Dans les Rhetoriques ordinaires, on ne fait point ces reflexions : ainsi quoique je n'aye pas eu dessein de traiter l'Art de Persuader dans toute son étenduë, j'en dirai plus que ceux qui promettent de ne rien oublier. Il est vrai que la science de gagner les cœurs est bien au dessus de la portée d'un jeune écolier, pour lequel on fait des Rhetoriques : Elle s'acquiert par de sublimes speculations, par des reflexions sur la nature de nôtre esprit, sur les inclinations, sur les mouvemens de nôtre volonté. C'est le fruit d'une longue experience qu'on a fait de la maniere que les hommes agissent & qu'ils se gouvernent ; en un mot cette science ne se peut enseigner methodiquement que dans la Morale.

CHAPITRE XI.

Qualitez requises dans la personne de celuy qui veut gagner ceux à qui il parle.

IL est important que les Auditeurs ayent de l'estime pour celui qu'ils écoutent, & qu'il passe dans leur esprit pour une personne sage. Un Ora-

teur doit donner des témoignages d'amitié à ceux qu'il veut persuader, & faire paroître que c'est un zele sincere de leur interest qui le fait parler. La modestie lui est necessaire, la fierté &, l'orgueil étant d'invincibles obstacles à la persuasion. Ainsi il faut remarquer ces quatre qualitez dans la personne d'un Orateur ; de la probité, de la prudence, de la bien-veillance, & de la modestie, comme nous l'allons faire voir plus au long.

Il est constant que l'estime que l'on a de la probité & de la prudence d'un Orateur fait souvent une partie de son éloquence, à laquelle on se rend avant même que de sçavoir ce qu'il doit dire. C'est sans doute l'effet d'une grande préoccupation : mais cette préoccupation n'est pas mauvaise, & on ne doit pas la confondre avec un certain entêtement, par lequel on demeure attaché à de fausses opinions sans aucune raison. Outre que les paroles qui sortent d'un cœur plein d'ardeur pour la verité, embrasent le cœur de ceux qui écoutent ; il est fort raisonnable d'ajoûter foi à ce que dit un homme de bien, & qu'on sçait n'être pas un trompeur. C'est pourquoi il est plus avantageux à un Orateur que sa vertu éclate que sa doctrine : * *In Oratore non tam dicendi facultas quàm honesta vivendi ratio eluceat.* Le Christianisme oblige ceux qui font profession de persuader les autres, de travailler à s'acquerir de l'autorité dans l'esprit des peuples ; & le même Evangile qui commande à tout le monde de fuïr l'éclat, les oblige de faire éclater leurs bonnes œuvres, avec cette intention que ceux qu'ils instruisent soient autant portez par leurs exemples à embrasser la vertu que par leurs paroles. *Sic luceat lux vestra coram hominibus, ut videant opera vestra bona.* Cette necessité a porté quelquefois les plus modestes à

* *Quintilien.*

se donner des loüanges, & à défendre leur reputation en même temps que la patience & la douceur les portoit à aimer les injures dont on les chargeoit. La bonne vie est la marque que Jesus-Christ nous a donnée pour distinguer les Prédicateurs de la verité d'avec ceux que l'esprit d'erreur envoye pour tromper les hommes.

On est bien aise de se décharger de la peine d'examiner un raisonnement ; & pour cela de s'en fier à l'examen de ceux que l'on estime, & de soûmettre son jugement aux lumieres de ceux en qui on voit briller une grande sagesse. * *Auctoritati credere magnum compendium, & nullus labor.* L'autorité d'un homme de bien, sage, & éclairé, est à ceux qui se défient de leurs lumieres ; ce qu'est un appui à un malade. Personne ne veut être trompé, peu se peuvent défendre de l'erreur; c'est pourquoi l'on est ravi de trouver une personne, sous l'autorité de laquelle on se tienne à couvert. Dans toutes les disputes on voit que deux ou trois têtes à qui leur suffisance a acquis de l'estime, partagent tout le monde, & que chacun se range du parti de celui qu'il croit être le plus habile. Lorsqu'un Orateur n'a pû encore gagner une si grande autorité ; il n'attirera jamais dans ses sentimens qu'un tres-petit nombre de personnes ; parce que peu sont capables d'appercevoir la subtilité de ses raisonnemens. S'il veut avoir la multitude de son côté, il faut qu'il fasse voir qu'il a pour lui ceux à l'autorité de qui elle a coûtume de se rendre ; & dont elle suit les sentimens aveuglement.

Il n'y a rien qui soit plus capable de gagner les hommes que les marques d'amitié qu'on leur donne. L'amitié donne toutes sortes de droits sur la personne aimée. On peut dire toutes choses à ceux

* *S. August.*

qui sont convaincus qu'on les aime : *Ama & dic quod vis.* Il faudroit que l'amour qu'on a pour la verité fût bien desintereſſé pour vouloir la recevoir lorſqu'elle vient de la bouche d'un ennemi. L'on ne peut pas s'imaginer qu'une perſonne ennemie veüille procurer un auſſi grand bien qu'est la connoiſſance de la verité. Les Epîtres de saint Paul ſont pleines des marques d'affection & de tendreſſe qu'il faiſoit paroître à ceux à qui il écrivoit ; & jamais il ne les reprend de leurs défauts, qu'aprés les avoir convaincus que c'étoit le zele qu'il avoit pour leur ſalut qui l'obligeoit de les en avertir.

La quatriéme qualité que je croi neceſſaire à un Orateur, eſt la modeſtie. Souvent la reſiſtance que quelques-uns font à la verité, n'eſt cauſée que par la fierté avec laquelle on veut extorquer de leur bouche un aveu de leur ignorance. Pourquoi chicane-t'on dans les converſations ? Pourquoi eſt-ce qu'on diſpute ſans vouloir demeurer d'accord des veritez les plus inconteſtables ? C'eſt que les uns veulent triompher, & les autres s'opiniâtrent à ne pas ceder, & à diſputer une victoire dont la perte leur paroît honteuſe. Ceux qui ſont ſages laiſſent refroidir la chaleur de la diſpute, & laiſſent paſſer le temps de l'opiniâtreté; ils cachent tellement leur triomphe que les vaincus ne s'apperçoivent pas de leur défaite, & qu'ils ne ſe conſiderent pas tant comme vaincus que victorieux de l'erreur où ils étoient engagez. *Non de adverſario victoriam, ſed contra mendacium quaremus veritatem,* diſoit S. Jer. écrivant contre les Pelagiés.

Un ſage Orateur ne doit jamais parler de ſoi avantageuſement : Il n'y a rien qui ſoit plus capable d'éloigner de lui l'eſprit de ſes Auditeurs, & de leur inſpirer des ſentimens d'averſion & de

haine ; que cette vanité que font paroître ceux qui se vantent. La gloire est un bien où chacun prétend avoir droit. On ne peut souffrir qu'un particulier se l'approprie ; car comme Quintilien l'a fort bien remarqué : Nous avons tous une certaine ambition qui ne peut rien souffrir au dessus de soi. De là vient que nous prenons plaisir à relever ceux qui s'abaissent eux-mêmes, parce qu'il semble que nous le faisons comme étant plus grands qu'eux. *Habet enim mens nostra sublime quiddam, & impatiens superioris ; ideoque abjectos & submittentes se lubenter allevamus, quia hoc facere tanquam majores videmur.* Cette modéstie ne doit rien avoir de bas : la fermeté & la generosité sont inseparables du zele que nôtre Orateur a pour la défense de la verité, & comme elle est invincible, il doit être intrepide, & donner des marques de sa confiance. Il est constant qu'un homme se rend redoutable, qui ne craint rien davantage que de blesser la verité ; ainsi il ne sied pas mal quelquefois de relever les avantages de son parti, qui est celui de la verité. Ajoûtez que le discours doit convenir à la qualité de celui qui parle. Un Roi, un Evêque doivent parler avec majesté ; & ce qui est la marque d'une autorité legitime dans leur personne, seroit en celle d'une personne privée une marque de fierté & d'arrogance.

CHAPITRE XII.

Ce qu'il faut observer dans les choses dont on parle, pour s'insinuër dans l'esprit des Auditeurs.

APrés avoir parlé de la personne de l'Orateur, voyons ce qui regarde les choses que l'on traite. Si les Auditeurs n'y prennent aucune part & qu'elles ne blessent point leur interêt, l'artifice n'est pas necessaire. Lorsqu'il n'est question que de prouver que les trois angles d'un triangle sont égaux à deux angles droits, il n'est pas besoin de disposer les esprits à recevoir cette verité : ne pouvant causer aucun dommage, il ne faut pas craindre que quelqu'un la rejette. Mais lorsque l'on propose des choses contraires aux inclinations de ceux à qui on parle, l'adresse est necessaire. L'on ne peut s'insinuer dans leur esprit que par des chemins écartez & secrets ; c'est pourquoi il faut faire ensorte qu'ils n'apperçoivent point la verité dont on veut les persuader qu'aprés qu'elle sera maîtresse de leur cœur ; autrement ils lui fermeront la porte de leur esprit, comme à une ennemie, ainsi que nous l'avons dit.

Les hommes n'agissent que par interest, lors même qu'il semble qu'ils y renoncent, il faut necessairement leur faire voir que ce qu'on leur persuade, ne leur sera point desavantageux. On doit combattre leurs inclinations par leurs inclinations; & s'en servir pour les attirer dans les sentimens qu'on leur veut faire prendre, comme les Matelots se servent du vent contraire pour arriver dans

le port d'où le vent les éloignoit : cela se comprendra mieux par des exemples. Afin d'inspirer de l'aversion pour le fard à une femme qui n'a de l'amour que pour elle-même, & que rien ne touche que sa beauté, il faut selon le conseil de saint Jean Chrysostome se servir de la passion qu'elle a pour sa beauté pour moderer cette passion, en lui montrant que les poudres & le fard gâtent le teint. On détache de la debauche un homme qui ne refuse rien à ses plaisirs, en lui proposant des plaisirs plus doux, ou le persuadant fortement que ces débauches seront suivies de quelque grande douleur. Il faut toûjours dédommager l'amour propre ; c'est à dire desinteresser ceux que l'on veut faire renoncer à quelque interest. Car enfin à moins que la grace divine ne change le cœur, les passions peuvent changer d'objet : mais elles demeurent toûjours les mêmes, Or ce changement d'objet n'est pas difficile. Un orgueilleux fera tout ce que l'on voudra, pourvû qu'il évite l'humiliation, & que son orgueil soit content ; ainsi il n'y a rien qu'on ne puisse persuader, quand on sçait bien se servir des inclinations des hommes.

Lorsqu'on veut obtenir de ceux à qui on parle une chose qu'ils ont dessein de ne point accorder, quoiqu'on la puisse exiger d'eux avec droit, il faut se contenter de la recevoir comme une grace. On ne doit pas leur faire cette demande qui les choque, qu'aprés qu'on aura clairement prouvé que ce qui leur restera servira plus à leur gloire, & sera plus avantageux que ce qu'ils accorderont. Saint Jean Chrysostome louë la prudence de Flavien Patriarche d'Antioche, qui fit revoquer à l'Empereur Theodose l'Arrest sanglant qu'il avoit donné contre les habitans de cette ville, qui avoient renversé les statuës de l'Imperatrice. Ce Patriarche

étant

étant venu à Constantinople pour fléchir la colere de Theodose, il exagera la faute de ceux d'Antioche, il confessa qu'une semblable faute meritoit les châtimens les plus rigoureux. Mais ensuite ayant montré que la gloire du pardon seroit d'autant plus illustre, que l'offense étoit grande, & qu'un Prince Chétien ne pouvoit vanger une injure avec une si grande severité ; il gagna l'esprit de Theodose qu'il auroit irrité, s'il eut entrepris de diminuër le crime du peuple d'Antioche. Outre qu'il eust semblé approuver leur sedition, & en eût parû complice.

Il est avantageux à un Orateur que ses Auditeurs soient persuadez qu'il entre dans leur sentiment : ce qui n'est pas impossible, quoiqu'il travaille à ce que ses Auditeurs changent de sentiment. Dans une opinion quelle qu'elle soit, tout n'est pas faux, tout n'est pas déraisonnable. On peut sans blesser la verité s'attacher d'abord à ce qui est vrai dans l'opinion que l'on veut combattre, & la loüer en ce qu'elle a de veritable, & qui merite des loüanges. Un peuple par exemple s'est révolté contre son legitime Souverain, & a enlevé la puissance d'entre ses mains pour la partager à ceux qu'il a choisi pour le gouverner. On pourra donc commençer son discours par loüer l'amour de la liberté. Ensuite faisant voir à ce peuple que la liberté est plus grande sous un Monarque que dans une Republique, où cent tyrans usurpent l'autorité souveraine ; on le gagne, & on se sert de la passion qui l'a porté à la revolte pour le ramener à l'obeïssance.

C'est avec cette même prudence que l'on détache les hommes de ceux pour qui ils ont une amour déraisonnable, contre lesquels par consequêt il faut bien se donner de garde de déclamer d'abord: au contraire il est bon de commencer par leur donner quelques

loüanges. Par exemple : il est vrai, ô Romains, que personne n'a jamais été plus liberal que Spurius Melius, il vous a fait des profusions de toutes ses richesses. Mais prenez-garde que c'est un ambitieux, que toutes ces liberalitez sont des appas pour vous surprendre, & que tous ces presens qu'il vous fait, sont le prix avec lequel il pretend acheter vôtre liberté, & se rendre vôtre maître.

L'humilité est la plus rare de toutes les vertus, elle est l'appanage des ames innocentes, & elle ne se rencontre que fort rarement dans ceux qui sont criminels ; c'est pourquoi ces derniers ne peuvent souffrir que l'on leur reproche leurs fautes. Il est difficile par consequent de gagner ceux qu'on veut corriger ; neanmoins lorsque les coupables sont effectivement persuadez que leur faute leur est pernicieuse, que c'est l'amour de leur interest qui fait parler celui qui les reprend, qu'ils reconnoissent qu'ayant plus de prudence, il prévoit les mal-heurs qui les regardent, & qu'ils n'apperçoivent pas ; ils supportent avec patience ce reproche penible, comme les malades souffrent qu'on leur coupe un membre pourri.

Ce qui fait souvent que les avertissemens sont desagreables, c'est qu'on les fait avec empire, & avec insulte. Quand on veut corriger les coupables, on doit quelquefois se contenter de leur montrer ce qu'il faloit faire, sans leur reprocher ce qu'ils ont fait. Il y a de certaines choses qui ne sont mauvaises que par le défaut d'une circonstance ; on peut loüer cette chose, mais faire voir qu'elle n'a pas été faite dans le temps, ni dans le lieu necessaire.

Afin qu'un coupable n'ait pas de honte d'avoüer sa faute, & de s'en repentir, il est bon de la faire paroître petite en la comparant avec une plus grande ; & afin qu'il ne la soûtienne point, il faut trou-

ver des moyens de l'en décharger. Il y a de certaines gens qui ne veulent jamais condamner ce qu'ils ont fait. On doit ſeparer l'erreur de ces perſonnes & ne point prouver qu'ils en font coupables qu'aprés qu'ils l'auront condamnée. C'eſt ce que fit le Prophete Nathan, lorſqu'ayant voulu reprendre le Roi David de l'adultere qu'il avoit commis, il lui fit des plaintes d'un homme qu'il diſoit avoir commis le crime dont David étoit coupable. Aprés que ce Roi eut condamné cet homme, pour lors Nathan lui dit que c'étoit de ſa Majeſté même dont il avoit parlé, & qu'il étoit cet homme qu'il avoit condamné lui-même

L'on eſt quelquefois ſi attaché aux reſolutions qu'on a priſes ſur une affaire, qu'on ne veut veut plus écouter de nouvelles propoſitions. L'artifice eſt donc neceſſaire, celui dont ſe ſervit Agrippa eſt admirable. Il vouloit rappeller le peuple Romain qui avoit quitté la ville ſe plaignant de la dureté des Magiſtrats qui ſans rien faire vivoient de ſon travail. Il leur propoſa la parabole de la guerre qui s'éleva entre les parties du corps humain, qui ne voulant plus rien donner à l'eſtomach qui étoit, diſoient-elles, un pareſſeux, reconnurent enſuite par l'experience que l'eſtomach leur rendoit bien ce qu'elles lui donnoient. Cette ſeule parabole que le peuple écouta avec plaiſir, ne voiant point où elle alloit, ſuffit, aprés qu'il en vit l'application pour lui faire quitter ſa premiere reſolution. Il n'y a point de meilleure maniere pour inſtruire les peuples que les paraboles. Elles inſtruiſent en un mot de pluſieurs choſes qu'on ne pouroit expliquer autrement que par de longs diſcours & difficiles à comprendre.

CHAPITRE XIII.

Les qualitez que l'on a montré être necessaires à un Orateur pour gagner ceux à qui il parle, ne doivent pas être feintes.

JE ne doute point qu'on ne puisse faire un tres-mauvais usage de cet Art que nous enseignons ; ce qui n'empêche pas que les regles que nous avons données ne soient tres justes. On peut feindre que l'on a de l'amour pour ceux à qui on parle ; afin de cacher le mauvais dessein que la haine aura fait concevoir contr'eux. On peut prendre le masque d'honnête homme pour surprendre ceux qui ont de la veneration pour tout ce qui a les apparences de la vertu ; mais il ne s'ensuit pas que l'on ne doive point témoigner d'amour à ses Auditeurs, & s'acquerir quelque estime dans leur esprit, lorsque cet amour est sincere, comme il le doit être, & que l'on n'a point d'autre fin que l'interest de la verité.

Les Rheteurs Payens ont donné ces mêmes preceptes que nous donnons, & les Sophistes s'en sont servis ; & c'est ce qui nous oblige de les suivre avec plus de soin. Les impies ne doivent pas avoir plus de zele pour le mensonge, que les Chrêtiens pour la verité. Ce seroit une chose honteuse aux amis de la verité, de rejeter les moyens naturels qu'ils ont pour la faire recevoir, pédant que les partisans du mensonge employent tant d'artifice pour tromper. Ces moyens sont bons & justes d'eux-mêmes, & tout homme qui a de la charité & de

la prudence les employe, quoiqu'il n'y fasse pas de reflexion.

Quelque criminels que soient les hommes, nous devons les aimer, on ne doit ressentir pour leur personne que de la tendresse, il n'y a que leurs crimes qui meritent de la haine. *Diligite homines, interficite errores.* Ceux qui ont de la pieté n'ont pas besoin de feindre: leur charité se peint elle-même dans leurs discours: elle supporte avec patience les fautes des autres: elle les corrige avec douceur, elle ne les considere que du côté qu'elles paroissent plus legeres. * Elle cherche tous les moyens pour ne point choquer, pour ne point contrister les personnes qu'elle est obligée d'avertir; & pour cela elle adoucit les corrections qui sont un remede amer: elle tâche de répandre un miel sur ses paroles, qui en puisse ôter toute l'amertume, en un mot elle fait pour Dieu tout ce que fait faire l'amour de son propre interêt; de sorte que la conduite exterieure de l'une ne paroît pas differente de la conduite de l'autre; la maniere d'agir de l'une n'est distinguée de l'autre que par son principe. Un Orateur Chrêtien n'a pas moins de complaisance pour ceux qu'il veut persuader, sans aucun autre interest que celui de la verité, que les gens du monde en ont pour ceux de qui ils attendent quelque recompense.

Quand j'ai dit qu'on ne doit pas choquer ceux à qui on parle, je n'ai pas conseillé de se servir d'une lâche complaisance, qui n'a point d'autre fin qu'une vaine satisfaction de n'être pas rebuté. Les hommes aiment qu'on les entretienne de choses qui leur plaisent: *Loquere nobis placentia.* C'est le métier d'un flateur d'entretenir les hommes

* *Monitio acerbitate, objurgatio contumeliâ careat.* Cicer. de Amicit.

dans cette humeur delicate. Pendant qu'un Orateur Chrêtien espere de gagner ses Auditeurs par la douceur, il s'en doit servir : mais s'ils sont endurcis, & qu'ils ne veüillent point quitter les armes qu'ils ont prises contre la verité ; ce seroit pour lors flaterie, & non pas charité que de s'amuser à vouloir leur plaire. Si les prieres n'ont point de force, il faut avoir recours aux menaces.

C'est la conduite que les Peres de l'Eglise ont toûjours tenuë. Ils ont commencé par la douceur ; mais ils ont fini par la severité, lorsque la douceur a été inutile. Saint Augustin dit qu'il n'avoit pas voulu nommer Pelage dans les premiers Livres qu'il composa contre cet Heretique, afin de lui épargner la honte de se voir reconnu pour Auteur d'une Heresie ; mais quand ce Pere vit que cet Heresiarque ne profitoit point de cette retenuë, & qu'elle pouvoit contribuer à lui donner de la fierté ; il crût que la même charité qui l'avoit fait parler d'abord avec douceur, l'obligeoit à se servir de remedes plus violens, & proportionnez à la maladie de cet Heresiarque, ou pour le guerir, ou pour avertir les peuples du danger qu'il y avoit de communiquer avec lui.

CHAPITRE XIV.

Manieres d'exciter dans l'esprit de ceux à qui l'on parle, les passions qui les peuvent porter où on les veut conduire.

LE troisiéme moyen que l'Orateur doit employer pour persuader ses Auditeurs, c'est

d'exciter dans leur esprit les passions qui les feront pancher du côté où il les veut porter & d'éteindre le feu de celles qui pourroient éloigner de lui ses mêmes Auditeurs. Mais on me dira qu'il n'est point permis d'user de moyens aussi injustes que sont les passions. Que c'est mal s'y prendre pour regler, & pour éclairer l'esprit d'un Auditeur, que d'y exciter le trouble, & les fumées obscures des passions. Répondons à cette objection que nous avons prévenue, la chose merite qu'on la considere.

Les passions sont bonnes en elles-mêmes : leur seul déreglement est criminel. Ce sont des mouvemens dans l'ame qui la portent au bien, & qui l'éloignent du mal, qui la poussent à acquerir l'un, & qui l'excitent lorsqu'elle est trop paresseuse à fuïr l'autre. Jusques-là il n'y a point de mal dans les passions ; mais lorsque les hommes suivans les fausses idées qu'ils ont du bien & du mal, n'aiment que la terre, alors ces passions qui les font agir, qui étoient bonnes par leur nature, deviennent criminelles par les qualitez mauvaises de l'objet, vers lequel on les tourne. Qui peut douter que les passions ne soient mauvaises, lorsque dans l'idée de ce nom de passion on comprend les mouvemens de l'ame avec tous ses déreglemens ? Si par la colere il faut entendre ces rages, ces emportemens, ces fureurs qui troublent la raison ; j'avoüerai que la colere est une chose tres-mauvaise. Mais si on la prend pour un mouvement, pour une affection de l'ame, qui nous anime à vaincre les empêchemens qui nous retardent la possession de quelque bien, & pour une force qui nous fait combattre & surmonter le mal ; je ne crois pas qu'on puisse dire raisonnablement qu'il n'est pas permis d'ex-

citer la colere, & se servir de son mouvement pour animer les hommes à chercher le bien qu'on leur propose.

Dans les passions les plus dereglées, dans celles qui n'ont pour objet que de faux biens, il y a toujours quelque chose de bon. N'est-ce pas une bonne chose d'aimer ce qui est bien fait, ce qui est grand, ce qui est noble? On peut donc se servir de ce mouvement qui nous porte vers la beauté, & vers la grandeur pour faire agir les hommes. On peut sans scrupule réveiller dans leur cœur ce mouvement, en proposant la beauté & la grandeur de la chose vers laquelle on les porte, puisque je suppose qu'on n'entreprend de faire aimer que ce qui est beau d'une veritable beauté, & ce qui possede une grandeur réelle.

L'on ne peut faire agir les hommes que par le mouvement des passions: chacun est emporté par le poids de son amour, & l'on suit ce qui donne plus de plaisir. Il n'y a donc point d'autre moïen de conduire les hommes que celui dont nous parlons. Vous ne détournerez jamais un avare de l'inclination qu'il a pour l'or & l'argent, que par l'esperance de quelques autres richesses plus grandes: un voluptueux de ses sales plaisirs, que par la crainte de quelque grande douleur, ou par l'esperance d'un plus grand plaisir. Pendant que nous sommes sans passions, nous sommes sans action, & rien ne nous fait sortir de l'indifference que le branle de quelque affection. On peut dire que les passions sont le ressort de l'ame; quand une fois l'Orateur s'est pû saisir de ce ressort, & qu'il le sçait manier, rien ne lui est difficile, il n'y a rien qu'il ne persuade.

Les Chrêtiens sçavent que tant d'illustres Martyrs n'ont triomphé que par un secours du Ciel,

e tant de saintes Vierges n'ont soûtenu dans leur
rps foible une vie austere, & accablée de peni-
:ce, que parce qu'elles étoient aidées de la grace:
is aussi il est constant que les plus méchans sont
p.bles d'entreprendre les mêmes actions ; & de
re tout ce que les Martyrs & les Vierges ont
t, s'il arrive qu'ils ne puissent satisfaire la paf-
on qui les domine qu'en supportant ces peines.
atilina a été un tres-méchant homme : cependant
i remarque dans sa vie des exemples d'une auf-
rité & d'une patience extraordinaire. Je sçay
ie ces vertus apparentes n'étoient que les servan-
s de son ambition, comme parle un grand Do-
eur: Aussi je ne fais cette reflexion, que pour
rouver que l'on peut faire entreprendre toutes
hoses à un homme, lorsqu'on a pû lui inspirer
s passions propres pour cela ; & que par con-
quent le défenseur de la verité ne doit pas negli-
er un moyen si efficace.

Saint Augustin dit fort bien au pecheur : Faites
ir la crainte des peines, ce que vous ne pouvez
ire encore par un pur amour de la justice.. *Fac ti-
ore pœna, quod nondum potes amore justitiæ.* Je ne
erois point de difficulté pour inspirer à une fem-
ie du monde de l'horreur pour le fard, de lui
ire connoître qu'il n'y a rien qui gâte davantage
: visage. Je tâcherois par cette crainte de la détour-
er d'une action qu'elle ne peut encore haïr par un
mour de Dieu. Cette crainte n'est pas sans pe-
hé. Mais enfin les Peres ont approuvé ce saint arti-
ce par l'usage qu'ils en ont fait. Les grandes
layes ne se guerissent que par des blessures, pour
aire crever une apostume, il faut faire des inci-
ions. Cette conduite se peut justifier sans peine,
nais ce n'est pas ici le lieu de le faire.

CHAPITRE XV.

Ce qu'il faut faire pour exciter les passions.

LE moyen general pour remuër le cœur des hommes, est de leur faire sentir vivement l'objet de la passion dont on desire qu'ils soient émûs. L'amour est une affection qui est excitée dans l'ame par la veuë du bien present : Pour allumer cette affection dans un cœur capable d'aimer il faut lui presenter un objet qui ait des qualitez aimables. La crainte a pour objet des maux qui arriveront certainement, ou qui peuvent arriver. Pour donner de la crainte à une ame timide, il faut lui faire connoître les maux qui la menacent. On a quelque raison de ne pas separer l'Art de persuader de l'Art de bien dire; car l'un ne sert pas de grand chose sans l'autre. Pour émouvoir une ame; il ne suffit pas de lui representer d'une maniere seiche l'objet de la passion, dont on veut l'animer : il faut déployer toutes les richesses de l'éloquence pour lui en faire une peinture sensible & étenduë qui la frappe vivement, & qui ne soit pas semblable à ces vaines images, qui ne font que passer devant les yeux. Il ne suffit pas, dis-je, pour donner de l'amour, de dire simplement que la chose qu'on propose est aimable; il faut approcher des sens ses bonnes qualitez, les faire sentir, en faire des descriptions, les representer par toutes leurs faces; afin que si elles ne gagnent pas étant veuës d'un certain côté, elles le fassent quand elles sont regardées de l'autre. On doit s'animer soi-même, il faut, si je l'ose

faire, que nôtre cœur soit embrasé, qu'il soit comme une fournaise ardente, d'où nos paroles sortent pleines de ce feu que nous voulons allumer dans le cœur des autres.

Pour bien traiter cette matiere, je serois obligé de parler au long de la nature des passions, de les expliquer toutes en particulier, de dire quels sont leurs objets, quelles choses les excitent, & les calment : Mais il faudroit pour cela comprendre dans cet art la Physique & la Morale, ce qui ne se peut faire sans confusion : neanmoins je ne puis m'exempter de parler plus exactement ici de quelques-unes de ces passions : sçavoir de l'admiration, de l'estime, du mépris, & du ris, qui sont de tres-grand usage dans l'art de Persuader.

L'admiration est un mouvement dans l'ame qui la tourne vers un objet qui se presente à elle extraordinairement, & qui l'applique à considerer si cet objet est bon ou mauvais, afin qu'elle le suive, ou qu'elle l'évite. Il est important à un Orateur d'exciter cette passion dans l'esprit de ses Auditeurs. La verite persuade, mais il faut pour cela qu'elle soit connuë. Or afin qu'elle soit connuë, il faut que celui à qui on la déclare s'applique à la connoître. Tous les jours nous voyons que de certains raisonnemens n'ont point été goûtez ; qui sont approuvez dans la suite, lorsqu'on prend la peine de les examiner. Il y a de certaines opinions qui aprés avoir été négligées pendant plusieurs siecles, se reveillent, & font du bruit ; parce qu'on les étudie, & que par l'étude on en reconnoît la verité ou la fausseté. Ainsi ce n'est donc pas assez de trouver de bonnes raisons, de les exposer avec clarté : il faut les dire avec un certain tour extraordinaire qui surprenne, qui donne de l'admiration, & qui attire les yeux de tout le monde.

Saint Jean Chryſoſtome remarque, que ſaint Matthieu commence l'hiſtoire du Fils de Dieu, par dire qu'il étoit Fils de David & d'Abraham, au lieu de dire Fils d'Abraham & de David, pour obliger les Juifs à lire ſon Hiſtoire avec plus d'attention, car les Juifs attendoient le Meſſie de la famille de David ; ainſi rien n'étoit plus capable de les rendre attentifs que de leur parler d'un Fils de David. Tous les Livres qui ſont lûs, tous les Orateurs qui ſont écoutez, ont tous quelque choſe d'extraordinaire, ſoit pour la matiere qu'ils traitent, ſoit pour la maniere de la traiter, ſoit pour quelques circonſtances de temps & de lieu.

L'admiration eſt ſuivie d'eſtime & de mépris. Lorſqu'on remarque du bien dans l'objet qu'on a enviſagé avec application, on l'eſtime, on le recherche, on l'aime. C'eſt pourquoi comme vous le voyez, on n'eſtime proprement que ce qui eſt veritable, que ce qui eſt grand, que ce qui eſt bien fait, & lorſqu'on fait eſtime des choſes mauvaiſes, c'eſt ou que l'on ſe trompe dans ſon jugement, ou qu'on conſidere ces choſes ſous une face qui n'eſt pas mauvaiſe. Ainſi un Orateur trompeur ne perſuade que pour quelque temps ; & ſes Auditeurs changent leur eſtime, & leur amour en haine, & en mépris auſſi-tôt qu'ils reconnoiſſent qu'ils ont été trompez.

Le mépris a pour objet la baſſeſſe & l'erreur : c'eſt à dire que cette paſſion eſt excitée lorſque l'ame n'apperçoit dans l'objet qu'elle conſidere, que de la baſſeſſe & de l'erreur. On ſe laiſſe aller volontiers à cette paſſion. Elle eſt agreable, elle flatte cette ambition naturelle que tous les hommes ont pour la ſuperiorité & pour l'élevation. On ne mépriſe veritablement que ce qu'on regarde au deſſous de ſoi. Ce regard donne du plai-

fir, au lieu que ce n'est qu'avec chagrin qu'on leve les yeux pour considerer ce qui est au dessus de nous ; parce que nous nous appercevons de ce que nous ne sommes pas. Les autres passions epuisent, & interessent la santé ; mais celle-là lui est utile, & on peut dire qu'elle est plûtôt un repos qu'un mouvement de l'ame, qui se délasse dans cette passion, au lieu que dans les autres elle travaille avec contention.

Tout mépris n'est pas agreable ; car si le mal qui en est l'objet est redoutable, pour lors on ressent de la crainte qui est une veritable douleur ; mais si ce mal ne nous touche pas de fort prés, & qu'on n'y prenne pas grand interest, le mépris qu'on en fait donne du plaisir, & est suivi du ris qui accompagne ordinairement les excez de joye imprevûs & extraordinaires. Il n'y a rien de plus utile pour détourner les hommes de quelque erreur, que de leur en donner du mépris, & de la faire paroître ridicule. Car il n'y a rien qu'on apprehende davantage que d'être méprisé, & d'être exposé à la risée de tout le monde. Aussi une raillerie faite à propos fait quelquefois plus d'effet, que le plus fort raisonnement.

Ridiculum acri
Fortiùs & meliùs magnas plerumque secat res.

Quand on combat avec de fortes raisons, la peine que trouve l'Auditeur à concevoir la suite d'un raisonnement serieux le rebute : lorsqu'on lui propose quelque chose de grand, cette grandeur l'ébloüit, & lui est un sujet d'humiliation ; mais lorsqu'il n'est question que de rire, & de se divertir, cet Auditeur s'applique volontiers, cette application lui donnant du divertissement. Outre

cela le mépris qu'il fait de la chose qui lui paroît ridicule, & qu'il regarde de haut en bas, flatte sa vanité. C'est pourquoi on excite & on entretient plus facilement le mépris que toutes les autres passions; puisque les hommes aiment mieux mépriser qu'estimer, se divertir que de travailler. Ajoûtez qu'il y a beaucoup de choses qu'il faut ainsi mépriser, & rendre ridicules, de peur de leur donner du poids en les combattant serieusement. *Multa sunt sic digna revinci ne gravitate adorentur.*

CHAPITRE XVI.

Comment on peut donner du mépris des choses qui sont dignes de risée.

PUisqu'il est permis de se servir du mouvement des passions pour faire agir les hommes, l'on ne peut pas blâmer l'Art que nous enseignons de rendre ridicules les choses dont on veut détourner ceux que l'on instruit; mais il faut avoüer que si les railleries ne sont faites avec prudence, elles ont un effet tout contraire à celui que l'on en attendoit. Les Poëtes prétendent dans leurs Comedies combattre le vice en le rendant ridicule : leurs pretentions sont bien vaines, l'experience ne faisant que trop connoître que la lecture de ces sortes d'ouvrages n'a jamais produit aucune veritable conversion. La cause en est bien évidente. On ne méprise & on ne se rit que d'une chose basse que l'on regarde comme un petit mal. L'on ne rit pas du mauvais traitement que souffrent les innocens; Si les libertins se raillent

d'un adultere, & de crimes semblables qui sont un sujet de larmes aux gens de bien, c'est qu'ils ne considerent ces crimes que comme des bagatelles.

Or les Poëtes dans les Comedies ne travaillent point à inspirer l'aversion que l'on doit avoir du vice, ils tâchent seulement de le rendre ridicule; ainsi ils accoûtument leurs Lecteurs à regarder les débauches, comme des fautes de peu de consequence. On n'y conçoit point cette horreur necessaire pour resister à la concupiscence. La crainte d'être raillé ne peut point domter l'amour des plaisirs; aussi voyons-nous que les débauchés sont les premiers à se railler de leurs desordres. Il y a des vices que l'on ne surmonte que par le silence & l'oubli, & dont la bien-séance ne permet jamais de parler. Les descriptions d'un adultere n'ont jamais rendu chastes ceux qui les ont entenduës; cependant ces sortes de crimes sont la matiere ordinaire des Comedies.

L'Orateur doit garder la bien-séance dans les railleries, & ne s'arrêter jamais aux choses que l'honnêteté oblige de passer sous silence. Puisqu'il est sage & homme de bien, il n'est pas necessaire de l'avertir qu'il doit éviter ces railleries bouffonnes & ridicules, qui se font à contre-temps; & qu'il n'y a que le mal qui merite d'être raillé. Si ce mal est pernicieux & considerable, il ne doit pas se contenter de le rendre ridicule, il faut qu'il en donne de l'horreur. Neanmoins on peut quelquefois commencer par les railleries, en combattant des erreurs de grande consequence; lorsque c'est une necessité de rendre ses Auditeurs attentifs par le plaisir : ce qui est l'effet & l'utilité des railleries; & ce qui m'oblige de donner quelques regles touchant la maniere de tourner en ridicule les choses qui le meritent.

Puisque le ris est un mouvement qui est excl
dans l'ame lorsqu'aprés avoir été frappé de la ve
d'un objet extraordinaire, elle apperçoit qu'il e
extrémement petit : pour rendre une chose ridic
le, il faut trouver une maniere rare & extraord
naire de representer sa bassesse. L'on ne peut do
ner des preceptes particuliers pour faire des ra
leries. Ceux qui ont voulu, comme dit Cicero,
enseigner le moyen de railler les autres, se so
fait railler eux mêmes. Neanmoins on peut r
marquer que tous les tours, & toutes les mani
res extraordinaires sont propres pour faire une ra
lerie, c'est à dire pour faire appercevoir la basses
de l'objet que l'on veut faire mépriser. C'est pou
quoi l'Ironie est de grand usage dans ces occ
sions ; parce que disant le contraire de ce que l'o
pense, & avec des termes extraordinaires qui n
conviennent pas à la chose dont on parle, cett
disposition fait que l'on remarque ce qu'elle e
effectivement. Quand on donne à un frippon l
qualité d'honnête homme, cette expression fa
ressouvenir de ce qu'il n'est pas. L'on ne peut fair
connoître plus sensiblement la lâcheté d'un hom
me sans cœur qu'en lui mettant des armes entr
les mains, dont il n'a pas la hardiesse de se défen
dre. Ainsi quand le Prophete Elie disoit aux Pro
phetes de Samarie, qui invitoient avec de grand
cris leur Idole à faire descendre le feu du Ciel
pour réduire en cendres le sacrifice qu'ils lui of
froient ; *Criez encore plus haut, car peut-être qu
ce Dieu ne vous entend pas, à cause qu'il parle à
d'autres personnes, ou qu'il est dans une hôtellerie
ou en chemin, ou qu'il dort, & ne peut être éveill
que par un grand bruit.* Cette maniere de parler
de cet Idole qui étoit extraordinaire faisoit faire
attention à son impuissance & à sa bassesse.

Les allusions sont propres pour les railleries, parce que la difficulté qu'il y a de les entendre, fait qu'on s'applique à en penetrer le sens, & cette application est cause qu'on le decouvre avec beaucoup plus de clarté. Lorsqu'aussi aprés avoir loüé la chose qu'on veut faire mépriser, & l'avoir relevée par des expressions magnifiques, qui font attendre quelque chose de grand, on vient tout d'un coup à marquer sa bassesse ; il est manifeste que cette surprise fait qu'on s'applique : ainsi l'on rend tres-sensible ce que l'on dit.

Quand on expose toute nuë la bassesse d'une chose en lui ôtant toutes les qualitez dignes d'estime, dont elle paroît revêtuë, on la rend ridicule infailliblement. Lucien ne rapporte rien des Dieux & des Sages de la Grece, que ce que les Adorateurs des uns, & les Admirateurs des autres publient dans les loüanges qu'ils leur donnent : Mais dans les écrits de cet Auteur ils paroissent ridicules, parce qu'il détache la bassesse des Divinitez de la Gentilité, & des sages de la Grece de ces qualitez imaginaires, que les Anciens admiroient dans leurs Dieux, & dans leurs Sages ; ainsi on ne peut lire ses ouvrages sans concevoir du mépris de la religion, & de la vaine sagesse des Grecs. Outre cela la nature des Dialogues, qui est la maniere d'écrire de Lucien, est tres-propre pour découvrir la bassesse de ceux qu'on veut joüer : car les faisant parler conformément à leurs propres inclinations, & aux principes qu'ils suivent, on fait qu'ils publient eux-mêmes ce qu'ils ont de ridicule & de bas ; de sorte qu'il n'est pas possible d'en douter.

CHAPITRE XVII.

Seconde partie de l'Art de Perſuader, qui e la diſpoſition. Elle a quatre parties. De la premiere qui eſt l'Exorde.

POur Perſuader, il faut diſpoſer les Auditeu à écouter favorablement les choſes, dont o doit les entretenir. En ſecond lieu il faut leu donner quelque connoiſſance de l'affaire que l'o traite, afin qu'ils ſçachent de quoi il s'agit. O ne doit pas ſe contenter d'établir les preuves do on ſe ſert, il faut renverſer celles des adverſaire & lorſqu'un diſcours eſt grand, & que l'on peu craindre qu'une partie des choſes qu'on a dite avec étenduë, ne ſe ſoient échappées de la me moire de ceux à qui on parle, il eſt bon ſur l fin de dire en peu de mots ce que l'on a dit plu au long. Ainſi un diſcours doit avoir cinq partie l'Entrée ou l'Exorde, la Narration ou la Propo ſition de la choſe ſur laquelle on doit parler, le Preuves ou la confirmation des veritez que l'o défend, la Refutation de ce que les ennemis d ces veritez alleguent contre, & l'Epilogue ou l recapitulation de tout ce que l'on a dit dans l corps du diſcours. Je parlerai de ces cinq partie ſeparément.

L'Orateur doit ſe propoſer trois choſes dan l'Exorde ou entrée de ſon diſcours, qui ſont l faveur, l'attention, & la docilité des Auditeur On gagne ceux à qui on parle, & on acquiert leu faveur, en leur donnant d'abord des marques ſen ſibles, que l'on ne parle que par un zele ſincer

de la verité, & par un amour du bien public. On les rend attentifs en prenant pour Exorde ce qu'il y a de plus noble, & de plus éclatant dans le sujet qu'on traite ; & qui par conséquent puisse exciter le desir d'entendre la suite du discours.

Un Auditeur est docile lorsqu'il aime, & qu'il est attentif : L'amour lui ouvre l'esprit, & le dégageant de toutes les préoccupations avec lesquelles on écoute un ennemi, elle le dispose à recevoir la verié. L'attention lui fait percer dans les choses les plus obscures. Il n'y a rien de caché qui ne se découvre à une personne qui s'applique, & qui s'attache aux choses qu'elle veut connoître.

J'ai dit qu'il étoit bon de surprendre d'abord ses Auditeurs, en plaçant quelque chose de noble à l'entrée de son discours ; mais il faut aussi prendre garde de ne pas promettre plus qu'on ne peut tenir ; & qu'aprés s'être élevé dans les nuës, on ne soit contraint de ramper par terre. Un Orateur qui commence d'un ton trop élevé, excite dans l'esprit de ses Auditeurs une certaine jalousie, qui fait qu'ils se préparent à le critiquer, & qu'ils conçoivent le dessein de ne le pas épargner en cas qu'il ne soûtienne pas ce ton. La modestie sied fort bien en commençant, & gagne un Auditoire. Outre cela c'est aller contre la raison que de commencer d'abord par des mouvemens extraordinaires, avant que d'avoir fait paroître qu'on en ait sujet. Un Auditeur sage ne peut concevoir que du mépris d'un homme qui lui paroît s'emporter sans raison. Aussi les Maitres donnent cette regle qu'il faut commencer simplement. Ils traitent de ridicules ceux qui commencent d'une maniere élevée, qui ne se peut point soutenir, qui promettent beaucoup, & qui donnent peu, de qui on peut dire,

Quid dignum tanto feret hic promissor hiatu?
Parturiunt montes; nascetur ridiculus mus.

Ce n'est pas que le commencement d'un discours doive être sans art, puisque tout dépend de ce commencement. Si un Orateur ne tourne vers lui l'esprit de ses Auditeurs, c'est en vain qu'il parle, & il ne le peut faire qu'en leur donnant de la curiosité. Il est donc obligé de faire paroître ce qu'il va dire, extraordinaire. On n'est point touché de ce qui est commun. Mais la principale chose que doit faire un Orateur c'est de prévenir d'abord ses Auditeurs de quelque maxime, claire, évidente, qui les frappe, d'où il puisse conclure dans la suite ce qu'il veut prouver. S'il les trouve prévenus de quelque sentiment contraire aux sentimens qu'il leur veut inspirer, c'est pour lors qu'il doit employer l'adresse, car s'il ne peut pas leur ôter ces sentimens, il faut au moins qu'il les détourne, afin qu'ils ne lui soient point opposés. Cela ne se peut point enseigner. C'est en vain qu'on veut donner des méthodes pour trouver des exordes; car tous ces préambules qui peuvent être communs à toutes sortes de matieres, ne servent de rien. Ils sont inutiles puisqu'on les peut retrancher, & par consequent ils sont ennuyeux.

Tout ce que l'on peut dire de raisonnable & touchant la maniere de commencer un discours, c'est que lorsqu'on a un sujet à traiter, il faut examiner les dispositions de ceux à qui on va parler & voir ce qui leur peut être agreable, ce qui leur déplaît, ce qui les gagne. Il n'y a point de sujet qui n'ait plusieurs faces & qu'on ne puisse tourner en differentes manieres. Quand on a du jugement, & comme nous l'avons démontré en tant d'occasions, c'est le

jugement

jugement qui fait les grands Orateurs, quand on a, dis-je, du jugement, on ſçait comment il faut prendre un exorde par rapport à la fin qu'on doit envisager, de ſorte qu'on ouvre le cœur auſſi bien que les oreilles de ceux qu'on a pour Auditeurs. C'eſt par conſequent du ſujet même, *ex viſceribus cauſa*, qu'il faut tirer un Exorde : ce qu'on ne peut faire qu'aprés qu'on a medité ce ſujet, & qu'on a trouvé l'endroit par lequel il le faut faire paroître. C'eſt pourquoi l'Exorde eſt la derniere choſe à laquelle il faut penſer ; car il faut même que dans l'Exorde on y voye en quelque maniere tout le ſujet, & qu'il ſoit une diſpoſition qui donne une entrée dans tout ce qui ſe dira. *Principium aut rei totius quæ agitur ſignificationem habeat, aut aditum ad cauſam.* Les exemples ſont plus utiles que les preceptes ; mais quand il eſt queſtion de faire remarquer l'adreſſe dont un Orateur s'eſt ſervi, il ne ſe faut pas contenter de propoſer le commencement de ſon diſcours, il faut rapporter l'état de toute l'affaire ſur laquelle il a parlé, afin de démontrer avec quelle adreſſe il traite ſon ſujet, & comment il le fait d'abord paroître par la plus belle de toutes ſes faces, & par celle qui eſt la plus propre pour rendre ſes Auditeurs attentifs, & pour les prévenir de ſentimens qui lui ſoient favorables.

CHAPITRE XVIII.

De la ſeconde partie de la Diſpoſition, qui eſt la Propoſition.

QUelquefois on commence ſon diſcours par en propoſer le ſujet ſans ſe ſervir d'Exorde:

ce qu'il faut faire de telle maniere que la justi-ce de la cause que l'on defend, paroisse dans cette proposition, qui ne consistant que dans une declaration de ce qu'on a à dire elle n'a point de regle pour sa longueur. Quand il ne s'agit que de traiter une question, il suffit de la proposer, ce qui demande peu de paroles. Si c'est une action qui soit la matiere du discours, on doit faire un recit de cette action, en rapporter toutes les circonstances, & en faire une peinture qui l'expose aux yeux des Juges, afin qu'ils en puissent juger aussi exactement que s'ils avoient eté presens lorsqu'elle s'est faite.

Il y a des personnes qui ne font point de scrupule pour faire paroître une action telle qu'ils souhaitent qu'elle paroisse, de la revêtir de circonstances favorables à leurs desseins, & qui sont contraires à la verité. Ils croyent le pouvoir faire; parce que comme ils le disent, ce n'est que pour faire valoir la cause qu'ils défendent. Il n'est pas necessaire que je combatte cette fausse persuasion; car il est manifeste que si c'est contre la verité qu'on employe le mensonge, c'est une chose tres-mauvaise, puisqu'on abuse de la parole qui nous a été donnée pour exprimer la verité de nos sentimens contre la verité même; & si l'on ment pour la verité, cet office qu'on lui rend, lui est desagreable, elle n'a pas besoin du secours du mensonge pour se défendre.

On doit donc dire les choses simplement comme elles sont, & prendre garde de ne rien inserer qui puisse porter les Juges à rendre un jugement injuste. Mais aussi une affaire a plusieurs faces dont les unes sont plus agreables, les autres ont quelque chose de choquant, & qui peut rebuter les Auditeurs: Il est de l'adresse d'un sage Orateur de

ne pas proposer une affaire par une face choquante, & qui puisse donner une opinion desavantageuse de ce qui doit suivre.

L'Orateur doit faire choix des circonstances de l'action qu'il propose. Il ne doit pas s'arrêter à toutes également. Il y en a qu'il faut passer sous silence, ou ne dire qu'en passant. Quand on est obligé de rapporter quelque circonstance odieuse, & qui peut faire paroître criminelle l'action que l'on défend, il ne faut pas passer outre sans avoir remedié au mal que ce recit pourroit faire, & laisser l'Auditeur dans la mauvaise opinion qu'il aura pû concevoir. Il faut apporter quelque raison, ou quelqu'autre circonstance qui change la face de la premiere, & lui en fasse prendre une moins odieuse. Vous étes obligé de rapporter la mort de celui qui a été tué par celui que vous défendez: comme vous ne parlez que pour un homme innocent, en même temps que vous rapportez cette mort, il faut rapporter les justes causes de cette mort, & faire voir que celui qui a tué ne l'a fait que par malheur, que par hazard, & sans dessein. On doit aussi prévenir l'esprit des Juges, & faire préceder toutes les raisons, toutes les occasions, toutes les circonstances qui peuvent justifier cette action, afin que lorsque l'on la proposera, ils soient disposez à l'examiner, & à reconnoître qu'elle n'a que l'apparence de crime, & qu'en effet elle est juste, puisqu'elle a été accompagnée de toutes les circonstances qui rendent innocentes de semblables actions. Non seulement cet artifice n'est pas défendu; mais ce seroit une faute de ne s'en pas servir. L'on doit craindre de rendre la verité odieuse par son imprudence; c'en seroit une bien grande que de dire les choses d'une maniere dure, & de donner occasion à ceux qui écoutent de faire

un jugement temeraire. Les hommes jugent d'a bord, & suivent aprés leurs premiers jugemens ainsi il est important de les prévenir.

Les Rheteurs demandent trois choses dans un narration, qu'elle soit courte, qu'elle soit claire qu'elle soit probable. Elle est courte lorsqu'on di tout ce qu'il faut, & que l'on ne dit que ce qu'i faut. On ne doit pas juger de la briéveté d'un narration par le nombre des paroles, mais pa l'exactitude à ne rien dire que ce qui est necessai re. La clarté est une suite de cette exactitude; l nombre des choses inutiles étouffe une histoire & empêche qu'elle ne represente exactement l'esprit l'action qu'on raconte. Il n'est pas diffi cile à nôtre Orateur de rendre vrai-semblable c qu'il dira, puisqu'il n'y a rien de si semblable la verité qu'il defend, que la verité même. Ce pendant pour cela il faut un peu d'adresse, & i est certain qu'il y a de certaines circonstances qu toutes seules seroient suspectes, & ne pourroien être cruës, si elles n'étoient soûtenuës par d'au tres circonstances. Pour faire donc paroître un narration vraye comme elle l'est en effet, il n faut pas oublier ces circonstances.

CHAPITRE XIX.

De la troisiéme partie de la disposition, qui es la Confirmation, ou de l'établissement de preuves, & en même temps de la refutation des raisons des adversaires.

LEs regles que l'on doit suivre pour établir pa des raisonnemens solides la verité que l'on dé

fend, & pour renverser le mensonge que l'on oppose à cette verité, appartiennent à la Logique: c'est d'elle qu'il faut apprendre à raisonner, comme nous l'avons dit. Cependant nous pouvons donner ici ces regles, qui avec ce que nous avons enseigné dans le Chapitre second, pouront suppléer en quelque maniere à la Logique, que ceux qui lisent cet Ouvrage n'ont peut-être point encore étudiée.

Premierement, on doit considerer le sujet sur lequel on doit parler, faisant attention à toutes ses parties, & les envisageant toutes, afin d'appercevoir quel chemin l'on doit prendre, ou pour faire connoître la verité, ou pour decouvrir le mensonge. Cette regle ne peut être pratiquée que par ceux qui ont une grande étendue d'esprit qui se sont exercez à resoudre des questions difficiles, à percer les choses les plus cachees, qui sont rompus dans les affaires, qui d'abord qu'on leur propose une difficulté quoi qu'embarassée, en trouvent aussi-tôt le dénouement, & qui aiant l'esprit plein de veuës & de veritez, apperçoivent sans peine des principes inconcestables pour prouver les choses dont la verité est cachée, & convaincre de faux celles qui sont fausses.

La seconde regle regarde la clarté des principes sur lesquels on appuye son raisonnement. La source de tous les faux raisonnemens que font les hommes, est cette facilité de supposer temerairement pour vrai les choses les plus douteuses. On se laisse ébloüir par un faux éclat dont on ne s'apperçoit que lors que l'on se trouve précipité dans de grandes absurditez, & que l'on se trouve obligé de consentir à des propositions évidemment fausses.

La troisiéme regle regarde la liaison des principes qui ont été examinez avec les consequences que l'on en tire. Dans un raisonnement exact les principes & les consequences sont si étroitement liez, qu'on est obligé d'accorder la consequence ayant consenti aux principes, puisque les principes, & la consequence ne sont qu'une même chose; ainsi l'on ne peut pas nier raisonnablement ce que l'on a une fois accordé. Si j'accorde qu'il est permis de repousser la force par la force, & d'ôter la vie à un ennemi, lorsqu'on ne trouve point d'autre moïen de conserver la sienne; aprés que l'on m'aura prouvé que Milon en tuant Clodius n'a fait que repousser la force par la force, je suis obligé d'avoüer que Milon est innocent: parce qu'effectivement en consentant à cette proposition qu'il est permis de repousser la force par la force; je consens que Milon n'est point coupable d'avoir tué Clodius qui lui vouloit ôter la vie, la liaison de ce principe, & de cette consequence étant manifeste.

Il y a bien de la difference entre la maniere de raisonner des Geometres & celle des Orateurs. Les veritez de Geometrie dépendent d'un petit nombre de principes: celles que les Orateurs entreprennent de prouver ne peuvent être éclaireies que par un grand nombre de circonstances qui se fortifient & qui ne seroient pas capables de convaincre étant détachées les unes des autres. Dans les preuves les plus solides, il y a toûjours des difficultez qui fournissent de la matiere de chicaner aux opiniâtres, que l'on ne peut vaincre qu'en les accablant par une foule de paroles, par un éclaircissement de toutes les difficultez, & de toutes les chicanes qu'on peut faire. Les Orateurs doivent imiter un soldat qui combat son ennemi. Il ne se contente

pas

pas de lui faire voir ses armes, il l'en frappe, il s'étudie à le prendre par son défaut, par où il lui fait jour, il évite les coups que son ennemi tâche de lui porter; en un mot, il prend toutes les postures que la nature & l'exercice enseignent pour attaquer & pour se defendre, comme nous avons dit ailleurs. Les Geometres se contentent de proposer leurs preuves, & cela suffit.

Il y a de certains tours, & de certaines manieres de proposer un raisonnement, qui font autant que le raisonnement même, qui obligent l'Auditeur de s'appliquer, qui lui font appercevoir la force d'une raison, qui augmentent cette force, qui disposent son esprit, le préparent à recevoir la verité, le dégagent de ses premieres passions, & lui en donnent de nouvelles. Ceux qui sçavent le secret de l'éloquence ne s'amusent jamais à rapporter un tas & une foule de raisons: ils en choisissent une bonne, & la traitent de cette maniere. Il établissent solidement le principe de leur raisonnement, ils en font voir la clarté avec étenduë. Ils montrent la liaison de ce principe avec la consequence qu'ils en tirent, & qu'ils vouloient démontrer. Ils éloignent tous les obstacles qui pourroient empêcher qu'un Auditeur ne se laissât persuader: Ils repetent cette raison tant de fois qu'on ne peut pas en éviter le coup. Ils la font paroître sous tant de faces, qu'on ne peut pas l'ignorer; & ils la font entrer avec tant d'adresse dans les esprits, qu'enfin elle en devient la Maîtresse.

Les preceptes que l'on trouve dans les Rhetoriques communes touchant les preuves, & la refutation ne sont point considerables. Les Rheteurs conseillent de placer d'abord les plus fortes raisons, & de les mettre à la tête du discours, les plus foibles au milieu, & de reserver quelqu'une des plus

fortes à la fin. L'ordre naturel que l'on doit tenir dans la disposition des argumens, c'est de les placer de sorte qu'ils servent de degrez aux Auditeurs pour arriver à la verité; & qu'ils fassent entr'eux comme une chaîne qui arrête celui que l'on veut assujettir à la verité.

La refutation ne demande point de regles particulieres. Quand on sçait démontrer une verité, on peut bien découvrir l'erreur qui y est opposée, & la faire paroître. Ce que nous venons de dire du soin que l'Orateur doit avoir de bien faire paroître la force de ses principes, & leur liaison avec les consequences qu'il en tire, doit être pareillement entendu du soin que l'on doit avoir de faire remarquer la fausseté des principes des adversaires, ou si leurs principes sont vrais, que leurs consequences sont tres-mal tirées.

CHAPITRE XX.

De l'Epilogue, derniere partie de la disposition.

UN Orateur qui apprehende que les choses qu'il a dites ne s'échappent de la memoire de son Auditeur, doit lui renouveller ces choses avant que de finir son discours. Il se peut faire que ceux à qui il parle, ont été distraits pendant quelque temps; & que la quantité des choses qu'il a rapportées n'ont pû trouver place dans son esprit; ainsi il est à propos qu'il repete ce qu'il a dit, & qu'il fasse comme une espece d'abregé qui ne charge point la memoire. Tout ce grand nombre de paroles, ces amplifications, ces redites ne sont que pour expliquer davantage les choses, & les mettre dans leur jour. C'est pourquoi aprés qu'on a

convaincu les esprits de leur verité, & qu'on les leur a fait comprendre nettement, afin que cette conviction dure toûjours, il faut faire en sorte qu'on ne puisse pas perdre facilement le souvenir des raisons dont on s'est servi. Pour cela il faut faire ce petit abregé, & cette petite repetition dont je viens de parler d'une maniére animée, & qui ne soit pas ennuyeuse, réveillant les mouvemens qu'on a excitez, & r'ouvrant pour ainsi dire les playes qu'on a faites. Mais la lecture des Orateurs, sur tout de Ciceron qui excelle particulierement dans ses Epilogues, vous fera connoître mieux que mes paroles, l'adresse & l'Art avec lequel il faut ramasser dans l'Epilogue, ce qu'on a répandu dans le discours.

CHAPITRE XXI.

Des trois autres parties de l'Art de persuader qui sont l'élocution, la memoire & la prononciation.

JE finis ce cinquiéme Livre où j'ai eu dessein de donner une idée de l'Art de persuader. Il me reste encore trois parties de cet Art à expliquer qui sont l'Elocution, ou la maniere d'exprimer les choses que l'on a trouvées & disposées, la Memoire, & la Prononciation. Mais j'ai donné quatre Livres à la premiere de ces trois Parties, & pour la seconde qui est la Memoire, tout le monde demeure d'accord qu'elle est un don de la nature que l'Art ne peut perfectionner que par un continuel exercice qui ne demande point de preceptes. La Prononciation est assez avantageuse à un Orateur

pour meriter que dans l'Art de persuader on en parle fort au long. Car enfin il faut avoüer qu'il y a une éloquence dans les yeux, & dans l'air de la personne, qui ne persuade pas moins que les raisons. Dés qu'un Orateur qui a cet air commençe à parler on lui donne les mains. Telles Predications sont bien receuës étant bien prononcées, qui sont méprisées dans la bouche d'un homme qui prononce mal. Les hommes se contentent de l'apparence des choses. Dans le monde ceux qui parlent avec un ton ferme & élevé, & qui ont l'air agreable sont assurez de remporter la victoire. Peu de personnes font usage de leur raison: On ne se sert ordinairement que des sens: On n'examine pas les choses que dit un Orateur: On en juge avec les yeux & avec les oreilles: S'il contente les yeux, s'il flatte les oreilles, il sera maître du cœur de ses Auditeurs.

La necessité de prendre les hommes par leur foible, oblige donc nôtre Orateur zele pour la verité, à ne pas negliger la prononciation. Il y a sans doute de certains défauts, des postures indecentes, ridicules, affectées, basses, que l'on ne peut souffrir, & des tons de voix qui blessent les oreilles, & qui les fatiguent. Il n'est pas necessaire que je les specifie, on les remarque assez. Tous les sentimens ont chacun un ton de voix, un geste, & une mine qui leur sont propres. Ce rapport bon ou mauvais fait les bons, & les mauvais Déclamateurs; s'il est bon, il ne contribuë pas peu à faire concevoir ce que l'on veut faire connoître, & la peine qu'on prendra à ce qu'il se trouve dans la prononciation, ne sera ni vaine ni utile. Mais cette étude ne se fait que vainement dans les Livres: Les regles de la prononciation ne se peuvent enseigner que par un Maître vivant.

Je dirai donc seulement que Dieu aiant fait les hommes pour vivre ensemble dans une grande union, il les a tellement disposés qu'ils prennent les sentimens de ceux avec qui ils vivent lorsqu'ils paroissent naturellement. On s'afflige avec une personne qui paroît affligée : On a de la joye avec ceux qui rient. Les signes naturels des passions font impression sur ceux qui les voient, & à moins qu'ils ne fassent de la resistance, ils s'y laissent aller. Ainsi tout homme qui parle naturellement, selon les sentimens qu'il a dans le cœur, ne manque point de toucher sans qu'il y pense, ceux qui l'écoutent prennent ses mêmes sentimens. Comme les hommes n'agissent presque point par raison : que c'est l'imagination ou les sens qui les gouvernent, on voit que ceux qui sçavent representer au dehors les sentimens qu'ils veulent inspirer, ne manquent point de réüssir. Les Déclamateurs ordinaires n'affectent qu'une prononciation éclatante, qui effectivement donne de l'admiration ; & en cela ils réüssissent ; car comme naturellement on parle avec un ton élevé & avec des gestes extraordinaires de ce qui est extraordinaire & dont on est surpris, quand un Déclamateur ouvre la bouche fort grande qu'il fait de grands gestes, le peuple ne manque pas de croire qu'il dit de grandes choses, il l'admire, mais cette admiration n'a aucun fruit. Il ne fait pas même attention à ce que dit le Déclamateur, il est trop occupé de ces manieres extraordinaires.

Il faut declamer naturellement comme parlent ceux qui sont veritablement persuadés de ces mêmes sentimens qu'on veut inspirer. Alors comme on vient d'en donner la raison, les Auditeurs sont portés par la nature à prendre ces sentimens. Il y a peu de gens qui déclament naturellement. On s'i-

magine que pour bien faire, il faut faire quelque chose d'extraordinaire. Au contraire on fait toûjours mal quand on ne suit pas la nature. Il est rare que ceux qui recitent des pieces apprises par memoire ayent un grand talent pour la prononciation, parce qu'ils disent les choses comme la memoire les leur rend. Cependant l'ame ne prend pas de suite les mouvemens selon l'ordre qu'ils ont été couchés sur le papier, & qu'ils sont dans la memoire. On ne peut gueres sans un grand Art feindre des mouvemens qu'on n'a pas. Comme le Déclamateur ne peut donc faire paroître dans ses yeux, dans son air les mouvemens que ces paroles marquent, les Auditeurs ne peuvent point ressentir les effets de cette Sympathie mutuelle, qui fait qu'on ressent les mouvemens de ceux qui paroissent touchés.

CHAPITRE XXII.

On rend raison pourquoi l'on n'a point parlé particulierement de la prédication dans cette Rhetorique.

ON ne doit pas être surpris de voir que je n'ai point encore parlé expressement de la prédication: Puisque ce n'est pas la coûtume de le faire dans des Livres de Rhetorique. On suit la methode des Anciens qui ne faisoient point d'assemblées pour l'instruction du peuple, comme on le fait parmi les Chrêtiens. Leurs discours publics ne regardoient que les affaires du barreau ou de l'Etat, si ce n'est que quelquefois ils donnoient des loüanges en public à ceux qui avoient servi la Republique. La Rhetorique de la maniere qu'on l'enseigne aujourd'hui

n'a point d'autre fin, au moins les preceptes qu'elle donne, ne sont que pour ces sortes de pieces. La coûtume n'excuse pas ; ainsi si c'étoit pour moi une obligation de donner des preceptes pour les discours qui se font pour l'instruction des peuples, je serois coupable, à moins que ce que j'ai dit en general touchant l'Art de parler & de persuader, ne pût suffire ; & c'est ce que je prétens. Je crois avoir enseigné toute la Rhetorique qui est necessaire aux Predicateurs ; & qu'ils ne peuvent attendre de cet Art que ce que j'en ai dit. Il est vrai qu'il n'y en a pas assez pour prêcher ; mais c'est qu'outre la maniere de dire les choses, ce que l'art de parler enseigne, il faut avoir de quoy parler. Je n'ignore pas qu'il y en a qui souhaiteroient que comme j'ai donné des lieux communs aux Avocats pour trouver de la matiere de quoy composer leurs plaidoïers, j'en donnat aux Prédicateurs, pour prêcher sans qu'ils fussent obligez d'étudier; mais ceux qui auront fait attention aux reflexions que j'ai faites sur ces lieux communs, jugeront bien qu'ils leur seroient inutiles. Ils ne sont capables que de faire de méchans Orateurs, comme nous l'avons fait voir. Il faut sçavoir pour instruire, *disce quod doceas.* C'est en vain qu'on veut suppléer à l'ignorance de ceux qui ont l'ambition de prêcher avant que d'avoir rien appris. Ceux qui ont de la pieté & de l'humilité, se contentent de faire des instructions familieres, qui ne demandent point d'art, & peu d'étude. Il n'y a qu'à méditer les premieres veritez de nôtre Religion, pour les accommoder à l'intelligence du petit peuple. Ceux qui par le devoir de leur Charge sont obligez de faire des discours plus forts, en trouvent des modelles qu'on a fait exprés, qu'ils peuvent debiter, & qui leur acquereront plus de gloire, quand mê-

me on connoîtroit les sources où ils puisent, que ceux qu'ils feroient par le moyen de certains lieux communs.

Je n'ai donc rien oublié que je dûs traiter, si ce n'est que je n'ai point parlé de cette disposition qui est particuliere aux Sermons, comme j'ai parlé de la disposition & des parties d'une harangue telle que sont les harangues de Demosthene & de Ciceron : A quoi il sera facile de suppléer ici en peu de mots. Il y a deux manieres d'instruire le peuple sans parler de celle où l'on catechise seulement les enfans. La premiere qui a été la seule presque usitée dans les premiers siecles de l'Eglise,ne consistoit que dans une explication de l'Ecriture. Celui qui faisoit la fonction de Lecteur, lisoit un ou plusieurs versets de l'écriture dont l'Evesque donnoit l'explication, s'appliquant à combatre les Heresies qui troubloient l'Eglise, ou prenant occasion de reprendre les vices qui regnoient. Cela s'appelloit *Homelie, Sermon:* c'est à dire entretien, conversation, parce que ces discours se faisoient d'une maniere familiere qui ne demande point d'Art. Ceux qui voudront bien faire une Homelie n'ont qu'à lire S. Chrysostome & les autres Peres. On profitera plus en considerant ces modelles animés qu'en lisant des preceptes secs qui font peu d'impression.

Aujourd'huy on a une autre maniere qui a plus d'Art. On ne choisit qu'un verset de l'Ecriture, qu'on applique à son sujet. On propose d'abord ce sujet ; & pour le traiter comme il le doit être, on demande les lumieres du S. Esprit par l'intercession de la Vierge qu'on saluë en recitant *l'Ave Maria.* Ensuite on partage son sujet en deux ou trois points, ausquels on rapporte tout ce que l'on a à dire. Il y en a qui font ce partage avant l'Ave

Maria aprés lequel ils commencent par expliquer leur premier point.

Cette diſpoſition eſt arbitraire, & n'eſt fondée que ſur la coûtume. *L'Ave Maria* eſt aſſez nouveau. On remarque que cette priere commença de ſe faire à la naiſſance des dernieres Hereſies pour diſtinguer les Prédications des Catholiques d'avec les Préches des Heretiques. La diviſion en trois points vient de la Scholaſtique qui explique les ſciences par diviſions & ſubdiviſions. Les anciens Sermonaires ne ſe contentoient pas de trois points. Voions ce qu'on peut dire d'utile touchant cette diſpoſition reçuë & autoriſée dans l'Egliſe.

1. Un Prédicateur doit choiſir pour matiere de ſes inſtructions ce qui convient au lieu & au temps qu'il prêche. & à la condition de ceux à qui il parle. Pour ſatisfaire à la coûtume, il doit prendre un Texte ou paſſage de l'Ecriture dont le ſent litteral, s'il eſt poſſible, ne ſoit pas éloigné de ce qu'il va dire, car ceux qui ont quelque connoiſſance de l'Ecriture ſont choqués lorſque dés l'entrée d'un diſcours où l'on fait profeſſion d'expliquer l'Ecriture, on la prend à contre-ſens.

2. A l'entrée de ſon diſcours il faut donner une idée générale de ſon ſujet, preparer l'eſprit des Auditeurs, leur faire voir l'importance de ce qu'on va traitter. Ce que nous avons dit touchant les Exordes eſt d'uſage ici pour ſe faire écouter. Un Exorde doit avoir quelque trait extraordinaire qui puiſſe procurer l'attention. La pieté, & la connoiſſance que nous avons de la neceſſité de la grace nous oblige auſſi de ne pas continuër un diſcours ſans l'interrompre pour attirer l'eſprit de Dieu par nos prieres.

3. Puiſque c'eſt l'uſage, il faut reduire ce que l'on veut enſeigner à deux ou trois chefs, qui aient

du raport à une principale chofe, & que le Prédicateur doit avoir en vûe ; car comme il s'agit de perfuader & de toucher, il faut tenir en haleine fon Auditeur : aprés qu'on l'a pouffé d'un côté, il ne faut pas le rappeller pour lui faire prendre un autre chemin. Un Prédicateur ne doit donc pas faire un pot pourri d'une infinité de chofes qui n'aient aucune liaifon. Ces trois points doivent être trois parties tellement liées qu'elles ne faffent qu'un tout, qu'elles ne compofent qu'un corps proportionné qui ait une feule forme, & qui ne foit pas femblable à ces corps monftrueux compofés de differentes formes, *ut nec pes nec caput uni reddatur formæ.* Un Prédicateur ne réüffit point, à moins qu'il n'y ait pas un feul mot qui ne porte l'Auditeur vers le terme où il a deffein de le conduire, ce qui demande beaucoup d'art, & une grande jufteffe d'efprit.

4. Pour la maniere de traitter chaque point je n'ai rien à dire de particulier : j'ai dit en général que pour perfuader il faut propofer la verité. Il faut établir les principes d'où l'on la tire & les mettre dans un grand jour. Les principes fur lefquels s'appuïent les Prédicateurs c'eft l'Ecriture, c'eft la tradition, ce font les paffages des Conciles & des Peres qui nous ont confervé cette tradition. Ainfi le raifonnement d'un Prédicateur confifte dans l'expofition des paffages de l'Ecriture & des Peres. Il fuffit ordinairement de rapporter le fens des paffages, fans alleguer les textes originaux, parce que cela fait une bigarrure defagreable. On s'en fie au Predicateur ; il ne doit point citer les propres paroles des Auteurs, que dans de certains points importans, ou de temps en temps pour réveiller l'attention par un langage extraordinaire. Il n'eft pas neceffaire que je repete ici ce que j'ai

dit de la maniere d'éclaircir la verité, & de la faire comprendre aux esprits les plus simples & les plus abstraits, comme aussi ce qui a eté proposé touchant l'exactitude avec laquelle on doit poursuivre le fil d'un raisonnement. On a vû combien les tropes, & les figures étoient utiles pour mettre la verité dans un beau jour & pour toucher. Il faut rappeller tout cela icy.

5. Ce qui fait la principale difference des Predicateurs qui instruisent les peuples, & des Avocats, c'est que l'Orateur a pour Auditeurs, des Juges desinterrssez, qui ne se veulent point laisser persuader, que par la force d'un raisonnement exact, & des adversaires qui examinent ses raisonnemens. On est convaincu de ce que dit le Predicateur : on ne le va entendre que pour être touché de quelque sentiment de devotion. Il ne doit donc pas faire une leçon de Theologie ou une Controverse : il faut qu'il évite tout ce qui est abstrait. Il ne peut point se servir de raisonnemens trop subtils, il doit chercher ceux que les peuples entendront le mieux, & qui sont les plus forts à leur égard, parce qu'ils font plus d'impression sur leur esprit. Il ne doit rien supposer il faut qu'il explique tout, qu'il développe les veritez qu'il prêche, qu'il ne laisse rien à deviner, & comme son but est de porter à Dieu ses Auditeurs, de les détacher du monde, de les faire embrasser la Penitence, haïr le peché, aimer la vertu, il doit ménager tous les avantages qu'il a pour cela, c'est à dire qu'aprés qu'il voit que son Auditeur est convaincu d'une verité, il doit vîte en tirer les consequences favorables à la fin qu'il a en vûë, faisant de vives descriptions de la beauté des choses qu'il veut faire aimer, de la difformité de ce qu'il veut faire haïr. Nous avons donné des regles pour cela.

6. Le Predicateur doit avoir beaucoup de jugement. Il eſt vrai que le peuple ſe laiſſe ſouvent émouvoir ſans raiſon ; mais outre que parmi la foule il y a des gens d'eſprit, pour toucher raiſonnablement, il faut que ce que l'on dit ſoit raiſonnable ; & que les mouvemens qu'on veut inſpirer, naiſſent naturellement de la connoiſſance de la verité qu'on a expoſée, autrement on ne touche que pour un moment. L'Auditeur qui ſe retire ſans ſçavoir ce qui l'a émû, reprend ſes premieres inclinations auſſi-toſt qu'il n'entend plus le Prédicateur ; au lieu que lorſqu'on l'a convaincu d'une verité, cette conviction entretient les bons mouvemens qu'on lui a donnez. Je croi avoir dit tout ce que l'on peut dire d'utile pour cela, & generalement pour tout ce qui regarde l'eloquence de la Chaire ; quand j'en dirois davantage, ceux qui m'écouteroient n'en deviendroient pas meilleurs Prédicateurs ; & en finiſſant cet ouvrage il faut que je faſſe cet aveu ſincere, qu'il ne peut être utile qu'à celui qui le lira avec tant de ſoin les Ouvrages de ceux qui écrivent avec l'art que nous avons enſeigné ; que comme en ſe promenant au Soleil on prend un teint baſané ſans qu'on s'en apperçoive, auſſi il prenne les manieres de l'Auteur qu'il lira : ce qui ne ſe fait qu'à la longue & inſenſiblement; car il ne faut pas s'imaginer, par exemple, que pour avoir lû une fois Ciceron d'un bout à l'autre on prenne ſon ſtile. Il faut s'attacher a un petit nombre d'Auteurs excellens qu'on liſe aſſiduëment. Cet Ouvrage ne doit ſervir qu'à faire remarquer les beautez qu'on rencontre dans les Orateurs fameux. On imite plus facilement ce qu'on connoît ſeul ; ainſi les ſpeculations qu'on fait ſur la Rhetorique ne ſont pas inutiles.

FIN.

TABLE

DES LIVRES ET CHAPITRES

LIVRE PREMIER.

CHAPITRE PREMIER.

DEs *Organes de la voix. Comment se forme la parole.* page 1

Chap. II. *La parole est un tableau de nos pensées. Avant que de parler il faut former dans nôtre esprit le dessein de ce tableau.* 5

Chap. III. *La fin & la perfection de l'art de parler consistent à representer avec jugement ce tableau qu'on a formé dans l'esprit.* 8

Chap. IV. *Pour marquer les differens traits du tableau, dont on a formé le dessein dans l'esprit, on a besoin de mots de differens ordres.* 12

Chap. V. *Reflection sur l'abondance des termes qu'on a pour s'exprimer.* 17

Chap. VI. *Des noms Substantifs & Adjectifs, des Articles. Du nombre, & des cas des noms.* 21

Chap. VII. *Des Verbes, de leurs personnes, de leurs temps, de leurs modes, de leur voix active & passive, &c.* 24

Chap. VIII. *Ce grand nombre de declinaisons des noms & des conjugaisons des verbes n'est point absolument necessaire. Proposition d'une nouvelle Langue, dont la Grammaire se pourroit apprendre en moins d'une heure.* 32

Chap. IX. *Comment l'on peut exprimer toutes les o[illegible] rations de nôtre esprit, & les passions ou affecti[illegible] de nôtre volonté.*

Chap. X. *Construction des mots ensemble. Il f[illegible] exprimer tous les traits du tableau qu'on a form[illegible] dans son esprit.*

Chap. XI. *De l'ordre & de l'arrangement des mo[illegible]* 47.

Chap. XII. *De la netteté & des vices qui luy so[illegible] opposez.*

Chap. XIII. *De l'origine des Langues.*

Chap. XIV. *L'usage est le maître des Langues.*

Chap. XV. *Les Langues s'apprennent par l'usage.*

Chap. XVI. *Il y a un bon & un mauvais usage. R[illegible] gles pour en faire la distinction.*

Chap. XVII. *De la pureté du Langage.*

Chap. XVIII. *De l'Elegance.*

LIVRE SECOND.

CHAPITRE PREMIER.

Les mêmes choses peuvent être conçûës differem[illegible] ment : Ce que la parole qui est l'image de l'e[illegible] prit, doit marquer. 8

Chap. II. *Il n'y a point de langue assez riche & assez abondante, pour fournir des termes capables d'ex[illegible] primer toutes les differentes faces sous lesquelles l'es[illegible] prit peut se representer une même chose. Il fau[illegible] avoir recours à de certaines façons de parler qu'o[illegible] appelle Tropes, dont on explique ici la nature & l'in[illegible] vention.* 9

Chap. III. *Liste des especes de Tropes qui sont le[illegible] plus considerables.* 9

Chap. IV. *Du bon usage des Tropes. Ils doivent être clairs.* 10[illegible]

Chap. V. *Les Tropes doivent être proportionnez à l'idée qu'on veut donner. Cette idée doit être raisonnable.* 104
Chap. VI. *Utilité des Tropes.* 106
Chap. VII. *Les passions ont un langage particulier. Les expressions qui sont les caracteres des passions sont appellées Figures.* 108
Chap. VIII. *Les figures sont utiles & necessaires.* 110
Chap. IX. *Liste des Figures.* 114
Chap. X. *Le nombre des Figures est infini. Chaque Figure se peut faire en cent manieres differentes.* 136
Chap. XI. *Les Figures sont comme les armes de l'ame. Paralelle d'un soldat qui combat avec un Orateur qui parle.* 137
Chap. XII. *Les Figures éclaircissent les veritez obscures & rendent l'esprit attentif.* 141
Chap. XIII. *Les Figures sont propres à exciter les passions.* 144
Chap. XIV. *Reflexion sur le bon usage des Figures.* 146.

LIVRE TROISIE'ME.

CHAPITRE PREMIER.

DEssein de ce Livre. *On y traite de la partie materielle de la parole, c'est à dire, des sons dont les paroles sont composées. On décrit comment se forment ces sons.* 153
Chap. II. *Des lettres dont les mots sont composez. Premierement des voïelles, comment leur son se forme.* 159
Chap. III. *Des Consonnes.* 163
Chap. IV. *Comment se forment les consonnes.* 167
Chap. V. *De l'arrangement des lettres & des mots.*

Le son est agreable, quand il est distinct & qu'il se fait facilement. 174
Chap. VI. *Ce qu'il faut éviter dans l'arrangement des mots.* 177
Chap. VII. *En parlant la voix se repose de temps en temps : On peut commettre trois fautes en plaçant mal les repos de la voix.* 180
Chap. VIII. *La repetition trop frequente des mêmes sons, des mêmes lettres, & des mêmes mots, est ennuyeuse. Moyen de rendre la prononciation du discours égale.* 184
Chap. IX. *Les mots sont des sons. Conditions necessaires aux sons pour être agreables. Premiere condition, un son violent est desagreable, un son moderé plaît.* 187
Chap. X. *Ce que les oreilles distinguent dans le son des paroles, & ce qu'elles y peuvent appercevoir avec plaisir.* 192
Chap. XI. *Comment il faut distribuer les intervalles de la respiration, afin que les repos de la voix soient proportionnez.* 197
Chap. XII. *Composition des Périodes.* 199
Chap. XIII. *De l'arrangement figuré des mots. En quoi consistent ces figures.* 201
Chap. XIV. *Reflexions sur ces Figures.* 208
Chap. XV. *De la mesure des temps de la Prononciation.* 210
Chap. XVI. *De la structure des Vers.* 212
Chap. XVII. *Comment les Latins distinguent leurs mesures. Combien de sortes de mesures entrent dans la structure des Vers.* 213
Chap. XVIII. *De l'égalité des Mesures.* 217
Chap. XIX. *De la varieté des mesures, & de l'alliance de l'égalité avec cette varieté.* 220
Chap. XX. *Comment les Latins rendent sensible l'égalité des mesures de leurs Vers.* 222

Chap. XXI. *De la Poësie Françoise.* 225

Chap. XXII. *Il y a une sympathie merveilleuse entre nôtre ame, & les nombres : Ce que c'est que nombres.* 230

Chap. XXIII. *Lorsque les nombres conviennent aux choses qui sont exprimées, ils rendent le discours plus vif, & plus significatif.* 232

Chap. XXIV. *Moyens de lier son discours par des nombres qui répondent aux choses signifiées.* 235

LIVRE QUATRIE'ME.

CHAPITRE PREMIER.

Il faut prendre un stile qui convienne à la matiere qu'on traite. Ce que c'est que stile. 245

Chap. II. *Les qualitez du stile dépendent de celles de l'imaginateon, de la memoire & de l'esprit de ceux qui écrivent.* 247

Chap. III. *Qualitez de la substance du cerveau, & des esprits animaux, necessaires pour faire une bonne imagination.* 249

Chap. IV. *De ce qui rend la memoire heureuse.* 252

Chap. V. *Qualitez de l'esprit necessaires pour l'éloquence.* 253

Chap. VI. *La diversité des inclinations & du temperamment diversifie le stile. Chaque personne, chaque climat a son stile qui lui est particulier.* 256

Chap. VII. *Chaque siecle a son stile.* 259

Chap. VIII. *La matiere que l'on traite, doit déterminer dans le choix du stile.* 263

Chap. IX. *Regle pour le stile sublime,* 265

Chap. X. *Du stile ou caractere simple.* 269

Chap. XI. *Du stile mediocre.* 271

Chap. XII. *Stiles propres à certaines matieres. Qualitez communes à tous ces stiles.* 274
Chap. XIII. *Quel doit être le stile des Orateurs.* 277
Chap. XIV. *Quel doit être le stile des Historiens.* 280.
Chap. XV. *Quel doit être le stile Dogmatique.* 282
Chap. XVI. *Quel doit être le stile des Poëtes.* 284
Chap. XVII. *Des ornemens naturels.* 288
Chap. XVIII. *Des ornemens artificiels.* 291
Chap. XIX. *Des faux ornemens.* 294
Chap. XX. *Regles que l'on doit suivre dans la distribution des ornemens artificiels.* 297

LIVRE CINQUIE'ME.

CHAPITRE PREMIER.

La Rhetorique est l'Art de Parler de maniere qu'on puisse persuader On considere ici ce qui peut être propre à l'Art de persuader; on distingue cet Art en cinq parties. 303
Chap. II. *Premiere partie de l'Art de persuader qui est l'invention. De l'invention des preuves.* 306
Chap. III. *Des lieux communs d'où l'on peut tirer des preuves generales.* 308
Chap. IV. *Des lieux propres à certains sujets, d'où l'on peut tirer des preuves.* 311
Chap. V. *Reflexion sur cette Methode des Lieux.* 314
Chap. VI. *Il n'y a que la verité, ou l'apparence de la verité qui persuade.* 316
Chap. VII. *Comment on peut trouver la verité & la faire connoître, remarquer l'erreur & la faire remarquer.* 321
Chap. VIII. *L'attention est necessaire pour connoître*

la verité. Comment on peut rendre attentif un Auditeur. 3:4
Chap. IX. *Ce qui fait la difference de l'Orateur d avec le Philosophe.* 26
Chap. X. *Des manieres de s'insinuer dans l'esprit de ceux à qui l'on parle.* 328
Chap. XI. *Qualitez requises dans la personne de celuy qui veut gagner ceux à qui il parle.* 330
Chap. XII. *Ce qu'il faut observer dans les choses dont on parle, pour s'insinuer dans l'esprit des Auditeurs*, 335.
Chap. XIII. *Les qualitez que l'on a montré être necessaires à un Orateur pour gagner ceux à qui il parle, ne doivent pas être feintes.* 340
Chap. XIV. *Manieres d'exciter dans l'esprit de ceux à qui l'on parle, les passions qui les peuvent porter où on les veut conduire.* 342
Chap. XV. *Ce qu'il faut faire pour exciter les passions.* 346
Chap. XVI. *Comment on peut donner du mépris des choses qui sont dignes de risée.* 350
Chap. XVII. *Seconde partie de l'Art de persuader, qui est la disposition. Elle a quatre parties. De la premiere qui est l'Exorde.* 354
Chap. XVIII. *De la seconde partie de la disposition, qui est la Proposition.* 355
Chap. XIX. *De la troisiéme partie de la disposition, qui est la Confirmation, ou de l'établissement des preuves, & en même temps de la refutation des raisons des adversaires.* 358
Chap. XX. *De l'Epilogue, derniere partie de la disposition.* 362
Chap. XXI. *Des trois autres parties de l'Art de persuader, qui sont l'Elocution, la Memoire & la Prononciation* 363
Chap. XXII. *On rend raison pourquoi l'on n'a pas*

l'on n'a point parlé de la Predication dans cette Rethorique. 366

Fin de la Table des Livres & Chapitres.

Fautes à corriger dans ce Livre.

LEs ſix notes ou accens avec leſquels l'on diſtingue les differentes ſignifications d'un même mot Chinois ne ſont pas bien marquez à la page 35. les voila.

ˆ ¯ ̣ ˋ ˊ v. *yâ yā yà yá yă.*